JOURNAL LITTERAIRE DE LAUSANNE.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Il emprunte d'ailleurs ce qui fait son éclat.

MOIS DE JUILLET.

N°. 7.

TOME X.

A LAUSANNE,

De l'Imprimerie d'HENRI VINCENT.

1798.

JOURNAL LITTERAIRE DE LAUSANNE.

LE CHATEAU D'ORBE.

Suite.

O toi qui fais le charme & le tourment de la vie, penchant redoutable qu'on ne peut, hélas ! ni ſurmonter ni guider ; paſſion aveugle, inévitable, terrible, Amour ! ! je veux oublier un inſtant tes crimes pour ne parler que de tes bienfaits. Qu'il eſt heureux celui qui peut s'applaudir d'un premier choix, & ſe voir uni par des nœuds ſacrés à l'amante qu'il adore ! Le devoir aura pour lui l'attrait du plaiſir, il ne gémira point d'être né ſenſible ; & lorſqu'enfin les glaces de l'âge viendront éteindre ſes feux, ſouſtrait aux ennuis de la vieilleſſe par celle qui fit les délices de ſes beaux jours, il trouvera dans cette compagne chérie une amie tendre, intime : il mourra ſans avoir ceſſé d'aimer.

Telle eſt la félicité que l'amoureux Dagobert eſpéroit de ſon union avec la belle Nantilde, & que la poſſeſſion d'Imagina vient d'aſſurer au ſenſible Clodomir. Unis par Landemond en préſence de leurs meres, ces amans fortunés liſent autour d'eux dans tous les regards qu'ils ne ſont pas ſeuls heureux

de leur bonheur. L'ame pure & tendre de la fille d'Aletée ſemble avoir été formée exprès pour l'ame céleſte de Clodomir : le ſentiment qui les remplit l'une & l'autre doit meler ſon charme à tous les inſtans de leur vie; & le tems, ſi fatal aux amours vulgaires, ne pourra qu'ajouter à ſon pouvoir. Où ſont les maux qu'un ſentiment pareil ne doive adoucir ? Clodomir & ſa chere Imagina ne tardent pas à l'éprouver, lorſque l'impitoyable mort vient frapper entre leurs bras les objets de leur vénération & de leur tendreſſe. Landemond, ce ſage Mentor, qu'un attachement ſans exemple a fait renoncer à l'exiſtence civile pour ſon éleve, leur eſt ſubitement enlevé; & la veuve d'Aletée le ſuit de ſi près au tombeau, que le même mois qui a vu les obſéques du frere, voit auſſi celles de la ſœur. L'un & l'autre repoſent dans la caverne aupres de Garnier, ce coupable Maire du palais des rois de Bourgogne, dont la perfidie décida la ruine de la famille de Brunehaud. Ainſi la mort ſe plait quelquefois à réunir ceux qui, ſur la ſcene fugitive de la vie, ont figuré comme ennemis : hélas! eſt ce donc la peine de ſe haïr?

Privée à la fois de la meilleure des meres & de l'oncle le plus reſpectable, Imagina, ſans l'époux qu'elle adoroit, eut ſuccombé ſous

le poids de la douleur : mais en déplorant des pertes auſſi ſenſibles, elle ſentoit que Clodomir lui reſtoit ; & Clodomir étoit l'Univers pour elle.

„ Je pleure une mere, diſoit Imagina au fond de ſon cœur ; mais il m'en reſte une bien chere.... Eh ! quelle mere que la mere de Clodomir....! Je regrette un parent révéré ; mais Guibaut, Grimoald valent des parens, puiſqu'ils ſont les plus généreux, les plus dévoués de tous les amis..... Modele de toutes les vertus conjugales, la belle Alpaïde m'offriroit les reſſources les plus précieuſes contre l'ennui, ſi jamais l'abſence de ce que j'aime m'en faiſoit ſentir le beſoin..... Dagobert lui-même, plus fidèle à l'amitié qu'à l'amour, uni par des nœuds ſacrés à mon époux, eſt un protecteur aſſuré pour ce tendre gage de notre union qui s'agite dans mon ſein : & ſi les fils de Clodomir ſont à jamais éloignés du trône, ils ne ſeront point étrangers ni proſcrits dans l'empire où règnèrent leurs ancêtres ..... inconnus mais toujours dignes du ſang de Clovis, ils mériteront ſans doute d'être devinés. "

Aſſiſe entre deux tombeaux au fond d'un déſert, c'eſt ainſi que la fille d'Aletée ſe trouve heureuſe aupres de ſon bien-aimé, & ne verſe que de douces larmes, tandis que

Nantilde en répand de bien amères au milieu des fêtes, dans le palais ſuperbe des rois. C'eſt en vain que l'amant inconnu qui ſut la charmer s'eſt trouvé le fils du puiſſant Clotaire; c'eſt en vain que l'aveu du monarque a conſacré des nœuds qu'elle avoit formes ſans connoître la naiſſance de Dagobert, & que la prédiction qui lui fût faite dans ſon enfance s'eſt vérifiée; c'eſt en vain que ſon fils, déclaré l'un des héritiers de la monarchie, porte le nom du plus illuſtre de ſes ayeux (*a*). L'inconſtance d'un époux volage empoiſonne tous les biens que la fortune prodigue à Nantilde; & la langueur empreinte dans ſes beaux yeux, révéle des chagrins ſecrets.

Pendant qu'on célebre à Paris la naiſſance du Prince Clovis, ſon ayeul médite au milieu des fêtes une expédition qu'il veut diriger en perſonne. L'heureux Clotaire croit

---

(*a*) Le fils que Dagobert eut de Nantilde lui ſuccéda ſous le nom de Clovis II; & l'on ſait comment la régence de cette habile princeſſe affermit le ſceptre dans les mains d'un Monarque enfant, deſtiné à porter le premier le ſurnom de fainéant, dont l'hiſtoire a flétri pluſieurs princes de cette race.

que le titre de guerrier manque à ſa gloire ; & bleſſé de l'orgueil des Saxons, réſolu de faire briller à leurs yeux le flambeau ſacré de cette foi que jadis Clotilde a fait adopter aux Francs, il refuſe à Dagobert l'honneur d'une expédition ſi brillante : mais pour conſoler le prince de ce refus, il lui remet l'adminiſtration du royaume pendant ſon abſence ; & pour la ſeconde fois, l'anneau de Chilperic eſt confié à ſes jeunes mains.

Clotaire eſt parti ; & Dagobert règne : mais le bruit des premieres victoires de ſon pere lui faiſant vivement ſentir combien la gloire auroit pour lui plus d'attrait que le pouvoir, il dépoſe ſes regrets dans le ſein de l'amitié ; il adreſſe ce billet au fils de Thierry.

„ Les Saxons effrayés ont pris la fuite de-
„ vant Clotaire, & Dagobert eſt condamné
„ au repos..! Il rougit au récit des exploits
„ de ces François qui le cherchent en vain
„ dans leurs rangs, & que lui ſeul devroit
„ conduire au combat..... mais cette honte
„ peut être effacée. Les Saxons ne ſont pas
„ nos ſeuls ennemis ; & tandis que le roi va
„ chercher la gloire au nord de l'Europe,
„ les frontières de ſes Etats, tout récemment
„ inſultées, me font une loi d'aller la cher-
„ cher vers le midi. Si Clodomir veut ſui-
„ vre les drapeaux de ſon ami près des Py-

» rénées, on verra les enfans de Clovis sou-
» mettre à la fois le Saxon barbare & le Gas-
» con belliqueux : c'est là que l'honneur
» nous appelle, c'est là que je vole..... mais
» sans Clodomir, l'honneur du succès le plus
» éclatant perdroit de son prix pour Dago-
» bert."

Si Clodomir suivoit son premier mouvement à la lecture de ce billet, il voleroit à Paris; mais il suffit, pour l'arrêter, d'un coup-d'œil jetté sur Imagina. L'instant où elle est prête à donner le jour au gage de la plus chere union n'est pas celui qu'il choisira pour lui dire adieu; il charge le messager du prince, de cette réponse, qu'il n'oublie pas de sceller du sceau royal de Gontran.

» Appellé par la gloire, attendu par l'ami-
» tié, je ne vous dirai point ce qu'il m'en
» coute pour différer, mais que les devoirs
» les plus chers m'en font une loi. Poursuivez
» toutefois le grand projet que vous inspira
» le génie de la France : je serai libre sous peu
» de jours ; & ce délai même sera favorable
» à nos desseins, puisque je vais l'employer
» à rassembler des amis dont la valeur & le
» zele me sont connus. Je verrai bientôt, à
» la voix du Patrice de la Transjurane, une
» noblesse guerriere se ranger sous l'éten-
» dart de Gontran ; ce beau jour effacera

» le ſouvenir de celui qui m'a tout ravi dans » la plaine de Châlons ; & je croirai n'avoir » rien perdu ».

A peine le fils de Thierry a remis cette miſſive au courrier de Dagobert, qu'il vole chez le Patrice pour l'inſtruire du projet glorieux auquel il brule de l'aſſocier. Avec quelle chaleur il préſente la juſtice, la néceſſité de l'expédition que médite Dagobert ! De quelles vives couleurs il peint les ravages, les inſultes que le duc d'Aquitaine oſe ſe permettre en l'abſence de Clotaire ! Son éloquence électriſeroit l'ame la plus froide : la ſageſſe de ſon plan, l'équité de ſes motifs, l'utilité de ſon but détermineroient la prudence & la vertu. Entraîné malgré les pleurs d'Alpaïde, perſuadé, Guibaut promet de déployer lui-même l'étendart du roi Gontran, de raſſembler l'élite des deux Bourgognes, & de la conduire à Dagobert avant qu'un mois ſe ſoit écoulé. Clodomir reçoit cette promeſſe avec tranſport : brûlant de prodiguer ſes jours pour une patrie ingrate qui le méconnoit après l'avoir trahi, on voit que le ſang de Clovis coule dans ſes veines ; & que, lorſqu'il faut repouſſer les ennemis de la France, elle n'aura jamais de ſoldat plus ardent que lui.

Cependant Dagobert, qui s'occupe à raſ-

ſembler ſon armée, indique le rendez-vous général des troupes à Nevers : c'eſt Nantilde qui doit préſider au conſeil pendant ſon abſence ; & ce choix, que la ſagacité a ſeule inſpiré, ſemble être dicté par l'amour, mais le tems ſaura le juſtifier. Flachoald, qui n'a vu dans l'élévation de ſa nièce que le préſage de la faveur pour lui-même, n'a garde de s'éloigner de la cour pour aller chercher des dangers que l'attrait de la gloire ne balanceroit pas à ſes yeux. Il demeure dans l'eſpoir ſecret d'être conſulté ; & cet eſpoir paroit bientôt ſe réaliſer, car la princeſſe lui témoigne des déférences que la cour prend au premier inſtant pour du crédit. Mais le génie précoce de Nantilde eſt trop ſupérieur à celui de Flachoald pour attacher quelque prix à ſes conſeils ; il ne peut ſe faire illuſion à cet égard, & ſe voit réduit à prolonger l'erreur des autres. Occupé de détails minutieux, il veut qu'on le croye chargé des ſoins les plus importans ; il épie l'occaſion de ſurprendre ce qu'on lui cache, il cherche à s'immiſcer dans quelque ſecret d'Etat ; & le ciel vengeur exauce bientôt ſes vœux.

Les dernieres diſpoſitions d'une campagne prête à s'ouvrir, & la multiplicité des ordres à ſigner ayant rempli la plus grande

partie de la matinée la veille du départ de Dagobert, ce prince ſe délaſſoit en faiſant jouer un chien favori : il lui jettoit ſes tablettes, que l'animal rapportoit fidelement à ſes pieds. Mais ce jeu fût, pouſſé trop loin; les tablettes furent briſées, les écrits qu'elles renfermoient ne purent être qu'imparfaitement raſſemblés; & le billet de Clodomir demeura ſous la table où l'on expedioit les ordonnances royales. C'eſt ce billet que le haſard fit tomber entre les mains de Flachoald; & l'on peut juger ſi ce haſard lui parut heureux, lorſqu'il y trouva ces mots:

„ *Pourſuivez le grand projet que vous inſpira*
„ *le génie de la France ..... ce délai même ſera*
„ *favorable à nos deſſeins, puiſque je vais l'em-*
„ *ployer à raſſembler des amis dont la valeur &*
„ *le zele me ſont connus. Je verrai bientôt à la*
„ *voix du Patrice de la Transjurane une nobleſſe*
„ *guerriere ſe ranger ſous l'étendart de Gontran:*
„ *ce beau jour effacera le ſouvenir de celui qui*
„ *m'a tout ravi dans la plaine de Chalons; & je*
„ *croirai n'avoir rien perdu* ".

Qui pourroit exprimer la joye infernale d'un vil ſcélérat qui ſe voit tout-à-coup maître du ſort du noble ennemi qu'il n'eut oſé défier ? Certain déſormais de perdre Guibaut, Flachoald en médite froidement tous les moyens. Ce billet ſans ſignature, ſans

date, ſans ſuſcription & d'une main inconnue, eſt ſcellé du ſceau royal de Gontran. Nul autre que Childebert ne peut être poſſeſſeur de ce ſceau, ou du moins nul autre ne peut avoir tracé cet écrit. Tout prouve qu'il s'agit d'une conſpiration importante dont Guibaut paroit être le chef principal: Flachoald lit ce billet, l'examine, le relit avec tranſport; mais trop peu content de Nantilde pour vouloir partager avec elle le mérite de cette intéreſſante découverte, il garde ſon ſecret juſqu'au moment où la renommée ayant annoncé le prochain retour du monarque, il peut voler au-devant de lui.

Flachoald trouve près de Cologne l'avant-garde de l'armée; & c'eſt là qu'il eſt inſtruit des détails d'une expédition ſi brillante pour Clotaire. Après quelques combats dont la fortune a balancé les ſuccès divers, une bataille ſanglante alloit peut-être laiſſer encore cette grande querelle indéciſe, loiſque les deux rois qui ſe rencontrent dans la mêlée, veulent la terminer par un combat ſingulier. Leurs armées ſe ſeparent à l'inſtant; l'attention ſuſpend la haine; on paſſe rapidement de la crainte à l'eſpoir, & de l'eſpoir à la crainte: enfin Clotaire invoque le Dieu qui fit triompher Clovis des Germains; & le Saxon eſt vaincu. Le Monarque François

eſt encore à Cologne avec une partie de ſon armée, l'étendart, les tréſors & les ôtages de l'ennemi, mais il ſe diſpoſe à partir pour Paris, où ſon retour aura l'éclat d'un triomphe. Flachoald, qui juge d'après ce recit, l'inſtant favorable pour ſe préſenter, ſe rend auprès de ſon maître, & lui révélant la découverte qu'il tient du haſard, remet entre ſes mains le billet fatal. En liſant cet écrit myſtérieux, Clotaire paroit ſe troubler : plus il en examine le ſceau, moins il doute; c'eſt le ſceau royal de Bourgogne tranſmis de Gontran à ſon arriere neveu, & que l'infortuné Childebert portoit avec les autres marques de la royauté, le jour qui décida de ſon ſort. Avec quelle rapidité l'inquiétude ne ſuccéde-t-elle pas à cette fauſſe ſécurité qui nous déroboit un danger ſur lequel nous avons cherché à nous aveugler ! Clotaire voit tout d'un coup-d'œil : le ſilence que la France a gardé dix ans ſur le jeune roi de Bourgogne ne prouve point qu'il ait péri dans la plaine de Châlons. L'âge du fugitif ne permettoit pas de le mettre plutôt à la tête d'un parti; & la malheureuſe conjuration d'Aletée a dû reprimer le zele précoce que les Bourguignons montrèrent alors pour le ſang de leurs anciens rois.... Oubliant que l'étoile de Frédegonde l'a em-

eſt encore à Cologne avec une partie de ſon armée, l'étendart, les tréſors & les ôtages de l'ennemi, mais il ſe diſpoſe à partir pour Paris, où ſon retour aura l'éclat d'un triomphe. Flachoald, qui juge d'après ce recit, l'inſtant favorable pour ſe préſenter, ſe rend auprès de ſon maître, & lui révélant la découverte qu'il tient du haſard, remet entre ſes mains le billet fatal. En liſant cet écrit myſtérieux, Clotaire paroit ſe troubler : plus il en examine le ſceau, moins il doute; c'eſt le ſceau royal de Bourgogne tranſmis de Gontran à ſon arriere neveu, & que l'infortuné Childebert portoit avec les autres marques de la royauté, le jour qui décida de ſon ſort. Avec quelle rapidité l'inquiétude ne ſuccéde-t-elle pas à cette fauſſe ſécurité qui nous déroboit un danger ſur lequel nous avons cherché à nous aveugler ! Clotaire voit tout d'un coup-d'œil : le ſilence que la France a gardé dix ans ſur le jeune roi de Bourgogne ne prouve point qu'il ait péri dans la plaine de Châlons. L'âge du fugitif ne permettoit pas de le mettre plutôt à la tête d'un parti; & la malheureuſe conjuration d'Aletée a dû reprimer le zele précoce que les Bourguignons montrèrent alors pour le ſang de leurs anciens rois.... Oubliant que l'étoile de Frédegonde l'a em-

porté ſur celle de Brunehaud, qu'il a vaincu les Saxons, & qu'il eſt affermi ſur le trône enſanglanté de Clovis, l'heureux Clotaire ne voit plus autour de lui que trahiſon, que révoltes; réduit à craindre ſes propres ſujets, la gloire elle-même n'a plus de preſtiges pour lui.

» Fidele & vigilant Flachoald, s'écrie-t-il, que ne dois je point à votre zele? Ma reconnoiſſance en ſera le prix, n'en doutez pas : mais ce n'eſt point aſſez de m'avoir ouvert les yeux ſur le danger, ſi vous ne m'aidez à le prévenir. Que Childebert reſpire en effet, ou qu'on ſe diſpoſe à m'offrir ſous ce nom quelque fantôme importun, il eſt évident qu'on conſpire. La Transjurane, dévouée à la famille de Brunehaud, m'eſt ſuſpecte depuis long-tems; & le Patrice lui-même n'a vaincu mes défiances qu'en s'uniſſant à la fille de Garnier. Peut-être le juſte châtiment de Godin lui a-t-il fourni le prétexte de me trahir, n'importe; il ſuffit qu'il me trahiſſe pour le punir. L'expédition des Pyrénées lui a permis de raſſembler une nobleſſe belliqueuſe, fidele à la mémoire du roi Thierry, & prête à couronner ſon fils : ne ſouffrons pas qu'on puiſſe exécuter ce projet. Partez ſans delai pour les Pyrénées, remettez au Patrice l'ordre de ſe rendre auſſ-

porté ſur celle de Brunehaud, qu'il a vaincu les Saxons, & qu'il eſt affermi ſur le trône enſanglanté de Clovis, l'heureux Clotaire ne voit plus autour de lui que trahiſon, que révoltes; réduit à craindre ſes propres ſujets, la gloire elle-même n'a plus de preſtiges pour lui.

„ Fidele & vigilant Flachoald, s'écrie-t-il, que ne dois je point à votre zele? Ma reconnoiſſance en ſera le prix, n'en doutez pas : mais ce n'eſt point aſſez de m'avoir ouvert les yeux ſur le danger, ſi vous ne m'aidez à le prévenir. Que Childebert reſpire en effet, ou qu'on ſe diſpoſe à m'offrir ſous ce nom quelque fantôme importun, il eſt évident qu'on conſpire. La Transjurane, dévouée à la famille de Brunehaud, m'eſt ſuſpecte depuis long-tems; & le Patrice lui-même n'a vaincu mes défiances qu'en s'uniſſant à la fille de Garnier. Peut-être le juſte châtiment de Godin lui a-t-il fourni le prétexte de me trahir, n'importe; il ſuffit qu'il me trahiſſe pour le punir. L'expédition des Pyrénées lui a permis de raſſembler une nobleſſe belliqueuſe, fidele à la mémoire du roi Thierry, & prête à couronner ſon fils : ne ſouffrons pas qu'on puiſſe exécuter ce projet. Partez ſans delai pour les Pyrénées, remettez au Patrice l'ordre de ſe rendre auſſ-

ſamment à Autum & d'y convoquer les Etats.... Le but apparent de cette aſſemblée ſera de donner à Garnier un ſucceſſeur : faites preſſentir à Guibaut qu'il peut s'aſſurer de mon choix, que cet eſpoir l'attire dans les murs d'Autum ; & lorſque vous l'y verrez renfermé, lorſque les Etats ſeront cernés par une troupe fidele de guerriers attachés à votre fortune, ce ſera le moment de riſquer un coup déciſif..... vous m'entendez".

Ici le fils de Frédegonde s'arrête, & le plus morne ſilence ſuccéde à ces mots terribles qu'il n'a pû prononcer qu'avec effort; mais Flachoald ne l'a que trop bien deviné. En ſe dévouant à ſervir en lâche aſſaſſin les craintes d'un monarque uſurpateur, il ſe pâre des apparences du zele : prêt à partir, il demande de plus amples inſtructions, & n'obtient qu'un regard ſombre avec ces mots, dont tout autre que lui frémiroit.

„ Je vous l'ai dit..... un coup déciſif; il le faut... ſi toutefois l'eſpoir de la grace.... non, non... la mort ! Un homme tel que Guibaut ne nomme jamais ſes complices".

Flachoald part bientôt pour les Pyrénées ; le roi prend le chemin de Paris : la France alors retentiſſoit des victoires de Clotaire, de la ſageſſe de Nantilde & des exploits de Clodomir. Ce héros avoit ſeul balancé la

ſamment à Autum & d'y convoquer les Etats.... Le but apparent de cette aſſemblée ſera de donner à Garnier un ſucceſſeur : faites preſſentir à Guibaut qu'il peut s'aſſurer de mon choix, que cet eſpoir l'attire dans les murs d'Autum ; & lorſque vous l'y verrez renfermé, lorſque les Etats ſeront cernés par une troupe fidele de guerriers attachés à votre fortune, ce ſera le moment de riſquer un coup déciſif..... vous m'entendez".

Ici le fils de Frédegonde s'arrête, & le plus morne ſilence ſuccéde à ces mots terribles qu'il n'a pû prononcer qu'avec effort; mais Flachoald ne l'a que trop bien deviné. En ſe dévouant à ſervir en lâche aſſaſſin les craintes d'un monarque uſurpateur, il ſe pâre des apparences du zele : prêt à partir, il demande de plus amples inſtructions, & n'obtient qu'un regard ſombre avec ces mots, dont tout autre que lui frémiroit.

„ Je vous l'ai dit..... un coup déciſif; il le faut... ſi toutefois l'eſpoir de la grace.... non, non... la mort ! Un homme tel que Guibaut ne nomme jamais ſes complices".

Flachoald part bientôt pour les Pyrénées ; le roi prend le chemin de Paris : la France alors retentiſſoit des victoires de Clotaire, de la ſageſſe de Nantilde & des exploits de Clodomir. Ce héros avoit ſeul balancé la

fortune du duc d'Aquitaine : pendant que Dagobert luttoit à Toulouſe contre la mort, Clodomir avoit réduit l'ennemi à lui demander la paix. L'éclat de ce nom inconnu excite la juſte curioſité du monarque ; peut-être même en eſt il bleſſé ; car le peuple, plus frappé d'un ſuccès dont il recueille le fruit que de ceux qui n'ajoutent rien à ſon bonheur, voit avec indifférence les Saxons humiliés, & fait des feux de joye pour la paix avec les Gaſcons. Toutefois l'yvreſſe de ce double ſuccès donne au retour de Clotaire l'appareil d'une pompe triomphale ; mais il eſt bien loin d'en jouir. Le ſombre ſoupçon, les remords dévorans aſſiégent ſon ame ; il éprouve que ni le pouvoir, ni la gloire ne ſauroient tenir lieu de la vertu. Fils de Thierry ! vous êtes vengé ; & quelle terrible vengeance ! Celui qui vous immola, placé déſormais entre le crime & le danger, frémit en ſongeant que le ſang doit couler encore ; plus de repos ; le malheureux voit ſans ceſſe les nouvelles victimes qu'il faut frapper.

Malgré le chagrin ſecret dont le vainqueur des Saxons eſt conſumé, il ne néglige pas les ſoins qu'impoſe le rang ſuprême ; & ſe faiſant rendre compte de l'adminiſtration de Nantilde, les talens qu'elle vient de déployer lui cauſent une ſurpriſe indicible. Il admire comment

fortune du duc d'Aquitaine : pendant que Dagobert luttoit à Toulouſe contre la mort, Clodomir avoit réduit l'ennemi à lui demander la paix. L'éclat de ce nom inconnu excite la juſte curioſité du monarque ; peut-être même en eſt il bleſſé ; car le peuple, plus frappé d'un ſuccès dont il recueille le fruit que de ceux qui n'ajoutent rien à ſon bonheur, voit avec indifférence les Saxons humiliés, & fait des feux de joye pour la paix avec les Gaſcons. Toutefois l'yvreſſe de ce double ſuccès donne au retour de Clotaire l'appareil d'une pompe triomphale ; mais il eſt bien loin d'en jouir. Le ſombre ſoupçon, les remords dévorans aſſiégent ſon ame ; il éprouve que ni le pouvoir, ni la gloire ne ſauroient tenir lieu de la vertu. Fils de Thierry ! vous êtes vengé ; & quelle terrible vengeance ! Celui qui vous immola, placé déſormais entre le crime & le danger, frémit en ſongeant que le ſang doit couler encore ; plus de repos ; le malheureux voit ſans ceſſe les nouvelles victimes qu'il faut frapper.

Malgré le chagrin ſecret dont le vainqueur des Saxons eſt conſumé, il ne néglige pas les ſoins qu'impoſe le rang ſuprême ; & ſe faiſant rendre compte de l'adminiſtration de Nantilde, les talens qu'elle vient de déployer lui cauſent une ſurpriſe indicible. Il admire

comment

comment le génie d'une bergere, s'élevant aux plus hautes conceptions, a pû ſuffire aux travaux d'un homme d'Etat ; & de ce moment la fille de la ſage Plectrude, admiſe au conſeil du monarque, y voit ſes avis écoutés. Parvenue au faîte de la gloire, Nantilde a perdu l'eſpoir du bonheur ; elle eſt inſtruite par la renommée, des volages amours de Dagobert ; & ſans le cœur de l'infidele, eſt-il quelque bien qui puiſſe lui plaire ?

Cependant ce prince, ayant appris le retour de Clotaire dans ſes Etats, a chargé le brave Grimoald de lui faire ſigner la paix qu'il vient de conclure avec l'Aquitaine ; & pendant qu'on s'occupe des formalités relatives à cet objet, Nantilde veut entretenir ſans témoins l'envoyé de ſon époux. Elle lui ordonne de ne rien diſſimuler : tous les détails de cette expédition, que Dagobert a ſeul méditée, ont le droit de l'intéreſſer, elle les exige de lui.... Un tel ordre ſemble fait pour embarraſſer Grimoald : mais le plaiſir de parler de la gloire de ſon maître l'emporte ſur toute autre conſidération ; & quand il voudroit taire à la princeſſe des faits connus de la France entiere, elle apprendroit bientôt de quelque bouche indiſcrette ce dont il lui auroit fait un ſecret. Il ſe détermine même d'autant plus volontiers au parti de

comment le génie d'une bergere, s'élevant aux plus hautes conceptions, a pû suffire aux travaux d'un homme d'Etat ; & de ce moment la fille de la sage Plectrude, admise au conseil du monarque, y voit ses avis écoutés. Parvenue au faîte de la gloire, Nantilde a perdu l'espoir du bonheur ; elle est instruite par la renommée, des volages amours de Dagobert ; & sans le cœur de l'infidele, est-il quelque bien qui puisse lui plaire ?

Cependant ce prince, ayant appris le retour de Clotaire dans ses Etats, a chargé le brave Grimoald de lui faire signer la paix qu'il vient de conclure avec l'Aquitaine ; & pendant qu'on s'occupe des formalités relatives à cet objet, Nantilde veut entretenir sans témoins l'envoyé de son époux. Elle lui ordonne de ne rien dissimuler : tous les détails de cette expédition, que Dagobert a seul méditée, ont le droit de l'intéresser, elle les exige de lui.... Un tel ordre semble fait pour embarrasser Grimoald : mais le plaisir de parler de la gloire de son maître l'emporte sur toute autre considération ; & quand il voudroit taire à la princesse des faits connus de la France entiere, elle apprendroit bientôt de quelque bouche indiscrette ce dont il lui auroit fait un secret. Il se détermine même d'autant plus volontiers au parti de

la franchiſe, qu'il brûle d'inſtruire Nantilde de tout ce qu'elle doit au fils de Thierry; & cherchant à recueillir ſes idées, il commence en ces termes le récit qu'elle attend de lui.

» Je ne vous rappellerai point, Madame, » ce jour où Dagobert s'arrachant de vos » bras, prononça de triſtes adieux ; je vous » entretiendrai moins encore de la marche » de ſon armée, qui bientôt arriva près de » Nevers. Là devoit ſe rendre une foule de » guerriers des diverſes provinces ſoumiſes » au ſceptre du puiſſant Clotaire : c'eſt là » qu'il trouve réunis avec l'élite des deux » Bourgognes, le Patrice de la Transjurane, » & ce fameux Clodomir, dont la renommée vous a fait connoître le nom. Les » pleurs de la mere la plus reſpectable, les » careſſes de ſa jeune épouſe, les premieres » delices de l'amour paternel, rien n'a pû » retenir ec héros : il a tout quitté pour venir combattre près de Dagobert. Frere-» d'armes, ami de ce prince, vous n'ignorez pas que le titre de libérateur a précédé ces titres ſacrés, & comment il ſauva » des jours ſi chers à la France. Vous me » demanderez peut-être quel eſt Clodomir ?... » Si la juſtice, la généroſité, la valeur, l'héroiſme de toutes les vertus enfin, prouvent

la franchiſe, qu'il brûle d'inſtruire Nantilde de tout ce qu'elle doit au fils de Thierry; & cherchant à recueillir ſes idées, il commence en ces termes le recit qu'elle attend de lui.

» Je ne vous rappellerai point, Madame, » ce jour où Dagobert s'arrachant de vos » bras, prononça de triſtes adieux; je vous » entretiendrai moins encore de la marche » de ſon armée, qui bientôt arriva près de » Nevers. Là devoit ſe rendre une foule de » guerriers des diverſes provinces ſoumiſes » au ſceptre du puiſſant Clotaire: c'eſt là » qu'il trouve réunis avec l'élite des deux » Bourgognes, le Patrice de la Transjurane, » & ce fameux Clodomir, dont la renommée vous a fait connoître le nom. Les » pleurs de la mere la plus reſpectable, les » careſſes de ſa jeune épouſe, les premieres » delices de l'amour paternel, rien n'a pû » retenir ec héros: il a tout quitté pour venir combattre près de Dagobert. Frere-» d'armes, ami de ce prince, vous n'ignorez pas que le titre de libérateur a précédé ces titres ſacrés, & comment il ſauva » des jours ſi chers à la France. Vous me » demanderez peut-être quel eſt Clodomir?... » Si la juſtice, la généroſité, la valeur, l'héroïſme de toutes les vertus enfin, prouvent

„ une illuſtre origine, il n'en fût jamais de
„ plus noble que la ſienne : ſi la beauté, le
„ génie ou les talens diviniſoient encore les
„ mortels aimables, Clodomir inconnu au-
„ roit des autels. Ses premiers exploits l'ont
„ placé parmi les héros, l'expreſſion céleſte
„ de ſes traits charmans fait douter s'ils ap-
„ partiennent à l'humanité ; il n'eſt point de
„ paſſions que le pouvoir de ſon éloquence
„ n'excite ou n'appaiſe à ſon gré ; & ſoit qu'il
„ célebre les bienfaits de l'Auteur Suprême
„ de la Nature, ou qu'il nous retrace les
„ exploits du grand Clovis, il trouve éga-
„ lement le ſecret de nous émouvoir : ſes
„ chants l'emportent autant ſur ceux de ces
„ Bardes dont ſe vante la triſte & ſauvage
„ Calédonie, que les accords mélodieux du
„ chantre des bois, l'emportent ſur les accens
„ dont l'allouette frappe les airs ".

„ Rien ne peut égaler les tranſports qu'é-
„ prouvent Dagobert & Clodomir en ſe re-
„ voyant. L'armée qui compare ces deux
„ amis à Jonathan & à David, brûle de les
„ ſuivre à la gloire, & partage avec ivreſſe
„ le ſentiment ſublime qui les unit. L'un &
„ l'autre n'ont qu'un deſir ; leurs armes, leurs
„ courſiers parfaitement ſemblables, trom-
„ pent notre vue ; & ce n'eſt que lorſque
„ Clodomir eſt à la tête de ſes belliqueux

„ une illuſtre origine, il n'en fût jamais de
„ plus noble que la ſienne : ſi la beauté, le
„ génie ou les talens diviniſoient encore les
„ mortels aimables, Clodomir inconnu au-
„ roit des autels. Ses premiers exploits l'ont
„ placé parmi les héros, l'expreſſion céleſte
„ de ſes traits charmans fait douter s'ils ap-
„ partiennent à l'humanité ; il n'eſt point de
„ paſſions que le pouvoir de ſon éloquence
„ n'excite ou n'appaiſe à ſon gré ; & ſoit qu'il
„ célebre les bienfaits de l'Auteur Suprême
„ de la Nature, ou qu'il nous retrace les
„ exploits du grand Clovis, il trouve éga-
„ lement le ſecret de nous émouvoir : ſes
„ chants l'emportent autant ſur ceux de ces
„ Bardes dont ſe vante la triſte & ſauvage
„ Calédonie, que les accords mélodieux du
„ chantre des bois, l'emportent ſur les accens
„ dont l'allouette frappe les airs ".

„ Rien ne peut égaler les tranſports qu'é-
„ prouvent Dagobert & Clodomir en ſe re-
„ voyant. L'armée qui compare ces deux
„ amis à Jonathan & à David, brûle de les
„ ſuivre à la gloire, & partage avec ivreſſe
„ le ſentiment ſublime qui les unit. L'un &
„ l'autre n'ont qu'un deſir ; leurs armes, leurs
„ courſiers parfaitement ſemblables, trom-
„ pent notre vue ; & ce n'eſt que lorſque
„ Clodomir eſt à la tête de ſes belliqueux

» Bourguignons, qu'il eſt poſſible de le diſ-
» tinguer de Dagobert. Pourquoi la fortune
» a-t-elle arrêté l'un des deux dans cette no-
» ble carrière ? Toutes les palmes que peut
» leur réſerver l'avenir auront moins de prix
» à leurs yeux que celles qu'ils comptoient
» cueillir enſemble près des Pyrenées..... hé-
» las ! quel de nous n'a gémi de voir
» s'évanouir comme un ſonge, ces douces
» chimères de la gloire & du ſentiment ? »
» Déjà nous appercevons les rempaits de
» Toulouſe, & le bruit de notre marche a
» répandu la terreur chez les ennemis, quand
» les premiers ſyptomes d'un mal dangereux
» contraignent Dagobert à s'arrêter dans
» cette cité. Il nomme Clodomir pour le
» remplacer ; & le patrice de la Transjurane
» qui pouvoit prétendre à cet honneur,
» applaudit avec tranſport à ce choix, que
» la victoire ſe charge bientôt de juſtifier.
» Le jeune héros voyant entre ſes mains la
» fortune de la France, croit devoir diviſer
» ſes forces : il laiſſe à Guibaut le ſoin de
» tenir la campagne avec une armée, & va
» mettre le ſiège devant Auch, où tous les
» tréſors, & la fille unique du Duc d'A-
» quitaine ſont renfermés. Iſſu d'une race
» Eſpagnole, ce Duc a blanchi dans les
» combats; & dedaignant la jeuneſſe d'un ad-

» verſaire ſans nom, fier des avantages
» qu'il a remporté ſur les lieutenants de
» Clodomir, il vient lui préſenter la bataille
» ſous les remparts d'Auch. Le vainqueur des
» Saxons doit-être le plus digne juge de cette
» mémorable journée, où pour coup d'eſſai,
» Clodomir triompha d'un général conſommé;
» je lui en réſerve tous les détails, mais je
» les épargne à la ſenſible & belle Nantilde.
» Le Duc entièrement défait, nous laiſſa
» pourſuivre le ſiège d'Auch; & dans l'eſ-
» poir d'arriver à tems au ſecours de ſa ca-
» pitale, fût raſſembler de nouvelles trou-
» pes pour venir nous accabler. Cependant
» la place attaquée avec vigueur, ſe défend
» avec furie; le déſeſpoir tient lieu de reſ-
» ſource aux aſſiégés, mais un dernier aſſaut
» fixe enfin leur ſort: le Duc d'Aquitaine
» ſemble n'arriver que pour être témoin de
» ce ſuccès.

» Clodomir uſe dignement de la victoire,
» & ſait adoucir les horreurs de la guerre
» par les ſoins qu'inſpire l'humanité; il pré-
» vient les maſſacres & le pillage; c'eſt un
» Dieu tutélaire pour les vaincus. Miroſlede
» dont le nom ſeul (a) ſuffit pour indiquer le
» printems de la beauté; la jeune Miroſlede

(a) Miroſlede, *fleur qui charme les regards.*

» fille du Duc, eſt au nombre des priſon-
» niers. Clodomir qui ſent tout ce qui eſt
» dû de reſpect à tant de charmes, d'inno-
» cence & de malheurs, prodigue à la prin-
» ceſſe ces ſoins délicats qu'on ne peut at-
» tendre que d'un héros ; mais le ſouvenir
» de la tendre Imagina le défend d'une at-
» teinte plus dangereuſe. Imagina règne
» ſeule ſur ſon cœur & ſur ſes ſens ;
» pour toute autre belle, il n'a que des yeux.
» Toutefois, ſoit qu'il ſe défie encore de
» lui-même près de Miroflede, ſoit qu'il la
» regarde en effet comme le ſeul gage qui
» puiſſe aſſurer la paix, il croit devoir remet-
» mettre à Dagobert ce précieux ôtage ; il
» eſt loin de ſoupçonner que ſa fatale beauté
» puiſſe éloigner la paix ſans retour ".

Ici, Grimoald éprouvant une ſorte d'em-barras, s'arrête : il jette les yeux ſur Nan-tilde, & lit dans les ſiens cette pénible cu-rioſité que donne l'attente ou le preſſenti-ment du malheur qu'on peut redouter ; ſans doute elle a déja déviné ſon ſort. Le guerrier eſt ſoulagé de le préſumer ; il lui en coute moins d'avoir à l'entretenir d'une ri-vale qui, ſans l'aſcendant d'une amitié ver-tueuſe, eût été ſi fatale à ſon repos : il reprend ainſi ſon recit.

» A peine convaleſcent après une longue

„ maladie, Dagobert ſe déſeſpéroit à Tou-
„ louſe de ne pouvoir partager les exploits
„ de ſon ami, lorſqu'aviſé de la priſe
„ d'Auch, il vit arriver Miroflede : com-
„ ment dire ou diſſimuler à ſon auguſte com-
„ pagne le ravage que cette beauté nouvelle
„ porta dans ſes ſens ? Sans doute le cœur
„ de Dagobert demeura fidele à Nantilde....
„ notre ſexe, dont la jalouſie eſt inexora-
„ ble, ſe pardonne aiſément l'infidélité, &
„ prétend que l'indulgence d'une amante
„ doit l'excuſer. Quoiqu'il en puiſſe être,
„ Miroflède étoit belle, Nantilde abſente;
„ & l'on trouveroit peut-être des infidèles
„ plus coupables que Dagobert ".

— Ah ! s'écrie en ſoupirant la triſte Nantilde, ſi le véritable amour s'offenſe aiſément, c'eſt plus aiſément encore qu'il s'appaiſe : un regard, un mot.... un ſeul mot ſuffit pour lui faire tout oublier.

„ Ainſi que l'avoit prévu Clodomir, pour-
„ ſuit Grimoald, le duc d'Aquitaine, forcé
„ par la captivité de ſa fille aux plus grands
„ ſacrifices, demande la paix ; & les con-
„ ditions en ſont ſi glorieuſes pour la France
„ qu'on juge impoſſible de les refuſer. Mais
„ le prince, qui ne peut ſe réſoudre à ſe
„ ſéparer de Miroflède, cherche des prétex-
„ tes pour la retenir, & rejette l'accommo-

» dement propoſé : on ne tarde pas à ſoup-
» çonner le motif de cet étrange refus : les
» fêtes qui ſe ſuccédent ſans intervalle au-
» près de la charmante captive, inſtruiſent
» les moins clairvoyans de l'amour dont ſon
» cœur eſt embraſé. Réduit à redouter des
» malheurs pires que la mort, le ſuperbe
» duc d'Aquitaine ne rougit point d'implo-
» rer la pitié de ſon vainqueur, de ſolliciter
» ſa médiation : Clodomir, qui juge ces al-
» larmes injurieuſes pour ſon ami, oſe affir-
» mer, & peut-être ſe flatte encore, qu'elles
» n'ont aucun fondement réel. Il répond au
» duc de ſa fille ; il promet aux peuples la
» paix, & vole à Toulouſe pour l'accélérer.
» L'honneur, le devoir, la vertu ne peuvent
» avoir perdu leurs droits ſur une ame gé-
» néreuſe ..... Clodomir arrive, il embraſſe
» Dagobert ; mais ô Dieu quel changement !
» Embarraſſé de ſa préſence, importuné de
» ſes diſcours, Dagobert ſemble éviter juſ-
» qu'à ſes regards : ſes inſtances, ſes careſſes
» même n'ont plus le pouvoir de le rame-
» ner. Ce Prince avoue qu'il ne rendra ja-
» mais Miroflède, que ſa vie eſt attachée
» au bonheur de la poſſeder ".

» Ainſi donc, Nantilde eſt ſacrifiée ? s'écrie
» avec chaleur Clodomir. Ses vertus, le bon-
» heur d'être mere du jeune Clovis, les ta-

» lens qu'elle vient de déployer dans une » adminiſtration difficile, rien ne peut ga- » rantir ſes droits.....? »

» On ne le laiſſe pas achever ».

» Moi, ſacrifier Nantilde? Clodomir.... je » croyois être mieux connu de vous. Nan- » tilde a ma foi, elle me ſera toujours chere, » & ſe montre trop digne du trone pour ne » pas y monter avec moi. Que Nantilde » règne, qu'elle ſoit heureuſe, chérie, ho- » norée.... mais qu'elle me laiſſe diſpoſer de » mon cœur ».

» Et depuis quand, replique l'époux d'Ima- » gina, une couronne peut-elle donc acquit- » ter un cœur envers l'amour? Quel prix » honteux oſez-vous réſerver aux charmes » de Miroflède ! Oubliez-vous qu'elle eſt » fille d'un vaſſal puiſſant & ſuperbe, d'un » ſouverain digne de tous vos égards, d'un » voiſin que la France n'a que trop long- » tems redouté? Quand il vous offre une » paix glorieuſe, éterniſerez-vous la guerre » par un affront? Eſt-ce vous enfin, que » Clodomir nommoit avec orgueil ſon ami, & » qu'il s'eſt ſi ſouvent applaudi d'avoir con- » ſervé a la France...? »

» Le héros quitte Dagobert à ces mots: » que pourroit-il dire encore, & pourquoi » parler lorſqu'il faut agir? Réſolu de ſau-

» ver la gloire de ſon ami, il va tout diſ-
» poſer pour executer le deſſein qu'il a conçu;
» il attend la nuit avec une impatience in-
» dicible; c'eſt à la faveur de ſes ombres
» qu'il eſpere réuſſir dans ſon projet. Une
» tour antique ſouſtrait la belle Miroſlede
» aux regards, une garde incorruptible veille
» à la porte. Maîtreſſe abſolue en ces murs,
» la princeſſe d'Aquitaine n'eſt pas libre d'en
» ſortir : mais avant d'être captive de Da-
» gobert, elle eſt priſonniere du vainqueur
» d'Auch; & les précautions priſes pour s'aſ-
» ſurer de ſa perſonne ne peuvent concer-
» ner Clodomir. A peine le ſommeil a-t-il
» gagné les habitans du palais, il vole à la
» tour; les portes s'ouvrent à ſa voix; &
» la princeſſe, inſtruite qu'il demande à
» lui parler, ordonne qu'il ſoit introduit à
» l'inſtant ".

» Il faut partir, lui dit-il, madame, partir
» ſans délai..... & ſauver ainſi votre gloire
» & celle de mon ami. Aujourd'hui, je puis
» vous rendre aux vœux du duc d'Aqui-
» taine; demain, Dagobert peut vouloir
» vous retenir; & s'il vous revoit, je n'en
» réponds plus. Venez...! les inſtans ſont
» trop chers pour balancer ".

» Miroſlede, oſant à peine en croire ſon
» libérateur, le ſuit en tremblant; les gar-

» des, qui ſuppoſent que c'eſt de l'aveu du
» prince, ne s'oppoſent point à ce départ;
» un guerrier, blanchi dans les camps du
» duc d'Aquitaine, ſe place avec la prin-
» ceſſe, ſur un courſier auſſi vîte que le
» vent; la fugitive eſt bientôt auprès de ſon
» pere; & Dagobert reçoit le lendemain à
» ſon lever, ce peu de mots, tracés de la
» main de Clodomir".

» Votre gloire eſt en ſûreté : j'ai ſauvé
» le fils du grand Clovis de lui-même; &
» Miroſlede ſera bientôt rendue au duc d'A-
» quitaine de la part du généreux Dago-
» bert. Avouer le zele de l'amitié en ſignant
» une paix avantageuſe à la France, eſt main-
» tenant tout ce qui lui reſte à faire ..... il mit
» peut-être autrefois un trop grand prix au
» ſervice qui lui conſerva le jour; l'ami qui
» lui rend aujourd'hui ſes droits à l'eſtime,
» auroit à ſa reconnoiſſance des titres plus
» inconteſtables, & ſe croira trop heureux
» d'être encore aimé".

» Cet écrit eſt un coup de foudre pour
» Dagobert; mais les cris de joye qu'il
» entend rétentir autour de lui avec le nom
» de la paix, l'avertiſſant du prix que le
» peuple met à ce bienfait ineſtimable, il
» ſe détermine enfin à ſigner ce traité pré-
» paré par les victoires de Clodomir, & que

» l'enlévement de la princeſſe vient d'aſſu-
» rer. Toutefois s'il ne peut ſe diſſimuler le
» ſervice que lui a rendu l'amitié, la pré-
» ſence de l'ami feroit au moins un repro-
» che qu'il veut s'épargner ; & réſolu à ne
» le revoir que lorſqu'il aura la force de lui
» ſavoir gré de ce qu'il a fait, il me charge
» de l'en prévenir. Heureux cependant d'a-
» voir rempli un ſi pénible devoir, le hé-
» ros dont la préſence eſt déſormais inutile
» à l'armée, part en déplorant l'empire fa-
» tal des paſſions : il ſuit avec Guibaut l'é-
» tendart de Bourgogne, & revole dans le
» ſein de la paix & de l'amour. Une épouſe,
» une mere lui tiendront lieu de ces gran-
» deurs dont il connoit ſi bien le néant ; &
» ſupérieur à la gloire même, il ne cher-
» chera le bonheur que dans la vertu".

» Cependant honoré par Dagobert d'une
» miſſion bien chére à mon cœur, c'eſt moi
» qui ſuis chargé de porter au roi le traité
» qu'on vient de conclure avec le duc d'A-
» quitaine : la valeur & la ſageſſe l'ont pré-
» paré, le bonheur de deux nations en ſera
» le fruit ; & la reconnoiſſance des François
» attachera cette gloire immortelle au nom
» révéré de Dagobert".

C'eſt ainſi que Grimoald termine le récit de l'expédition brillante qui doit illuſtrer à

jamais Clodomir : malgré les ménagemens qu'il a employés pour peindre à Nantilde les égaremens de ſon époux, il juge qu'elle a peine à ſurmonter ſa douleur ; & ce n'eſt qu'après un inſtant de ſilence que cette ſenſible amante prononce ces mots.

» Brave Grimoald, je n'ai pu entendre votre récit qu'avec un vif intérêt.... portez au héros de la Transjurane l'hommage de l'admiration que je dois à ſes exploits, de la reconnoiſſance que je voue à ſes vertus : s'il n'a pu me conſerver le cœur de Dagobert, il a fait plus encore pour mon bonheur en ſauvant ſa gloire. Qu'un voile impénétrable dérobe à l'avenir les foibleſſes de ce prince généreux ! Puiſſe-t-il, toujours cher à Clodomir, s'élancer avec ce héros dans le temple que la poſtérité éleve aux mortels dont elle conſacre les noms ! L'amour & l'amitié garderont le ſecret de ſes erreurs ; & peut-être leur rendra-t-il quelque jour plus de juſtice....! Imagina, de qui je conſerve un doux ſouvenir, apprendra de vous la différence de nos fortunes : dites-lui bien que près de ce trône où le volage amour m'a placée, j'ai regretté ſouvent le toît champêtre qui protégea mon berceau : j'étois heureuſe quand la fugitive Imagina vint y chercher un azyle auprès de ma mere ; mais le bonheur s'eſt

envolé comme un ſonge du matin....! Tandis que les jours d'Imagina s'écoulent dans les délices d'un ſentiment vertueux & réciproque, Nantilde ſoupire dans l'abandon, & demande au ciel la réſignation néceſſaire pour ſe ſoumettre à ſon ſort.... adieu...! brave Grimoald".

Le cœur oppreſſé de ſoupirs, l'épouſe de Dagobert quitte le guerrier pour lui dérober des pleurs qu'elle n'a plus la force de retenir, & va chercher quelque ſoulagement aux ennuis dont ſon ame eſt aſſiégée, près du berceau où repoſe le jeune Clovis.

Tandis que Grimoald, arrêté à Paris par la juſte curioſité de Clotaire & de Nantilde, leur raconte les exploits dont il a été le témoin, & que la paix conclue avec les Gaſcons fait le ſujet de l'allégreſſe publique, Dagobert s'avance juſqu'à Nevers. C'eſt là qu'il congédie l'armée, & qu'elle lui prodigue en l'abſence de Clodomir, les noms de vainqueur & de pacificateur : mais un retour inévitable ſur la vérité lui faiſant ſentir que ces noms ne ſont dûs qu'à ſon ami, il rougit d'uſurper une gloire qu'il eut été ſi doux pour lui de mériter. L'admiration, la reconnoiſſance pénétrent l'ame de Dagobert; la honte l'atterre en ſecret; il ſe rapproche d'un pere triomphant & d'une épouſe offenſée;

il a pu s'éloigner du fils de Thierry ſans l'embraſſer : c'eſt en ſoupirant qu'il prend le chemin de Paris.

Dans le même tems Guibaut, impatient de revoir la belle Alpaïde, apperçoit de loin les remparts d'Autum : & preſſant les flancs de l'agile Aquilan, Clodomir ſemble voler vers le manoir d'Ernelinde. Quel plaiſir de ſurprendre Imagina par ce retour imprévu, de mettre à ſes pieds les lauriers qu'il vient de cueillir.....! Combien il jouit d'avance du noble orgueil de ſa mere, qui va le revoir digne du ſang de Clovis ! Trois mois d'abſence auront développé les traits enfantins de la petite Clotilde : le ſourire doit les embellir..... ô quel raviſſement pour un pere de ſerrer ſon premier-né dans ſes bras !

C'eſt à la ſenſibilité du lecteur qu'on laiſſe achever le tableau de cette délicieuſe réunion, car le fil des événemens va nous entraîner loin du manoir d'Ernelinde, ſur les traces de l'odieux Flachoald. A l'inſtant où le Patrice ſe diſpoſe à ſortir des murs d'Autum pour ſe rendre au château d'Orbe, ſon ennemi, qui n'a pu le joindre à Nevers, & le ſuit vainement depuis quelques jours, parvient enfin à l'atteindre en ce lieu fatal. Flachoald, embraſé de haine & chargé d'or-

dres affreux, aborde Guibaut avec les apparences flatteuſes de l'amitié.

„ Enfin, Seigneur, je ſuis aſſez heureux pour vous rencontrer, à l'inſtant où fatigué d'une recherche inutile, je n'eſpérois plus ce bonheur, qu'en vous pourſuivant dans la Transjurane.... Les ordres dont je ſuis porteur, vous preſcrivent de convoquer à Autum les états des deux Bourgognes; le monarque a jugé qu'il étoit tems de donner à Garnier un ſucceſſeur".

En parlant ainſi, le perfide remet au Patrice les dépêches de Clotaire : il ajoute du ton de la confiance que, gendre du dernier Maire du Palais, il eſt déſigné pour lui ſuccéder dans cette importante dignité; & la bonne foi de Guibaut ne lui permet pas de ſuſpecter la ſincérité de ce diſcours. Comment d'ailleurs ſoupçonneroit-il le piege dreſſé ſous ſes pas? Le choix de Clotaire lui paroit la récompenſe de dix ans de zele & du ſang qu'il a récemment prodigué dans les combats. Guibaut obéit ſans balancer: avant de quitter Autum, il y convoque les Etats, dont il fixe l'ouverture dans un mois; il part enſuite pour Orbe, où tout le rappelle; & Flachoald, ſous prétexte que ſon domicile ordinaire eſt voiſin de la réſidence du Patrice, part avec lui.

Amant

Amant préféré d'Alpaïde, Guibaut n'avoit apperçu qu'en maſſe cette foule de rivaux que ſon bonheur devoit écarter : s'il avoit diſtingué Flachoald, mép iſant du moins ſes menaces & les ayant depuis oubliées, il étoit ſans défiance à cet égard. Alpaide juge mieux l'irréconciliable ennemi qu'elle a fait à ſon époux ; elle frémit de le voir ſe rapprocher de lui ; un ſecret preſſentiment l'éclaire ; & rappellant au Patri e les éclats de ſon rival dans le palais de Châlons, elle exige, elle obt ent qu'il ait une explication avec lui. Flachoald, proteſtant qu'il a tout oublié, offre de jurer ſur l'Autel, & par tout ce qu'il y a de plus ſacré, qu'il eſt déſormais l'ami du Patrice ; & cette réconciliation ſolennelle eſt acceptée. Le ſcélérat ne craint point d'atteſter le ciel ; le héros abjure toute defiance : Alpaide ſeule conſerve encore quelques doutes, mais forcée à diſſimuler ſes craintes, elle ſe borne à ſuivre ſon époux à Autun.

A peine Guibaut eſt-il dans cette fatale cite, que s'occupant des ſoins que Clotaire lui a confiés, il s'apprête à faire l ouverture des Etats : mais la nuit meme ſon palais eſt inveſti par les ſatellites de Flachoald. Tout ce que peut la valeur au deſeſpoir, tout ce que le zele & la fidelité ont de reſſources eſt vainement employé pour combattre la

force & la trahiſon. Attaqué de tous côtés, à la tête de quelques ſerviteurs fidèles, Guibaut ſe défend en heros. L'epee à la main, il frappe, il épouvante ſes aſſaſſins, fait une réſiſtance digne de lui, & va peut-être triompher du nombre, lorſqu'il voit tomber Alpaïde à ſes pieds. Eperdue de douleur, & tenant ſon fils dans ſes bras, elle s'eſt réfugiée auprès de lui au premier ſignal du danger, pour mourir du moins près de ce qu'elle aime : elle meurt....! La mere & l'enfant ſont percés du même coup, d'un coup deſtiné à Guibaut; & l'infortuné ceſſe de défendre une vie qui dès cet inſtant n'a plus d'intérêt pour lui. Il ſerre encore une fois la main d'Alpaïde avant d'expirer; & contemplant, au milieu de cette ſcene de mort, les objets chéris qu'il n'a pu ſauver, en voyant le ſang du fils ſe confondre avec celui de la mere, il ſe rappelle la prophétie fatale de Landemond.

„ Il eſt donc vrai.... s'écrie-t-il; & *le ſang innocent retombe ſur la poſtérité de celui qui l'a verſé...!* Tout celui de Garnier répandu devoit donc venger la famille de Thierry...? moi-même enveloppé dans l'arrêt de la juſtice céleſte.... mais que dis-je ? la mort eſt pour moi un bienfait du ciel....."

Telle eſt la fin tragique du noble Gui-

baut & de la belle Alpaïde..... Couple vertueux & charmant ! Triſte exemple de la vengeance céleſte, ſi tu péris victime des forfaits d'autrui, ſi l'enfance même n'a pu ſe ſouſtraire à cet arrêt redoutable, quel ſera le refuge du criminel?

Cependant les Etats de Bourgogne, conſternés à la premiere nouvelle de cet événement, ſe diſperſent pour courir ſur les traces du coupable : errant, éperdu, Flachoald arrive à Châlons; un bateau qui le reçoit le dérobe à ſes ennemis, mais c'eſt lui-même qu'il voudroit fuir; il partage l'effroi, l'horreur qu'il inſpire; un delire affreux eſt l'unique prix de ſon attentat.

Bientôt toute la Transjurane eſt en armes: la nouvelle de la mort de ſon Patrice y porte le deuil; & brûlant du deſir de le venger, elle a déjà nommé Codomir pour ſon ſucceſſeur. Clotaire, qui redoute ce heros ſans le connoître, ſoupçonne qu'il eſt l'ame d'une conjuration qu'il a cru anéantir avec Guibaut : & prive, par l'état déplorable de Flachoald, du ſeul agent qu'il puiſſe employer avec confiance, il ſe determine à faire un voyage ſecret en Bourgogne; il annonce une retraite dans un monaſtere, pour ſervir de voile à ce projet.

Cependant Dagobert, qui pourſuit ſa route

ver la capitale, n'a rien appris de la ſcene tragique qui vient de ſe paſſer à Autum; mais tourmenté du remords d'avoir pu s'éloigner de ſon ami ſans lui dire adieu, il ſent vivement le beſoin de le revoir : convaincu que s'il rentre à Paris ſans céder à ce déſir, il ne ſera plus maître de le ſatisfaire, il gagne ſes médecins & ſes alentours, feint d'être arrêté dans ſa route par un retour du mal qui a menacé ſes jours à Toulouſe, & prend la route du manoir d'Ernelinde, ſuivi d'un ſeul écuyer. Abandonné de ſes anciens hôtes, ce château eſt maintenant occupé par la famille qui habitoit autrefois la métairie voiſine; Dagobert eſt inſtruit par ces payſans, de la fortune de Clodomir : le Métayer lui raconte la trahiſon du parjure Flachoald, la fin déplorable de Guibaut; & comment le fils de Thierry, après avoir été nommé pour lui ſuccéder, a fixé ſa réſidence dans le donjon d'Orbe. Le prince donne au Patrice de juſtes regrets; il déteſte le forfait de Flachoald, & s'étonne que Nantilde puiſſe avoir un parent auſſi coupable : mais l'élévation ſubite de Clodomir ne le ſurprend pas; la juſtice peut naître de l'admiration. Dagobert, qui ne s'arrête chez Ernelinde que pour prendre quelques inſtans de repos, reprend ſa route dès le lendemain; &

pendant qu'il s'avance vers la Transjurane, les deſſeins ſecrets de Clotaire doivent fixer notre attention ſur Paris.

Il eſt un ſite agreſte & ſauvage, où les torrens s'échappent à travers des rochers; l'azur du ciel y contraſte avec une végetation animée dont les teintes ſe varient à l'infini: ce lieu riant & ſolitaire fixa jadis les pas errans du vertueux Colomban; (*a*) c'eſt là qu'il vécut long tems loin du monde dont il redoutoit les pièges; c'eſt là qu'on révere ſa mémoire, & que de pieux Cénobites ont fait de ſa vie la regle de leurs actions. Clotaire annonce le deſir de faire une retraite chez ces vénérables religieux, qui s'empreſſent à le recevoir: il ſe rend à Luxeuil, où pendant un mois entier, ſouſtrait à tous les regards, on le croit occupé de ſoins etrangers à ce monde; le ſupérieur ſeul connoit ſon ſecret. C'eſt dans cette enceinte ſacrée que le fils de Frédegonde, le vainqueur des Saxons, le ſucceſſeur de Clovis a revêtu l'habit révéré des pelerins: Déguiſé par ce coſtume, & ſuivi de quelques ſerviteurs fidèles,

(*a*) Saint Colomban, né en Irlande, paſſa en France l'an 589; & des Voſges, il vint s'établir à Luxeuil, dont il eſt ici queſtion.

il traverſe à pied une partie de la Bourgogne, en dirigeant ſa marche vers la montagneuſe Transjurane. Au fond de cette ſauvage contree, on trouve une plaine que la devotion a rendue chere au monde chrétien ; le Rhône y roule ſon onde azurée, après avoir baigné le pied de rochers affreux. C'eſt là que périt autrefois une légion entiere, victime de tyrans perſécuteurs; c'eſt là qu'on vient révérer la mémoire de Maurice (*a*) & de ſes bienheureux compagnons. C'eſt là que Clotaire paroit avoir fait le vœu d'aller; mais ſous ce prétexte, il veut viſiter une province ſuſpecte & juger par lui-même la diſpoſition des cœurs : le coſtume ſacré qu'il a revêtu lui donne accès dans ces fortereſſes inacceſſibles où ſe renferme une nobleſſe toujours redoutable à ſes maîtres; admis à ſa table, à ſon intimité, il ſurprendra ſans doute le fil de cette profonde conſpiration dont le but eſt de couronner Childebert : peut-être même le haſard lui révélera le ſecret de ce prince fugitif.....Clotaire demande de préférence l'hoſpitalité aux Sei-

(*a*) St. Maurice, chef de la légion Thébaine, périt en ce lieu, & lui a donné ſon nom : c'eſt encore aujourd'hui la capitale du bas-Vallais.

gneurs dont il ſuſpecte la foi : bien venu par-tout, il entend par-tout déplorer la fin tragique du dernier Patrice, vanter les exploits & le caractere de Clodomir, abhorrer le forfait de Flachoald, mais il ne decouvre point Childebert. Le Roi pélerin parvient ainſi juſques à la S n ; c'eſt là qu'un antique manoir lui a un aſyle pour la nuit, il demande l'hoſpitalité. Le ton dur, l'air & le langage de ſes habitans ne préviennent pas en leur faveur : ils s'excuſent de le recevoir ſur l'abſence de leur maître, & l'examinent avec aſſez d'attention pour faire ſuppoſer qu'ils ont quelque intérêt à cet examen : une cabane à quelque diſtance, eſt le ſeul gîte qui s'offre aux regards des voyageurs; ils apprennent là que le vieux manoir eſt l'habitation de quelques voleurs. Vers le ſoir du lendemain, après avoir traverſé cette plaine où le parjure Garnier vendit autrefois à Clotaire les fils infortunés de Thierry, on decouvre une immenſe forêt de hêtres; c'eſt de là que les pélerins voyent ſortir une petite troupe de gens armés, qu'ils reconnoiſſent pour des brigands.

» Tue ! tue ! » ce mot affreux eſt le mot de l'ordre : vainement les pélerins offrent leurs bijoux, leur or encore à leurs jours. » Si nous les épargnons, diſent

les ſcélerats, ils peuvent nous découvrir; tue ! tue !"

La lune paroiſſoit en cet inſtant, & ſon diſque radieux s'elevoit au deſſus de la forêt. Clotaire, dont l'ame courageuſe eſt au-deſſus du peril, reconnoit alors le ſite fatal ou l'a conduit ſon étoile ; & le remords, triomphant tout à-coup de ce courage ſuperbe, (*a*) „ Le ciel eſt juſte ... ! s'écrie-t-il, il faut mourir ....., nous ſommes à la Croix-du-Tiroir...!"

— Arrêtez....! dit l'un des compagnons du monarque, c'eſt Clotaire ; c'eſt votre roi.

L'étonnement ſuſpend un inſtant la férocité.... Il n'eſt point de nom ſi ſacré qui puiſſe impoſer à ces brigands, il n'eſt aucun reſpect humain qui les touche ; mais la rançon d'un roi a dequoi les éblouir. Ils délibèrent donc, ils calculent froidement la vie & la mort : voici ſous quels rapports l'objet de la déliberation ſe préſente. „ Eſt-il monarque ? eſt-il pélerin...? Dans le premier cas, que peut-on gagner ou riſquer à le laiſſer vivre...? Une prudence ſanguinaire l'emporte bientôt ſur

(*a*) C'eſt en ce lieu que Clotaire fit ſubir à Brunhaud l'affreux ſupplice qui termina la longue arriere de cette reine plus infortunée encore que coupable.

tous les motifs qui pourroient déterminer la cupidité; & le fils de Frédégonde immolé ſur la place même où Brunehaud expira, va ſatisfaire aux mânes plaintives de cette princeſſe, lorſque deux guerriers à cheval paroiſſent vers la liſière de la forêt.

Occupés de leurs odieuſes conteſtations, les brigands ne les ont point apperçus; tremblans pour les jours de leur maître, les compagnons du royal Pélerin, fixent des regards pleins d'effroi ſur les poignards déjà levés ſur ſon ſein; & le monarque a ſeul diſcerné l'ange tutélaire qui s'avance.

— Quoi, ſcélérats, vous attaqués des mortels paiſibles, des malheureux ſans défenſe, des Pélerins? —

En parlant ainſi, le plus apparent des deux cavaliers, fond l'épée à la main ſur la troupe forcenée; ſon armure éblouiſſante réfléchit les pâles rayons de la lune; ſon courſier blanc comme les neiges éternelles des monts trans-jurains, a la rapidité de l'éclair; & les brigands reconnoiſſent Clodomir. " Nous ne reſpectons rien, lui répondent-» ils, & toi-même, tu vas apprendre ce » qu'une imprudente généroſité peut cou-» ter. »

— O qui que vous ſoyez, noble guerrier, ſauvez Clotaire.....! —

« Ciel....! ô ciel, Clotaire...? N'im-
» porte..... il eſt impoſſible de balancer. »

Qui pourroit réſiſter à la valeur du fils de Thierry? Le brave Grimoald achève de diſperſer les brigands qui n'ont pas ſuccombé ſous ſes coups; & le champ de bataille demeure à la bonne cauſe. Le monarque eſt libre, le héros bleſſé : c'eſt au prix de ſon ſang que le ciel lui a réſervé la gloire de ſauver ſon ennemi, & dans quel lieu! l'aſpect, que dis-je? le nom ſeul de ce lieu fatal était fait pour rallumer ſes reſſentimens. Preſque épouvanté de s'être vu réduit à combattre pour le meurtrier de ſon ayeule & de ſes frères, de ſauver ſes jours près de cette odieuſe *Croix du Tiroir*, Clodomir ſuccombe à l'agitation que lui font éprouver mille mouvemens contraires : il s'évanouit entre les bras de Grimoald.

Cependant Clotaire alarmé de l'état de ſon libérateur, dont les brigands lui ont fait connoître le nom, s'empreſſe à le ſoulager; & ravi de retrouver Grimoald, il lui exprime tout ce que la reconnoiſſance & l'admiration peuvent inſpirer, lors qu'on doit la vie à la généroſité d'un héros. Quelques inſtans de ce repos qui vient au ſecours de la nature défaillante, ſuffiſent à Clodomir pour reprendre ſes eſprits; mais il témoigne un déſir

preſſant de quitter ce lieu : &. faiſant un effort pour ſe mettre en ſelle, il pourſuit la route dont ſa généroſité l'avoit detourné. Les promeſſes, les éloges, la reconnoiſſance du roi n'ont obtenu de lui que cette réponſe. " Je n'ai fait que ce que j'ai dû....." & l'accent qu'il a mis à ce peu de mots, eſt bien moins celui du zèle que celui de la fierté.

Rien n'échappe à des princes tels que Clotaire : frappé de ce ſombre laconiſme, il ſe demande quel eſt ce devoir que Clodomir a rempli. Eſt-ce le devoir du ſujet fidèle ? Ou ſeroit-ce celui de l'ennemi généreux qui reproche à la fortune, la néceſſité où il s'eſt trouvé de défendre ſon ennemi ? Mais tel que puiſſe être le motif de Clodomir, il ſuffit que Clotaire lui doive la vie, pour ne pas craindre d'aller ſe livrer entre ſes mains : il brûle de ſe rendre au château d'Orbe. " Si „ le noble, le vaillant Clodomir conſpire en „ faveur de Childebert, il faut le gagner, il „ faut s'attacher un héros, fait pour décider „ de la fortune des empires ; & mériter au „ moins ſon eſtime, s'il eſt impoſſible de s'en „ faire aimer. „

Tel eſt le parti où le vainqueur des Saxons s'arrête ; il pourſuit ſa route vers la Tranſjurane, & parvient ſans accident après quel-

ques jours de marche, ſur les bords enchantés de l'Orbe. Arrivé chez ſon généreux libérateur, c'eſt par Grimoald qu'il eſt reçu. " Seigneur, lui dit le guerrier, retenu par les „ ſuites de ſa b'eſſure, Clodomir m'a chargé „ de tous les ſoins dont il ne peut s'acquitter „ lui même, & ſa famille entière a voulu „ venir au devant de vous....„

Trois femmes ſe préſentent alors aux yeux de Clotaire; deux d'entr'elles ſont en longs habits de deuil, la troiſieme qu'un coſtume religieux diſtingue des autres, préſente ſilencieuſement ſa main au monarque; elle le conduit dans une ſalle vaſte & magnifique, & le fait aſſeoir ſous un daïs. Etonné de cet appareil, le fils de Frédégonde en demande l'explication. Grimoald répond, que cette ſalle eſt celle où la reine Brunehaud donnoit audience à ſes ſujets; il lui fait obſerver qu'elle eſt encore décorée par les portraits du roi Thierry & de ſes fils. Clotaire friſſonne, pâlit, & baiſſe les yeux: mais cherchant à triompher de ce mouvement involontaire, il pourſuit ſes queſtions à Grimoald. " Quel eſt ce jeune objet dont le deuil ſem„ ble relever les charmes, & qui tient ce „ bel enfant entre ſes bras? „

— C'eſt l'épouſe & la fille de Clodomir. —

" Et cette femme ſi belle encore, malgré

» l'empreinte de douleur qu'on voit ſur ſes » traits flétris par le tems ? »

— C'eſt la mere de Clodomir. —

« Et cette Religieuſe, dont l'air & la dé- » marche ſemblent moins appartenir au cloî- » tre qu'au trône ? »

— Elle eſt ſœur du pere de Clodomir. —

Ce daïs où Brunehaud fût aſſiſe ; ces peintures qui retracent avec ſes traits, ceux de ſes enfans ; le ſilence & le deuil des femmes qui compoſent la famille du nouveau Patrice ; tout dans cette ſalle lugubre eſt fait pour bleſſer les yeux de Clotaire ; il trouve enfin un prétexte pour s'en éloigner, & demande à voir l'intérieur du château. Auſſitôt la Religieuſe lui offre la main, la famille ſilencieuſe marche à ſa ſuite ; & d'autres appartemens ſont ouverts. « Voici, dit Grimoald, » celui du Patrice Aletée, qui paya ſi cher » l'honneur d'être allié au ſang de nos derniers » rois.... »

— Sortons.... dit le monarque avec l'air de l'impatience, il n'a rien qui puiſſe arrêter les yeux. —

Parvenu dans une chambre voiſine, Clotaire apprend que c'eſt celle d'Alpaïde & de Guibaut, dernieres victimes immolees à ſes ſoupçons : il en ſort avec effroi, en s'ecriant qu'il eſt pourſuivi ; fait quelques pas au ha-

ſard, & ſe retrouve dans la ſalle de Brunehaud, où déjà la famille en deuil a repris ſa place. Grimoald reparoît bientôt lui-même; Clodomir foible & pâle encore, arrive appuyé ſur le bras de ſon ami.

" Brave Clodomir, lui dit le monarque en s'avançant au devant de lui, j'avois beſoin de la préſence de mon généreux libérateur..... elle ſeule peut effacer les impreſſions dont je ſentois mon ame accablée.... achevez de les diſſiper; & ce ſera un nouveau bienfait. Daignez m'apprendre comment je puis vous prouver ma reconnoiſſance; gardez-vous ſurtout de penſer que je croye jamais poſſible de m'acquitter envers vous.... Peut-être ne vous ai-je pas toujours rendu aſſez de juſtice: l'éclat d'un nom inconnu, l'entouſiaſme de mes ſujets, & juſqu'à l'amitié de mon fils, tout me rendoit redoutable un héros que j'admirois ſur le bruit de ſes exploits. Vous le dirai-je? la certitude d'un complot formé par Guibaut pour couronner Childebert, dont l'exiſtence n'eſt plus douteuſe, eſt le motif ſecret d'un pélérinage entrepris pour rechercher tous les fils de cette conſpiration redoutable; ſans vous je devois y trouver la mort.... "

— Il me reſte un dernier ſervice à vous rendre, Seigneur, répond Clodomir, Chil-

debert reſpire, mais vous n'aurez plus à le craindre.... & je puis vous le découvrir. —

A ces mots, un mouvement échappé au fils de Frédégonde a décelé l'invincible inſtinct d'un tyran; & Clotaire a ceſſé de ſe montrer digne du ſang de Clovis : telle eſt la joye affreuſe du tigre, lorſqu'il voit un faon bondir ſans défiance dans les forêts qui bordent les rives fertiles du Gange. Ernelinde, Imagina ont frémi d'horreur & d'effroi : Theudelinde eſt la ſeule qui puiſſe parler. « Et quel genre de mort, demande-t-elle, ſeroit réſervé au fils de Thierry ? »

« Celle que vous choiſiriez pour lui, dit Clotaire. On peut devoir un arrêt rigoureux à ſa ſûreté; mais il eſt triſte d'avoir à le prononcer. »

Au même inſtant le bruit des inſtrumens de guerre ſe fait entendre, une foule de ſoldats raſſemblés ſous l'étendard de Gontran fait retentir les airs de ce cri, *vive Clodomir !* Ils jurent tous de le ſuivre au bout du monde. C'eſt c'eſt inſtant que le héros choiſit pour ſe nommer au roi Pélerin.

« Fils de Clovis! vous voyez en moi ce Childebert, détrôné par le plus barbare des uſurpateurs; vous voyez le dernier rejeton de la malheureuſe Brunehaud, avec la veuve & la ſœur du roi Thierry. Jugez de l'horreur

que doit leur cauſer votre préſence... Jugez ſi Childebert a le droit de vous haïr! Après avoir ſauvé Dagobert, après avoir pacifié votre empire, il a pu ſe repoſer du ſoin de ſa vengeance ſur des brigands; & c'eſt en expoſant ſes jours qu'il a conſervé les vôtres....! En cet inſtant même, adoré de cette vaillante armée, maître de l'étendard royal de Gontran, tout-puiſſant chez les Trans-jurains, & maître abſolu de votre perſonne, loin d'adopter la maxime odieuſe qui fait une loi de la rigueur, & proſcrit la clémence comme une foibleſſe, Clodomir vous laiſſe le maître de votre ſort. Fixez vous même votre rançon..... Et voyez à quel prix vous mettez la vie que je vous ai déjà conſervée. „

— Généreux ennemi, dit Clotaire, en uſant de votre magnanimité, je crois m'élever juſques à vous. Quelle indemnité pourrois-je offrir pour le ſang qu'une politique cruelle m'a fait verſer? Mais je conſens à rendre ce crime inutile; la Bourgogne eſt votre appanage, comme l'Auſtraſie étoit celui de l'infortuné Sigebert; régnez ſur ces états réunis; & que la ſucceſſion du grand Clovis notre ayeul commun, ſoit encore une fois partagée..... Si je me ſuis trompé en fixant les prétentions d'un héros, ſi ce n'eſt

point

point encore assez de ces offres, un roi prisonnier peut s'attendre a tout, mais je ne souffrirai jamais a briser le sceptre de mes ancêtres; & Dagobert saura defendre ses droits.

' Dagobert est ainsi que vous mon prisonnier, vous allez le voir..... abjurez donc une confiance vaine; & reconnoissez que la puissance de Frédégonde est au pouvoir de celle de Brunehaud. »

— Malheureux que je suis! dit Clotaire, en appercevant son fils sur le donjon, la vengeance du ciel éclate sur nous..... —

« Les conditions que vous m'offrez, reprend le fils de Thierry, ne peuvent être acceptées, car en déposant ma chevelure royale sur l'autel, je fis le serment de renoncer à ce trône où *mon pere* fût assis; & *loin de* moi la pensée de transiger avec mon serment! Maître des sceptres de Bourgogne & d'Austrasie, je les abdique solemnellement ici, en faveur de l'amitié; que Dagobert règne où j'ai dû régner moi-même, qu'il rende heureux des peuples qui méritent tout son amour..... Et vous, Seigneur, soyez libre & quitte z des lieux où tout a dû vous rappeler vos crimes & notre malheur; où le deuil d'une auguste famille vous le reproche; où vous lisez dans nos yeux, qu'il est plus facile de pardonner que d'oublier.... Je ne

puis me venger autrement d'un ennemi dans les fers ; j'ai dû combattre *à la Croix du Tiroir* pour ſauver ſa vie ; mais je ſens que ſon aſpect empoiſonneroit la mienne..... Partez, laiſſez nous reſpirer en paix : ces lieux ſont déſormais conſacrés à la gloire, à l'amour, à l'amitié, & la vertu ſeule doit les habiter. „

Clotaire atterré ne replique point : il s'éloigne ſous la garde de Grimoald, & ſans vouloir achever ſon pélerinage. Une eſcorte ſure le reconduit au monaſtère de Luxeuil, & Paris le revoit dans le tems qu'il avoit fixé pour ſon retour ; mais tout eſt déſormais bien changé pour lui : *la Croix du Tiroir*, & la ſcène du château d'Orbe, ont détruit à jamais le priſme infidèle, qui juſqu'alors avoit coloré le crime des plus brillantes couleurs.... Sa vie s'écoule en vains regrets ; & ſa fin eſt celle d'un uſurpateur. Mais le héros qui ſut dédaigner un trône, & dompter le reſſentiment le plus juſte, méritoit d'avoir un ami : avec quels tranſports Dagobert, inſtruit de l'étrange pélérinage de ſon pere, ne témoigne-t-il pas ſa reconnoiſſance à Clodomir ? Il emporte à Paris le ſentiment délicieux de l'admiration qui s'unit à l'amitié : le trône qui l'attend, peut il valoir ce

qu'il laiſſe en cette paiſible contrée? Helas il n'eſpéroit jamais la revoir.

Et vous, auguſte famille! couple vertueux, ſenſible & charmant! j'ai raconté les malheurs qui troublerent votre deſtinée, il ne m'appartient pas de peindre votre bonheur. Mais ſoit que reunis ſous les ombrages fleuris de l'Orbe, vous chantiez la naiſſance de la belle Alpaïde & de ſon printemps; ou que le vieux chantre de la Vallée reprenne l'hiſtoire de la reine Brunehaud; ſoit que le lit de Clodomir s'élève ſur les bords du majeſtueux Léman, juſqu'à la nature ſublime qu'il peint dans ſes vers; ſoit que l'amour ou la bienfaiſance rempliſſent les inſtans qui compoſent votre vie fortunée, ils ſont tous autant de bienfaits du ciel, & la douce récompenſe de vos vertus.

LITTÉRATURE SUISSE.

Uber die Tyrroler, ein beytrag zu Oſtreichiſchen volker kunde, Vien, 1796. — *Ou Eſſai ſur les Tirolois, &c.*

On connoît peu en général le Tyrol & ſes habitans. Dans cet ouvrage bien ecrit & qui annonce un obſervateur éclairé, l'auteur en ayant particulierement pour but le Tyrol

Autrichien, traite cependant les objets communs à toute la nation Tyroloiſe. Selon lui, avec de l'induſtrie, de l'aptitude pour les arts & metiers, le commerce l'agriculture & même les beaux arts, les Tyrolois ſont en général bornés dans leurs idees; ils ont une certaine apathie & point de culture quant aux ſciences. Depuis quelque tems on remarque cependant un plus grand développement à cet égard dans le Tyrol Suiſſe; & l'auteur, en attribuant particulièrement cet avantage à un individu de cette contrée nommé Girolamo Tartaroti, prêtre ſéculier, ajoute qu'en général les Tyrolois inſtruits ſont preſque tous de la partie Suiſſe du Tyrol. Cette prérogative que leur accorde l'auteur ſur les allemands paroît hautement compenſee chez ceux-ci par le caractère. Les Tyrolois Suiſſes ont les paſſions plus vives que leurs compatriotes les allemands, le goût pour le jeu, le penchant à la chicane, attributs aſſez généraux de cette nation, ſont plus fort chez les premiers que chez les derniers. Il arrive ſouvent des meurtres dans le Tyrol Suiſſe, dont la vengeance ou la jalouſie ſont les cauſes. Les allemands plus adonnés à la boiſſon que les Suiſſes, ſont d'ailleurs religieux, honnêtes, fidèles, équitables ſcrupuleux. L'auteur prouve ſes aſſertions par des anecdotes

intéreſſantes. Dans la partie ſupérieure de la forêt de Bregents, un payſan qui avoit acheté de la graiſſe & du beurre d'un autre payſan, lui intenta un procès, parce que la graiſſe avoit peſé la valeur de 30 écus, de plus qu'il n'avoit payé, & que le vendeur refuſoit de prendre ces 30 écus qu'il vouloit lui rendre: les deux parties étoient ſi acharnées, qu'il fallut y envoyer deux commiſſaires pour terminer amiablement la diſpute.

Le célibat eſt regardé comme ignominieux dans pluſieurs endroits du Tyrol. Dans la vallée de Lecht entr'autre, on comprend ſi peu la poſſibilité qu'on puiſſe reſter célibataire, que dès que les enfans ont atteint leur quatorzième année, les parens travaillent pendant 10 ou 12 ans à leur trouſſeau, qu'ils raſſemblent & conſervent dans une armoire d'honneur. Quoique ſouvent ſéparés pendant des années de leurs maris, les femmes ne connoiſſent pas l'infidélité conjugale. Mais les garçons & les filles ont des mœurs très-libre, & ſe donnent de frequens rendez-vous.

Il eſt des contrées dans le Tyrol Stiſſe, où le payſan eſt déshonoré, s'il ſe ſert pour balayer ſa chambre, d'un balay de bouleau au lieu d'un fagot de ris.

Ce peuple eſt en général très ſuſceptible

ſur l'honneur. On peut les amener à tout faire, ſi n ſait le mettre en jeu, tandis que par la fo ce on ne peut les contraindre à rien.

Cet échantillon peut donner une idée de l'ouvrage, qu'il faut lire, pour juger de tout ſon interet, & auqu l il ne manque qu'une hiſtoire abrégée, acco nnagnées de notices ſtatiques ſur l'ancien état de cette contrée.

Hiſtoriſch Geographiſche Statiſtiſche lexicon von der Schweitz, 2 bänder 1796. — *Ou Dictionnaire Hiſtorique, Geographique Statiſtique de la Suiſſe, 2 volumes.*

L'Editeur de cet ouvrage, livre chaque année quelque Dictionnaire ſemblable. Le nom de Mr. Léonard Meiſter, prédicateur, & ci-devant profeſſeur à Zurich, annonce le mérite de celui-ci; & ſans déprifer les dictionnaires, qui dans ce genre ont paru ſur la France, la Baviere la Souabe, celui dont nous nous occupons ici, laiſſe bien moins à déſirer que les autres: ſon auteur ayant eu l'attention de citer à la plupart des articles les meilleurs ouvrages propres à les éclaircir. L'article de Zurich eſt le plus long, & le plus ſoigneuſement travaillé: les amateurs de la ſtatiſtique y trouveront des époques intéreſ-

ſantes pour cette ſcience ; ainſi, par exemple, de 1467 à 1790, la population de ce canton a augmenté de 25,946 à 1,68000 ames, quoique dans ce période, la peſte ait régné 21 fois, & que la famine eut plus d'une fois diminué la quantité d'hommes. Depuis 190 ans, le péage des fabriques de la ville de Zurich a monté de 34000 juſqu'a 160,000, & le péage des halles dans le même période de 5313 à 14185 livres... A la fin de l'ouvrage ſe trouve un Abrégé bien écrit, & accompagné de citations de l'hiſtoire de la Suiſſe, depuis l'origine de ſes habitans auſſi loin qu'on peut y remonter, juſqu'à l'année 1573, où le dernier canton, Appenzel, entra dans cette confédération, qui a fait pendant un ſi long terme le bonheur de la Suiſſe. M. M. fait eſpérer qu'il donnera l'hiſtoire des ſiècles modernes dans un ouvrage particulier. L'année 1798 y tiendra un rang bien diſtingué, puis qu'elle a recommencé une nouvelle Helvétie.

Archive kleiner zerſtreuter reiſen, durch merckwurdige gegenden der Schweitz 1796. — *Ou Recueil des petits voyages faits en Sueſſe.*

Ce Recueil a l'avantage de préſenter réuni

toutes les promenades, excurſions ou voyages épars dans les différens journaux, almanachs, étrennes Helvétiques; & l'on relit avec plaiſir les divers morceaux preſque tous d'auteurs Suiſſes, entre leſquels ſe trouvent des noms très-connus dans la littérature Helvétique, tels que ceux de Pfeifer, Bonſteten, Bridel, Orell, & Léonard Meiſter.

ANNONCE BOTANIQUE.

On offre à vendre une collection de plantes alpines choiſies, gravées ſur la nature, & par conſéquent très-reſſemblantes. La collection compriſe ſur 220 à 240 feuilles, beau papier, eſt du prix d'un louis.

On céderoit des mêmes plantes par 100es. le cent à 8 livres, argent de Suiſſe.

Le bénéfice propoſé à ceux qui ſe chargeroient du ſoin de placer quelques exemplaires de ces collections, ſera de 2 livres de Suiſſe ou 3 liv. de France, ſur chaque exemplaire, & d'une 13e. collection s'ils en débitent 12.

On peut auſſi avoir la même collection de 220 à 240 feuilles, enluminées au pinceau d'après nature: le prix ſeroit de 3 louis pour

la collection ; ce qui reviendroit à 6 ſols de France la feuille.

Enfin les amateurs pourroient auſſi acquérir chez le propriétaire de ces collections, des plantes de plaines. Il y en a quelques-unes de particulières aux bords du lac de Neuchâtel.

Il faut s'adreſſer pour ces objets, à Mr. Chardon cadet, à Yverdon en Suiſſe, ou à Lauſanne au Rédacteur du Journal littéraire de Lauſanne.

C'EST LE DIABLE.

AIR : *Daignez m'épargner le reſte.*

AH ! que le diable a de portraits
Diſperſés par toute la terre !
Chacun d'eux conſerve ſes traits,
Sous un différent caractère ;
Ici, je vois, autour de nous,
L'ambitieux inſatiable ;
La, des avares, des filoux,
De vieilles prudes en courroux ;
Enfin par-tout, *c'eſt le diable.*

Au ſein des tranſports les plus doux,
Auprès d'une timide amante,
Quand vous demandez, à genoux
Le prix du feu qui vous tourmente,

S'il paraît ſoudain devant vous
L'objet le plus épouvantable,
En voyant ſauter les verroux,
En appercevant le jaloux
Vous criez : ah ! *c'eſt le diable.*

Souvent il prend d'un créancier
L'air dur & le ton redoutable ;
Quand on ne peut point le payer,
C'eſt un démon inexorable ;
Mais celui dont j'ai le plus peur,
Tant ſon aſpect eſt effroyable,
C'eſt un parterre plein d'humeur
Qui ſiffle & ſiffle avec fureur ;
Pour un auteur ; *c'eſt le diable.*

Il ſait prendre auſſi, quelquefois,
Une forme très-ſéduiſante,
Un ton naïf, un fin minois,
Dont le doux attrait vous enchante ;
Quel bonheur il ſemble annoncer !....
Mais ſous ce déhors trop aimable,
Voyez les cœurs qu'il va bleſſer,
Voyez les pleurs qu'il fait verſer
Et vous direz : *c'eſt le diable.*

Par le C. SEGUR, *l'aîné.*

LE MOULIN.

FABLE.

Les pièces d'un moulin firent un jour entr'elles
Le plus comique des complots,
Ce fut de n'être plus fidèles
Qu'aux loix commodes du repos.....
Mes ſœurs, dit une des rebelles
A ſon gré depuis trop longtems,
Maître Mathurin nous tracaſſe,
A ce faquin montrons les dents,
Et quoiqu'il diſe, quoiqu'il faſſe,
Ne bougeons point de notre place;
Ce plan ne tint pas une nuit,
Car une roue inquiète & mutine,
Laſſee de ne faire aucun bruit,
En s'agitant un peu, mit en train ſa voiſine,
Le mouvement aux autres ſe tranſmit,
Et bientôt toute la machine
Reprit l'ancienne routine,
Le meunier en fit ſon profit.

Sexe léger, ſexe ami du grabuge,
En vain vous formez le projet,
De réprimer votre caquet;
Et de dépayſer le public qui vous juge.
Babet, Jeanne, Perette, & la belle Manon
Sont d'accord, fort bien, mais Liſon

Liſon s'ennuie, & veut qu'on parle d'elle,
Or Liſon y réuſſira,
Dès que l'imprudente donzelle
A ſa voiſine touchera,
Car la voiſine parlera,
Et puis ſa commère fidèle
De bon cœur la ſecondera;
Mettez en train la manivelle,
La manivelle tournera.

Par M. D. V.

ÈNIGME.

A MON gré, je m'ouvre un paſſage
Dans le ſentier le plus étroit,
Ma tête laiſſe dans l'endroit
Un ſûr témoin de mon voyage.

CHARADE.

MON premier offre un inſecte rampant;
Mon deuxième plaît à l'amant,
Et mon tout fuit loin du méchant.

A. Villette

LE mot du logogriphe du N°. précédent, eſt *Althé*, celui de la charade eſt *Aſpic*.

Le Commiſſaire du Gouvernement pres l'armée de la République Françaiſe en Helvetie.

Conſidérant que, s'il eſt vrai d'un côté que la Suiſſe eſt juſqu'à préſent la conquête de l'armée Françaiſe, il ne l'eſt pas moins de l'autre que c'eſt aux Agens du Gouvernement Français à diriger toutes les opérations civiles, politiques & de finance qui peuvent avoir lieu en Helvetie; — Conſidérant que tous ceux qui tenteraient, ſoit par des motions, ſoit par des diſcours, ſoit par des arrêtés, des décrets ou des faits, d'entraver les meſures quelconques qu'il a plu au Gouvernement Français de déployer en Suiſſe ſont neceſſairement les ennemis déclarés de la liberté, de cette même nation & de l'armée qui leur en ont fait don, & qu'ils ne peuvent être enviſages que comme des valets ſoudoyés par le cabinet britanique; — Conſidérant auſſi que les motions & les decrets qui ſe portent journellement au Corps Législatif Helvétique, de même que les arrêtes du Directoire Exécutif, ſignalent l'exiſtence d'une faction dangereuſe & prejudiciable à la proſpérité de l'Helvétie, faction dont les auteurs, dans la vue de lui donner une plus grande étendue, tiennent à gages les gazetiers & imprimeurs, ou s'occupent eux-mêmes à diſtiller le poiſon qui circule par les feuilles publiques; — Conſiderant enfin que ce n'eſt que dans la vue perfide d'aigrir les habitans de la Suiſſe contre les Français; que par des motions incendiaires qui s'e event dans le Corps Legislatif & des plaintes peu ou ou point fondées que l'on affecte de jetter en avant contre l'armee Françaiſe, on cherche à parvenir ce but tant deſire des anciens gouvernans, des ligarques, & des ennemis de la France; qu'il eſt inſtant, qu'il eſt urgent même, de comprimer une telle faction, en dé-

ployant une fermeté sévère, mais juste & commandée par les circonstances.

Requiert le général en chef d'ordonner ce qui suit :

Article I. Toutes les motions, tous décrets portés par le C rps Le islatif, tous arrêtés pris par le Directoire Helvetique & les Chambres Administratives, qui co trarieraient les mesures prises soit par le Commissa're du g uvernement près l'armée Française en Suisse, so't par le Genéral en chef, ou en vertu de leurs ordres, sont declares nuls & de nul effet. Il est en consequence fait très expresses inhibitions à toutes les au ori s & a tous les habitans de l'Helvétie d'exécut r les dits décrets & arrêtés; il leur est au contr ire formellement enjoint d'exécuter & de faire mettre en execution les arrêtés pris par le Commissaire du gouvernement & le Général en chef.

Article II. Tous ceux qui par des discours ou des actions, tous fonctionnaires publics qui par leurs décisions tenteraient d'entraver les opérations du Gouv. Français, ou les mesures prises par ses Commissaires ou le Genéral en chef; enfin tous gazetiers ou journalistes, auteurs & rédacteurs de feuilles publiques, qui se permettraient de parler ou d'écrire d'une maniere à aigrir les habitans de l Helvé ie contre les Français & vice-versa, à calomnier l'armée, ses che s & les Agens du Gouvernement Fran ais, à répandre astucieusement des plaintes, g iefs & autres reclamations qui viseraient à dépreciei l'ord e & la discipline, a soulever le peuple c ntre le Fran ais par la relation de faits quelconques (qui, s'i s sont de natu e à être reprimé, doivent etre portés devan le commi saire du g uvernement ou le G eral n c ief, pour par u e re ordon é ce qu' appartien a) tous ces individus ainsi desi nes seront sai is & arre és sur le c anp, ju s m ta ement c nme perturbateurs de la tranquill te publique, & les

preſſes & inſtrumens d'imprimerie ſeront briſés.

Article III. Il ſera adreſſé par chaque jour de diſtribution des feuilles publiques quelconques en Suiſſe, & par tous les imprimeurs, gazettiers ou redacteurs de ces feuilles, un exemplaire au commiſſaire du Gouvernement & un autre au General en chef de l'armée Françaiſe en Suiſſe, pour par eux être, les dites feuilles, verifiees, & examiner s'il n'y eſt rien rapporté ou relaté qui fut en contravention avec l'article précedent; le prix de l'abonnement en ſera acquitté par trimeſtre à l'inſtar de tous autres Citoyens; les imprimeurs, gazetiers ou rédacteurs de ces feuilles ſont tenus de ſe conformer ſtrictement à cette diſpoſition.

Article IV. Le préſent arreté ſera imprimé en forme de placard dans les deux langues, au nombre de 2000 exemplaires, publié & affiché dans toutes les communes du territoire Suiſſe, ſera adreſſé officiellement aux deux Conſeils du Corps légiſlatif & au Directoire Helvétique, ainſi qu'à toutes les Chambres Adminiſtratives, pour recevoir ſa pleine & entière exécution; les fraix d'impreſſion ſeront payés ſur les contributions d'apres les mandats délivrés par le commiſſaire ordonnateur en chef. Fait à Zurich, le jour, mois & an que deſſus. *Signé*, RAPINAT.

Le Commiſſaire du Gouvernement, pres l'Armée de la République Françaiſe en Helvetie, au Directoire Exécutif de la République Helvétique.

Zurich, le 28 Prairial, (16 Juin.)

Citoyens Directeurs,

L'Intérêt que je prends naturellement à tout ce qui concerne le Gouvernement Français, que j'ai l'honneur de repreſenter, m'a juſqu'ici convaincu que la proſpérité de l'Helvétie y eſt eſſentiellement liée; je dois donc employer toutes les meſures qui ſoient capables de concilier les interets des deux Républiques.

Pour parvenir à ce but ſalutaire, il ne me reſte qu'une ſeule voye à ſuivre; c'eſt celle de réformer les autorites conſtituees de la Suiſſe, ſupérieures & inferieures; il eſt conſtant dans le fait, que la propenſion bien decidée vers le retour de l'ancien regime, de quelques Membres du Directoire Executif, ne peut entrainer que les plus grands maux.

La ville de Berne, ce foyer de l'olygarchie la plus véneneuſe, vous influence publiquement; c'eſt elle qui entrave toutes les operations ordonnees par le Gouvernement Français; c'eſt elle, qui, par des pratiques ſourdes, cherche à paraliſer le cours de la Revolution Helvétique; c'eſt elle enfin, qui ſiége au milieu de vous, qui dirige vos opinions & dicte vos déciſions; ſi la ville de Berne, ſi celle de Lucerne ne voyaient point dans le Directoire des citoyens mis dans leurs enceintes, ces Cantons ne réſiſteraient point à acquitter la contribution, qui n'eſt qu'une juſte indemnité des fraix conſidérables qu'a occaſionné l'envoi en Suiſſe d'une Armée deſtinée à protéger les amis de la Liberté.

Si les Chambres Adminiſtratives de ces deux Cantons, ne ſe ſentaient point ouvertement ſoutenues dans le Directoire Helvétique, elles n'entraveraient point avec autant d'impudeur les ordres de mon Gouvernement.

Il eſt donc inſtant, il eſt donc urgent de ma part, de rétablir les choſes dans l'état dans lequel elles ont dû être, & cela en vertu des pouvoirs qui me revêtent de toute autorité ſupérieure, en matière civile, politique & de finance.

C'eſt ſans doute à regret, citoyens Directeurs, & je vous prie bien de le croire, que je me vois forcé de parler ſur un ton qui ne m'eſt pas propre; mais c'eſt l'empire des circonſtances; c'eſt cette fermeté immuable que je vous ai annoncée, qui me guident en cette occurence.

Ce ſont les amis de l'olygarchie qui ont dépêché

à Paris, les Stapfer, les Jenner, les Lutthard, & nonobſtant que l'Helvetie ait un envoyé près le Directoire de France, vous avouez les operations impolitiques, les manœuvres artificieuſes de ces Deputes, qui ne le ſont que du Canton de Berne; c'eſt de là d'ou partent les traits envenimes qui ſoui lent les Feuilles publiques Françaiſes & Helvetiques; vous n'ignorez point dans quelles vues perfides ces feuilles ſont d'ſtribuées, & vous ſavez ſans doute auſſi, que c'eſt le Cabinet de St. James qui en ſoudoye les rédacteurs : une preuve non équivoque de ce que j'avance, c'eſt que vous vous rappellerez, non ſans peine, qu'à notre dernière entrevue à Arau je vous ai exhorté, au nom de la Patrie, de prendre les meſures les plus promptes p e ſaiſir l'Agent Britannique qui pratiquait v citoyens; vous ne pa ûtes pas m'écouter ave nd empreſſement, & les déhors que vous me niteſtates, ont parfaitement bien coincidé av c ſejour que ce meme Age: Britannique fit le ſu d main de mon depart, pres de vous, dans vo reſidence a Arau. Enfin, je ne tardai pas à vous informer par ecrit, des notions certaines que j'avais eu de ce fait; que me répondites vous ?

Vous m'ecrivites d'une maniere très deriſoire, en me demandant encore plus deriſoirement, le ſignalement de l'Agent de Pitt, tout comme si le commiſſaire, envoyé de la part du Gouvernement d'une grande Nation, était le chef de la Gendarmerie Helvétique.

D'apres tout ce que ma franchiſe m'a porté à vous anroncer, je penſe que le citoyen Bay de Berne & le citoyen Pfiffer de Lucerne agiraient très-prudemment, s'ils donnaient leur démiſſion de Directeurs; ce n'eſt pas la premiere fois, que la fermeté du Gouvernement Français a ſcu deployer cette energie, qui lui eſt ſi naturelle, lorſqu'il eſt queſtion de ſauver un pays auquel il fait le don de la liberté; & ce qui s'eſt paſſe dans la Rép

Ciſalpine ne vous ſera ſans doute pas inconnu.

Le Miniſtre des relations exterieures de l'Helvétie, n'eſt pas dans de meilleurs principes : c'eſt lui, qui par ſes liaiſons avec les Stapfer, Jenner & Lutthard, que vous ne pouvez ni ne devez avouer, viſe à aigrir les Suiſſes contre les Français ; de là ces plaintes ſans nombre, qui ne ſont fondées, ni dans le fait, ni dans le droit. De la les bruits aſtucieuſement répandus, dans la vue d'exciter des troub es, en faiſant ſentir au bon & loyal peuple campagnard, que les Français ne ſont venus en Suiſſe que pour les opprimer : c'eſt ce Miniſtre, qui de concert avec les Bernois, s'agite en tout ſens, pour faire accréditer le ſyſtême d'une nouvelle olygarchie.

Le ſec etaire Général Steck, eſt auſſi dangereux par ſa conduite, qu'il l'eſt par ſes opinions. Je préſume, Citoyens Directeurs, que le Miniſtre & le ſecrétaire genéral ne tarderont pas à ſe démettre de leurs fonctions.

A Lucerne, il régne un eſprit entiérement contre-révolutionnaire, & les malveillans, les prêtres, les fanatiques y ſont publiquement ſoutenus par le Prefet & par les Membres de la Chambre Adminiſtrative ; je ne puis, ſ ns compromettre les intérets de la France, qui ſont les vôtres, voir ces Adminiſt. plus long temps en place ; c'eſt à vous à les révoquer le plus promptement poſſible ; j'ai pris les informations les plus préciſes ſur la moralité de quelques patriotes de Lucerne ; & c'eſt par ceux la qu'il ſerait eſſentiel que vous remplaciez les Membres actuels de cette Chambre Adminiſtrative. Ces patriotes ſont : ſavoir,

Les citoyens Ettinger, Docteur, Koch, Glogner, vice r g'ſtrateur, Singer, architecte, Widmer, pro eſſeur, Xavier Gugenbiehler, Roncaz, docteur. Tels ſont les noms des patriotes que je vous propoſe, pour être revêtus des fonctions Adminiſtra..ves à Lucerne.

Quant au Préfet du même Canton, il eſt également dans le cas d'être revoque. On m'aſſure que le citoyen Felber de Lucerne, eſt un patriote pur & zele pour le bien de ſon pays & devoue a la grande Nation. J'ai d'ailleurs l'avantage de le connoitre per onnellement, & les preuves non équivoques de ſon patriotiſme qu'il m'a données, me portent à croire, qu il remplira ſes devoirs en qualité de Prefet.

La Chambre Adminiſtrative de Berne ne peut pas demeurer en place non plus; le Préfet eſt egalement dans le cas d être échangé; j'attends à cet égard des notions certaines ſur la moralité de quelques citoyens qui ſoient dig es de remplir des fonctions auſſi importantes, & des qu'elles me ſeront parvenues, j'aurai ſoin de vous les faire connaître; en attendant il me paraîtrait tres-imprudent de laiſſer le cit. Tillier comme Préfet à Berne; ſes opinions ne ſont pas conformes aux vues du Gouvernement Français.

Un autre point, ſur lequel il eſt également important que vous vous expliquiez, Citoyens Directeurs, c'eſt la députation des Jenner, Stapfer & Lutthard, qui a été illégalement effectuee pour Paris, de la part du prétendu ci-devant Canton de Berne; vous ſavez, & la Conſtitution Helvétique le dit expreſſement, que le Canton de Berne ſera compoſé de Berne & de ſon territoire, ſans le Pays de-Vaud & l'Argovie; comment pourriez-vous, d après cela, avouer une députation qui eſt faite au nom du ci-devant Canton de Berne, qui s'etendoit ſur l'Argovie, ſur le Pays-de-Vaud, ſur l'Oberland & ſur les Bailliages libres; un t l aveu bleſſeroit la Conſtitution, l'indiviſ bi ite de la République; & comme il eſt de l interet du Gouvernement Français, qu'il ne ſoit en rien contrevenu à cette Charte publique; comme vous ne pouvez, ni ne devez reconnoître d'autre Envoyé, que celui que vous avez nommé, je me vois obligé de

vous prier de me donner une déclaration formelle, par laquelle le Directoire Helvétique annoncera, que n'ayant jamais eû & ne pouvant pas avoir connoiſſance d aucune députation du ci-devant Canton de Berne à Paris, il n'y a point d nné ſon aſſentiment & qu'il n'accorde pas ſon aveu à tout ce que cette députation pourroit faire, propoſer ou entreprendre.

C'eſt de là, Citoyens Directeurs, que j'ai cru devoir faire uſage des pouvoirs, dont il a plû au Gouvernement Français m'inveſtir; je parle donc & je n'agis que par une ſuite de ſa volonté bien manifeſtée, qui me charge de veiller à ſes intérêts & à ceux de l'Helvétie; nulle paſſion autre que celle de la proſpérité de votre pays me guide. Il eſt urgent, il eſt inſtant que les citoyens Bay & Pfyffer, Directeurs, donnent leur démiſſion ſans delai; il eſt néceſſaire également, que les citoyens Steck, Secrétaire-Géneral & Bégoz, Miniſtre des Relations extérieures, ceſſent auſſitôt leurs fonctions. Je remplacerai les deux Directeurs demiſſionnaires par les nominations que je ferai en faveur d'autres citoyens, dont le devouement pour les Français & l'attachement à leur pays me ſont connus, & le Directoire fera choix d un nouveau Secrétaire-General & d'un Miniſtre des Relations extérieures.

Enfin, vous voudrez bien ne pas tarder à revoquer le Prefet & les Membres de la Chambre Adminiſtrative de Lucerne; les citoyens qui paroiſſent devoir être appelles à les remplacer, ſ t ceux que j'ai eu l honneur de vous deſigner. L'Officier de l'Etat-Major qui vous préſentera cette lettre, attendra votre réponſe; il eſt char e de me a rendre & ce ſera d après ſon rapport, que je prendrai les meſures que ma fermete, bien pron ncee, & ma détermination bien caractériſee, de ſauver l'Helvetie, me commandent. — Agreez mon S lut Républicain. Signe, RAPINAT.

FRAGMENT

Qui n'eſt tiré d'aucun poéme.

LORSQUE Adam & Eve eurent eté chaſſés du paradis terreſtre, remplis l'effroi de la ſentence qui leur avoit éte prononcee, ils s'enfuirent : après avoir marché longtems, ils parvinrent enfin ſur un rocher elevé ; là s'arrêtant, ils s'aſſirent ſur la mouſſe qui le couvroit, & reſterent dans un profond ſilence : Eve glacée de terreur, accablee de fatigue, tenoit ſon viſage caché dans ſes mains ; des larmes abondantes tombent au travers de ſes doigts ; Adam la tête levee, les yeux tournés vers le ciel, les mains jointes ſur un de ſes genoux, ſentoit ſon ame oppreſſée ſous les remords & les regrets, leurs ſoupirs & leurs ſanglots ſe repondoient ; tout-a-coup un Ange parut devant eux, ſon air doux & celeſte commença de les raſſurer, il leur dit, ecoutez-moi mortels ſortis les mains de Dieu Tout-puiſſant ; l'Eternel vous a punis, mais il ne vous a pas abandonné, vous pouvez encore etre heureux, vous pouvez encore jouir des biens qu'il vous laiſſe, portez vos regards ſur le vaſte pays qui s'offre a vos yeux ; voyez la terre couverte d'une belle

verdure, elle eſt arroſée par des rivières, par des ruiſſeaux qui entretiennent ſa fraîcheur & ſa fécondité; l'aſtre du jour qui brille ſur vos têtes, vous aſſure la lumière & la chaleur; voyez ces animaux qui paiſſent tranquillement, ils attendent que vous les employiez pour les beſoins de votre vie; cette immenſe variété d'arbres chargés de fruits, baiſſent leurs branches pour vous inviter à les cueillir, la terre attend votre travail pour varier vos alimens & vos plaiſirs, & le travail augmentera vos forces & vos jouiſſances; ces bois touffus, ces forêts épaiſſes vous offrent leurs ombrages pour vous repoſer, & vous fourniront de quoi conſtruire une demeure où vous jouirez en paix du bonheur de vous aimer: l'Eternel vous a donné l'eſprit pour obſerver, la raiſon pour juger, la force pour exécuter, & le ſentiment pour vivre heureux en vous aimant; que vos ames inſtruites aujourd'hui par votre faute paſſée, ſe bornent aux jouiſſances douces & faciles, que la modération dirige vos déſirs: les productions de la terre vous appartiennent, l'ouvrage de vos mains fera votre propriété, & deviendra un plaiſir: apprenez a jouir, & il y aura du bonheur pour vous, vous mourez, mais la mort ne ſera qu'un ſommeil qui vous rendra au ciel & à la terre; je veux vous faire

un don, voyez auprès de ce rocher, ces tiſons brûlans, qui entretiennent cette flamme brillante qui vacille & s'échappe dans les airs; c'eſt le feu, il ſera un ſecours dans votre vie, il vous aidera dans vos beſoins, gardez qu'il ne s'éteigne; & l'Ange diſparut après ce diſcours.

Adam & Eve réfléchirent ſur ce qu'ils venoient d'entendre; ils ſentirent la conſolation renaître dans leurs ames. Eve dit, en ſerrant les mains de ſon époux, oh mon bien-aimé, pardonne moi de t'avoir induit en erreur, c'eſt ton bonheur que je voulois, c'étoit l'objet de mon orgueil, mon eſprit eſt foible, tu ſeras mon maître, je répandrai ſur ta vie les douceurs de l'amour & de l'amitié; je partagerai toutes tes peines; ſois mon ami & mon défenſeur; ſois ma compagne tendre & fidèle, dit Adam, & ton bonheur ſera le mien.

Le diſcours de l'Ange avoit porté la lumière dans leurs eſprits, & l'eſpoir dans leurs cœurs; ils jettèrent les yeux ſur ce qui étoit autour d'eux; ils conſidérèrent ce qui les environnoit; ils jouirent d'abord du beau ſpectacle que leur offroit la nature; les rivières, les bois entrecoupoient les prés qui étoient embellis par la variété des fleurs, les animaux paiſſoient librement & paiſiblement, les fruits

étoient en abondance ſur les arbres, tout ſe reſſentoit encore de la libéralité du Créateur, rien n'avoit été altéré par la main avide de l'homme, l'abondance & la liberté promettoient des jouiſſances à tous les êtres; l'ame des deux premiers mortels en fut emue, l'eſpérance & la confiance prirent la place de la crainte & des remords, une joye douce brilla dans leurs yeux; Eve avec attendriſſement ſerra ſon époux dans ſes bras: oh toi que j'aime, dit-elle, le bonheur eſt donc encore poſſible pour nous, je reparerai tous les maux que je t'ai fait! Elle alla cueillir des fruits qu'elle oſoit aujourd'hui prendre indifféremment; ſans crainte, elle choiſit ceux dont la couleur & le parfum, lui perſuadoient qu'ils étoient un aliment ſain & agréable; Adam s'approcha du feu, il examina, il anima l'effet de la flamme, qui durciſſoit & conſumoit le bois. Le premier uſage qu'il fit de ſon eſprit, ce fut d'obſerver & d'acquérir des idées, & la curioſité fut d'abord la qualité la plus utile de ſon ame; elle devint pour lui une ſource de plaiſirs; à chaque inſtant il ſentoit mieux ſon exiſtence, & un ſentiment de reconnoiſſance s'éleva dans ſon cœur. Eve revint, elle lui offrit les fruits qu'elle venoit de cueillir; les yeux d'Adam ſe fixèrent ſur elle avec douceur; quelques-uns de ces fruits

avoient un goût délicieux, d'autres étoient amers : ils jetterent ceux-ci auprès du feu, & ils exhalèrent une odeur qui fit naître l'envie d'en manger, & ils y trouvèrent le goût bon & savoureux : Eve aussi choisit ceux que le feu rendoit meilleur, & de-là elle apprit à les préparer.

Le soleil avançoit dans sa course, & Adam dit, où reposerons-nous cette nuit. Jusques alors la prévoyance n'avoit pas occupé leur esprit; les besoins renaissans n'avoient pas encore été pour eux un objet de sollicitude; la sécurité tranquille dont ils jouissoient dans le paradis terrestre, les avoit abandonné avec leur innocence. Le premier usage qu'Adam fit de sa raison, dans sa nouvelle situation, fut de penser à l'avenir & de prévoir. Ils cherchèrent l'arbre le plus touffus; ils choisirent celui dont les branches s'approchoient le plus près de terre : Adam en rompit quelques-unes, il les dunit au feu, & les mêla en les liant avec celles de l'arbre qu'ils avoient choisis, ils en formèrent un toit et loin; Eve entrelaçoit les jeunes rameaux ainsi ils construisirent un endos, auquel plusieurs branches laissées exprès servirent de pieux. Eve se plaça sur le quel elle s'étoit assise sur le rocher, elle employa ses forces à armer, elle l'étendit à terre, & en forma

un lit ; ils regardèrent enſuite leur ouvrage, & la demeure qu'ils venoient de conſtruire, & le premier plaiſir de l'homme fut d'être content de ce qu'il avoit fait ; oui nous ſerons heureux, s'écria Eve avec attendriſſement ; oui dit Adam, en repoſant ſa tête dans le ſein de ſa compagne, auſſi longtems que tu aimeras celui que le ciel t'a donné, auſſi longtems que ton ame ſera douce & tendre. Ils retournèrent auprès des fruits qu'ils avoient cueillis, ils goûtèrent de ceux qu'ils avoient mis auprès du feu, enſuite ils allèrent ſe déſaltérer à une ſource d'eau pure qui ſortoit d'un rocher auprès de là. Adam remplaça le bois que le feu avoit conſumé. Il remarqua la différente conſiſtance qu'il donnoit à la terre & aux pierres qui y étoient expoſés ; dans ce moment un animal vint à eux ; ſon attitude exprimoit la ſoumiſſion ; ſon regard étoit doux, il cherchoit celui de l'homme, il approchoit lentement, il baiſſoit la tête vers la terre, il vint lécher les pieds d'Eve ; il ſe mit ſous la main d'Adam, & ſembloit lui demander des careſſes ; quand il les reçut il exprima ſon contentement par des ſauts de joye ; enſuite ſe couchant à leurs pieds, il étoit attentif à tous leurs mouvemens, il ſembloit qu'il voulut être en ſociété avec eux, il regardoit la campagne, il écoutoit

tous les bruits avec un air de curioſité & d'intelligence. Certainement, dit Adam, cet animal eſt fait pour vivre avec l'homme, il le careſſa encore; le chien lécha ſes mains & paroiſſoit dire, tu es mon maître, je te ſerai fidèle.

Le ſoleil étoit couché, on s'appercevoit de la fraîcheur du ſoir, le jour s'obſcurciſſoit; Adam & Eve avoient beſoin de repos, ils ſe retirèrent dans leur nouvelle demeure; le chien les ſuivit juſques à la porte, & s'y coucha comme pour veiller à leur ſûreté.

Eve etoit belle, elle réuniſſoit tous les caractères de la beauté, ſenſible, ſortant des mains du Créateur: ſes beaux cheveux d'un blond doré pâle, tomboient en boucles ondoyantes ſur ſes épaules d'albâtre; ſes grands yeux d'un bleu foncé, dont le regard étoit adouci par de longues paupières noires, portoient l'émotion dans l'ame: ſon nez étoit tel, que les chefs-d'œuvres des ſculpteurs de la Grèce peuvent en donner l'idée; de ſa bouche découpée par les graces, ſortoit la voix la plus harmonieuſe, la fraîcheur, les couleurs douces & vives de ſon teint, les agremens répandus ſur toute ſa perſonne, achevoient la perfection de ſes charmes. Adam étoit digne d'elle; modèle de la belle ſtature humaine, ſes cheveux d'un brun foncé, ſe

formoient en boucles autour de ſa tête, en ombrageant ſon front, où ſe peignoit la candeur & la fermeté ; ſes yeux noirs étoient pleins de feu & annonçoient la tendreſſe ; ſa bouche paſſoit du ſourire attrayant au ſérieux impoſant : il réuniſſoit les graces, la force & tous les avantages d'une jeuneſſe brillante : père des humains, il auroit été parfait ſi la nature humaine avoit pu l'être.

Réveillés le lendemain par le jour & par le chant des oiſeaux, Adam & Eve ſortirent de leur habitation ; ils virent l'aurore aux rayons dorés, & bientôt après le ſoleil parut à leurs yeux dans toute ſa ſplendeur : frappés de la beauté de ce ſpectacle & de l'éclat de la lumière, leurs ames furent ſaiſies d'admiration ; ils ſentirent que la vie & l'exiſtence étoient un bienfait : tombant à genoux devant l'aſtre éclatant du jour, ils adorerent l'Eternel. Grand Dieu, s'écria Adam, oh Jehova ! Etre Suprême, nous adorons ta toute-puiſſance, tu nous fais ſentir ta bonté ; nous nous confions en toi, nous voulons ſuivre tes loix, béni toutes tes creatures tu ne veux que leur bonheur.

Eve plus raſſurée, plus contente que la veille, exprimoit l'etat heureux de ſon cœur, par ſes careſſes, par ſes regards pleins de tendreſſe, par le ſon de ſa voix douce & touchante ; elle ne pouvoit quitter Adam ; ils allèrent

cueillir des fruits. Eve embarraſſée par la varieté en faiſoit un choix ; Adam cherchoit un moyen de les tranſporter : il prit de grandes feuilles, il treſſa de jeunes branches, il arracha l'écorce d'un arbre & en forma une eſpèce de tiſſu. Pendant ce tems-là, Eve s'approcha d'un ruiſſeau, dont l'eau limpide couloit lentement au travers de la prairie ; elle y porta les mains pour ſe rafraîchir : en penchant ſa tête au-deſſus de l'eau qui étoit calme dans cet endroit, elle fut étonnée d'y voir une image qui lui étoit inconnue ; elle l'examina avec attention, & d'abord elle éprouve un ſecret ſentiment de jalouſie, mais elle s'apperçoit bientôt que cette image ne fait de mouvemens que les ſiens, elle voit enfin que c'eſt elle-même, dont les traits ſe peignent dans l'eau ; elle ſourit à ſa beauté, & ſe regardant encore avec une douce ſatisfaction, elle arrange ſes cheveux & y ajoute même des fleurs, dans l'eſpérance d'être plus belle aux yeux d'Adam ; il voit ſon intention & elle n'eſt pas perdue ; pendant ce tems-là il avoit formé une eſpèce de panier pour porter les fruits qu'ils avoient cueillis ; il en fit un autre pour ſa compagne, & celui-ci fut mieux fait que le ſien. Chargés de ce qu'ils avoient ramaſſé, ils retournoient plus ſatisfaits vers leur demeure, lorſqu'ils rencontrèrent dans

leur chemin une brebis avec ſon agneau qu'elle venoit de mettre bas. Eve touchée de compaſſion pour ce petit être qui ſe ſoutenoit à peine, le prit dans ſes bras, lui prodigua ſes careſſes & le rechauffoit contre ſon ſein ; la brebis parut ſenſible au ſoin que l'on prenoit de ſon agneau, elle ſuivit Eve, & ſe plût à paître avec ſon petit autour de l'habitation: peu de jours après, l'agneau en bondiſſant, ſe précipita ſur des rochers & ſe tua : Eve entendit le bêlement plaintif de la brebis: oh ! ciel, s'écria-t-elle ! une mère a vu périr ſon enfant, il eſt ſans vie ; ſes yeux ſe remplirent de larmes ; l'animal incommodé de ſon lait, témoignoit de l'inquiétude & de la ſouffrance ; il s'approchoit d'Eve, qui preſſa de ſes mains les mamelles gonflées de la brebis, & portant à ſes lèvres la liqueur blanche & attrayante qu'elle en avoit exprimée, elle la trouva délicieuſe ; Adam en goûta, il jugea qu'elle pouvoit être une nourriture excellente, & il admira comment toutes les productions de la nature, pouvoient ſervir aux beſoins de l'homme. Eve forma un petit troupeau de brebis, & le chien lui aida a les garder ; ſon induſtrie lui apprit à ſe ſervir de leurs toiſons pour ſe couvrir, de leur lait & même de leur chair pour ſe nourrir.

Une idée triſte cependant était reſtée dans

l'ame d'Eve; elle avoit déja remarqué avec chagrin que les fleurs cueillies ſe fanaient, l'agneau mort reſté ſans mouvement & ſans vie, devenu même un objet d'horreur, avait frappé ſon eſprit; elle interrogea Adam. Oh! ma compagne, lui dit-il, je le vois, tous les êtres animés doivent naître, vivre, & mourir; vivons ſoumis, & jouiſſons des biens qui nous ſont offerts. Ils reprirent leurs occupations; toute la nature étoit à eux, & attendoit leurs mains pour obéir à leurs travaux; chaque jour offroit à leurs yeux & à leurs eſprits de nouvelles découvertes & de nouveaux plaiſirs; chaque ſoir ils entroient dans leur demeure avec le bonheur de deux cœurs unis & contens.

Adam avait remarqué que le feu durciſſoit la terre, le creux de ſa main lui donna l'idée de former des vaſes de cette terre, pour recevoir le lait des brebis. Eve avoit ſouffert des rayons du ſoleil trop ardent à midi, & de la fraicheur du ſoir à ſon coucher. Une pluie qui avait raffraichi la terre & ranimé les plantes, leur fit comprendre qu'ils devaient ſe défendre contre les variations du tems, & ils éprouverent que leur cabane n'étoit pas ſuffiſante. Adam s'occupa de la rendre plus ſpacieuſe & plus ſolide; il la couvrit de branches de ſapin & d'un lit

épais de roſeaux ; il en garnit mieux les parois ; Eve les ornoit des fleurs qu'elle cueillait : ils mirent de même le feu à couvert en entaſſant des pierres allentour. Eve avait remarqué des plantes dont les feuilles & l'écorce ſouples, épaiſſes & cotonneuſes pouvoient former un habillement; elle aſſembla pluſieurs de ces feuilles, & pour les lier enſemble, elle employa, avec le ſecours d'une épine, l'écorce filandreuſe d'un tilleul, qui avoit été déchirée par des bêtes qui s'en nourriſſoient, & dont les fils étoient agités par le vent.

Mais voici le jour qui s'obſcurcit; des nuées variées dans leurs couleurs cachent le ciel, couvrent l'horiſon, & s'avancent en colonnes effrayantes ; un vent impétueux s'elève, un bruit ſourd ſe fait entendre, l'éclair brille dans la nue, & ſillonne les airs; la foudre éclate avec fracas ; tous les animaux ont quitté la plaine & les prairi s, ils ſe ſont cachés dans l'épaiſſ ur des forê s ; les brebis d'Eve viennent chercher un abri autour de l'habitation ; la cr inte & l effroi ſont auſſi dans l'ame d'Adam & d'Eve ; ils ſe refugient dans leur cabane, l'orage devient encore plus terrible, une grêle deſtructive dévaſte la campagne & briſe les arbres, le tonnerre tombe ſur les plus élevés, avec un bruit qui fut

tremb'er la terre ; la nature ſemble ſe détruire e le m me ; un coup de vent violent abbat & emporte la ſeule cabane qu'il y eut dans l'u- n vers, le feu eſt éteint & diſperſé ; Adam & Eve ſont expoſés aux fureurs de la tempête, ils courent d'arbres en arbres pour chercher un azyle ; enfin, ils peuvent ſe cacher dans le creux d'un rocher, & là, dans le ſilence de l'épouvante & de l'effroi, ils attendent la fin du bouleverſement du monde entier ; mais le bruit ſe calme, les vents s'appaiſent, les nuages diſparaiſſent, & laiſſent voir le ciel ſerein ; le ſoleil reparait brillant, comme s'il eut voulu réparer le mal qui étoit arrivé dans la nature ; on n'entend plus que le bruit des torrens qui ſe précipitent du haut des montagnes, & vont groſſir les rivieres ; les animaux ſortent de leur retraites, & reprennent paiſiblement leurs pature. Adam & Eve reviennent de même de leur frai-urs ; Eve encore tremblante ne ſait ce qu'elle doit craindre ou eſpérer. Adam, ſans compiendre le but de la nature dans ſes effets, juge qu'elle eſt ſoumiſe à des loix générales dont les individus peuvent ſouffrir ſans qu'il y ait jamais rien de detruit ; la tranquillité qui ſuccede à l'orage, la nature qui ſemble ſe ranim r & ſe r parer, ramene le calme & la c nfian e ; le courage tranquille d'Adam rap-

pelle les forces de ſa compagne ; ils retournent à leur cabane, ils la trouvent abbattue & détruite ; les débris en ſont diſperſes ; le lit de mouſſe eſt inondé : l'ame d'Eve en eſt attriſtée, mais la réſignation & la ſévérité d'Adam arrête le murmure ; ils recommencerent à bâtir leur demeure, ils y employerent des pierres & des morceaux de rochers, afin qu'elle put mieux réſiſter aux orages. Adam regrettoit le feu que l'eau avait eteint ; il vit fumer un tronc d'arbre qui avait été frappé par le tonnerre ; il apperçut les traces de la foudre, & il trouva le feu quelle avait mis au bois ; tout put être réparé, & tout fut mis dans un meilleur état qu'il n'était auparavant ; les jours d'Adam & d'Eve ſe paſſoient dans le développement de leur intelligence & de leurs facultés. Adam employait ſon eſprit & ſa force, Eve reçoit ſon adreſſe & ſon induſtrie : ils travailloient l'un pour l'autre ; ils jouiſſoient enſemble de leurs travaux, & ils furent heureux comme les hommes peuvent l'être, les 130 premieres années de leur vie. L'on voit dans un autre fragment & dans le poeme ſublime de la mort d'Abel, les peines que leur cauſerent leurs premiers enfans, & comment la terre ſe peupla de leur poſterité!

COUP-D'ŒIL,

Sur la vie & les écrits des femmes poëtes, depuis l'origine du Parnaſſe français. Cinquieme Extrait. Suite de la puberté de la poëſie.

ROSE DE CRÉQUI; FLORE DE ROSE; ROSE D'ESTRÉES.

ON s'eſt vraiſemblablement apperçu des changemens qu'apporta, dans la Romane des François, la ſureté du goût de Barbe de Verrue. La majeure partie ne lui ſurvécut point. Si cette muſe ambidextre avait pu ſe créer des ſucceſſeurs immédiats dans ſa patrie, ils auroient ſû, comme elle (& comme a fait Clotilde, cent-cinquante ans après) confondre les tréſors & le génie propre aux deux Romanes, & perfectionner un mêlange où l'une & l'autre avoient tant à gagner. La langue en eût été trois fois plutôt fixée; &, peut-être, un Ronſard n'en eût-il jamais fait rétrograder les pas. Mais on ne voit point que Barbe ait formé des eléves ailleurs que dans le nord du royaume où s'écoulèrent ſes vieux jours: ils dûrent finir avec le treiſieme ſiècle. Trois jeunes perſonnes de qualité la remplacèrent à la fois: ce ne fut pourtant *qu'en*

monnoie ; & chacune dans un genre différent : Roſe de Crequi, dans les fabliaux & poëſies narratives ; Flore de Roſe, dans les ſtances & la chanſon ; & Roſe d'Eſtrees dans les jeux dialogués, premiers eſſais de l'art dramatique.

Le temps a dévoré la preſque totalité de leurs compoſition. " Mais, en reſta-t-il encore moins, dit Clotilde, n'eſt-ce donc point aſſez qu'elles aient conſerve le dépôt ſacré du goût, dont la dépravation ſembloit déjà ne pouvoir s'accroître ? „ Flore de Roſe (*) acquit un titre de plus à la reconnoiſſance de ſon ſexe, qu'elle vengea decemment par ſes *conſeils à Jean de Meung.* C'eſt un recueil d'odes ou de ſtances, à rimes très-variés, ſur divers procès intentés aux femmes ; & ſpécialement en réponſe au continuateur du Roman de la Roſe. Ni les recriminations n'y tiennent lieu de logique, ni les injures de démonſtrations. Quelle ingenieuſe adreſſe

(*) L'extrême ſenſation que fit le Roman de Lorris, fut cauſe que l'on donna le nom de Roſe à la plupart des filles qui naquirent à cette époque. Mais c'etoit le nom de famille de cette jeune Dame-ci, dont le père, Conan de Roſe, fut Ecuyer de Charles de France, duc d'Anjou. Cet uſurpateur ayant fait decapiter Conradin, le noble Conan, juſtement indigné, ſe retira pour jamais en Touraine.

dans

dans cette apologie de Lorris! " Il ne fut pas toujours juſte, dit Flore; car

Peult-on l'eſtre quant on ſe plainct?
Quant ſort d'aultruy, ſanz eſpoir, on jalouze!
L'eſprit, du cueur, brief quérelles eſpouze...
Puyz, ung Aymant croit ça qu'il crainct.
Mais n'alla poinct, en vray ſatyre,
Tout voyle embler aux amours ingénus;
Seiz vains eſcartz n'ont faict meſme Vénus
Rougir d'avoir monté ſa Lyre.
Sien dard, loing nouz faſſe douler;
Cueur lay ſoubrit, bouce touzjours ne l'oſe;
Sçavent tanchier doulz parfums de ſa Roſe
Le ſang qu'eſpines font couler.

Verrue n'a rien de plus pur que ces trois ſtances: on peut même ajouter qu'un pareil ſtyle ne ſe rencontre plus chez aucun de nos poëtes, juſqu'à Louis de Puytendre & Juſtine de Levis. Ce ſeroit ici l'occaſion d'expliquer aux amateurs les allégories du Roman de la Roſe, ſi mal interpreté juſqu'a ce jour; nous ne ſaurions le faire de mémoire. Ce ſeroit un préſent véritablement neuf: Clotilde, qui n'eſtimoit le travail même de Lorris qu'avec infiniment de réſerves, diſoit pourtant que cet ouvrage ſeroit triplement joli, ſi tout le monde pouvoit en ſaiſir les étranges alluſions. Du reſte voici le jugement qu'elle en

portoit à vingt ans ; & qu'elle a conſacré dans ſon Dialogue intitulé : *Apollon & Clotilde.*

Tel fuſt Lorris, chanterre ſi playſant,
Mais non tousjours eſgal & bien dyſant ;
Sy qu'ez vallons que doulx Permeſſe arroſe,
De cy, de là, vents effœillent ſa Roſe :
Ains, y layront de fœilles tant aſſez
Pour que ſes chants, des Muſes careſſez,
Paſſent, légers, à la ſayzon future
Moult eſpurez & francs de fleſtriſſure...
Vouldroy' placer de Meung au meſme rang ;
Meſmes chaleurs ne luy battoient au flanc :
Prouva qu'il faut double eſprit & courage,
Du vray talent pour conſommer l'ouvrage ;
Y ſuccomba. Tel coup puiſſe férir
Qui ne craindra meſme danger courir,
En ſillonnant, de ſa lourde charrue,
Bords qu'enflouriſt ung regart de Verrue !

Le dirons-nous ? oui, ſans doute, puiſque Madame de Surville ne le diſſimule point ; Flore étoit, ainſi que ſes deux compagnes, de ce fameux tribunal criminel, que la trop galante Marguerite de Bourgogne préſidoit, & dont l'adroit Jean de Meun fut éluder la ſentence. On ſait comment la préſence d'eſprit du ſatyrique déconcerta la fureur de ce conciliabule inexorable, à qui les verges tombèrent des mains. Philipe-le-Bel daigna félicter l'heureux patient aux yeux de la Cour

aſſemblée : & ce trait plaiſant, qui vaut mieux à lui ſeul que tous les vers du docteur, le reconcilia pour jamais avec ſes aimables juges. Roſe de Créquy fit revivre cette anecdote, mais en la déguiſant avec beaucoup de fineſſe, dans le charmant fabliau d'*Ignaurès* (*); & Roſe d'Eſtrées le refondit dans le jeu des *quatre Preux & de la folle.* L'exhumation du corps de Jean de Meun, par les jacobins de Paris, furieux d'avoir été ſes dupes, ne laiſſa pas que d'inſpirer à Flore de Roſe, le joli quatrain que voici :

Quoy ! meſme à ta cendre on envie,
Clopinel, ſomme de la mort !
Toy, dont l'eſprit, comme en ta vie,
Si loyaument tretouz endort (**) !

En général, la manière de cette jeune Lyri-

(*) Voyez la traduction des Fabliaux des XII & XIII ſiecles par M. L. G. chefs-d'œuvres d'élégance & d adreſſe, ſans déroger à la fidelité. Nous voyons Ignaurès du XIV ſiecle. Mais combien les Scribes ont dénaturé le ſtyle pur, facile & noble de l'intéreſſante Créquy !

(**) La réponſe de la Monnoye, ſur le compte de feu Menage, aux inſtances du Preſident Couſin, ne ſeroit-elle pas un rechauffe de cette épigramme de Flore ?.. Comparez !

que tient assez du ton de Sainte des Prés : de la flexibilité, de la douceur, du sentiment & de la délicatesse. On ne peut en juger par lambeaux. Ses mouvemens nous ont paru quelquefois très-sapphiques. Le même caractère de poësie est applicable aux œuvres de d'Estrées & de Créquy; mais elles sont loin de cette correction, dont Flore est un des plus parfaits modèles. Verrue, qui les appelloit communément *mes trois Roses*, donnoit la préférence à celle-ci (*). Clotilde n'a transcrit qu'un très-petit nombre de vers de ces agréables Trouveresses; elle assure que leur extrême modestie les a totalement dérobées à la célébrité que méritoient leurs talens, & que sembloit provoquer l'éclat de leur naissance. Nous ignorons d'ailleurs, quand & comment succédèrent à leur école presqu'isolée

CLAIRE DE PARTHENAY, ET BLANCHE DE COURTENAY.

Tandis que le faux-goût rétablissoit universellement son empire, un moment ébranlé

(*) D Estrees étoit sa Rose-rouge; sa Rose-blanche etoit equy; mais Flore étoit sa Rose-rose.

ſous le regne au moins gracieux des vieux chanſonniers, on vit, ou pour mieux dire à peine apperçût-on deux filles élevées à la Cour, ſe conſacrant au bonheur l'une de l'autre, & toutes deux enſemble à la conſervation de l'art, s'exiler au confluent de l'Indre & de la Loire, pour y couler leurs plus beaux jours dans le commerce intime des Muſes & ſous les divins auſpices de l'amitié. C'eſt l'hiſtoire entière fidèle de ces deux jeunes Dames, qui ſuccédèrent à Roſe, ſur le Parnaſſe de Verrue & d'Agnès : leurs ſages & piquans écrits, conſervés en totalité par Clotilde, dépoſeront à jamais qu'elles furent à leur barbare ſiècle ce qu'elle même fût au ſien, c'eſt-à-dire, abſolument étrangères : auſſi n'ont-elles pas mieux proſpéré.

Cependant avec une pureté d'élocution digne de Flore, une ſuavité délicieuſe de pinceau, l'union même, ſi rare encore, de la juſteſſe des penſées à la grace, à la nobleſſe, a la clarté de l'expreſſion; en vain chercheroit on dans leurs dialogues intéreſſans, la verve énergique de la Troubadoureſſe & les flexibles elans de l mante de Craon. Il eſt v r i qu ell s pouv oient s en paſſ r, car ce ne fut point en va que ir que l'amour s'. pprocl a de leur dou e retraite : elles jouoient avec lui, c mme de belles filles de vingt ans

careſſent un enfant aimable dont on n'a rien à redouter. La ſenſible divinité qu'elles lui préférèrent, leur tint compte juſqu'à la fin d'un ſi genéreux ſacrifice Après une carrière ſemée de fleurs, & dont ſa main attentive émouſſa conſtamment les épines, elles s'endormirent enſemble à la même heure, entre ſes bras. *Couple heureux*, dit Clotilde, dans ſon poëme de la nature;

Qui, des feulx les plus doulx bruslant ſans s'alarmer,
N'ha rien cogneu d'amour que l'heur de s'entr'aymer!

La connexité de leurs ouvrages (qui ſont communs à toutes deux) ne permettrait guère d'y choiſir quelque citation détachée, les euſſions-nous entre les mains. Tout y marche avec tant de liaiſon, de conſéquence & de methode, qu'ils auroient trop à perdre à ſe montrer par échantillons: nous en diſons autant des vers attribués à leurs tendres élèves, Hélène de Parmuront, & Victoire de la Tour. On peut regarder Claire & Blanche comme les uniques prédéceſſeurs de Clotilde dans la ſatyre dialoguée; genre de poëſie où le ſeul Horace excella parmi les anciens: d'autant plus ſéduiſant qu'il ſe prête à toutes les nuances du ſtyle; & d'autant plus difficile que toujours un air d'aiſance y doit effacer l'empreinte du travail. Tel fut ſur-tout le

mérite de ces deux amies, ſi dignes de juſtifier en tout, les éloges que leur a prodigués le goût de leur brillante imitatrice. Sa Juſtice incorruptible a traité moins favorablement

Marie de Brabant, reine de France, et Eliza de Tullins,

Favorite de cette princeſſe; Eliza que le Permeſſe & le Céphyſe ont vu régner depuis, avec le beau Saint-Hilaire qu'elle adoroit, ſous le ciel fortuné de la Theſſalie. C'eſt là que les Grecs, épris de ſa rare beauté, lui donnèrent le nom d'Aurore, & celui de Céphale à ſon charmant époux. Nous aurions dû placer Marie de Brabant immédiatement après Verrue; quand celle-ci parut à la Cour de Bruxelles, l'autre étoit inconteſtablement à Paris. Mais la néceſſité de donner quelqu'enſemble à cette ſérie d'obſervations, nous force à violer par fois, la marche rigoureuſement chronologique. D'ailleurs, Eliza beaucoup plus jeune que Marie, ſurvécut aux femmes poetes dont nous venons d'entretenir nos lecteurs.

„ Marie de Brabant, obſerve notre annaliſte, fut élevée au ſon des belgiques hautbois: c'en fût aſſez pour dégrader les avantages

précieux qu'elle tenoit de la nature. „ Nous ignorons l'influence du haut-bois belgique ſur les talens (*) : quoiqu'il en ſoit, cette ſeconde femme de Philippe le Hardi, pleine d'eſprit & de ſavoir, ne s'en ſervit que pour accréditer la barbarie, & mettre en vogue une foule d'écrits indignes de ſa royale protection. De ce nombre étoit, ſur-tout, le Roman intitulé *Cléomadez*, dernier ouvrage de ce fameux Adenez-le-Roi, connu par un débordement prodigieux de méchante proſe rimée. On accuſa même la Reine d'avoir eu part à cette ennuyeuſe production, de compagnie avec une Dame de ſa Cour, nommée Blanche, que nous préſumâmes d'abord être Blanche de Courtenay ; c'eſt une équivoque calomnieuſe : Mademoiſelle de Courtenay n'étoit qu'une enfant, à l'époque où Marie ceſſa de régner ; & le Cléomadez eſt antérieur à la mort de Philippe. Il n'en eſt pas moins vrai que ſa veuve continua de régenter l'opinion littéraire juſqu'au trépas. Si jamais elle eût un coopérateur de ſon ſexe, ce fut Eliza de Tulins, laquelle, eſclave des faveurs dont la

(*) Mais feu M. Feutry nous démontra très-péremptoirement qu'ils en ont une, au moins très-fatale à l'oreille : il étoit comme on ſait, Belge, Poëte & Muſicien.

princeſſe l'enyvroit, les paya du ſacrifice momentané de ſa gloire.

Mais perſonne ne répara plus ſolennellement ſes erreurs. A peine Madame de Saint-Hilaire jouit-elle de ſa liberté, qu'elle ſe hâta d'ériger, ſur une colline intermédiaire entre le Parnaſſe & le Cythéron, un monument en forme de Temple : tel eſt au moins le récit de Tullie de Royan, qui paſſa vingt-ſept ans dans la Grèce; mais il ſeroit dangereux de garantir l'exactitude de ſa deſcription. Trente colonnes d'ordre Corinthien ſoutenoient une rotonde ſuperbe, dont la voûte intérieure étoit l'image des cieux étoilés Un rocher eſcarpé, revêtu de minéraux éclatans, d'où jailliſſoient deux fontaines ſacrées & qu'entouroit un ruiſſeau cryſtallin, s'élevoit au centre de l'édifice. Du ſommet de ce rocher paroiſſoit s'élançant le jeune Saint-Hilaire, ſous le coſtume & les attributs d'Apollon; il tendoit une main protectrice à la tendre Eliza, ſuppliante de l'autre côté du canal & dont les yeux ſembloient s'ouvrir à la lumière. Elle avoit le pied droit levé, prêt à franchir l'onde rapide; & du gauche, elle fouloit un amas d'ouvrages barbares, applaudis à la cour de Marie, & nommément Cléomadez.

Vingt-ſept ſtatues de grandeur naturelle,

placees ſur autant de piédeſtaux chargés d'inſcriptions, occupoient les intervalles des colonnes. Des portiques vuides & plus élevés que les autres, les ſéparoient de neuf en neuf & formoient les trois entrées de ce temple. Neuf de ces ſtatues repréſentoient, d'après l'antique, les Muſes Grecques, dont la gloire ſurvit aux écrits : Sapho, Erinne, Myrtis, Noſſide, Anyte, Praxille, Corinne, Thélèzile & Myro. Neuf autres rendoient, avec moins de vérité, les traits peu connus des femmes poëtes du moyen âge ; la jeune Erinne, Sulpicia, Genèvre, Orezza, Aglaé du Véſeo, Florinde, Ogine, Prytanis & Conſtance d'Arles. Enfin, dans les neuf dernières reſpiroient les fondatrices du Parnaſſe français, y compris celles-là qui furent excluſivement Troubadoureſſes : Héloïſe de Fulbert, Eſtelle de Béziers, Beatrix de Provence, Adèle de Montfort, Agnès de Bragelongne de Planey, Marie de France, Sainte des Prez, Doëte de Troyes & Barbe de Verne. Deux figures voilées attendoient Eliza ſur le rocher; mais rien ne déſignoit ni leurs perſonnes, ni leurs ouvrages.

C'eſt d'après le fini de ces marbres, qui ſubſiſtoient encore à l'invaſion des Turcs, que Tullie de Royan deſſina les portraits dont ſon frère Guy, l'auteur du fleuve d'Or,

fit préſent à Madame de Surville. Ils avoient été tranſportés depuis quelque temps à Conſtantinople, où l'Empereur Cantacuzène en décora la galerie de ſon palais. Quant au monument, on en retrouvoit encore des reſtes aſſez impoſans ſous le règne d'Amurat IV, & ce prince, qui n'étoit point dépourvu de goût, regrettoit vivement qu'on ne ſe fût point occupé d'en prévenir la ruine. Rien n'eſt comparable à la beauté du sîte qui l'entouroit; c'eſt le payſage le plus enchanteur, & le point de vue le plus étendu de toute la Grèce moderne. Clotilde nous laiſſe ignorer la deſtinée ultérieure d'Eliza & de Tullins; du moins n'en eſt-il plus queſtion dans ce qui reſte de ſes Mémoires (*). Il réſulte des calculs de Jeanne de Vallon, qu'Eliza n'avoit guère au-delà de quinze ou ſeize ans, à la fin du treizième ſiècle : Claire & Blanche étoient à peu-près de ſon âge : Flore de Roſe avoit ſept à huit ans de plus. Juſtine de Levis place la mort de Tullins un luſtre,

(*) Q 'on veuille bien n'attribuer l'incohérence & l'imperfection de nos extraits qu'à la perte à peu-près totale des cinquieme, ſixième & huitième livres de cet ouvrage, indépendamment des lacunes qui ſe rencontrent dans ceux la même que le temps a le moins maltraite.

jour pour jour, après ſa propre naiſſance; ce qui ſe rapporteroit conſéquemment à l'année 1326.

Aurore conſacroit des chants plaintifs à la mémoire de Parthenay, de Flore & de Courtenay, lorſqu'elle vit arriver dans ſa petite cour l'une de leurs déplorables élèves. „ Ces „ chants ne ſe retrouvent plus, écrivait Tullie à ſon frère : mais que notre Clotilde „ ne s'en déſole point ! Les Muſes traitèrent Eliza moins favorablement que les „ Graces, s'il faut en juger par les vers dont „ la reine lui fit honneur : la plupart de ſes „ inſcriptions en français, en grec, en latin, ne démentent pas leur école." Clotilde ajoutoit en marge de cette obſervation : „ Et s'il faut juger des vers de la reine „ Marie, par les échantillons qu'en a tranſmis Froiſſart, il n'eſt ma foi que des Flamands qui puiſſent en regretter la perte."

Victoire de la Tour et Hélene de Grammont.

„ Colombes languiſſantes, dit Clotilde, & trop infortunées pour avoir pu ramener d'Idalie le char abandonné de Vénus." Leur paiſible enfance s'écoula ſous les yeux des

deux illuſtres amies qui formèrent à l'envi leurs talens. Cette aurore de bonheur s'évanouit bientôt & fit place au jour le plus ſombre. L'excès peu commun de l'union qui les rendit inſéparables de très-bonne heure, (union dont la flamme de leurs écrits, autant que les charmes de leur figure, firent indignement ſuſpecter les motifs,) devint pour elle une ſource de malheurs indeſcriptibles dans cette notice. Les terres & les mers, & juſqu'à trois parties du monde, furent ſucceſſivement le théâtre de leurs étranges calamités. Nul Parnaſſe de l'Univers ne peut offrir d'hiſtoire à tous égards plus romaneſque & ſi touchante. C'eſt au point que leur apologiſte intrépide, après avoir déploré la biſarrerie & la fatalité des événements de leur vie orageuſe, a cru pouvoir ſe permettre cette ſinguliere concluſion:

Ah ! quant de feulx pervers, euſſent bruslé leurs ames,
De quel amour, tel ſort n'eſpureroit les flammes ?

On vit Hélène, en habit de chevalier Français, paraître dans Avignon, où l'accueillit Jean XXII, le moins auſtere de nos Pontifes : c'eſt là qu'elle fit l'admiration des Italiens, ſous le nom de Triſtan le jeune;

tandis que Victoire gémiſſoit dans un Cloître, à l'extrêmité du Cotentin. Leurs efforts pour ſe rejoindre les conduiſirent bientôt, Grammont dans la Grande Bretagne, aux îsles même de Schetland, de-là à Anvers & d'Anvers à Veniſe; Victoire en Theſſalie & chez la princeſſe Eliza, qui leur fût trop tôt ravie. Un combat ſanglant entre les Vénitiens & les Génois, les réunit, trois ans après, ſur la mer Jonienne: mais le ſurlendemain vit leur navire ſe précipiter dans les ſyrtes de Lybie & tomber au pouvoir des Tripolitains. Vendues ſéparément au marché du grand-Caire, combien de viciſſitudes plus étonnantes les attendoient l'une & l'autre, juſqu'à la mort funeſte de Grammont?

Ce ſont leurs aventures que l'Arioſte embellit à peu de fraix dans les épiſodes d'Olympe & de l'isle d'Ebude, des femmes barbares & de Guidon, de Bradamante & de Fleur-d'Epine. C'étoient peut-être, autant de récits déguiſés par leur plume féconde & qui, dit-on, ne ſe repoſa jamais. Il ne reſte pourtant d'elles deux, (car on ne ſauroit diſtinguer leurs écrits reſpectifs,) qu'une vingtaine de chanſons de toutes ſortes de rythmes & qui paroiſſent antérieures à leur première ſéparation. Au reſte, un volume ne ſuffiroit point à ſpécifier tous les détails

relatifs à leur vie ſentimentale & littéraire ; il n'en eſt pas de moins ſuſceptibles d'être ſommairiés. Nous ne citerons rien de leurs eſſais, leſquels décèlent un germe de talent très ſupérieur à celui de leurs maîtreſſes ; *mais ils exigent des regards connoiſſeurs & ne ſauroient ſe prêter à des citations étranglées.* Sophie de Lyonne a conſacré des vers ſur le tombeau de la Tour & de Grammont ; „ & c'eſt aux feux étincelans ſous leur cendre, dit la muſe du Vivarez, qu'

AMÉLIE DE MONTENDRE,

Lyonnoiſe, vint la première allumer ſon flambeau." Nous ignorons l'inſtant précis où nâquit cette femme intéreſſante : il eſt probable que ſon âge différoit aſſez de celui de Victoire & d'Hélène, pour qu'elle n'ait pu jouir de leur ſociété. On ſait à peine que ſes chants firent quelque bruit au delà des Alpes & balancèrent les ſuccès de Richarde Selvaggi. Cette muſe de l'Auſonie, élève du fameux le Dante & l'éternel objet des ſonnets amoureux de Cino de Piſtoie, offrit à la jeune Montendre un azyle poétique ſur les bords enchanteurs du Téſin. Amélie ſe rendit d'autant plus volontiers à ces ſollicitations, qu'elle idolâtroit la langue italienne,

& que des tracaſſeries de famille la forçoient à s'exiler, pour quelque temps, de la ville de Lyon. Ses progrès dans le Toſcan, qui commençait à s'épurer, étonnèrent bientôt ſa maîtreſſe elle-même : elles ſe nourrirent enſemble de la lecture des Anciens; & joûtèrent à qui rendroit le mieux, dans ſa langue patriotique, les beautes de Tibulle, d'Ovide & de quelques autres interprêtes de la volupté.

Mais leur extrême vivacité répandit certains nuages momentanés dans ce commerce par trop intime. L'eſprit Français & naturellement très moqueur d'Amélie, n'épargna point aſſez les courtiſans ultramontains de l'orgueilleuſe Selvaggi. Celle-ci s'en plaignit amèrement; la Lyonnoiſe repliqua par des épigrammes toujours indécentes dans la bouche d'une jeune perſonne, à l'egard d'une dame déjà célebre & d'un age au-deſſus du ſien; témoin cette ſaillie originale & piquante :

Crainct Selvaggi, n'empoiſonne ſeiz vers
D'eſprit Gaulois, mienne élegante Muſe;
Tels, à Doris, flots impurs d'Arethuſe
Semblent troubler le doux cryſtal des Mets!

Il parait, d'après ce trait mordant, qu'elles avoient travaillé quelquefois en commun; c'étoit

c'étoit aſſez l'uſage parmi les femmes-Poëtes de cette époque. Quoiqu'il en ſoit, Amélie profita de ces inſtans de ſchiſme, pour s'occuper excluſivement du premier ouvrage vraiment dramatique dont la France ait droit de s'honorer. Elle en entrevit le germe primitif dans une des pièces d'Auſone; elle dialogua l'Amour aux Enfers de ce Poëte; & trouva le ſecret d'intéreſſer en le paraphraſant.

C'eſt le modèle le plus ancien que nous connoiſſions du genre charmant de *l'Oracle & des Graces*: Si Clotilde l'a ſurpaſſée éminemment en vers, ſi Louiſe Charly, dite la belle Cordière, (& comme elle, enfant de Lyon,) l'a pour le moins égalée en proſe, dans ſa petite comédie de *la Folie* & de *l'Amour*; ſi Louïſa Thibeault, entremêlant les deux manières, a frayé ſpécialement cette route nouvelle à l'ingénieux M. de Saint-Foix: certes, ni les uns ni les autres n'éclipſerent Montendre qu'après s'être embellis de ſes propres attraits. Elle ne dût rien à perſonne; ſes détails, ſon enſemble, ſes couleurs, ſon plan même, tout eſt de ſa création. La diviſion des ſcènes, le caractère des interlocuteurs, le naturel des dialogues ont cent fois moins de rapport avec les Myſtères & les Sotties que l'on jouoit ſous Char-

les VII, qu'avec les opéras d Hèrax & d Armide. Voi i l'idee de ce drame : on diroit que C ot'lde, en ſe l'appropriant, n'aſpiroit a quelque ſuccès que pour en faire hommage à Montendre; c'eſt véritablement être digne d embellir ſon original.

L'Amour chaſſe du ciel, ſans appui ſur la terre, où Cybele ne lui pardonnoit pas de l'avoir enflammée pour Atys, l Amour implore les conſeils de ſa mere, également furieuſe de l'aventure & du triomphe de Pſyché. Soit par tendreſſe, ſoit par vengeance, Vénus l invite à ſe précipiter dans les enfers. Sa première viſite eſt à Proſerpine, dont la reconnoiſſance le raſſure bientôt ſur les dangers qui le menacent dans cet empire ténébreux. „ Heureuſe, lui dit-elle,

Heureuſe enf n, je ne p ulx t'en volo'r;
Royne, à t ' ſe l, j dois tr ne & puiſſance;
Jaço't m'haz d t ſpo z ſ n ir,
Il m'ayme; & dans ſe z braz, plus me dui t ſen n a oir
Que terre & c eulx, aux bras d'Indifference."

Guide par le ur & la nuit, il va ſucceſſivemei t chez les Parques & les Furies. Rien de plus comique & de plus ingei ieux tout enſemble que la peinture de l accue l

qu'il en reçoit. „ Ah ! je vois bien, s'écrie-t-il,

Que ſont t op vieilles & trop laydes
Pour n'enrager contre l'Amour ! "

Des cris plaintifs l'appellent enfin dans ces ſombres boſquets, où gémiſſent les ombres des femmes infortunées par les égaremens du cœur. A peine en eſt il apperçu, qu'elles s'aſſemblent confuſément autour de lui, ne reſpirant que la vengeance & les yeux étincelans de fureur. Progné veut l'immoler du même poignard qui dépeça le jeune Itys; Procris du javelot dont la perça le malheureux Céphale; Didon, de l'épée de ſon perfide Troyen; Scylla, des ciſeaux qui coupèrent le cheveu fatal de Niſus; Myrrha, du cimeterre ſanglant de Cyniro. Eriphyle, Atalante, Philomele, Callirhoé, Dé anire, Eurydice, enfin tout ce que les enfers réuniſſoient de victimes plus ou moins déplorables des paſſions ou de la fatalité, ſe diſputent la cruelle ſatisfaction de fournir les inſtrumens de ſon ſupplice. Mais Cythérée entend les clameurs de ſon fils; elle accourt avec précipitation; &, ſans eſpoir d'obtenir ſa grace, elle ſe borne à repréſenter, en pleurant, à ces amantes égarees,

Que ce barbare Amour, l'appui de *ſon* Autel,

Amour que tant *veulent* occire,
Amour, hélas ! n'eſt que trop immortel ! "

Interdites à ces mots, elles s'arment de verges tranchantes, joncs meurtriers, qui croiſſent en forme de ſcies légères, ſur les bords de l'affreux Phlégeton. L'Amour eſt dépouillé par ſa mère elle-même, qui le livre éperdue & tremblante, aux armes vengereſſes de ſes accuſateurs. Soudain, élevant la voix : „ Arrêtez, leur dit-il, je peux ter„ miner vos peines ! Non loin d'ici dor„ ment ces flots glacés, que ſeuls peuvent „ franchir les habitans fortunés de l'Olympe „ & de l'Elyſée. Venez, ſous mes auſpices „ divins, puiſer dans le cryſtal du Léthé, „ l'oubli total de vos tourmens & de mes „ graces, de mes rigueurs & de vos plai„ ſirs....." Un ſilence univerſel d'abord ſuccéde à ces paroles ; mais la tendre Procris l'interprête, en s'écriant :

Non, non, divin Amour ! plutoſt briſer tes chaiſnes
Que perdre icy noz tendres ſouvenirs !
Trop charmas juſqu'à noz ſoupirs,
Pour que volcions nous vengier de tes paynes
Au prix fatal d'oublier tes playzirs ! "

Il s'en faut bien que nous ayons choiſi les traits les plus ſaillans de cette pièce ingénieuſe ; ſans ceſſe effrayés par la crainte

de fatiguer l'attention du lecteur médiocrement inſtruit, nous avons ſacrifié le plaiſir d'intéreſſer l'homme de lettres. C'eſt une injuſtice que nous nous promettons bien de réparer dans le tableau général & raiſonné des faſtes primitifs de notre poéſie. Là, nous ne craindrons nullement de déplaire à l'inſouciance; & les gens de goût, ſeuls en état d'apprécier nos recherches, pourront nous évoquer au tribunal de la ſaine critique, du bon ſens & de l'équité.

Tout ce qui peut concerner ultérieurement Amélie de Montendre ſe lie avec plus de méthode aux articles de Juſtino de Levis & d'Agnès de Navarre, objets de notre extrait ſuivant. Ici va commencer le regne brillant du célèbre Pétrarque, formé ſans contredit, & peut-être excluſivement, à l'école des Troubadours; & qui dût beaucoup plus qu'on ne penſe aux Trouverres. „ La France muoit alors, dit leur aimable hiſtorien; & les Geais Toſcans ou Germains ſe paroient impunément de ſes dépouilles." Mais ce n'eſt pas dans un ouvrage périodique où l'on s'engage à le démontrer. Rien ne mériteroit toutefois autant de fixer les regards du ſexe méconnu dont ils ont uſurpé la gloire.

La ſuite au N°. prochain.

NECROLOGIE ETRANGERE.

Notice biograp hique de Vilhelm Maſon, chanoine de York & de Di ffield. (Extrait des feuilles ang oiſes.)

NÉ à Hull en 1726, Mr. Wilhem Maſon, apres avoir étudie a Cambridge au college de St. John, fut en 1747, agregé à celui de Pembrok Hall. Son protecteur, le comte d'Holdernefs, lui procura la place de chapelain du Roi, & peu après, il fut pourvu de la riche prebende d'Aſton, où il habitoit la plupart du tems, quoiqu il fut auſſi un des quatre chanoines attachés à l'egliſe cathédrale de York, ou l'on trouve le ſingulier uſage, que lorſqu'une de ces places eſt vacante, le doyen eſt forcé de la donner à la premiere perſonne qu'il rencontre avant d'y avoir pourvu. Mais il f ut néanmoins que le fu et qu'un tel haſard appelle a la remplir foit doué des qualités convenables à cette place.

Malgré quelques critiques qui ſe ſont plû à diſputer le génie à Mr. Maſon & a ne lui accorder que la ſcience & l'erudit on, il fut, entre le petit nombre des grands poetes de ſa nat'on, un de ceux dont le nom doit ſe

ranger dans a liſte des auteurs claſſiques de l'Angleterre. Si ſa veive n'avoit même produit que les deux drames intitules, l'un *Elf de*, l'autre *Caractacus*, & ſes Elégies, ces produ ions euſſent d 'a ſuffi pour lui procurer une place diſtinguée ſur le Parnaſſe britannique. Les deux premieres pieces ſont les plus heureuſes imitations modernes connues du théâtre tragique des Grecs. Beaucoup de tendreſſe & de douceur caractériſe *Elfride*; *Caractacus* prend un eſſor plus relevé, plus hardi. Maſon préféroit la premiere de ces pieces, mais la ſeconde eſt bien plus parfaite & toute auſſi unique dans ſon genre, que l'eſt l'ode ſi célebre de Dryden. Ces deux morceaux ſont remplis de deſcriptions & de dialogues dignes de Sehakſpear. Les élégies de Maſon, publiées en 1762, & le poëme qui parut en 1764, ont une élégance claſſique & une maniere qui leur mérite la comparaiſon avec les poëſies de Tibule. De ces élégies, les deux plus eſtimées ſont celles qu'il compoſa lors de la mort prématurée de ſon épouſe; elle eſt gravée ſur l'élégant monument de marbre qu'il lui fit elever dans la principale égliſe de Briſtol, où elle mourut âgée de vingt huit ans, & celle ſur la mort de lady Coventry; neanmoins, malgré le merite reconnu de ces deux pieces,

leur Auteur leur préféroit ſon poëme intitule les *jardins anglois*, en quatre livres, qui parut ſucceſſivement de 1771 à 81, rivaliſant avec Dryden & le Metaſtaſio. Mr. Maſon avoit compoſé un melodrame intitulé Sapho & Phaon, mais qui peut être conſidéré comme n'étant pas fini. Son mérite littéraire ne ſe bornant pas à ſes propres productions, il s'acquit la reconnoiſſance des littérateurs comme éditeur d'autres poëtes. Son amitié, ſa conſidération pour Grais alloit juſqu'à l'enthouſiaſme; on lui doit la ſuperbe édition des œuvres de ce poëte, qu'il publia en 1775, en y ajoutant ſa biographie, qu'il avoit très-ſoigneuſement travaillée. Peu de tems après, il donna au public les œuvres & poëmes de Whitehead's en trois volumes, accompagnés auſſi de la vie de ce poëte. Auſſi verſé dans l'ancienne littérature que dans la moderne, Mr. Maſon écrivit en 1788, à l'éditeur des poëſies de Rowleys, une épitre archéologique, qui eſt un morceau precieux pour l'ancienne littérature; & il traduiſit auſſi l'art de peindre, par Dufreſnoy, augmenté d'un commentaire du célebre Reynold. Mr. Maſon fut un zèlé défenſeur des droits & de la liberté de la conſtitution britannique. L'année 1779, il étoit à la tête de l'aſſociation remarquable de Yorks-

hire, & compoſa, dans le comité établi pour la liberté des élections, l'adreſſe célèbre qui fut imitée de toutes les aſſociations pareilles dans tout le royaume.

L'infatigable activité qu'il montra à ſoutenir, par ſes écrits, le parti de l'oppoſition, lui mérita la cenſure miniſtérielle, qui ne parut pas l'inquiéter, puiſqu'il compoſa & publia en 1788, la belle ode connue aux officiers de la marine, & ſon ſermon ſur l'eſclavage des nègres; mais il changea de façon de penſer, & en 1794, on le vit agir dans un ſens abſolument contraire. Il crut même devoir ſe retracter, car il fit inſérer un article dans le Montly Magazi du mois de Juin 1797, qui prouve que ſes opinions politiques n'étoient plus les mêmes. Il conſerva juſqu'à peu de jours avant ſa mort, arrivée le 4 Avril 1797, ſa gaieté & ſon activité morale & phyſique. Une petite playe qu'il s'étoit faite au pied, en montant en caroſſe, & qu'il négligea, fut la cauſe de ſa mort; la gangrene s'y mit, & finit au bout de quarante-huit heures ſa carriere, qu'il termina avec les regrets univerſels de toutes ſes connoiſſances & amis. On s'attend à voir paroître un nombre conſidérable de poëſies & autres manuſcrits. Entre les œuvres poſthumes qui prendront leur place dans le

recueil de ſes œuvres, ſe trouve un grand poëme, dans lequel on voit que Mr. Maſon a cherche non ſeulement à rivaliſer avec Dryden, mais encore à le ſurpaſſer.

LITTERATURE ALLEMANDE.

Die Eroberung von Siberie, von freyhern von Waakerbart, *ou la conquête de Sibérie, par le baron de Waakerl art.*

De tous les pays conquis, la Sibérie (dit l'auteur de cet ouvrage) eſt peut-être le ſeul qui ne l'ait pas été, ſoit par un plan formé par quelque puiſſance, ſoit par des guerriers avides de gloire. On ne doit cette conquête qu'a des brigands, qui n'eurent d'abord d'autre but que celui d'échapper aux Ruſſes, qui cherchoient a les détruire.

Les premiers Européens qui pénétrerent dans ce pays y avoient été envoyés au nombre de quatre mille, par le Czar Iwan Waſiejewitſch. Ils en revinrent en 1505, & dès-lors on parut, pendant plus de cinquante ans, avoir oublie ces contrées.

Il venoit cependant chaque année à Solvietſchegotſka, ville Ruſſe ſur les frontieres de la Siberie, des marchands qui y appor-

toient les plus riches fourrures. Anika Strogai o, commerçant etabli dans cette ville, allioit à beaucoup de ſagacité, d'habileté, d'expérience & d'activité, beaucoup de pénétration, de fineſſe & de ſavoir faire. Frappé de la beauté de ces marchandiſes, il ſonda adroitement ces étrangers ſur leur patrie; & ayant gagné leur amitié & leur confiance, il leur donna pour compagnons quelques uns de ſes amis, qui prirent avec eux une pacotille de quelques marchandiſes à troquer, & exécuterent ſi heureuſement les ordres d'Anika, qu'ils revinrent l'année écoulée, non-ſeulement avec les plus belles fourures, mais avec tous les renſeignemens néceſſaires à ſes vues. Des ce moment, il établit & cultiva ſon commerce avec la Sibérie, qui devint d'autant plus floriſſant, qu il avoit eu la précaution de demander la protection du Czar, qui, en lui accordant le droit d'établir des ſalines, & de bâtir des villes en Sibérie, lui donna encore la propriété des contrées ſitu'es dans les environs des fleuves Kama & Tſ huſſova.

Le deſir qu'avoit le Czar d etend e le commerce de la Ruſſie le long lu ' age de la Wolga étoit fortement contrarié par les Coſaques, qui pilloient les caravanes, leur enlevo e it les chariots & les bateaux. Les menaces réiterees de l Empereur n'ayant pu con-

tenir ces brigands, il envoya enfin des troupes contr'eux, qui les diſperſerent, en firent une partie priſonniers & en détruiſirent beaucoup. Entre ceux qui échapperent à la vengeance des Ruſſes, ſe trouva le héros de cette hiſtoire, Jermak Timojejew, qui avoit toutes les qualités phyſiques & morales propres aux grandes entrepriſes. S'étant mis à la tête de ſix mille Coſaques échappés comme lui, à leur défaite, il ſe rendit dans les montagnes d'Ural, où il trouva le fils de cet Anika, (qui de marchand s'étoit, par ſon intelligence, élevé à l'état de Prince,) & qui exerça la plus généreuſe hoſpitalité envers ces fugitifs, non-ſeulement pendant l'hyver qu'ils reſterent chez lui, mais en leur fourniſſant encore, à l'entrée de l'été, les vivres & conducteurs néceſſaires au projet que formoit Jermak de pénétrer dans ces terres inconnues. Malgré ces ſecours, il eut bien des difficultés à vaincre; les fatigues & la faim lui enleverent la moitié de ſes troupes. Néanmoins perſonne ne s'oppoſant à eux en pleine campagne, ils crurent pouvoir chercher leur entretien à main armée chez les habitans du pays; mais un petit prince Tartare, dans les Etats duquel ils étoient entrés, les repouſſa, les battit; & par cet échec, la troupe de Jermak ſe trouva réduite à ſix cents trente-

ſix hommes. Il ne ſe laiſſa pas abattre par cette cataſtrophe; ſous la conduite des guides d'Anika, il s'avança ſur les fleuves du Wolok, Tagil & Tura. Sa conſtance fut enfin couronnée de ſuccès. L'an 1581 décida du ſort de la Sibérie. Son ſouverain Kutchuban fut vaincu par Jarmak, ſur le rivage du Tobol, près du bourg de Iſchuwa. Trois jours après cette bataille déciſive, le vainqueur, à la tête de ſa petite troupe, entra dans la fortereſſe & réſidence de Sibir, où il reçut l'hommage de la ſoumiſſion des nations voiſines Tartares Wogule & Oſtiuken, qui conſentirent *volontairement* (1) à payer un tribut.

Jermak traita par-tout les vaincus avec bonté, pour s'aſſurer ſa conquête. Se ſentant néanmoins trop foible pour ſoutenir avec ſon peu de troupes les efforts que faiſoit Kutchuban pour ſe rétablir, il envoya une ambaſſade au Czar, auquel il écrivit l'hiſtoire de ſa conquête, l'aſſurant qu'il ne l'avoit faite que dans l'intention de la lui

(1) Nous ſuivons notre Auteur, mais le mot *volontairement* nous paroit très-impropre. S'ils n'y avoient pas conſenti, le vainqueur les eut forcés à le faire; & une volonté que decide les bayonnettes n'eſt jamais libre.

remettre ; & le reconnoiſſant pour ſouverain, il lui demandoit de nouvelles troupes & un homme capable de gouverner ce nouvel empire au nom du Czar. Jarmak accompagna cette lettre de preſens précieux en peaux de renards noirs, d'hermelines & autres pelleteries. Il n'étoit point encore arrivé à Moſcou d'ambaſſade plus agréable que ne fut celle-ci : mais pendant qu'on s'y félicitoit de cet événement, par lequel la Sibérie devint une dépendance de la Ruſſie, celui qui lui avoit fait ce preſent termina ſa glorieuſe carriere le 6 Août 1584, par un accident auſſi triſte qu'imprévu. Kutchuban, averti par des eſpions que Jarmak étoit allé dans une isle ſituée ſur l'Irtiſch, y debarqua ſecretement, le ſurprit pendant qu'avec quelques uns des ſiens il ſe livroit au repos. Le réveil de Jarmak fut celui d'un héros ; ſes gens maſſacrés, il tint tête aux Tartares, ſe fit jour au milieu d'eux, & alloit leur echapper, lorſqu'en ſautant ſur ſon bateau, il gliſſa, tomba dans le fleuve & fut enſeveli dans les eaux.

NOUVELLES LITTERAIRES.

Gazette françaiſe de Conſtantinople, N°. 1—6, *premier Octobre* 1797, *petit* in-4.

La répugnance du gouvernement Turc pour les ſciences & les lumieres Européennes étoit trop ſyſtématique, trop intimément liée à ſes principes politiques pour qu'il tolérât une imprimerie, & bien moins encore une gazette publiée dans le pays. Les gazettes étrangeres ne pouvoient arriver même au gouvernement que ſous couvert de lettre, & les étrangers réſidans à Péra, ne faiſoient venir que les feuilles de Leiden, de Florence, de Francfort & d'Ofen, tandis que les Grecs ſe contentoient de la gazette grecque, imprimée à Vienne. Le Bulletin des campagnes de Potemkin ne ſurvécut point à ſon fondateur. Il falloit la révolution françaiſe pour éveiller chez les Muſulmans cette curioſité, ce goût de nouvelles politiques, ſi répandu en Europe. Et il étoit réſervé à la politique françaiſe d'augmenter par ce véhicule ſon influence en Turquie. Soit que le miniſtre français Verninac eut deja le deſſein d'établir une gazette, ſoit que l'occa-

ſion le lui inſpirât ; ſaiſiſſant habilement celle que lui fournit la fauſſe nouvelle répandue à Conſtantinople en 1795, par la gazette d'Ofen, de l'entrée triomphale de Charette dans Paris, il demanda au gouvernement Turc la permiſſion de détruire ce faux bruit. L'ayant obtenu, il publia un Bulletin, dont la tournure fut généralement goutée. Ce premier pas fait, il en parut d'autres encore plus accueillis, dont la marche irréguliere ſe réglant ſur les circonſtances, laiſſoit le deſir d'en voir de nouveaux. Ce fut ainſi que peu à peu, par la protection de l'ambaſſadeur, & avec la permiſſion de la ſublime Porte, il s'établit à Conſtantinople une feuille périodique françaiſe, dont le cours régulier commença le 4 Sept. 1796.

Le but de ce papier, dont le miniſtre Verninac fut le premier Rédacteur, & qui ſe continue par ſon ſucceſſeur, étant d'influencer l'opinion en Turquie, ſon Rédacteur a ſoin d'écrire dans l'eſprit le plus propre à produire cet effet ; il cherche à familliariſer la nation Turque au régime, aux uſages, aux coutumes républicaines, à l'accoutumer au nouveau calendrier ; il lui preſente le tableau des victoires des Français ; les hauts faits du Héros de l'Italie ; les exemples multipliés de l'habileté des miniſtres Français à ſe faire reſ-

pecter

pecter dans leur ambaſſade, & les honneurs qui ſont dûs aux envoyés de la grande Nation. Tels ſont en général, ſelon les extraits de cette feuille (contenus dans le N°. 298 & 322, du Journal de Francfort, 1796) les matériaux qui la compoſent. Le N°. du 1 Février 1797, qui complette le 1er. trimeſtre, renferme avec les détails les plus agréables, le traité de paix conclu entre la nation Françaiſe & la cour de Naples.

Les interprêtes de l'ambaſſade Françaiſe étant expéditeurs de cette feuille, elle obtient par là d'être la ſeule entre ſes ſœurs Européennes qui poſſéde l'avantage d'échapper à l'influence couteuſe des bureaux de poſte, mais elle eſt ſoumiſe à la quarantaine. On ſait de certitude que cette gazette, franco-Turque, paſſe en Chine & en Perſe, que la gazette de Pekin, dont le Morning chronicle du 31 Juillet 1796, donnait une notice ſi intéreſſante, va à Conſtantinople ; & l'on ſait encore depuis le voyage de Macartneys, que les Mandarins & marchands Chinois ſe font traduire le correſpondant de Hambourg & les nouvelles de Leiden en italien ou en chinois.

Article extrait des papiers Allemands.

LITTERATURE FRANÇOISE.

TRADUCTION. ROMAN NOUVEAU.

D'Harcourt ou l'héritier ſuppoſé; traduit de l'Anglois de Mary Robinſon, auteur d'Hubert de Sevrac, 3 vol. in-12, avec figures.

LES machinations de la jalouſie d'une femme offenſée ſont les principaux reſſorts des événemens de ce roman. Deux ſœurs d'origine illuſtre, mais orphelines & pauvres, ont été acçueillies de Lady Aubrey, dont le fils unique, ſir Edouard, épouſe Fanny l'aînée, tandis que Penelope la cadette s'unit au chapelain du château. Judith, femme de confiance de lady Aubrey, avoit eu un penchant ſi tendre pour ce chapelain, que devenue mere ſans être mariée, elle ne peut lui pardonner de s'unir à une autre. Après avoir avancé par le poiſon, la mort de ſa rivale, ſa haine implacable s'acharne contre Harcourt, fils de Penelope, le héros du roman, & l'innocente victime de cette odieuſe furie.

Deux années après le mariage de ſir Edouard, ſa mere meurt; il s'établit à Londres avec ſon épouſe: l'amour du jeu, une vie diſſipée al-

tèrent ſa fortune & ſa ſanté. Il revient dans ſa terre, & meurt, laiſſant un teſtament par lequel l'enfant que portoit alors lady Fanni devoit être ſon héritier, au cas que ce fut un fils, mais au cas contraire, ſon neveu Harcourt, auquel il avoit légué une ſomme conſidérable, héritoit de ſes riches domaines. La haine de Judith & l'ambition de lady Aubrey avoit cherché à rendre les diſpoſitions de ſir Edouard inutiles, en cachant à tout le monde le véritable ſexe de l'enfant dont lady Aubrey étoit accouchée. Quoique fille, on l'annonça comme garçon; elle fut nommée Sidney Aubrey, élevée en conſéquence, & regardée comme l'unique héritier de ſir Edouard. Mais parvenue à l'âge de raiſon, l'amour de cette jeune perſonne pour ſon couſin anéantit les projets haineux de Judith; elle ſe fait connoître, ſe fait aimer d'Harcourt, ils s'épouſent. Le Roman finit, & le lecteur n'eſt pas tenté, en finiſſant ſa lecture, de s'informer ſi l'auteur de Hubert de Sevrac & d'Harcourt publiera bientôt quelqu'autre roman.

ANECDOTE

Sur feu Mozart, célebre compoſiteur Allemand.

DANS un tems où Mozart étoit très-occupé, ſoit par des compoſitions qu'il faiſoit pour ſon plaiſir, ſoit par d'autres, qu'on lui avoit demandées, un inconnu ſe préſenta chez lui & le pria de compoſer, le plutôt poſſible, un requiem pour un prince catholique, qui ſe voyant près du bord du tombeau, vouloit, par l'exécution de ce requiem, ſe préparer à la mort, & en même tems adoucir l'amertume de cette idée. Mozart promet de ſe charger de ce travail, ſous condition qu'on lui donne trois mois de tems, pour ne pas interrompre ſes autres travaux déjà commencés, & pour pouvoir cependant y mettre toute l'attention néceſſaire.

L'inconnu, content des offres de Mozart, lui donne la ſûreté néceſſaire pour quatre cents ducats, quoique le compoſiteur n'en eut demandé que deux cents. Celui ci ſe met à l'ouvrage : pendant le travail, il trouve que ſon eſprit en eſt beaucoup plus occupé & élevé qu'il ne l'étoit ordinairement ; il eſt ſi enchanté de ſon requiem, qu'il s'oubl e

au point d'y travailler non ſeulement le jour, mais une partie de la nuit. Sa femme, craignant pour la ſanté de ſon mari les ſuites de cet excès de travail, lui ôta ſa partition & l'enferma dans ſon ſecrétaire ; mais Mozart ſut ſe la faire rendre, & dit à ſa femme qu'à la vérité il avoit entrepris ce requiem pour un autre, mais qu'il en étoit charmé au point qu'il avoit changé d'avis, qu'il le finiroit maintenant pour ſon plaiſir, & qu'il le laiſſeroit à elle & à ſes amies, pour leur ſervir de ſouvenir. Au lieu des trois mois que Mozart avoit deſtinés à ce travail, il le finit en quatre ſemaines ; quoique ce requiem ſoit auſſi long que la muſique d'un grand opéra. Peu après l'avoir fini, il le fit exécuter un ſoir dans ſa maiſon, par quelqu'un de ſes amis : il ſe ſépara d'eux avec les marques de l'émotion la plus vive, ſe coucha avec une petite fievre, & le lendemain à dix heures Mozart n'exiſtoit plus.

Ce morceau de muſique, unique en ſon genre, eſt donc dû aux talens d'un artiſte qui, pendant ſa compoſition, étoit vivement frappé de la mort qu'il ſentoit peut-être déjà s'approcher.

La perſonne qui tient ces détails de la veuve même de Mozart a aſſiſté à l'exécution de ce requiem, & elle aſſure que plus

d'un paſſage l'ont touchée juſques aux larmes.

Extrait d'un papier allemand intitulé (*Allgemeiner litterariſche anzeiger.*)

RÉFLEXIONS

Sur la ſecte des hommes ſans Dieu.

Sur les pas de Lucrèce, on dit que des ſectaires,
Nouveaux Diagoras, & Titans orgueilleux,
Du Chriſt & de Platon dangereux adverſaires,
Non contens d'étouffer d'un bras audacieux
La foudre qui régit les cieux,
Menacent du Dieu de nos pères
D'éteindre dans nos cœurs les bienfaits précieux;
Leur haine traite de chimères
La flamme inextinguible & le ſouffle divin
Dont ſa bouche immortelle embraſa notre ſein.
Ne croyez pas que je les blâme:
Leur réſultat eſt juſte; &, de leur propre aveu,
Il faut que des hommes *ſans Dieu*,
Soient auſſi des hommes *ſans ame.*

FABRE-OLIVET.

LE JARDIN DE LA VIE HUMAINE.

AIR: *Femmes qui voulez éprouver.*

La Nature, dans ce Jardin,
Ne prodigue pas ſes richeſſes:
Car ce Jardin, au Genre Humain,
De fleurs n'offre que cinq eſpèces.

D'abord des Bleuets ſont cueillis,
Par les mains de la tendre Enfance :
Et plus loin la candeur des Lys,
Appartient à l'Adoleſcence.

La Jeuneſſe, au milieu des Ris,
Cueille des Roſes paſſagères :
L'Age mûr cueille les Soucis
Qui croiſſent parmi les affaires,
Le front couvert de cheveux blancs,
On voit la Vieilleſſe ſenſée,
Au bout du Jardin, à pas lents,
Elle va cueillir la Penſée.

Par le citoyen LANGLE, *employé aux meſſageries nationales.*

ENIGME.

Un brutal m'enleve à ma mère,
M'arrache d'abord les cheveux :
Prélude, hélas ! des maux affreux
Qui doivent combler ma miſère.
Le fer à la main, mon bourreau
Me fait..... tu frémis, ô nature !
Me fait au ventre une ouverture,
Et m'effondre ainſi qu'un levreau.
Puis il retourne ſa victime,
Et ſans pitié me fend le dos,
Me mutile, & dans un abîme,
Ou croupiſſent de noires eaux,
Me precipite.... & m'en retire
Pour m'y replonger mille fois.
Il faut, apres un tel martyre,

Suivre à la poſte le ſatyre;
Et quand il m'a miſe aux abois,
Lors il me jette à la voierie.
Tu ris.... ô ciel ! quelle noirceur !
Cruel ! tes mains, je le parie,
En ont fait autant à ma ſœur.

CHARADE.

DIANE au ſon de mon premier,
Pourſuivoit dans le bois le ſanglier rebelle,
Endimion lui parut mon dernier,
Le bon Noé, dans mon entier
Trouva, dit-on, un courier infidèle.

LOGOGRIPHE.

DESSINATEURS, commis me trouvent néceſſaire,
Par ma premiere moitié
Un diſcours ſe voit lié;
La muſique a le droit de former la derniere,
J'ai ſix le tres en tout, lecteur,
En ſupprimant la quatrieme,
Dans la fable je ſuis des vivans la terreur,
Et miroir de ſageſſe en tranchant la troiſieme.

Explication de l'Enigme & de la Charade du N°. precedent.

Le mot de l'énigme du N°. précédent eſt *aiguille*, celui de la charade eſt *vertu*.

PRÉCIS HISTORIQUE

Des principaux faits de la révolution Suiſſe.

L'INTÉRÊT majeur dont étoient, pour l'hiſtoire de notre révolution, la proclamation & l'arrêté du commiſſaire François, le citoyen Rapinat, en date du 15 & du 18 Juin, nous ayant engagé à les donner à nos lecteurs, nous reprenons aujourd'hui le tableau rapide des faits principaux accumulés en Mai, Juin & Juillet.

Les petits Cantons, réunis au reſte de la Suiſſe, & la trêve conclue entre les François & le Haut-Vallais, faiſoit eſpérer aux amis de la paix la fin des ſecouſſes qui avoient troublé la tranquillité de l'Helvétie. Mais cette trêve n'eut pas les ſuites favorables qu'on en attendoit. La proclamation du citoien Mangourit, réſident en Vallais, inſtruit l'Europe du vaſte ſyſtême auquel tenoit la réſiſtance des hauts Vallaiſans à ſe réunir à la conſtitution donnée par la France. „ On re„ trouve, (diſoit-il) dans ces montagnes „ comme dans toutes les conſpirations qu'ont „ occaſionnées la révolution françoiſe, des „ émiſſaires de Pitt, des intrigues du Nonce „ & des prêtres, enfin la reunion de l'ariſ„ tocratie & de l'olygarchie." Il faut lire la proclamation même, pour ſe faire une idee des ſoins paternels que le réſident François Mangourit, dit avoir employé pour changer

le pacte ſocial exiſtant dans ces contrées, & de l'indifférence avec laquelle les haut-Vallaiſans ont méconnus de tels bienfaits. Refugiés derriere leurs montagnes, vaincus, mais non encore ſoumis, on voit, par les détails officiels du général françois Lorge, chargé de cette expédition, qu'il avoit fallu acheter cher la victoire; que le 18 Mai, Sion avoit été repris ſur les Vallaiſans rebelles à la conſtitution, par les François & les Vaudois, livree au pillage, & que les Haut-Vallaiſans avoient été forcés de capitu er & de ſubir les conditions rigoureuſes qu'impoſe un vainqueur irrité.

Les Suiſſes, généralement pauvres, & point accoutumés à entretenir des troupes, ſupportoient impatiemment les charges ruineuſes des paſſages & du ſéjour des troupes Françoiſes. En vain le général Schauenbourg cherchoit-il les moyens de rétablir & de maintenir la diſcipline, les plaintes qui s'élevoient de toutes parts, portoient les autorités conſtituées de la Suiſſe à de fréquentes réclamations. Nous n'entrerons pas dans le détail des divers objets ſur leſquels elles rouloient, ni dans celui des difficultés qui s'étoient élevées entre le gouvernement Helvétique & les délégués du gouvernement François, & qui produiſirent l'arrêté & la proclamation du citoyen Rapinat, enſuite deſquels les directeurs Bay & Pfiffer, les citoyens Bégos, miniſtre des relations extérieures, & Steck, ſecrétaire-général, avoient demandé leur démiſſion; & les chambres adminiſtratives de Lucerne & de Berne, ainſi que les Préfets

nationaux de ces deux Cantons, avoient été révoqués. Le citoien Commiſſaire, en provoquant ces changemens, avoit nommé Directeurs les citoyens Ochs & Dolder, qui furent inſtallés le 21 Juin, par le citoyen chef de brigade Meunier. Tandis que cette inſtallation ſe faiſoit au Directoire, les deux Conſeils, dans la ſéance du même jour, avoient nommé chacun deux membres de leur corps, pour ſe tranſporter chez le commiſſaire & le général François, dans le but de rétablir l'harmonie interrompue.

Pendant que ces députés étoient à Zurich, une lettre du général en chef, adreſſée au Corps Législatif, fit ceſſer la conſternation qu'avoit fait naître l'idée d'être déclaré & traité en peuple conquis. Le général Schaumbourg étoit chargé, par le gouvernement François, de tranſmettre au gouvernement Suiſſe deux arrêtés du Directoire François, en date du 2 Meſſidor ou 20 Juin; l'un improuvant & annullant la lettre du citoyen Rapinat au Directoire Exécutif Helvétique, provoquant divers changemens dans pluſieurs autorités de cette République, parce que ces demandes, *dit l'arrêté*, avoient été faites ſans inſtructions & ſans pouvoirs. L'autre arrêté inveſtiſſoit le général Schaumbourg de tous les pouvoirs attribués au citoyen Rapinat, qui devoit être rappellé & remplacé par le cit. Rudler.

Ces nouvelles inattendues ayant occaſionné les plus vives ſenſations dans le grand Conſeil, il avoit, dans l'enthouſiaſme de la joie, decrété une députation au Directoire Fran-

çois, qui devoit y porter l'expreſſion de ſa reconnoiſſance, & une fête générale, conſacrée en même tems à la preſtation du ſerment civique. Le Sénat, en partageant la ſatisfaction qu'avoit le grand Conſeil de l'acte de juſtice du Directoire François, rejetta la réſolution d'envoyer des députés à Paris. Ceux qui revinrent de Zurich avoient été auſſi amicalement qu'honorablement accueillis du Commiſſaire & du Général. Ils rapportèrent les aſſurances les plus poſitives du deſir qu'avoient ces délégués du gouvernement François d'entretenir l'harmonie entr'eux & les autorités Suiſſes. Mais le général en chef demandoit encore, dans la lettre qu'ils remirent au Corps Legislatif, le deſaveu du fait rapporté par le repréſentant Billeter, d'un aſſaſſinat commis à Dorder, par des ſoldats François. Le général expliquoit l'affaire paſſée à Rutti & non à Dorder, & qui n'avoit été qu'une mépriſe des ſoldats, qui, au moment où l'on ſe battoit, prenant quelques payſans armés pour l'ennemi, avoient fait feu ſur eux. Ce fut avec empreſſement que le citoyen Billeter, mieux informé par ces détails, déclara qu'on l'avoit trompé dans le récit qu'on lui en avoit fait. Sa declaration fut inſeree au protocole, & le Corps Législatif, après avoir décrété que l'armée Françoiſe avoit bien mérité de la liberté Helvétique, écrivit auſſi au général Schaumbourg pour lui témoigner ſa reconnoiſſance de l'avis qu'il venoit de lui donner du nouvel arrêté du Directoire François, en date du 9 Meſſidor ou 27 Juin, par lequel le citoyen Ra-

pinat étoit maintenu dans ſes fonctions en Suiſſe, ainſi que pour lui témoigner ſa ſatisfaction d'apprendre que ce dépoſitaire de l'autorité françoiſe continueroit ſon ſéjour en Helvétie.

Par une ſuite naturelle de l'arrêté du Directoire François, les démiſſions non volontaires des deux Directeurs Bay & Pfiffer étoient nulles. Mais la lettre du général Schauenbourg, qui accompagnoit cet arrêté, ſembloit avoir tracé la route à ſuivre dans cette affaire. Les deux ex-Directeurs, pour terminer les débats occaſionnés par les opinions différentes ſur la nature de leur démiſſion, l'avoient volontairement confirmée, en renonçant de nouveau à leur place & reprenant ſéance dans le Sénat. Les Conſeils procéderent donc, ſuivant les formes conſtitutionnelles, à l'élection des nouveaux Directeurs; & en conſéquence de la majorité des voix, les citoyens de la Harpe & Ochs furent élus, le 29 & le 30 Juin. Cette nomination faite, le Corps Législatif s'empreſſa de le notifier au général en chef, dont le Directoire Helvétique reçut le même jour une lettre dans laquelle, après avoir rappellé les égards montrés par le Directoire François pour le droit des nations, par la caſſation de l'arrêté de ſon commiſſaire, le citoyen général ajoutoit : „ que le Direc-
„ toire François attendoit en retour d'eux,
„ une conduite franche & amicale, & no-
„ tamment, que le Corps Législatif n'héſi-
„ teroit pas à nommer membres du Direc-
„ toire les deux citoyens deſignés par le

„ commiſſaire Rapinat ". Cette lettre auroit occaſionné de nouvelles inquiétudes, ſi la date n'avoit prouvé que le général en l'écrivant, ignoroit les choix faits par le Corps Législatif. En effet, celui-ci reçut, le 3 Juillet, une nouvelle lettre du géneral Schaumbourg, qui contenoit des témoignages de ſon contentement ſur le retabliſſement de l'harmonie entre les autorités conſtituees Suiſſes & les délégues du gouvernement François, de ſa ſatisfaction ſur la réparation donnée par Billeter, & enfin l'aſſurance qu'il applaudiſſoit au choix des nouveaux Directeurs, & que tout lui préſageoit déſormais la concorde & les fruits heureux qu'on doit en eſpérer. Le même jour 3 Juillet, le cit. Rapinat inſtalla le citoyen Ochs, élu Directeur par le choix du Corps Législatif. Le citoyen la Harpe, avant d'accepter ſa nomination, avoit ecrit au citoyen préſident du Directoire Exécutif François pour s'informer ſi le Directoire Exécutif de la republique Françoiſe agréoit le choix de ſa perſonne,& conſerveroit au nouveau fonctionnaire la confiance dont il l'honora étant ſimple citoyen? „ Les conjonctures actuelles, notre poſition, „ l'intérêt que nous avons à vivre en bonne „ intelligence avec la republique Françoiſe „ notre protectrice & notre amie, (dit le citoyen la Harpe, dans ſa lettre du 9 Juillet au Directoire Helvétique) „ exigeoit au „ préalable de m'aſſurer que le choix de ma „ perſonne ne ſeroit pas deſagreable au Di„ rectoire Exécutif Francais'. La réponſe de celui-ci, en date du 7, prouvant la ſatis-

faction qu'il avoit de ce choix ; le citoyen la Harpe, en envoyant ces lettres au Corps Législatif Helvetique, avoit accepté la place éminente à laquelle il étoit appellé.

Des malveillans avoient répandu le bruit d'un prétendu projet du gouvernement François de s'emparer du Canton Leman ou pays de Vaud ; les allarmes que cette idée avoit répandues avoient engagé le Directoire à publier une adreſſe aux habitans de ce Canton, en date du 13 Juin, où il rappelloit à leur mémoire tous les arrêtés, proclamations, promeſſes du gouvernement & de ſes délégués, qui prouvent que ſon intention n'eſt point d'envahir le territoire Suiſſe, & particulierement le Canton Leman, puiſque le dix-huitieme article de la conſtitution que la France a donnée à la Suiſſe porte, que l'un des Cantons dans leſquels l'Helvétie eſt diviſée eſt celui du Leman. Cette démarche raſſurante du Directoire Helvétique n'ayant point diſſipé entierement les inquiétudes, le général en chef Schaumbourg écrivit au Directoire Helvétique, du quartier général de Berne, en date du 8 Juillet :

» Citoyens Directeurs,

» Je vous adreſſe une copie de la pro-
» clamation que je fais à la nation Helvéti-
» que. Elle a pour but de démentir le pro-
» jet que des malveillans prêtent au gouver-
» nement François, de réunir à la France le
» territoire de l'Helvétie.

» Vous verrez ſans doute, citoyens Di-
» recteurs, dans cette démarche, (laquelle
» eſt conforme à l'intention formelle du Di-

» rectoire Exécutif) une preuve du deſir que
» nous avons de repouſſer les efforts de la
» calomnie & de raſſurer les eſprits trop cré-
» dules qu'elle pouvoit égarer".
Salut républicain.

Signé SCHAUMBURG.

La proclamation répandue dans toute la Suiſſe, eſt en effet auſſi propre à remplir ce but qu'elle eſt poſitive.

(*Extrait des papiers & du Bulletin officiel.*)

STANISLAS,

OU LE JEUNE SOLITAIRE.

J'AVOIS perdu mon ami : ceux qui connoiſſent l'amitié jugeront de mon malheur! je n'avois plus la force de ſoutenir la vue de mes ſemblables : tout me retraçoit la perte que j'avois faite. Paris m'étoit odieux, & j'en ſortois tous les jours, n'ayant d'autre compagnie que ma triſteſſe & quelques livres analogues à la ſituation de mon ame. Dernierement j'étois donc ſorti de la grande ville, & je ſuivois les rayons du ſoleil ; inſenſiblement je me trouvai à la partie orientale de St. Maur, ſur ce côteau qui domine la Marne, & duquel la vue s'étend, à droite ſur les bords rians de la Seine, en face ſur les premieres plaines de la Brie, à gauche ſur des bois delicieux & des mouvemens de terre très-pittoreſques.

Peu ſenſible à ces grands effets de la Nature, je prends mon livre : c'étoit un volume de Ciceron, & *la Conſolation* de ce grand homme *ſur la mort de ſa fille*. Je lis : inſenſiblement l'immortel orateur m'entraîne &ce

ſuſpend le cours de mes peines ; inſenſiblement ſa triſteſſe endort ma triſteſſe : j'avois fini la lecture de ce petit ouvrage, & je trouve à ſa ſuite une lettre de Sulpitius à Cicéron, pour le conſoler encore ce pere affligé. Depuis mon malheur il ne m'étoit rien tombé de ſemblable, & dans la Nature entiere il n'étoit rien de ſi beau à mes yeux que cette lettre. Après l'avoir lue je réfléchis : „ Quel conſolateur ſublime, m'écriai-„ je ! Sulpitius a raiſon ; rien n'eſt ſtable „ dans l'Univers ; mais avec quels traits de „ feu il peint cette éternelle vérité ! Après „ une perte ſemblable à celle de Cicéron, „ ſemblable à la mienne, il voyageoit tris-„ tement dans la Grèce. Il arrive aux lieux, „ il marche ſur la place où tant de villes „ fameuſes avoient brillé ; il n'en trouve plus „ de veſtiges ; elles ont diſparu avec leurs „ habitans ; le temps a tout devoré : plus „ de Mégare, plus de Thèbes, plus de Co-„ rinthe. Et depuis Sulpitius, Athènes elle-„ même, Sparte, & toutes ces grandes cités „ de l'Aſie, toutes ces anciennes merveilles „ du monde, ſont rentrées dans le néant : „ elles devoient y rentrer. Tout ce qui naît „ doit finir. Triſte conſolation ſans doute, „ mais immuable loi de la Nature, attachée „ à la condition humaine. Tullie & mon cher

„ Caſin ir étoient mortels ; leur carriere a
„ eté abrégée : au moment où je parle une
„ foule d humains finit de même, & l'axe
„ du monde n'en eſt pas incliné d'un degré."

C'eſt ainſi qu'une penſee feconde de Sulpitius m'inſpiroit. Je dépoſe mon livre, & je jette la vue ſur l'horiſon : je découvre d'abord un amas de ruines & je me dis en moi-même : Il ne faut pas aller chercher dans la Grèce des décombres & des habitations detruites ; chaque pays nous en offre, & voici tout ce qui nous reſte du ſuperbe Château de Beauté. C'eſt ici qu'un Roi victorieux & ſenſible avoit bâti, pour la charmante Agnes Sorel, un palais digne d'elle. C'eſt ici qu'avec toute ſa cour, avec les Saintrailles, les La Hire, les Dunois, les La Trimouille, il venoit rendre hommage à l'aimable ſouveraine de ces lieux & de ſon cœur. Ce Roi couronné par la victoire & par l'amour, eſt mort de faim dans la crainte d'être empoiſonné par ſon fils. La belle Agnès fut malheureuſe à la fin de ſa carriere ; & le temps ne nous a laiſſé du Chateau de Beauté que l'éclat d'un nom pompeux, pour contraſter avec ces déplorables ruines qui frappent mes regards.

O Vincennes, continuai je, je vois auſſi tes Donjons, j dis embellis p r la preſence

de la plus eſtimable Infante de la Caſtille, devenus depuis des priſons deteſtables, & maintenant réduits à n'etre plus que les débris impoſans de la grandeur malheureuſe! O forêt, auſſi célèbre que la forêt Dodone, qui environnois ces Donjons degradés, forêt aujourd'hui detruite, & qui dans la deſtruction que tu me préſentes, ne ſaurois m'indiquer la place de ce grand chêne où le plus pieux des Rois rendoit la juſtice à ſon peuple attendri. Que de ſouvenirs tu me laiſſes! Mais ce ne ſont plus que des ſouvenirs, que de pompeux témoignages du neant de l'humanité, que des preuves inconteſtables de l'inſtabilité des hommes & de leurs ouvrages.

Plus loin, ſur la droite, aux bords de la Seine, j'apperçois ce lieu mémorable de l'hiſtoire, que le vulgaire appelle le Port-à-l'Anglais, où ce peuple courageux qui parcouroit la France en triomphant, trouva enfin le terme de ſes victoires. Mais hélas! combien de malheureux périrent ſur cette rive, combien de larmes y furent verſées le lendemain de ce triomphe! Ces élévations, ces tertres que je diſtingue & qui fuyent de la riviere, ſont les ombeaux de nos généreux defenſeurs: leur vertu perce encore la nuit des temps, mais leurs corps ne ſont plus.

En me rapprochant de l'eſpace que j'occupe, ici même, je crois voir empreints ſur la terre, les pas des vertueux celibataires, des ſavans, des grands hommes. Voici le berceau de cette immortelle congregation de Saint-Maur, qui donna a nos pères la conſolation de l'évangile, aux Français les premières notions de la litterature, aux habitans des campagnes l'art de les rendre fécondes : ils nourrirent en même temps l'ame & le corps de nos ancêtres ; leurs ouvrages & leurs bienfaits demeurent, & l'habitation qu'ils avoient ici eſt détruite.

O combien de grands événemens ſe ſont paſſés ſous tes vieux toits, vénérable château, habité d'abord par de preux Chevaliers qui remontoient au temps des Druydes, tombé enſuite au pouvoir de ces bons Du-Bellay, auſſi recommandables par leur loyauté que par leur amour pour les lettres ; réuni depuis au domaine de François Premier ; devenu enfin la poſſeſſion de la premiere Médicis, & en dernier lieu la propriété du vainqueur de Fribourg & de Rocroy. C'eſt là que venoient philoſopher les premiers reſtaurateurs de la ſaine littérature en France, que l'on traitoit les grandes queſtions de la politique, que l'on ſe livroit au charme de la poéſie, des compoſitions légères, de l'amour.

C'etoit là le rendez vous du ſavant Tournon, du ſage chancelier de l'Hôpital, du facétieux Rabelais. Le maître du château, le cardinal Du Bellay, y attiroit tout ce que la France avoit de gens aimables & de gens inſtruits : il n'y avoit plus de degrés ; tous les rangs étoient confondus ; Salmon Macrin y devenoit l'égal des Montmorency ; Jean Morel y étoit l'ami des Guiſes & des Némours, & depuis encore, Boileau & Racine, notre bon Lafontaine lui-même & le comédien Moliere, y ſoupoient avec les héros de Lens & les héros de Nerwinde.

Après ces reflexions, je détournai la vue du château de Saint Maur ; je me rejettai ſur mon coude, & j'étends mes regards au-delà de la Marne. Je diſtingue Bonneuil, jadis ville aſſez conſiderable, aujourd'hui chétif hameau. Plus loin les Piples, autre habitation de héros & retraite charmante du grand Maurice de Saxe arrête ma vue. Autant de ſites, autant de penſées qui me retracent des deſtructions. Je vois les ombrages délicieux & frais de Sucy qui ſemblent dominer toute la plaine, les côteaux de chenvières qui prennent tous les contours de la Marne & qui gagnent Ormeſſon en ſerpentant comme elle ; ma vue s'arrête à la Tour de la Queue, autre débris des ans, & ſuperbe monument

de Staffort, qui n'eſt plus habité que par les oiſeaux ſiniſtres.

Je rappelle mes yeux qui en s'égarant concentroient plus fortement mon imagination dans ma peine habituelle. Je tombe dans cet état intermédiaire qui ſepare la penſée de l'inertie de l'ame, & je me laiſſe doucement aller au repos. La nature étoit morte autour de moi : je m'endors dans le calme de la nature & des ſens. Nul ſonge ne trouble mon ſommeil : c'eſt le delaſſement de la douleur, & l'abandon d'un être iſolé.

A mon réveil, j'apperçois à quelque diſtance de moi un vieillard qui ſe traînoit à peine : une jeune fille lui donnoit le bras ; il arrivoit à moi en franchiſſant le petit côteau où j'étois ; il ſe place à mes côtés : le ſommeil ne m'avoit arraché à mes ſouffrances que pour me faire partager les ſiennes. Le malheur rend ſenſible, & le bon vieillard m'intéreſſe d'abord. L'empreinte du chagrin que j'apperçois dans ſes traits, m'engage à lui adreſſer la parole le premier :

Vous me paroiſſez bien fatigué, lui dis-je, ſans doute vous arrivez de fort loin. Non Monſieur, me répondit il, je ſors d'une cabane prochaine : cette enfant m'amene tous les jours ici, moins pour y reſpirer un peu, que pour me donner la conſolation de voir

la maiſon de mon protecteur; car pour lui-même je n'eſpere plus avoir le bonheur de le voir. En diſant ces mots, l'homme reſpectable ne peut arrêter quelques larmes, & la jeune fille, qui pouvoit avoir ſeize ans, & qui étoit très jolie, ſoupiroit avec le vieillard. Je le regardois attentivement; ſon viſage avoit un air de grandeur, & ſes vêtemens qui etoient ceux de l'indigence, conſervoient cependant une ſorte de propreté. Son langage étoit pur, ſes manières polies, le ſon de ſa voix intéreſſant. La jeune fille avoit un excellent maintien; douce & modeſte elle baiſſoit les yeux, & ne les relevoit que pour lire dans ceux du vieillard la volonté qu'il pouvoit avoir.

Cette rencontre imprévue m'attachoit extrêmement : je n'oſois faire aucune queſtion. Le vieillard veut bien venir au-devant de mon embarras : Vous voyez ce château, dit-il, en me montrant Saint-Maur; il fit le bonheur de mes beaux jours, à préſent il fait le malheur de ma vieilleſſe. Mon étoile m'y conduiſit à l'âge de vingt ans. Le maître du lieu y jetta ſur moi un regard de bonté : il me procura un mariage que mon cœur deſiroit : j'y paſſai ma vie au ſein d'une famille innocente; je voyois déjà les enfans de mes

enfans, &, en montrant la jeune fille, voilà tout ce qui m'en reſte!

A ces mots prononcés avec l'accent de la douleur, il ſe tut. Par quelle fatalité, repris-je, avez-vous perdu tant d'intérêts ſi chers? Par la fatalité, dit-il, qui eſt attachée à tout ce qui reſpire. Une maladie violente m'enleva ma femme, mes filles: mes fils périrent au ſervice; mes petits-fils ſont expatriés, & je ſors de priſon avec l'enfant que vous voyez. J'entends, répondis-je; mais vous n'êtes pas le ſeul malheureux, & quoique je n'aye pas vingt ans, je fais auſſi déjà le cruel apprentiſſage des ſouffrances. J'ai de la fortune, quelque inſtruction, des parens qui m'aiment; mais j'avois un ami, la mort me l'a enlevé, & tout ce qui me reſte ne me dédommage pas de ce que j'ai perdu.

Cet excès de ſenſibilité, interrompit le vieillard, eſt intéreſſant à votre âge, & ce n'eſt pas à vingt ans que d'ordinaire l'amitié atteint ce degré de force. Conſervez cette chaleur de ſentiment; elle vous prépare bien des peines ſans doute, mais elle vous procurera auſſi bien des jouiſſances. Cependant, croyez-moi, le temps enlevera bientôt votre malheur actuel ſur ſon aîle légere. O mon enfant, vos parens vous conſoleront bientôt; la fortune vous donnera des adouciſſe-

mens, la jeuneſſe vous diſpoſe d'autres attraits, l'amour enfin vous dédommagera de l'amitié. Vous entrez ſeulement dans la carriere : vous ne ſentez encore que le premier aiguillon ; mais pour en adoucir l'amertume, mille plaiſirs en tout genre vous attendent. Puiſſe mon vœu s'effectuer ſoudain, & puiſſiez-vous ne jamais perdre cet heureux mouvement qui vous anime ! C'eſt l'aliment de la vertu, & ſans elle, mon fils, croyez-en ma longue expérience, il n'eſt point de bonheur dans la vie.

En me parlant ainſi, il jette les yeux ſur mon livre & l'ouvre : Voilà, dit-il, un excellent aliment pour la vertu, & je vous félicite, à votre âge, d'aimer Cicéron ; c'eſt non-ſeulement le plus grand écrivain, mais encore l'homme le plus ſage qui ait jamais paru dans le monde. Ayez pour moi une bonté que je n'oublierai jamais ; prêtez-moi ce livre précieux.

Je le prie d'en recevoir l'hommage ; il me remercie & lit. Je crois entendre Cicéron lui-même ou Sulpitius, & je ſens qu'il a le droit de remuer mon ame, comme ces grands hommes de l'antiquité. Mon enfant, me dit-il, Cicéron ſe croyoit bien malheureux alors. Quelle différence cependant entre cet événement naturel qui le privoit d'une fille ché-

rie, & ces terribles coups du ſort que la révolution lui porta depuis ! La premiere de ſes infortunes étoit dans le cours ordinaire de la vie; la ſeconde fut une calamité dont on ne voit des exemples qu'au bout de bien des ſiècles, & ce grand homme devoit en ſouffrir toutes les horreurs. Après avoir amèrement gémi ſur les ruines de ſa patrie, il tombe ſous le glaive des tyrans : on l'outrage, on l'inſulte encore après ſa mort. En expirant ainſi, n'étoit-il pas bien malheureux? Non, mon enfant : ſa vertu lui reſtoit; ſa conſcience ne lui faiſoit aucun reproche; il avoit glorieuſement rempli ſa tâche, & ſa vie étoit pleine de glorieuſes & bonnes actions.

Et vous, mon ami, vous vous regarderiez comme un homme infortuné ? Voyez l'univers : il eſt journellement marqué par des événemens ſemblables à celui qui vous afflige; & ces événemens, je vous le répete, ne ſont point des malheurs. Puiſque vous aimez la lecture des anciens, rappellez-vous ces beaux vers de Lucrèce :

» Suave mari magno, turbantibus omnia ventis,
» Et ripâ magnum alterius ſpectare laborem,
» Non quia vexari quemquam eſt jucunda voluptas,

„ Sed quibus ipſe malis careas quia cernere dulce eſt ".

Relevez-vous, & voyez les malheurs véritables qui ſe déploient autour de vous; voyez les miens & auſſi-tôt vous eſſuierez vos pleurs, vous rendrez à votre ame toute ſon énergie, vous irez remplir dans le monde le devoir que vous lui devez.

Pendant que l'homme de bien me parloit, je ſentois mon ame ſe raffermir : il avoit ſur moi l'empire que le fort exerce ſur le foible; il me faiſoit retrouver le courage que j'avois perdu. Mais tout-à-coup je le vois pâlir, ſes yeux n'ont plus le même feu, ſa tête tombe ſur ſon eſtomac, ſa voix s'éteint. Au même inſtant la jeune conductrice répand des larmes. Je ne ſavois à quoi attribuer la cauſe d'un changement ſi ſubit. Un cultivateur qui veilloit près de là au labour de ſon champ, s'approche, & me voyant interdit, me parla ainſi : Ne voyez-vous pas à l'habillement de cet homme vertueux & au maintien touchant de cette jeune fille, que ce ſont deux victimes du temps ? C'eſt la faim qui cauſe leur foibleſſe. Ils viennent ici tous les jours; je ne leur ai pas encore parlé, mais j'ai réſolu aujourd'hui de les conduire à ma maiſon qui eſt voiſine de ce lieu, & de leur offrir un repas frugal : venez avec eux. Pendant que

le cultivateur nous faiſoit cette invitation, le vieillard avoit perdu connoiſſance, & ſa petite fille ſe déſoloit. Nous eûmes bien de la peine à faire revenir l'homme de bien, & à le traîner enſuite à l'habitation hoſpitaliere. Lorſque nous y fûmes arrivés, un bouillon le reſtaura; & pendant qu'il reprenoit ſes forces, la jeune fille nous entretint, non ſur leurs peines, leur miſere, mais ſur ſa reconnoiſſance, ſur l'intérêt que ſon ayeul avoit le bonheur de nous inſpirer.

Inſenſiblement il reprit ſes forces : nous dînâmes très-ſobrement, & le ſage nous dit les choſes les plus intéreſſantes en reſtant toujours à la portée de ſes interlocuteurs. Mais nulle plainte ſur la perte de ſes biens n'échappa de ſa bouche, nulle amertume ne déparoit le charme de ſon langage, nulle empreinte de mécontentement ne ſe faiſoit remarquer en lui. Le cultivateur ſe crut heureux d'avoir fait une ſi heureuſe rencontre, & moi je l'étois véritablement d'avoir trouvé un ſi parfait conſolateur. Mais je deſirois vivement faire une connoiſſance plus intime avec lui : le cultivateur formoit intérieurement le même vœu ; il me devina, & tous deux nous demandâmes de nouveaux rendez vous au ſage. Il y conſentit : le jour baiſſoit, il ſe retira à ſa chaumiere, & moi

je retournai à Paris, après être convenu avec notre hôte que nous nous raſſemblerions dès le lendemain.

Je retournois donc à Paris. Quel changement inattendu venoit de s'opérer en moi! Je n'en aimois pas moins mon cher Caſimir; je le regrettois encore avec la même ardeur, mais il n'occupoit plus excluſivement mon ame. Quel étonnant vieillard j'avois rencontré! Qu'il étoit malheureux, mais avec quelle ſageſſe il tempéroit ſes malheurs! Et cette jeune enfant qui le guidoit; quelle ſenſibilité elle avoit pour lui! C'étoit une nouvelle Antigone conduiſant Œdipe. Je rentre chez moi, le cœur plus plein qu'à l'ordinaire, & cependant plus libre. La douleur a moins d'empire ſur moi. J'avois eu dans le cours de la journée, des impreſſions trop fortes pour pouvoir dormir, mais mon inſomnie ne fut point pénible, & je n'eus que des ſouvenirs doux à me rappeler. Mon premier ſoin en m'éveillant fut de voler à Saint-Maur.

Le Cultivateur étoit déjà arrivé au côteau, & contemploit l'étendue raviſſante de ce bel horiſon. Nous ouvrons la bouche en même temps pour parler de l'intérêt que nous avions eu la veille, pour faire l'éloge de notre vieillard : pendant que nous ſom-

mes ſeuls, me dit-il, je vous apprendrai ſon hiſtoire en deux mots Il a joui de la plus grande fortune, & il étoit le bienfaiteur de tout le canton. Il eſt pauvre maintenant, & tous ceux qu'il a comblés de biens le délaiſſent. Il avoit une famille nombreuſe ; il ne lui reſte plus que l'enfant qui le conduit. Il eſt dans une indigence qui m'afflige, & j'ai réſolu de le recevoir chez moi ; je lui ai préparé un logement : ſa petite-fille ſera près de lui ; je vivrai avec lui, & le ciel en ſa faveur benira ma maiſon. C'eſt ce que je vais lui propoſer aujourd'hui. Aidez-moi dans ce projet : mais je le vois, il a peine à franchir ce côteau, c'eſt une ſuite de ſa captivité ; car cet honnête homme a langui un an dans un cachot où des ingrats n'avoient pas rougi de précipiter la vertu.

A ces mots, nous nous levons pour aller recevoir le reſpectable conſolateur. Il me voit moins triſte, il jouit de ſon ouvrage. Le cultivateur alors lui dit : Puiſque vous avez rendu un ſi grand ſervice à ce jeune Pariſien, je vous en demande un à mon tour : venez porter le bonheur dans ma maiſon en l'habitant ; vous ſerez mon pere, je vous ſervi i comme un fi s tendre. La ver u n eſt pas encore morte, s'écria le vieillard. Il d nne la main à l honnête cultivateur, & nous al-

lons tous quatre à ſa maiſon. Nous y formons une ſociété qui va devenir le bonheur de ma vie.

J'ai déjà dit que ma fortune étoit honnête: pour remplacer Caſimir j'ai trouvé un intérêt, j'en ai trouve deux, la ſageſſe & l'amour, le vieillard & ſa charmante guide. Mon cœur & mon goût m'ont ſuggéré une idee dont l'accompliſſement comblera tous mes vœux: j'en ai parlé à mes parens, ils y conſentent. Cette idee eſt d'obtenir la pupille, d'acquérir une propriété auprès du cultivateur, le local en eſt gracieux; je l'embellirai, je la peuplerai de l amour, de l'amitié, de la vertu. Le même lieu où j'ai pleuré mon cher Caſimir, deviendra mon habitation habituelle; mon amitié lui érigera un monument ſur ce même coteau, & dans le bonheur qui m'attend je ne ceſſerai pas d'honorer encore ſes cendres de fleurs & de quelques larmes. Je vais donc faire part de mon vœu le plus cher au bon vieillard : ſi je puis l'engager à partager mon habitation & ma fortune, à me donner ſa pupile, à me regarder comme ſon enfant, *adieu châteaux*, *grandeur*, *richeſſe*; le ſentiment me donnera tous ces biens; il me donnera bien plus, une épouſe vertueuſe, un nouveau pere, un ami ſincere dans mon fidelle cultivateur. Telle ſera deſormais ma conſolation,

consolation, telle sera mon unique société: heureux d'y voir tomber doucement mes jours dans l'innocence & la paix, & d'y conserver jusqu'a ma derniere heure tous mes sentimens sans altération au milieu des ruines du monde!

Article extrait des *Soirées littéraires*, journal qui depuis près de trois ans, présente à ses lecteurs, avec un intérêt toujours croissant, des morceaux charmans, nouvellement traduits de l'antiquité; des analyses intéressantes des auteurs du moyen âge de la littérature; des pieces fugitives pleines d'imagination & de délicatesse, qui n'ont pas encore été imprimées. Le desir d'instruction, le sentiment, l'imagination, le goût trouvent à se satisfaire, en lisant cette utile & attrayante production, dont les deux premiers volumes de la troisieme année ajoutent aux justes éloges que mérite cette précieuse collection. On s'abonne pour la Suisse, au bureau du journal litteraire de Lausanne. Prix non franco, pour trois mois 5 livres, pour six mois 9 liv., & pour l'année 15 liv. de France.

Converſation tirée d'un ancien Journal.

MADAME La***. & Mr. Do***. ne diſaient plus rien ; il y avait quelques momens que le ſilence durait lorſque Mad. La** le rompit en diſant, je voudrais bien ſavoir ce que Mad. Cleon & Doris ont toujours à ſe dire, à leur âge ce n'eſt plus l'amour qui les occupe, ils ne diſent plus toujours la même choſe, & l'amitié ne cauſe pas tant; cependant on les voit, on les rencontre toujours en converſation reglée, même animée, & vous conviendrez que ce n'eſt pas la fécondité de leur eſprit qui doit en fournir les ſujets. Ce n'eſt pas toujours l'eſprit, répondit Mr. Do***, qui fait l'agrément du commerce & des rélations, c'eſt encore une certaine conformité de caractère qui inſpire la confiance, qui la fait naître ; on n'a rien de caché, on penſe tout haut, tout devient un ſujet d'entretien, il en réſulte même des diſputes qui mettent du piquant dans ce commerce : & ſans qu'il y ait beaucoup de ce qu'on appelle eſprit, il ſe fait un développement, un échange d'idées qui eſt toujours intéreſſant pour deux perſonnes qui

s'y livrent. — Et vous croyez, Mr., que c'eſt le caractere qui fait que deux perſonnes ne s'ennuient point & ont toujours quelque choſe à ſe dire; cette idée eſt ſingulière, je ne la crois pas juſte; le caractere eſt tout en action & point en paroles. — Ne convenez-vous pas, Mad., que le caractere ſe compoſe des diſpoſitions de l'ame, des ſentimens du cœur & des facultés de l'eſprit; & alors, ſans qu'il y ait des qualités ſupérieures, il peut ſe trouver de la conformité, des convenances & une confiance qui fait le charme des liaiſons & l'agrément de la vie, ſans qu'il y ait de vuide, ſans qu'il y ait d'autre principe que les douceurs de la ſociété. — Oh! c'eſt ce que je ne croirai jamais: c'eſt-à-dire, ſuivant vous Mr., que deux perſonnes qui auroient du caractere. — Un moment, Mad., permettez-vous que nous mettions de la clarté, de la préciſion dans nos idées? Promettez-vous de ne pas m'ennuyer? Mais enfin, voyons. votre caractere me raſſure, Mad. — Point d'application, je vous prie, vous m'avez interrompue, je ne me ſouviens pas où j'en étois. — Vous aviez employé une maniere de parler qui eſt nouvelle & qui n'eſt pas abſolument juſte. On ne peut pas plus dire d'un homme qu'il a du caractere, que d'une femme qu'elle a de la figure; ce ſont deux termes vagues

qui ont beſoin de déſignation pour donner une idée preciſe ; il eſt vrai qu'aujourd'hui il eſt reçu qu'avoir du caractere eſt une expreſſion par laquelle on deſigne une âme d'une force & d'une énergie peu commune. Un homme dont la conduite ne dément jamais les principes, même dans les circonſtances les plus difficiles, qui met de la perſévérance & de la fermeté dans tout ce qu'il entreprend, eſt un homme qui a du caractere, & je voulois ſavoir ſi c'eſt ainſi que vous l'entendez. — Oui ſans doute, de l'énergie dans le caractère : mais combien d'hommes qui n'ont que de l'opiniâtreté, de la dureté, de l'emportement, de la ſottiſe dans l'amour-propre & qui croient avoir du caractere, qui parlent de leur caractere. — Il eſt vrai, Mad., que ſouvent on prend les excès qui ſont toujours des actes de foibleſſe pour des traits de caractere, & ſouvent il y a bien de la force à céder & bien de l'énergie à avoir de la douceur & du ſupport ; c'eſt cette force de caractere qui eſt auſſi utile à l'homme privé qu'à l'homme public ; elle releve les vertus de l'un & de l'autre ; c'eſt elle qui garantit le magiſtrat des pieges de la ſéduction & des petiteſſes de l'eſprit de corps, qui éloigne l'homme de lettres de l'adulation & de la ſatyre & l'atta

che toujours dans ſa conduite comme dans ſes écrits, aux grands principes de la raiſon; c'eſt par elle encore qu'un homme ne ſuccombe point ſous les revers, & qu'un homme généreux & ſenſible compromettra ſon repos, ſon exiſtence, s'expoſera aux inimitiés, pour ſecourir des malheureux, pour ſauver d'obſcures victimes innocentes & qu'il ſe vaincra pour n'en point faire dans les détails de ſa vie.— Vous permettrez, Monſ., que dans ce moment je ne donne pas une grande attention à l'eſpece de force qui ne s'exerce que ſur les petits intérêts de la vie.— Je conviens, Mad., que la force du caractere ſe fait particulierement remarquer dans cette conſtance, cette ténacité qu'une ame élevée porte dans l'exécution de projets grands, utiles & difficiles; appliquée à des actions vertueuſes, elle eſt ce qu'il y a de plus digne d'admiration & de reconnoiſſance; quand elle n'a pour objet que l'ambition, que la ſatisfaction d'un amour-propre vain & orgueilleux, elle devient le fleau de l'humanité, & nous l'admirons encore, parce que nos ames foibles & petites ſe courbent devant ce qui eſt grand & ſurprenant.— Mais auſſi, avouez que nous mepriſons la foibleſſe, l'irreſolution, l'inconſtance; nous n'avons même pas une grande eſtime pour cette ſou-

pleſſe de ſociété, dont nous faiſons quelquefois l'éloge.... L'homme d'une ame forte examine, ſe décide, & reſte enſuite inébranlable ; il ſe roidit contre les obſtacles, il les aime même, parce qu'ils donnent du reſſort à l'ame & de l'aliment au courage, lui ſeul fait vouloir ; ce qui eſt la choſe la plus rare & la plus difficile au commun des hommes ; car pour vouloir fortement, il faut ſubordonner à un ſeul objet toutes ſes affections, tous ſes penchans & juſques à l'amour de la vie.— Oui, faites croire aux petits eſprits, aux gens peu éclairés, que la volonté eſt une qualité du caractere qui attire l'admiration, & calculez les maux qu'il en réſultera.— Il eſt vrai que je n'enviſage ici que les hommes ſupérieurs qui influent ſur les événemens intéreſſans pour l'humanité ; & il me ſemble que tant de maux dont nous avons été les témoins, ne ſont qu'une ſuite de la foibleſſe du caractere. On ſe trompe ſur le courage & la bravoure guerriere ; ces qualités ne ſuppoſent pas toujours une ame forte, elles ſont ſouvent le produit de l'habitude, de l'eſprit de corps, de la crainte d'un juſte mépris : l'homme d'un caractere vigoureux ſaura s'il eſt militaire ; s'il ne l'eſt pas, il pourra encore étonner les guerriers dans des circonſtances rares où il faudra qu'il ſe dé-

ploie tout entier ; & il y a quelquefois bien plus de courage à affronter une disgrace que la mort. — Vous me rappellez quelqu'un qui est un grand homme à vos yeux, que j'admire autant dans sa retraite que lorsqu'il étoit au faîte de la gloire & auquel la postérité rendra une justice brillante .... Et alors vous conviendrez, Mad., que l'on ne peut avoir un grand caractere sans avoir un esprit juste & même profond; c'est lui qui nou fait distinguer le difficile de l'impossible. En effet, vouloir obstinément ce qui est au dessus de ses forces, ce n'est point avoir du courage, c'est être opiniâtre comme l'étoient Charles XII & Charles le téméraire; mais souvent la multitude traitera de chimériques les desseins les plus grands & les plus nobles, parce qu'elle n'a ni la force d'esprit qui les a conçus, ni la force d'ame qui les a médités.— Sans doute, les hommes dépendent toujours des situations où les événemens les ont placés.— Dans quelque situation que se trouve un homme doué d'une grande force de caractere, l'imagination le voit toujours maître de ce qui l'environne ; il ne recevra la loi ni dans les grandes choses, ni même dans les petites; ou s'il céde dans les petites, ce sera par dédain, par sacrifice à l'amour-propre des autres, jamais par foiblesse. Il do-

minera donc ſa femme, ſa maitreſſe, ſes amis; ſes haines ſeront fortes comme ſes affections; il n'oubliera jamais une offenſe, même quand il dédaignera de s'en venger..... Je ſuis en peine de ſes defauts; il y portera la même force que dans ſes vertus: vous ne prétendez pas qu'il ſoit parfait, parce qu'il a du caractere..... Il paraîtra orgueilleux, il le ſera même, non pas à la vérité comme ces petites ames de qui l'orgueil n'eſt qu'une révolte contre ce qui lui eſt ſupérieur; ſon orgueil ſera le ſentiment intime & preſqu'involontaire de ſa ſupériorité.— Un tel homme ſe trouvera bien rarement dans le monde; il doit même fuir la ſociété ordinaire; je craindrois, je crois, de le rencontrer. — Vous ſauriez apprécier ſon mérite, Mad.: s'il n'avoit pas eu l'occaſion d'attirer ſur lui l'attention publique, il ſeroit ſujet, il eſt vrai, à être méconnu dans un monde frivole & ſuperficiel, rarement il y porteroit ce genre d'eſprit qui y réuſſit le plus, la grace s'allie difficilement avec la force. Souvent ſeul avec ſes penſées, au milieu d'un cercle nombreux, il y paroîtra taciturne & froid. En général, les hommes d'une ame forte ne ſont pas grands parleurs; cette ame ſe décele plutôt par des mots qui lui échappent, qu'elle ne ſe répand en longs diſcours;

ils ſavent qu'on peut avoir de grandes idées & une ame très foible. Qui a parlé de liberté avec plus de magnificence que le poëte Lucain? Il eut bien le courage de lutter de poëſie avec Néron; mais conſpirateur puſillanime, il eut la lâcheté de révéler la complicité de ſa mere aux bourreaux de l'Empereur. Le préſident de Thou a fait de beaux vers contre la St. Barthelémy; s'il avoit eu du caractere, il n'eut point loué Charles IX au parlement le lendemain de cet affreux maſſacre; il ſe fut renfermé dans le ſilence de la conſternation..... Voilà véritablement des hommes à caractere foible. Ne pourrions-nous pas trouver dans l'hiſtoire de notre tems, des exemples d'hommes à grands caracteres?— Deux hommes illuſtrent notre ſiecle par la force de leur ame & par l'élévation de leurs caracteres, mais il faut aller les chercher par de-là les mers.— Je voudrois ſavoir ſi les hommes à grand caractere ſont bien aimables.— Céſar plaiſoit aux femmes, cependant les agrémens de l'eſprit appartiennent plutôt aux ames foibles. Dans les occaſions néceſſaires, l'homme d'une ame forte aura toujours de l'éloquence; s'il eſt dans un pays où pour s'élever elle lui ſoit indiſpenſable, il la cultivera, non comme but, mais comme moyen; ſon ame s'y peindra

toujours, il ſera moins diſert qu'énergique, & quelquefois tout l'art des plus beaux génies n'approchera pas de cette énergie ſublime. Ciceron n'a peut-être rien de ſupérieur à la fameuſe lettre que lui écrivit Brutus.— C'eſt toujours chez les Romains qu'il faut aller chercher des exemples frappans de caractere: — mais Mr., ne peut-on pas ſe donner du caractere?— Hélas ! que pouvons-nous nous donner? Nous avons tout reçu, nous portons au dedans de nous les germes de tous les penchans, de toutes les vertus, de tous les vices ! Des circonſtances accidentelles & indépendantes de nous, contribuent ſouvent à en développer quelques-uns au préjudice des autres. L'accroiſſement de ceux-ci eſt étouffé ou retardé par la ſupériorité que prennent les premiers ; peut-être une ſurveillance continuelle ſur nous-mêmes pourroit modifier juſqu'à un certain point notre caractere, qu'il eſt impoſſible de changer entierement ; on le pourroit dans la jeuneſſe, ſi la jeuneſſe étoit l'âge de la réflexion. Ce qui eſt certain, c'eſt que cette force d'ame eſt la plus néceſſaire des vertus, puiſque ſans elle elles n'ont preſque aucune influence ſur le bonheur.— Ah, le bonheur des ames fortes, c'eſt où je voulois venir : mais oh ciel ! j'ai laiſſé paſſer l'heure de ma

toilette, & j'ai mille devoirs, mille viſites à faire; j'ai à peine le tems... ſonnez bien vîte, je vous prie.— Il n'eſt encore que ſix heures, Mad.— Il en ſera huit avant que..... je veux reſter chez moi; nous avons encore beaucoup de choſes à dire; nous reviendrons ſur ces hommes que vous avez cités, & dont je ne connois pas bien l'hiſtoire. Vous n'avez pas dit un mot du caractere des femmes; elles ſont auſſi capables d'ames fortes & de grands caracteres : la femme de Brutus valoit bien ſon mari; j'aime mieux m'en occuper ici que d'aller en chercher dans le monde. Nous reſterons. — Vous comprendrez au moins, Mad., dit Mr. D***., comment il eſt poſſible que Mad. Cleon & Mr. Doris aient toujours quelque choſe à ſe dire. Cette converſation ſe prolongea fort avant dans la ſoirée, & on croit que le tems s'écoula ſans ennui, quand même il n'y eut ni jeux, ni médiſance.

Eſſai ſur l'art de la traduction.

TANT que l'inſtruction fut purement verbale, comme elle l'étoit dans l'enfance du genre-humain, les eſprits avides de connoiſ-

ſances n'eurent d'autres reſſources que celles des traditions orales. Lors même que l'invention des caracteres, & plus encore celle des lettres, eurent facilité & aſſuré la communication des opinions & le ſouvenir des événemens, le peu de commerce des peuples entr'eux & ſur-tout la diverſité des langues, furent des obſtacles qui fermoient le chemin des connoiſſances déjà individuellement acquiſes par quelques nations, ainſi que les progrès du développement de l'eſprit humain. L'art de la traduction pouvoit ſeul écarter cette derniere entrave, mais il n'étoit pas encore exercé. Le petit nombre de voyageurs que la curioſité ou la cupidité engageoient à parcourir d'autres pays que le leur, travailloient à leur maniere les connoiſſances qu'ils rapportoient de l'étranger, & cherchoient à paſſer pour les inventeurs de ce qu'ils avoient pillé à d'autres. Tels furent les Grecs, ils ne traduiſirent point les livres des nations chez leſquelles ils voyagerent ou qui devinrent leur conquête. Les provinces & les peuples ſubjugués par Alexandre, furent contraints d'adopter la langue Grecque; ainſi les livres des nations vaincues tomberent dans l'oubli, & les Grecs s'attribuerent tous les tréſors des connoiſſances humaines.

Quoique chez les Romains, qui s'appelloient eux-mêmes les diſciples des Grecs, les hommes qui formoient quelque prétention à la culture de l'eſprit, appriſſent la langue grecque, & n'euſſent par conſequent pas beſoin de traduction pour jouir des originaux; le deſir de tranſporter ſur leur théâtre les chefs-d'œuvres d'Euripide & de Menandre, les engagea à les traduire. Il paroît auſſi qu'ils s'eſſaierent ſur d'autres ouvrages, du moins un ancien Scoliaſte fait-il mention d'un illiade latin. Ciceron traduiſoit auſſi quelquefois avec ſuccès des paſſages des auteurs claſſiques Grecs, comme le prouve le peu de fragmens qui reſtent de ſa traduction du poëme d'Aratus, & qui font regretter que l'on n'ait pas conſervé celles qu'il avoit faites de Grec en latin, des fameuſes harangues de Démoſthenes & d'Echyne. Néanmoins il ne paroit pas qu'en général aucun écrivain Romain ſoit devenu célèbre comme traducteur, & l'on voit, au contraire, que leurs auteurs claſſiques traduiſoient plutôt pour s'exercer & pour leur plaiſir, que pour ſe faire un nom.

Les Arabes furent le premier peuple qui s'appliquerent avec zele à s'enrichir des productions Grecques au moyen de la traduction. Vainqueur des provinces Orientales de

la Grece, & trouvant que le peuple qu'il avoit ſoumis avoit plus de connoiſſance & de lumieres qu'ils n'en avoient eux-mêmes, ils chercherent à ſe les approprier, en traduiſant les meilleurs auteurs Grecs ſur la médecine & la philoſophie. Mais il paroit que leur zele, plus vif que ſuivi, s'éteignit avant d'avoir trouvé le tems de réunir les beaux-arts à l'utile ; du moins rien n'annonce qu'ils ſe ſoient haſardé à traduire des poëtes.

L'Empire Romain, après avoir ſubjugué tous les autres Empires, le fut à ſon tour. Il s'éleva ſur ſes ruines d'autres Etats & des langues nouvelles ; & dans le bouleverſement univerſel qu'occaſionna cette révolution, l'étude de l'ancienne littérature fut interrompue en Europe.

Les lettres & les arts ſont amis de la paix ; on ne les vit refleurir que très progreſſivement, lorſque l'ordre ſuccédant au cahos anarchique de la deſtruction, la vie & la propriété ne furent plus menacées. Mais les langues mixtes, mêlange du latin avec les divers idiômes des peuples barbares du nord & du midi, ne fourniſſant encore que peu d'écrits originaux, & tous les ouvrages qui traitoient de ſcience étant en latin juſqu'au ſeizieme ſiecle, la traduction devint auſſi néceſſaire qu'utile à la renaiſſance des lettres

& des ſciences. Comme tous les autres arts, celui-ci eut de foibles commencemens. Les meilleurs auteurs Grecs & latins furent obſcurcis & défigurés par les traducteurs François, Anglois, Allemands, Italiens du treizieme, quatorzieme, quinzieme & ſeizieme ſiecle; & les beautés des langues mortes furent long-tems perdues, parce que peu de traducteurs furent s'élever au-deſſus d'une traduction littérale, que pluſieurs d'entr'eux s'opiniâtrant même à traduire ainſi les poëtes, paroiſſoient avoir adopté pour principe que la traduction des vers ne peut avoir ni plus ni moins de lignes que l'original.

Cette exactitude ſervile & ce ridicule préjugé nuiſirent pendant long-tems aux progrès de l'art de la traduction; mais à meſure que la littérature ſe perfectionnoit, & que les nations de l'Europe s'approprioient réciproquement leurs productions, les traducteurs commencerent à s'appercevoir qu'il falloit, pour donner de l'agrément à leur ouvrage, traduire avec plus de liberté. Ils s'affranchirent donc des entraves d'une traduction littérale, & pluſieurs pouſſerent même juſqu'à la licence du commentaire, la liberté avec laquelle ils traduiſoient leurs originaux. Ces deux excès également nuiſibles, (parce qu'un attachement trop ſcrupuleux à la let-

tre détruit l'eſprit qui donne la vie, & parce que trop de liberté, en anéantiſſant les traits caractériſtiques de l'original, en font une copie infidele,) ont ſouvent leur ſource, le premier dans le beſoin de voiler ſous le maſque de la fidelité & l'appareil de la ſcience, le manque de goût & de génie, & le ſecond dans la neceſſité de ſuppléer par le génie & le goût, au manque de ſavoir ou à des connoiſſances trop ſuperficielles. Mais il exiſte un milieu entre ces deux manieres; c'eſt à le bien ſaiſir que conſiſte l'art de traduction, art très-difficile & point aſſez apprécié à ſa juſte valeur.

„ Quand il s'agit, dit Mr. Batteux, (1) „ de repréſenter dans une autre langue les „ choſes, les penſées, les expreſſions, les „ tours, les tons d'un ouvrage; les choſes „ telles qu'elles ſont, ſans rien ajouter ni „ retrancher, ni déplacer; les penſées dans „ leurs couleurs, leurs degrés, leurs nuan„ ces, les tours qui donnent le feu, l'eſprit, „ la vie au diſcours; les expreſſions naturel„ les, figurées, fortes, riches, gracieuſes, „ délicates, &c., & le tout d'après un mo„ dele qui commande durement, & qui veut „ qu'on lui obéiſſe d'un air aiſé; il faut,

(1) Cours de Belles-lettres, IIIeme. partie.

ſinon

» ſinon autant de génie, du moins autant » de goût pour *bien traduire* que pour com- » poſer. Peut être même en faut-il davan- » tage. L'auteur qui compoſe, conduit ſeu- » lement par une ſorte d'inſtinct toujours » libre, & par ſa matiere, qui lui préſente » des idées qu'il peut accepter ou rejetter à » ſon gré, eſt maître abſolu de ſes penſées, » de ſes expreſſions. Si la penſée ne lui con- » vient pas, ou ſi l'expreſſion ne convient » pas à ſa penſée, il peut rejetter l'une & » l'autre. Le traducteur n'eſt maître de rien, » il eſt obligé de ſuivre par tout ſon Au- » teur, de ſe plier à toutes les variations » avec une ſoupleſſe infinie : qu'on en juge » par la variété de tout ce qui ſe trouve » néceſſairement dans un même genre.... Pour » rendre ces degrés, il faut d'abord les avoir » bien ſentis, enſuite maîtriſer à un point » peu commun la langue que l'on veut en- » richir de dépouilles étrangères. Quelle idée » donc ne doit-on pas avoir d'une traduc- » tion faite avec ſuccès ? "

Rien n'eſt plus partagé que ne le ſont les opinions ſur les devoirs d'un Traducteur & celles de l'eſpece de mérite que doit avoir une traduction.

Pour être généralement goûtée des amateurs de lectures utiles & agréables, il faut

que le traducteur ſe mette, autant que poſſible, à la place de ſon Auteur, qu'il ſe rempliſſe de ſon eſprit, qu'il lui donne l'expreſſion qu'il auroit eue s'il avoit écrit dans la langue dans laquelle on le traduit, qu'il lui conſerve enfin ſa reſſemblance.

» La traduction, dit le célebre Dryden, » eſt une eſpece de deſſin d'après nature; la » reſſemblance doit s'y trouver, mais elle » peut y être en bien ou en mal". Pour obtenir la premiere, le traducteur peut ſans doute, non ſeulement corriger & embellir ſon original, mais on lui reprocheroit même comme une négligence d'y laiſſer des incorrections.

Les ſavants, plus curieux, plus ſcrutateurs que les gens du monde, & qui veulent retrouver dans une traduction, non-ſeulement le caractere de l'écrivain original, mais le génie de ſa langue, la production d'un tel pays, le monument d'un tel âge, font un crime aux traducteurs de ne pas reſpecter juſqu'aux fautes, qui annoncent, ſelon eux, le climat & le goût du terroir, de la production qu'ils introduiſent dans leur pays.

Quelque difficile qu'il ſoit de ſatisfaire également l'amateur & le ſavant, il nous paroit certain que le premier devoir du traducteur eſt d'entrer en ſociété de penſée avec ſon

Auteur & de ſaiſir premierement le caractere qui le diſtingue de tout écrivain du même genre. Car de même qu'il exiſte une très-grande différence entre le genre de douceur du ſucre & du miel, deux Auteurs également profonds, énergiques ou gracieux, écrivant ſur le même ſujet, ont néanmoins des nuances caractériſtiques, des teintes faciles à ſaiſir par un tact connoiſſeur, & qui doivent ſe retrouver dans la traduction lorſque, ſoit par la nature, ſoit par l'étude, il regne entre le génie de l'Auteur & du Traducteur une analogie qui ne laiſſe au premier que l'avantage de la création.

Mais on ne peut nier non plus que le ſuccès de la traduction ne tienne auſſi plus ou moins à l'analogie qu'ont entr'elles les deux langues; & c'eſt la raiſon pour laquelle un original allemand perd moins en anglois & l'anglois en allemand, qu'ils ne perdent l'un & l'autre en François, dont le génie & la conſtruction different ſi eſſentiellement des deux premieres langues.

Ce n'eſt donc point aſſez, comme on paroit le croire, de comprendre deux langues pour les traduire l'une dans l'autre, il faut encore être en état d'en ſaiſir tous les rapports, d'en ſentir toutes les fineſſes, d'en apprécier tous les équivalens. Ce qui le prouve,

c'eſt que les ouvrages qui ne ſont que penſées ſont faciles à traduire en toutes langues, mais que du moment que le caractere de la penſée tient à l'expreſſion, la traduction en devient épineuſe. Souvent ce qu'il y a de plus difficile à imiter n'eſt pas ce qui, dans le premier apperçu, ſemble exiger le plus d'effort. Ainſi par exemple, le ſtyle noble, élevé ſe traduit en toutes langues, tandis que rien n'eſt plus difficile à rendre que le délicat, le léger, le ſimple & le naïf. La raiſon en eſt, que toutes les langues ont les couleurs entieres de l'expreſſion, & qu'elles n'ont pas toutes les mêmes nuances. Ces nuances, qui tiennent au local, au caractere, aux mœurs nationales ou au langage de la ſociété, exigent une infinité de connoiſſances chez le traducteur, connoiſſances qui ne ſuffiſent pas encore, s'il n'a acquis par l'habitude la facilité de ployer à ſon gré la langue dans laquelle il écrit, de l'enrichir au beſoin d'expreſſions nouvelles, d'ajouter à ſa force, à ſon énergie, à ſa nobleſſe ou à ſes graces, en conſervant néanmoins le génie qui la diſtingue des autres langues. De maniere qu'on peut dire, ſans trop avancer, que pour être un parfait traducteur, il faut avoir les qualités néceſſaires à un bon écrivain.

Gardez-vous bien du mot à mot ;
Horace & le goût le renie :
Tout pedant traduit comme un ſot ;
C'eſt la grace, c'eſt l'harmonie,
Les images, la paſſion,
Non le mot, mais l'expreſſion
Que doit rendre un libre genie.
Le plus fidele traducteur
Eſt celui qui ſemble moins l'être ;
Qui ſuit pas à pas ſon Auteur
N'eſt qu'un valet qui ſuit ſon maître.

NÉCROLOGIE ETRANGERE.

Eſquiſſe biographique d'Edmund Burke.

CET homme célèbre, qui fut enlevé à l'Angleterre au mois de Juin 1797, étoit Irlandois : né l'année 1729, dans le voiſinage de Carlow, dans la province de Leinſter, quoiqu'il fut iſſu de parens catholiques, il avoit été élevé dans la religion proteſtante par un inſtituteur Quaquer. Il fit ſes études à Dublin, où il prit ſes degrés l'année 1749. Rien n'annonçoit dans ſa jeuneſſe ce qu'il deviendroit un jour ; il étoit deſtiné au barreau, mais lorſque le marquis de Bukinkam entra au miniſtere en 1765, Burke devint ſon ſecretaire. Ils ſe retirerent l'un & l'autre en

1766, avec le plus grand deſintéreſſement, & Mr. Burke travailla alors avec Dodsley à un ouvrage périodique dont il redigeoit la partie hiſtorique. Entré au parlement en même tems que Mr. Fox en 1768, Mr. Burke parla pour la premiere fois contre Mr. Fox, mais bientôt après ils devinrent amis, & Burke fut un membre zèlé du parti de l'oppoſition, juſqu'au moment où la révolution Françaiſe, dont il etoit l'adverſaire le plus décidé, l'ayant fait changer de ſentimens, il ſe rangea dans le parti miniſtériel.

En qualité d'écrivain, Mr. Burke a de grands droits à la célébrité ; ſes principaux ouvrages ſont, *Hiſtory of the European colonies in America*, ouvrage dont l'abbé Raynal s'eſt beaucoup ſervi. *Eſſay on the ſublime and beautiſull. Vindication of natural ſociety. The letters to the Sheriffs of Briſtol. The conſidera ions on the cauſes of the preſent Diſconten s. Reflе ions on the French revolution.*

Comme orateur, il fut ſans aucun doute l'homme le plus éloquent de ſon tems. Sa maniere étoit hardie, imperieuſe, ſon langage choiſi, harmonieux, ſes metaphores pures & claſſiques ; mais ſes ennemis lui t ouvoient le langage ampoulé. Conſidere ſous l'aſpect d homme prive, Mr. Burke meritoit tous les éloges dus a un bon mari, à un

pere tendre, à un excellent maître, enfin à un ami très-chaud. Mais en lui rendant cette juſtice, on ne peut nier qu'il ne fut vindicatif avec ſes ennemis. Il avoit le goût des beaux-arts & fut leur protecteur dans toutes les occaſions.

Extrait des feuilles anglo'ſes.

Notice biographique de Roberts Burns, payſan poëte.

ROBERTS Burns, connu dans toute l'Ecoſſe ſous le nom du laboureur d'Ayrshire, & en Angleterre ſous celui du païſan poëte, etoit né à Ayrshire, un des comtés occidental de l'Ecoſſe. Quoique ſon pere fût un ſimple manouvrier, il put cependant envoyer ſon fils à l'école de la Paroiſſe, où celui-ci reçut l'inſtruction ordinaire pour lire & écrire. Il fit de tels progrès qu'on fut tenté de le vouer à quelqu'un des arts libéraux; mais la grande pauvreté de ſon pere le força à le retirer de l'école, pour l'employer à la charrue ou à la garde des troupeaux.

Les écoles de paroiſſes, par leſquelles plus d'un génie ſe découvrent, qui ſeroient ſan elles reſtes enſevelis dans la pouſſiere, ſont au nombre des inſtitutions bienfaiſantes dont la

grande-Bretagne peut ſe glorifier; & cet établiſſement n'a peut être nulle part, dans les trois royaumes, autant de conſiſtance & d'uniformité qu'en Ecoſſe; chaque Paroiſſe y a ſon maître d'école; & pour une ſomme qui, en tout & par-tout, ne paſſe pas vingt liv. ſterl., il apprend aux enfans à lire, écrire, l'arithmétique, la tenue des livres, enfin le latin & le Grec.

Ces maîtres d'école ont d'ordinaire étudié la philoſophie ou la théologie, de façon que ces établiſſemens, outre l'utilité générale, ont encore celle de ſervir de baſe aux études de ceux qui ſe deſtinent à l'état eccléſiaſtique. Le prix des leçons eſt ſi bas, que quelque pauvre que ſoit un pere de famille, il trouve les moyens de donner a ſes enfans une éducation ſemblable à celle que reçut le jeune Burns.

Le plus ſouvent un jeune payſan Ecoſſois, après avoir été à la charrue au printems, ou après avoir gardé l'été les troupeaux, revient quelques mois à la maiſon, pour continuer avec zele ſes leçons à l'école de la Paroiſſe.

Ce fut ainſi que ſe paſſa la premiere jeuneſſe de Burns, juſqu'à-ce que ſon ame s'ouvrit aux charmes des arts & des ſciences, qu'il prit la paſſion des livres, & qu'il ſe

ſentit pénétré de ſes lectures. Elles décide-rent du reſte de ſa vie. Bientôt il conſidéra la nature en obſervateur, & ce doux en-thouſiaſme qu'elle inſpire aux ames ſenſibles, lui fit découvrir les plus ſublimes beautés, là où le payſan ordinaire ne voit que l'eau, la terre, l'air, les animaux ou les plantes.

Ce qui peut-être contribua plus encore à lui donner le goût de la poëſie & l'envie de s'eſſayer, ce fut la piété & la dévotion ſi dominantes chez les payſans Ecoſſois, qu'ils ont encore l'habitude de faire apprendre par cœur à leurs enfans les Pſaumes de David, mis en vers à l'uſage de leurs égliſes. Tous les matins & tous les ſoirs, chaque famille raſſemblée chante ſolemnellement ces pſaumes. On lit un chapitre de la bible, & des oraiſons éjaculatoires, impromptues, montent au ciel. Par ces dévotions journalieres, nos ſaints livres ſont ſans ceſſe préſents à l'eſprit de ces payſans, & il n'eſt point impoſſible que des étincelles de génie encore étouffées, ne s'allument par le feu poëtique & la richeſſe de ces divers écrits, qui contiennent preſque tout ce que le récit peut avoir d'intéreſſant, la deſcription de pittoreſque, & qui ſont auſſi touchans que ſublimes par le caractere & le ſentiment.

Dans les chanſons en ancien Anglois, le

plus fameux faiſeurs de romances ſont toujours ſuppoſés être du nord de l'Angleterre, tandis que dans celles en ancien Ecoſſois, la patrie de leur barde favori eſt toujours au ſud de l'Ecoſſe; la raiſon en eſt, que les hymnes & les chants Anglo-Saxons, exclus du nord de l'Ecoſſe, où dominoit l'ancien Celtique, & bannis du ſud de l'Angleterre par l'invaſion des Normands, ſe retrouverent dans un diſtrict déterminant les frontieres de l'Angleterre au nord & de l'Ecoſſe au ſud : il n'eſt point rare dans cette contrée, d'entendre chanter les meilleures de ces balladés par des femmes & des filles villageoiſes, & de voir les payſans jeunes & vieux, les écouter avec l'air du raviſſement : leur mélodie ſimple & ſolemnelle, le ſentiment de curioſité & de reſpect qu'inſpire l'idée de leur haute antiquité, les complaintes tendres & déchirantes qu'elles expriment quelquefois, les brillantes actions de la chevalerie qu'elle ſolemniſe, les apparitions des démons, des eſprits, des enchanteurs, ces mœurs primordiales qu'elles retracent, l'ancien mais pittoreſque langage dans lequel elles ſont habillées; leur donne une puiſſance magique pour enflammer toutes les imaginations, pour charmer tous les cœurs; & ces ballades agiſſoient ſur l'ame de Burns,

comme un doux zéphire qui, en agitant légérement les cordes d'une harpe acolienne, produiroit la plus douce & la plus tendre mélodie.

On connoiſſoit auſſi généralement en Ecoſſe le *gentle Schepherd* & les autres poëmes *d'Alan Ramſay*. Burns les eut de bonne heure entre les mains; les eloges qu'on leur donnoit enflammèrent ſon émulation, & ces poeſies lui fournirent un fonds de phraſes poëtiques & d'exemples de verſification.

Le magaſin de Rudimans, publié chaque ſemaine, qui parut alors, obtint un très-grand ſuccès & debit, par les pieces originales de ſa correſpondance. Burns y lût avant tout, les poëſies de Robert Ferguſſon, écrites en dialecte Ecoſſois & remplies de mérite poëtique. Outre cela, les Saiſons de Thompſon, le Sépulcre de Blair, la célèbre Elégie de Gray, le Paradis perdu de Milton, & vraiſemblablement *les Miniſtrels de Beatties*, étoient ſi univerſellement connus & lus de tous les amis de Burns, qu'avec une auſſi grande curioſité que l'etoit ſa ſienne, pour tous les ouvrages de poëſie, il eſt très-apparent qu'il chércha & qu'il put ſe procurer ces ouvrages.

Avec de tels ſecours, & dans de telles circonſtances, Burns devint peu à peu un poëte: ainſi on ne peut pas le mettre au rang de

ces enfans merveilleux de la nature, qui en ſuivant un inſtinct mal compris, commencent à écrire & rimer, & qui par cet eſſor précipité ne parviennent jamais à la perfection. Burns s'étoit au contraire familiariſé dès long-tems (comme nous l'avons vu) avec quelqu'un de ſes poëtes favoris. La contemplation & la jouiſſance d'une belle nature, majeſtueuſement agreſte, moitié ſauvage & moitié cultivée, avoit élevé ſon ame. Bon obſervateur des hommes, il ſaiſiſſoit également les traits vigoureux & dominans comme les traits fins & peu marqué du caractere humain; un tact délicat lui faiſoit diſtinguer le noble & le grand, d'avec ce qui étoit bas, ridicule ou commun : ſon eſprit s'étoit mûri & orné de toutes les connoiſſances qu'il avoit pu acquerir : & plus qu'aucun autre écrivain Ecoſſois, il s'étoit rendu le maître de ſa langue, long-tems avant qu'il ſe permiſſe d'imaginer qu'il ſurpaſſeroit un jour Ramſay & Ferguſſon.

Outre ſon penchant à l'étude, ſon caractere l'appelloit à ſortir du cercle où il étoit placé, dès ſes premieres années; il voyoit avec répugnance & dégoût tout ce qui étoit bas & commun dans les mœurs, les inclinations & les occupations des payſans entre leſquels il vivoit. Il étoit mécontent des ou-

vrages auxquels il ſe voyoit condamné, & du peu de bénéfice qu'il en retiroit. Il enviоit les riches & les grands, quoiqu'il les mépriſât, & que ſon amour-propre lui perſuadât qu'il y avoit une ſorte d'injuſtice à l'inégalité extérieure que la Providence avoit mis dans leur partage.

Ces ſentimens lui inſpirerent l'idée très-commune chez les jeunes Ecoſſois, de paſſer en Amérique ou aux grandes Indes, pour y chercher fortune. Mais il paroît que cette idée fut paſſagere, & que l'amour & l'amitié lui firent oublier ce projet, auquel ſuccéda un vif deſir d'être admis dans l'ordre des Franc-Maçons, & il parvint à faire connoiſſance avec pluſieurs membres de quelques loges du voiſinage. Entre ces nouveaux amis, qui apprécierent mieux ſon eſprit que ne le faiſoient ſes camarades payſans, il y en avoit qui profeſſoient les principes légers & irreligieux ſi à la mode de nos jours; ils entraînerent Burns dans leur joieuſe bachanale, & ne craignirent pas d'aiguillonner ſon talent, en l'employant ſur des objets dont ils ſe moquoient extérieurement comme de chimere, & dont le doute ſeul de leur réalité les rempliſſoit intérieurement de terreur. Les bons principes qu'avoit reçus Burns dans ſon éducation, & la juſteſſe de ſon eſprit, le pré-

ſerverent quelque tems de leur ſophiſme, mais malheureuſement il n'y reſiſta pas toujours. Epris d'une belle villageoiſe, ſon amour pour elle eut au commencement tous les caracteres de pureté, de ſimplicité, de tendreſſe que peignent ſes idylles; & lorſque dans la ſuite ſa paſſion l'entraîna plus loin, ſa tendreſſe & ſon honnêteté l'engagerent à réparer par l'hymen les torts de l'amour.

L'attention du public commençoit à ſe fixer ſur Burns comme poëte; une chanſon de Franc-maçon, une épigramme, une épitre en vers à un ami, & qu'il avoit limée avec ſuccès, lui avoient appris à connoître ſes forces, & lui donnerent le courage de ſe haſarder à des objets plus difficiles.

On retrouve en Ecoſſe, à la fête annuelle de la Touſſaint, les ſuperſtitions barbares du Paganiſme qui, mêlées aux idées de l'ancien catholiciſme, ſe ſont amalgamées depuis un nombre immémorial d'années, dans l'ame des payſans Ecoſſois; notre payſan poëte les connoiſſoit toutes, elles avoient fait ſur ſon imagination & ſur ſon eſprit la plus profonde, la plus ineffaçable impreſſion. Il chercha à exprimer en vers ce qu'il ſentoit ſi vivement, que ſon ame en étoit enflammée; & il produiſit ſa *Nuit du Sandi*, poëme qui eſt le véritable épanchement d'un génie original, qui

retracera à jamais le ſouvenir des antiques & ſinguliers uſages de ces contrées, les plaiſirs ſimples, l'amour honnête, la ſincere amitié de ces hommes de la bonne nature, ainſi que leurs mœurs & leurs occupations villageoiſes. Ce poëme eſt écrit dans un dialecte dont on ſent encore toute la force, & qui par ſon antiquité & ſon caractere, étoit le plus propre à donner de la dignité à la poëſie. Les images, les tournures, les ſentimens, quoique toujours dans la plus vraie nature, ſont d'un intérêt & d'une expreſſion irréſiſtibles; les railleries en vogue parmi les payſans, la copie plaiſante & naïve de leur caractere, les traits de ſuperſtitions & cette manie d'un merveilleux qui les étonnent & les effrayent; enfin les images touchantes de la religion ſimple, pure, mais relevée, ſublime & ſi chere aux cœurs de ces hommes non encore corrompus : voilà les objets repréſentés par Burns dans ce poëme, avec le burin magique du génie, & avec le coloris du pinceau le plus chaud & le plus riche. Cette production entraîna tous les ſuffrages, enthouſiaſma toutes les claſſes & tous les ages. Je me trouvois, dit l'auteur de cette notice, à Galleopay aux environs d'Ayrshire, & je me rappelle que les garçons laboureurs & les filles de la campagne, con-

tribuoient avec plaiſir du petit gage (qui devoit leur fournir le néceſſaire en vêtement) pour former la ſomme que coutoit l'ouvrage de Burns. Un habitant d'Ayrshire en avoit donné un exemplaire à un de mes amis, mon voiſin. Il me le prêta comme un livre étincellant du plus extraordinaire génie poëtique; je le pris, plus pour ne pas deſobliger mon ami que par curioſité, ou par attente d'y trouver ce qu'on m'annonçoit. Un payſan, lui diſois-je avec un mépris incrédule ! C'étoit un ſamedi qu'il me prêta ce livre, je l'ouvris par haſard en me deshabillant pour me coucher, & je ne le fermai qu'à l'aube du jour, & après l'avoir lu d'un bout à l'autre.

Ex illo corydon, corydon eſt tempore nobis!

La ſuite à un autre numero.

(*Extrait des feuilles angloiſes.*)

Sur le mot Vandalisme.

Mr. Meyer de Hambourg a publié, il y a peu de temps, un voyage en France, intitulé : *Fragmente aus Paris, in vierten jahr der Franzoſiſchen Republik* : c'eſt-à-dire, *Fragmens écrits de Paris, l'an 4 de la république Françoiſe.*

çoiſe. En y parlant de la deſtruction des chef-d'œuvres de l'art, du tems de la terreur, il s'eſt auſſi ſervi du mot *vandaliſme*, conſacré en France pour déſigner ce genre d'excès, & que le repreſentant Gregoire ſurtout a introduit par ſon *rapport ſur les deſtructions opérées par le vandaliſme & ſur les moyens de les reprimer, du* 14 *fructidor, l'an* 2 *de la République.*

Mr. Meyer a fait inſérer depuis, dans le journal littéraire de Jena, des réflexions ſur l'abus du mot *vandaliſme*, dont voici à peu-près la ſubſtance : „ Cette expreſſion n'eſt pas propre du tout à exprimer ce qu'on veut déſigner; elle n'eſt fondée que ſur une tradition vague & ſans fondement".

„ Sans doute les peuples Allemands, qui inondèrent l'Italie dans le cinquieme ſiecle; & nommément auſſi les Vandales, y exercerent ſous le bouclier d'airain du conquérant, le pillage & des exactions. Je ne tacherai point d'excuſer cette barbarie par le caractere du ſiecle & de ces peuples tous guerriers, ou par l'exemple d'autres peuples des tems modernes."

„ Je ſoutiens au contraire, que les *Vandales* n'ont jamais commis les crimes dont cette nouvelle dénomination, créée par les ſavans de la France, parait les accuſer. Ja-

mais ils n'ont anéanti en Italie des monumens de l'art, ſur-tout ceux qui, reſpectés par tant de ſiecles, ſemblent appartenir également aux ſiecles futurs. Jamais dans l'Italie *conquiſe* ce peuple n'a commis les excès que des hordes de barbares, guidés par l'ignorance brutale, le fanatiſme politique, l'interêt particulier, la cupidité & l'avarice ont commis en 1793 & 1794, dans *leur propre patrie.* Jamais ils n'y ont mutilé & détruit des ſtatues & des monumens antiques ou modernes, ou dérobé des livres précieux & des manuſcrits rares, pour les diſſiper à vil prix ou pour les anéantir; ils n'ont pas refondu des cabinets entiers de médailles antiques & modernes; ils n'ont pas volé des cabinets précieux de pierres gravées; ils n'ont pas mis en pieces des chef-d'œuvres méchaniques; ils n'ont pas coupé & brûlé des tableaux: bien loin de cela, les Vandales ſe montroient connoiſſeurs & amateurs des monumens de l'art. Le Vandale *Genſeric* ne fit autre choſe que ce que *Buonaparte* vient de faire. Vainqueur de Rome, il vengea la Grèce, pillée autrefois par les Romains, en faiſant tranſporter une cargaiſon de ſtatues à Carthage. Ce ne fut pas ſa faute ſi un vaiſſeau rempli de ſtatues coula à fond dans la tra-

verſée. Buonaparte plus prévoyant, les a fait amener en France par terre".

„ Celui qui bleſſe la main d'un artiſte habile doit ſouffrir une punition quatre fois plus forte que s'il n'avoit bleſſé que la main de l'écolier. Telle fut une des lois de ces Vandales; & cette loi ne prouve-t-elle pas la délicateſſe de ſentiment de ce peuple qu'on déſigne par le nom de barbares? Voyez le droit de l'excellent (*das Recht des vortreflichen*) dans la république des lettres (*gelechrten Republik*) de Klopſtock."

„ Il me paroit donc prouvé que le nom de vandaliſme, donné aux excès ultra-révolutionaires des Français, eſt une véritable injure faite à la mémoire des Vandales. Dans la traduction françaiſe de mon voyage, que Mr. Dumouriez fait ſous mes yeux, j'ai changé les paſſages qui ſe rapportent à cet objet, & j'y joindrai même quelques réflexions pour engager les auteurs à reſpecter davantage la juſteſſe dans les dénominations qu'ils jugent à propos de créer".

(*Article extrait du journal littéraire de Jena.*)

LITTERATURE ALLEMANDE.

Allgemeine geſchichte de Kultur und Litteratur des neuern Europa, von Johann Gottfried Eichhorn, ſter band. Gottingen groſs in-8., ou

Hiſtoire univerſelle de la culture de l'eſprit humain & de la litterature de l'Europe moderne, par Jean Godefroi Eichhorn, premier vol. grand in-8. prix un ecu.

Ce volume eſt le commencement d'une entrepriſe annoncée il y a deux ans, par des ſavans Allemands & attendue avec impatience de tous ceux qui ſentoient l'utilité & même la néceſſité de trouver raſſemblé dans un ſeul ouvrage, le tableau hiſtorique littéraire complet des progrès, des découvertes, des inventions de l'eſprit humain, ainſi que celui de la marche des ſciences & des arts depuis leur renaiſſance juſqu'à nous.

L'idée primitive de cette entrepriſe auſſi conſidérable que difficile, eſt dûe à Mr. le conſeiller Eichhorn de Göttingen, ſavant diſtingué par ſes talens, ſes lumieres, ſon érudition, & déjà avantageuſement connu par ſes écrits, ſon activité & ſon zele pour

l'avancement des ſciences. Il s'eſt mis à la tête des ſavans qui coopéreront avec lui à l'exécution de cet ouvrage dont il ſera l'editeur.

Pour éviter toute confuſion dans l'exécution de ce vaſte plan, & pour conſerver une certaine liaiſon dans les limites aſſignées à chaque coopérateur, il ne falloit pas eſſaier une diviſion nouvelle des ſciences, mais plutot conſerver la diviſion connue. D'après ce principe, l'ouvrage ſera diviſé en onze parties: 1°. l'hiſtoire univerſelle de la culture morale & de la littérature, article qui ſervira d'introduction : 2°. l'hiſtoire des beaux-arts, 3°. des belles-lettres, 4°. de la philologie, 5°. de l'hiſtoire, 6°. de la philoſophie, 7°. des mathématiques, 8°. de la phyſique générale & particuliere dans toutes ſes acceptions & ſes rapports, 9°. de la médecine, 10°. de la juriſprudence, 11°. & dernier, de la theologie.

Par la ſimplicité de cette diviſion, qui répond au but de l'ouvrage, les coopérateurs peuvent travailler leur partie ſans être dans la dépendance l'un de l'autre, & chaque partie peut être plutôt prête, pour completter l'ouvrage commencé dans ce premier volume que nous annonçons, & dont il pa-

raitra chaque trimeſtre environ quatre alphabets.

C'eſt Mr. Eichhorn qui s'eſt chargé de la premiere partie ſervant d'introduction à l'ouvrage, & qui preſente le tableau général de l'état de la culture morale en Europe, des cauſes qui occaſionnerent ſon engourdiſſement pendant le moyen âge, & de celles qui amenerent la renaiſſance des lettres, des ſciences & des arts. Un ſujet auſſi vaſte ne pouvoit tomber en de meilleures mains, & l'on voit déjà dans le premier volume, qui contient l'hiſtoire de la premiere période de la culture moderne de l'eſprit humain, depuis le commencement du onzieme juſqu'à la moitié du quinzieme ſiecle, que l'Auteur joint à une profonde érudition une maniere agréable, qui rend ce volume auſſi intéreſſant pour l'amateur que pour le ſavant.

Il eſt à deſirer que cette entrepriſe s'acheve; & dès que la partie dont s'eſt chargé Mr. Eichhorn ſera complette, nous nous empreſſerons d'en rendre un compte detaillé à nos lecteurs.

LITTERATURE ANGLOISE.

The miſterious Mother, a tragedie. *La Mere myſtérieuſe, tragédie.*

En donnant à nos lecteurs la notice biographique de Mr. Walpole, comte d'Oxford, nous avons parlé de cette piece, dont la premiere édition ſe fit dans ſa propre imprimerie, & uniquement pour en diſtribuer un petit nombre d'exemplaires entre ſes amis. On eſpéroit en 1781 que cette piece ſeroit publiée, mais le poëte n'en donna que quelques fragmens; & par modeſtie & défiance de lui-même, il s'oppoſa à la publication. Ce n'a été que l'année paſſée que cette piece a été complettement publiée & miſe en vente. Actuellement les divers rewiews l'annoncent à l'envi comme une de ces productions rares que le génie a ſcellé du ſceau de l'immortalité. Non-ſeulement les journaliſtes Anglois comparent & égalent cette piece à l'Œdipe de Sophocle, mais ils la jugent même ſupérieure à ce chef-d'œuvre, parce qu'avec des mérites communs, Mr. Walpole en a un de plus, celui d'avoir ſu animer l'action (toujours trop ſimple chez

le tragique Grec) en compliquant artiſte-ment ſon intrigue & en introduiſant dans ſa piece une tres-grande variété de caracte-res. L'action ſe paſſe dans le château de Narbonne, habité par une comteſſe vieille douairiere, que ſa bienfaiſance, ſon rare ju-gement, ſon excellent cœur ont rendue cé-lebre : elle pratique ſans hypocriſie la dévo-tion la plus ſoutenue ; & tout le tems de ſon veuvage a été employé à ſoulager l'humanité pauvre & ſouffrante. Elle a eeve Adelaïde, jeune orpheline, qu'elle a placé dans un cou-vent à Narbonne. En ſoignant avec zele les biens & les intérêts de ſon fils Edmund, qui a embraſſé l'état militaire, en lui marquant la tendreſſe la plus maternelle, & en lui four-niſſant avec profuſion tout ce dont il a be-ſoin, elle le tient éloigné d'elle & lui a in-terdit la maiſon paternelle. Cette ſingula-rité, le myſtere dont la comt ſſe l'enveloppe, excite la curioſité de ſon fils ; il ſe rend in-cognito à Narbonne, avec un ami nommé Florian, dans l'in ention d' pprofondir les raiſons de la condui e de ſa mere avec lui. Arrivé à Narbonne il voit, il aime Adelaide & demande ſa main : la comteſſe eſt av rtie de la recherche qu'on fait de ſa pupil, & croyant que le parti qui ſe préſente eſt Florian, elle favoriſe cette union. Bénédict, un moine qui

joue un grand rôle dans la piece, bénit le mariage, après lequel la comteſſe rencontre Edmund, qu'elle ignoroit être à Narbonne, & apprend que c'eſt lui qui eſt l'époux d'Adelaïde. Le delire de la ſurpriſe & du déſeſpoir où la met cette nouvelle, lui fait trahir ſon affreux ſecret. Adelaïde eſt ſa fille, dont Edmund eſt le pere. Ce peu de mots terminés elle ſe tue; Adelaïde fuit au couvent, Edmund retourne à ſon régiment.

La ſcene entre la comteſſe, Bénedict & Edmund, eſt dans toute ſa durée une des plus pathétiques & des plus belles des drames modernes & remplie de paſſages déchirans. Peut-être le poëte a-t-il paſſé la vraiſemblance dans le degré de méchanceté qu'il donne au caractere du moine Bénedict. Mais à tout autre égard, cette piece a un ſi grand degré de perfection qu'elle peut (diſent les journaliſtes Anglois) le diſputer aux meilleurs drames modernes, & qu'elle a prouvé de nouveau au public Anglois, comme il l'a vu par Caton d'Adiſſon & par la traduction d'Iphigénie, qu'il eſt poſſible de réunir toute la force du génie avec les charmes modeſtes de l'art.

Cette piece, ſelon les mêmes journaliſtes, ſe mettroit facilement au théâtre, où elle produiroit le plus grand effet.

(*Extrait des feuilles angloiſes.*)

SOLILOQUE (*a*) D'ABRAHAM,

Après qu'il a reçu l'ordre de tuer son fils. Traduit, ou plutôt imité de l'Anglais, de Henri Wotton.

ABRAHAM, de ton Dieu seroit-ce bien la voix?
Ou prompt à te créer une peine future,
Veux-tu donc du sommeil seconder l'imposture?
— Dieu m'a parlé, c'est lui : puis-je bien cette fois,
Par un lâche motif, ne le point reconnoître?
Suis-je donc si peu fait à la voix de mon maître?
Sept fois, sept fois déjà, dans ce séjour de pleurs,
La voix de l'Eternel à moi s'est fait entendre :
Quand, daignant m'appeller dans un âge encor tendre,
Il arracha mon ame à mes tristes erreurs,
Et de la vérité lui montra la lumière;
Quand sur mes ennemis déployant sa colère,
Il daigna dans ces lieux couronner ma valeur
Et décorer mon front des palmes de la gloire;
Quand, à mille bienfaits si chers à ma mémoire,
Il joignit même un fils pour charmer mes vieux ans;
Prompt à dire aux échos sa rare bienfaisance,
Je pus suffire à peine à ma reconnoissance.
Où sont donc de mon cœur ces anciens sentimens?

(*a*) Ce morceau, dans la langue originale, est écrit en prose; mais le sujet nous a paru si grand & si sentimental, que nous l'avons jugé digne d'un si noble langage & susceptible des mouvemens les plus pathétiques.

Je dois offrir mon fils ſur un bûcher de flamme,
Et le doute ſoudain s'empare de mon ame.
C'eſt trop par des délais me rendre criminel;
Dieu commande : il ſuffit. J'étouffe la nature:
Je n'écouterai plus ſon dangereux murmure.
Fus-tu cent fois plus cher à mon cœur paternel,
Iſaac; tu mourras dès l'aube de ton âge?
Peut-être en ce moment tu te peins mon image;
Tu crois être preſſé de mes bras careſſans?
Ah! mon fils, tu ſais peu quel ſort je te deſtine.
Tu m'adores..... & moi, je vis pour ta ruine.
Entends-tu de la mort les funèbres accens?
Non, tu dors. Pauvre enfant! .... mon fils, ma voix t'appelle:
Il me faut ſans retard manifeſter ton zèle.
Arrache-toi, mon fils, aux douceurs du ſommeil.
De ton pere aujourd'hui Dieu veut un ſacrifice:
Au retour de l'aurore il faut qu'il s'accompliſſe.
De tous mes ſerviteurs cours hâter le réveil.
Obſerve le moment où repliant ſes voiles,
La nuit va dans ſa fuite entraîner les étoiles.
La lune, en déclinant, guide déjà ſon char;
Et l'aurore dans peu, des mortels deſirée,
Va ſemer les rubis ſur ſa route empourprée;
Que tout ſoit prêt alors pour partir ſans retard.
Pour moi, je vais ſortir, & ſeul avec moi même,
M'entretenir de Dieu, de ſa grandeur ſuprême.
— Vous qu'un ordre éternel fait agir & mouvoir,
Aſtres pleins de clarté que l'œil ravi contemple,
D'obeir au Très-Haut vous me donnez l'exemple.
Oui, le ciel eſt un livre ou je lis mon devoir.
Je ne balance plus.... ou vais-je? je m'egare!...

Je frissonne.... ô mon Dieu ! vous n'êtes point barbare ; ...
Vous haïssez le sang ; celui du juste Abel
Attira sur Caïn votre prompte justice.
— Il est vrai, mais poussé par sa noire malice,
Caïn plongea ses mains dans le sang fraternel.
Mais moi, Dieu m'a parlé : sa voix s'est fait entendre.....
— Affreux commandement que je ne puis comprendre !
Quand Dieu de sa fureur eut épuisé les flots
Et du globe inondé la coupable etendue ;
Nos pères ont transmis, (& la foi leur est dûe ;)
Qu'au tiers du second mois ayant seché les eaux,
Le décret émana de sa bouche divine :
„ L'assassin perira d'une main assassine ".
Et Dieu m'auroit prescrit un sacrifice humain ?
Le croire est un forfait ; le crime est toujours crime :
Dieu même ne sauroit le rendre légitime.
De mort dans sa justice il frapperoit ma main :
Sachons mieux l'honorer.... quoi ? je suis un rebelle !
Je crois aveuglement ma raison criminelle ?
Que de prétextes vains ! que de lâches detours !
— L'Eternel, ô mon fils ! est l'auteur de ton être ;
Tu n'es à moi qu'en prêt, & Dieu seul est ton maître.
Sois donc à lui, sois à lui pour toujours ;
Allons : c'est trop long tems disputer la victime.
Mourir pour Dieu, mon fils, est un honneur sublime.
Meurs donc : — mais si tu meurs frappé dès ton printemps,
Comment pourra sur toi s'accomplir sa promesse ?
Mon esprit confondu se perd, je le confesse.
D'où sortiront enfin ces nombreux descendans ?

— Dieu, s'il le veut, d'Iſaac peut feconder la cendre :
De ſon ſouffle puiſſant ma foi doit tout attendre.
Par lui Sara conçut dans l'hyver de ſes ans.
Qu'il parle ; & d'un ſeul mot diſſipant les obſtacles,
Sa bonté peut encore éclater en miracles,
Et du ſein de Sara tirer d'autres enfans.
Je me rends ; c'en eſt fait. Obéir eſt ma gloire,
Le devoir à la fin remporte la victoire.
Eſt ce à moi de peſer l'ordre de l'Eternel ?
Non. Le ſang d'Iſaac coulera ſur l'autel.....
Mais que dis je ? grand Dieu ! cette main défaillante
Peut-être malgré moi, trahiroit votre attente ;....
Un bras jeune & plus ſûr mille fois mieux que moi
Remplira ſans pâlir ce ſanglant miniſtere.
Pardonnez, ô mon Dieu ! pardonnez : je ſuis pere.....
Vains prétextes ! fuyez au flambeau de la foi.
Prompt aux plus vils devoirs, je les remplis moi-même ;
Et je veux par un tiers ſervir le Dieu ſuprême.....
Ma ſuperbe raiſon & mon cœur ſont ſoumis ;
Et mon bras, mon bras ſeul refuſeroit de l'être ?
Il eſt impatient déjà de le paroître :
Je ſuis digne du ſoin à mon zèle commis.
O Dieu ! guide mes pas ! allége ma vieilleſſe !
Je brûle d'expier mon doute & ma foibleſſe.
Daigne affermir mon bras : que, parmi ces pervers,
Qui du crime à l'envi vont comblant la meſure,
Un homme, un homme au moins, dans toute la nature,
Te rende le tribut que te doit l'Univers.

LA JALOUSIE.

Je ſuis jaloux du vêtement
Dont s'enveloppe mon amie.
Je le ſuis du ſouris charmant,
Qui ſur ſa bouche ſi jolie
Erre voluptueuſement.
Je ſuis jaloux de cette glace
Qui réfléchit ſes doux attraits ;
Et du zéphir qui ſuit ſa trace,
Et du crayon qui peint ſes traits :
Et de l'éventail qu'avec grace
Sa main agite dans les airs ;
Et de moi-même, & de ces vers.

Jaloux de toute la nature,
Tout fait ombrage à mon amour ;
Je voudrois être la chauſſure
Qui ferre ſon pied fait au tour ;
Je voudrois être la ceinture
Qui de ſa taille fait le tour ;
Je voudrois être cette eau pure
Qui baigne ſon teint toujours frais ;
Je voudrois être la coëffure
Qui pare ces jeunes attraits ;
Enfin cette gaze légère
Qui couvre ſon ſein palpitant,
Faible & tranſparente barriere
Que l'amour oppoſe à l'amant.

Par le C. *Auguſte* LABOLISSE

ENIGME.

LECTEUR, tel eſt mon ſort, je puis ſans nourriture,
Vivre environ ſix mois; après quoi le tombeau,
La terre avec la pourriture
Conſumeront mon corps; mais voici le plus beau:
C'eſt que de cette ſepulture
Près de mille œufs, en un monceau
Sur un pillier de vivante ſtructure
S'élèveront, & la nature
En fera mes enfans dans un printemps nouveau.
Pluſieurs d'entr'eux ſouffriront la torture,
Seront pendus, hâchés, brûlés, jetés à l'eau;
Un inhumain dechirera leur peau;
Leur peine enfin ſera ſi dure,
Qu'elle fera verſer des pleurs à leur bourreau.

(*Le Correſpondant.*)

LOGOGRIPHE.

UNE tête de moins fait grande différence:
Entier, je ſuis doué de force & de puiſſance;
A quelque choſe près, j'égale un fier taureau:
Tête à bas, je produis un poiſſon, un oiſeau,
Un inſecte, un vermiſſeau.

CHARADE.

Au bord d'un clair ruiſſeau, ſi mon tout vous arrête,
Amuſez-vous à cueillir mon dernier,
Sans aller contre mon premier
Follement vous rompre la tête.

Explication du Logogriphe, de l'Enigme & de la Charade du No. précédent.

Le mot de l'énigme eſt *plume*, celui de la charade eſt *corbeau*, celui du logogriphe eſt *carton*.

Les ſouſcripteurs qui doivent encore leur abonnement au journal de Lauſanne, ſont inſtamment priés de l'envoyer tout de ſuite au Rédacteur.

Lauſanne ce 1 Septembre.

Le Rédacteur du dit Journal.

PRÉCIS HISTORIQUE

Des principaux faits de la révolution Suiſſe
(*Extrait des papiers & du Bulletin officiel.*)

L'ACCESSION du canton de Bellinzona avoit achève, le 22 juillet, le faiſceau de la république Helvétique ; & excepté les Griſons, l'Helvetie entiere étoit réunie à la conſtitution. En attendant que la commiſſion chargée de travailler à la diviſion générale du territoire Helvétique put aſſeoir les baſes de ſon travail ſur des tables de population que le Directoire doit lui tranſmettre, les Cantons avoient été proviſoirement diviſés en diſtricts, par des commiſſions particulieres, meſure par laquelle l'organiſation intérieure des tribunaux de juſtice, ſi neceſſaires pour prévenir l'anarchie, avoit pu s'opérer.

Les aſſurances données par le gouvernement François de ne point attenter à l'indépendance de l'Helvétie & à l'intégrité du territoire Suiſſe, avoit rétabli la tranquillité générale, & celle que le gouvernement Helvétique avoit donné aux Communes, que leurs biens ne ſeroient pas réputés biens nationaux, & qu'on leur en laiſſeroit l'adminiſtration, avoit calmé l'agitation que l'idée contraire avoit occaſionné, & qui s'étoit manifeſtée dans diverſes Communes.

Entre les objets importans dont le Corps Législatif avoit à s'occuper, celui d'un ſerment civique & ſolemnel, propre à conſolider le grand ouvrage de la revolution Suiſſe, avoit fixé leur attention; une commiſſion avoit éte nommee pour determiner le mode ſous lequel ce ſerment, dont la formule eſt preſcrite par l'article 24 de la conſtitution, ſeroit ſolemniſé; & ſur ſon rapport du 11 Juillet, le Corps Legislatif décrêta que les premieres autorités de la Republique donneroient l'exemple, en pretant le ſerment le 14 Juillet, que le Directoire fixeroit le tems auquel il ſeroit prête par les Cantons, dans les huit ſemaines après la promulgation de la loi, que tous les citoyens abſent le prêteroient un mois après leur retour, les citoyens mal. des quinze jours après leur guériſon, que les miniſtres des cultes ne ſeroient point exceptés, qu enfin celui qui refuſeroit de le prêter ceſſeroit d'etre citoyen actif & ſeroit déporté hors des frontieres de la Suiſſe.

Selon la conſtitution, le jour de la preſtation du ſerment devoit etre celui d'une fete civique, dont un arrete du Directoire Suiſſe avoit donné le projet général. Elle fut célébree par pluſieurs Cantons, entr autre par ceux de Bale, d'Argovie, de Schaffouſe, de Zurich & du Léman. Dans les commencemens du mois d'Aout, & juſqu'au premier Septemb , elle le ſera dans toute la Republique. ' is entrer dans le détail de ces fetes, nou ne pouvons nous empêcher d'obſerver, avec un plaiſir qui ſera compris

de tous ceux qui attachent encore leur conſolation & leur bonheur à la religion ; qu'en général, dans le canton Léman, cette ſolemnité a commencé par un ſervice religieux, précédant la marche du peuple vers la place de la preſtation du ſerment. Le diſcours adreſſé au peuple Suiſſe par les Préfets nationaux, & qui étoit compoſé par le Miniſtre de l'inſtruction publique, avoit de la dignité, de l'éloquence, & ſur tout cette ſimplicité bien plus à la portée du peuple que ce n'eſt ce pathos révolutionnaire ſi inintelligible & ſi en vogue chez la plupart des orateurs actuels. Dans la commune de Lauſanne, les citoyens artiſtes chargés de l'execution de cette fête, y ont deployé autant de zèle que de goût & de talens; & les Autorités ſupérieures & inférieures, chargées de ſon ordonnance, ont fait regner l'ordre & la décence; enfin la plus parfaite tranquillité a caractériſé ce jour ſolemnel.

Depuis que, par le décret du 4 Mai, la ville d'Arau avoit été proviſoirement nommée pour être le domicile des premieres Autorités de la République, les circonſtances avoient tellement changé, que la majorité du Corps Légiſlatif, ayant ſenti la neceſſité de tranſporter ailleurs le ſiege du gouvernement, avoit nommé, le 16 Juillet, une commiſſion compoſée d'un membre de chaque Canton, pour donner ſon preavis ſur le lieu de la reſidence des autorités ſuprêmes & le choix d'un chef lieu de l'Helvetie.

Le 4 août, cette commiſſion avoit fait ſon

rapport & propoſé, 1°. de dépoſer ſur le bureau les differens tableaux qui lui avoient été envoyes par les villes qui prétendoient à cet avantage; 2°. de les y laiſſer pendant quelque tems, pour que chaque membre puiſſe eclairer ſon opinion; 3°. pour eviter toute eſpece de lutte, de deliberer ſans débats, par la voie du ſcrutin ſecret, ſi on devoit maintenir ou rapporter le decret qui avoit fixé le 4 Mai, a Arau, le ſiege du gouvernement. Cette maniere de voter ayant prouvé que la majorité des voix étoient prononcée pour le rapport du décret, le Corps Legislatif, après l'avoir définitivement rapporté, s'étoit occupé à diſcuter de nouveau cette queſtion, tres-éclairée par les réflexions judicieuſes que le Directoire Exécutif avoit preſenté aux Législateurs, dans ſon meſſage du 7 août, dans lequel, commençant par mettre à part pour les Législateurs ainſi que pour eux, tout intérêt perſonnel, vu l'incertitude du tems qu'ils conſerveront des places dépendantes du ſort qui les renouvelle chaque année; ils déclarent franchement, que „la ville d'Arau ne peut „ point être le ſiege des autorités premie„ res de la République; elle a pu en être „ proviſoirement le ſejour momentané, tan„ dis qu'il ne s'agiſſoit que d'un premier „ rendez vous, que les Cantons n'etoient „ point réunis, que nous n'étions reconnus „ par aucune puiſſance, que la réalite de „ notre revolution etoit un probleme, & „ que plus d'une fois, nous avons été a la „ veille de paſſer le Hauenſtein pour nous

» réfugier à Bâle, ſous la protection du ca-
» non d'Huningue.

» Mais les circonſtances ont changé, il
» s'agit de choiſir une capitale qui ſoit
» digne de l'unité de la nation, où le
» Directoire ait les bâtimens neceſſaires pour
» ſes ſeances, ſes audiences, ſes bur aux,
» ſes archives & la demeure de ſes mem-
» bres, dont la célérité de la marche des
» affaires exige le rapprochement habituel;
» où les differens etabliſſemens indiſpenſa-
» bles au gouvernement ayent l'emplace-
» ment convenable; où les membres du
» Corps Legislatif, qui dans l'avenir feront
» ſix ou huit ans en fonctions, puiſſent avoir,
» à un prix raiſonnable, des logemens ſuf-
» fiſans pour ménage, famille, cabinet de
» travail & de bibliothèque, où les mem-
» bres du tribunal ſupreme puiſſent jouir
» des mêmes facilités..... Il convient de choi-
» ſir une capitale ou l'on trouve des reſ-
» ſources en tout genre de littérature & de
» ſociété de gens eclairés..... Il convient de
» choiſir une capitale qui offre ſureté dans
» les tems de criſe, par ſes murs, ſes rem-
» parts, & une garde nationale ſuffiſa nte pour
» arrêter les premiers efforts des malveillans,
» juſqu a-ce qu'on ait eu le tems de pren-
» dre, ſelon le beſoin, des meſures ulte-
» rieures, conſideration qui ſe fortifie par
» l'utilité de s'attacher une des capitales
» deja ſubſiſtantes, de la ſurveiller journel-
» l me nt, de la melang r de citoyens de
» toute l'Helvetie, & d empecher ainſi que

» ces capitales, ſe réuniſſant un jour aux » efforts de nos ennemis, ne nous faſſent » répentir d'avoir ſacrifié à de petites vues » & a des ſuggeſtions paſſageres, tous les » principes de la prudence, beaucoup d'ar- » gent, le beſoin impérieux de s'environ- » ner de lumieres, & la ſûreté publique.

» Ces obſervations, qu'il ſeroit facile de » développer, ſont ſoumiſes à votre ſageſſe. » Il ſuffit de les énoncer pour qu'elles fixent » toute votre attention, votre ſollicitude » pour la patrie, & votre penchant à ſatis- » faire au vœu de la nation, qui ſur ce » point ſe fait connoître chaque jour da- » vantage. La nation ſent qu'il lui faut une » capitale digne d'elle, & que lorſqu'on en » a déja d'exiſtantes, il y a de l'inconſé- » quence à en bâtir une nouvelle pour nos » arriere-neveux, & à laiſſer ainſi dépérir ce » qui exiſte déjà, pour avoir le plaiſir de » détruire des forêts entieres & de prodi- » guer des millions en pure perte.

» Tout ſe réunit donc pour nous faire » un devoir de notre franchiſe, dignité de » la République, économie, ſûreté, inſtruc- » tion, agrément, & le vœu bien prononcé » de la grande majorité de la nation."

Arau le 7 août.

Appellé à déterminer une nouvelle réſi- dence par tant, & par de ſi fortes raiſons, le grand Conſeil, ſur le dépouillement du

ſcrutin, proclama Lucerne chef-lieu de l'Helvétie ; & après d'aſſez vives diſcuſſions dans le ſénat, ſur les inconvéniens que préſente cette ville, le ſcrutin étant ouvert, & trente-trois voix contre vingt-une ayant accepté la reſolution, Lucerne fut definitivement proclamé chef-lieu de l'Helvétie.

L'abolition des droits féodaux avoit été en Suiſſe, comme par-tout ailleurs, un des leviers principaux de la révolution. Le 4 mai, le Corps Législatif avoit aboli ceux qui étoient perſonnels. Depuis le 22 mai, date du premier rapport d'une commiſſion nommée le 4 Avril, cette queſtion auſſi importante qu'épineuſe, avoit eté à l'ordre de chaque jour.

Le 6 juin, la commiſſion avoit préſenté au grand Conſeil un projet en dix-neuf articles, mais vu la néceſſité de le diſcuter & l'impoſſibilité de rien décider juſqu'aux récoltes, le Corps Législatif avoit décrêté le 8 juin, qu'en attendant une loi ſur les droits féodaux, il ſeroit permis aux propriétaires de recueillir ſans laiſſer la dixme. Le 12 juillet, la réſolution priſe par le grand Conſeil ſur cet objet, avoit été envoyée au Sénat, mais vu les diverſes reclamations qu'elle occaſionnoit, le Sénat avoit nommé, le 19 juillet, une commiſſion compoſée d'un membre par Canton : & ſur ſon rapport fait le 1 août, on avoit décrêté, après de grands débats, que ce rapport ſeroit imprimé en deux langues, & que la diſcuſſion ſeroit ouverte

ſeulement huit jours après ſon impreſſion, afin qu'on eut le tems d'examiner toutes les pétitions qui y avoient rapport.

LA PIÉTÉ MATERNELLE,

CONTE CHINOIS.

Le desir de m'instruire m'avoit arraché de bonne heure à ma terre natale; & seul, un bâton à la main, & quelques pièces d'or cousues dans ma ceinture, j'étois venu jusqu'au pied de cette muraille que le patient & industrieux Chinois donna pour limite à sa patrie. A la vue de ce mur inébranlable aux attaques des hommes & des siècles, mon esprit demeure frappé d'étonnement. Cette porte, immense en toutes ses proportions, ferme, du côté du Nord, une voie de plus de quatre cents lieues. Du haut de cette masse imposante, l'homme semble dire à l'homme son semblable ces mots que l'Eternel adressa aux flots irrités : " Vous ne passerez point la borne que j'ai posée; vous irez jusques là, & votre fureur mourra ici".

Je dirigeai ma route vers Pekin; déjà je découvrois les hautes tours revêtues de porcelaine & les pavillons dorés de cette grande ville, quand un torrent, caché dans le creux

du vallon, me ferme le chemin. Chargé de ces monceaux de neige que les flèches du ſoleil précipitent dans les vallées, cet impétueux torrent bondit & bouillonne ſur les rocs qui ſe diviſent; l'onde écumeuſe s'épand avec bruit; ſon murmure effrayant ſe prolonge, répété par l'écho. Je regarde, j'écoute, & je demeure attriſté. Quelle route tenir? Comment gagner l'autre bord? La nuit s'approchoit; j'avois beſoin d'un gîte. Des cabanes étoient ſemées çà & là au milieu des rizières: j'en découvrois d'autres ſous de larges figuiers qui ſemblent croître ſur les montagnes pour ſervir de paraſols à leurs ſauvages habitans.

Pentre ſous la chaumiere la plus voiſine: j'y trouve une vieille femme occupée des ſoins du repas. Une autre femme étoit près d'elle; j'appris bientôt que c'étoit ſa fille, & qu'elle s'appelloit Thékinſé. Je la prends d'abord pour une de ces céleſtes Intelligences qui, dans les premiers jours du monde, ſe montroient familièrement aux hommes: elle en a l'éclat, la douceur & la ſérénité. Un voile, roulé autour de ſa tête, ne s'abaiſſe que lentement ſur ſon charmant viſage. Elle a deviné ma penſée, mes yeux l'accuſoient de cruauté. Sa mère me parle, & je ne l'écoute pas. " Qui vous amène en ce-

lieu ſauvage? Que cherchez-vous? D'où venez-vous"? Telles étoient ſes paroles. Honteux d'une ſi longue diſtraction, je répondis: "O ma mère! j'ai fait bien du chemin! Je ſuis parti des bords que l'Irbich arroſe à ſa ſource, & j'ai traverſé dix fleuves différens. Jaloux de m'inſtruire, je venois obſerver un peuple dont j'admire la ſcience & la ſageſſe. Je m'avançois avec impatience vers Pekin; mais un torrent, impoſſible à franchir ſans doute, m'arrête ici. Veuillez me dire, ô ma vénérable mère, s'il eſt d'autres chemins". — "J'en ſais pluſieurs, tous difficiles, peu pratiqués, d'une longueur rebutante; il faudra retourner ſur vos pas... Ah! plût au ciel qu'alongeant ſa route, mon fils eût préféré,.." ! Elle ſe troubla, & n'acheva point. Quelques momens après, elle me dit: "Jeune homme, vous pouvez reſter ici cette nuit: réparez vos forces, & demain vous choiſirez votre route". Je m'aſſieds auprès d'elle: j'étois auſſi à côté de ſa fille. Mes vêtemens touchèrent les ſiens, & j'éprouvai une grande émotion. Une flamme ſubtile coule dans mes veines, allume mes ſens étonnés; de confuſes penſées m'agitent. Heureux, tourmenté, je ſens, pour la premiere fois de ma vie, un trouble delicieux... Mais l'embarras, la

ſurpriſe m'empêchoit de parler. La mère de Thékintſé m'obſervoit ; elle m'adreſſe ces mots : „ Le torrent qui vous effraie n'arrête que les vieillards : nos jeunes hommes ſavent preſque tous le paſſer à la nage ; quelques-uns même traînent après eux, dans des outres, leurs uſtenſiles & leurs proviſions. Ils luttent ſans crainte contre ſes ondes rapides ; ils en triomphent toujours. Cependant je ſerois coupable de vous cacher ce que j'ai tantôt éprouvé de craintes. Etranger, écoutez-moi. Lorſque j'ai vu mon fils plongé dans l'onde écumeuſe, ſes mouvemens de mon cœur, d'abord preſſés & ſuffoquans, ſe ſont arrêtés tout à coup ; mes genoux tremblòient : je ſuis tombée dans les bras de ma fille. Ses ſoins m'ont rappelée à la vie : j'ai pu revoir Loutſéun nageant avec adreſſe ; mais je n'ai véritablement recommencé à vivre, que lorſqu'il s'eſt montré ſur le bord oppoſé au nôtre : alors il m'a tendu ſes mains, & j'ai reſpiré. Je n'imaginois, pour l'habitant de nos campagnes, nul danger à paſſer ce torrent ; & tout à coup j'en ai vu mille : ils me ſembloient impoſſibles pour mes voiſins ; & pour mon fils ils m'ont paru inévitables. Mon cœur (d'autres cœurs ont-ils cette coupable indif-

férence?) reſtoit inſenſible à des périls qui n'étoient pas les miens".

Je me preſſai de répondre : " L'étranger que tu vois, ce Stani, orphelin dès ſon bas âge, & maintenant à quatre cents lieues de ſa patrie, ne doit pas redouter un torrent que ton fils n'a pas craint de paſſer. Aimé de toi & de ſa ſœur, que la vie cependant doit lui paroître douce ! ſi, comme lui... Mais ſatisfais ma curioſité : comment a-t-il pu ſe réſoudre à quitter une ſœur... une mère...? — C'eſt la premiere fois. Loutſeun, actif & pieux, ſème les grains qui nous font ſubſiſter. Le ciel a béni ſes moiſſons. J'ai pu livrer aux marchands de Pekin, qui tous les ans viſitent nos campagnes, juſqu'à deux mille poches de riz. Mais, avides ou négligens, ils ne m'ont point apporté cette année le prix qu'ils m'en avoient promis. Cet or, la dot de mon fils; cet or, attendu de la jeune fille qu'il a choiſie pour épouſe, il eſt allé le demander à ces Marchands infidèles; & avant que l'aſtre des nuits, maintenant inviſible, ſe montre reſplendiſſant à l'horiſon, je preſſerai ſur mon ſein l'enfant que je chéris. — Puiſſe-t-il, m'écriai-je, te donner cette joie! Puiſſe une ſeconde fille l'accroître encore...! Mais ſouffre une curioſité que chaque inſ-

tant augmente. Heureux d'aſſurer ton bonheur, un gendre peut-être... Ce choix ſeroit-il déjà fait?" La jeune fille porta la main ſur ſes beaux yeux, trop bien cachés par ſon voile. Ah ! que n'aurois-je pas donné pour pouvoir un moment contempler ſon trouble & ſes charmes ! Sa mère me répondit, & ſon regard devint ſévère : " La tâche que lui impoſe la Nature eſt à peine commencée ; à peine Thékintſé a-t-elle vu quinze fois l'arbre conſacré à Foé, perdre & reprendre ſon feuillage. Elle a des devoirs, des ſervices à me rendre : il faut qu'elle s'acquitte envers ſa mère, avant d'aſpirer a la gloire de le devenir". Cette ſage réponſe me rendit plus tranquille. Elle ajouta quelques minutes après : " Stani, nous allons prendre enſemble le repas du ſoir. Vous êtes maintenant l'hôte de cette maiſon, un objet ſacré pour Nactheu & Thékintſé, comme elles doivent l'être pour vous. Ma fille, relevez votre voile ; ne craignez rien, vous êtes en préſence de votre mère. Apportez les gâteaux & le thé ; ſervez-nous les fruits de la ſaiſon : offrons libéralement les biens que la nature nous donne avec prodigalité". A ces mots, je tombe à ſes genoux, & la reconnoiſſance m'y retient. En m'accordant une ſi chère vue, elle ſaiſoit pour mon bon-

heur plus que n'auroit pu faire, au milieu de ſa cour, le puiſſant Empereur de la Chine. Peignez-vous le ſoleil à ſon lever, debarraſſant ſon front d'un épais nuage; telle parut à mes yeux enchantés la fille de Nactheu. Il me ſembla qu'elle éclairoit la chaumière : ſous quels lambris vit-on paroître tant de charmes ! Quels palais reçurent jamais un mortel plus heureux que Stani dans ce fortuné moment ! Aſſis vis-à-vis d'elle au ſouper, je ne ſais point ſi je mangeai des mets apprêtés de ſes belles mains. Je ne ſais plus ce que je lui dis dans ma folle joie : ſes paroles ingénues, ce qui cauſa mon ivreſſe, tout ce qui entretint mon enchantement, je ne le dirai point, je ne le pourrois pas; mais je jouis quelques heures d'une indicible félicité. Je leur appris ma naiſſance, mon peu de fortune, mon deſſein de viſiter la Chine, de m'y inſtruire dans les arts, & de les porter dans ma patrie. Que ces deſſeins étoient changés ! Oh ! combien je ſouhaitois de ne plus quitter celle que je devois aimer le reſte de ma vie ! Nactheu devina ma penſée, & ſa ſageſſe la combattit : elle voulut que je ſuiviſſe mes premiers projets, & mon départ fut fixé par elle au lendemain matin.

J'allai me jeter ſur des nattes, dans un

réduit ſéparé de celui qu'occupoit Thékintſé & ſa mère; Loutſeun l'avoit conſtruit pour lui. Je me levai plus tôt que le ſoleil; & lorſqu'au moment de quitter la cabane, j'appelois ſur elle la bénediction des Dieux, j'apperçus la femme bienfaiſante qui m'en avoit ouvert la porte : ſes mains tenoient un vaſe rempli d'une liqueur vermeille; elle me ſourit, & je compris qu'elle avoit entendu mes vœux.

" Prenez ce confortatif, me dit-elle; où ſont les forces, ſe trouve le courage". Je bus, le cœur plein d'eſpoir & de reconnoiſſance. — " Allez, mon fils, (que ce nom flatta mon oreille!) " pourſuivez votre route; que le ciel accompliſſe vos ſouhaits & conduiſe vos pas! Je ne verrai point votre retour avec indifférence ".

Je partis. Je traverſai le torrent, emportant avec moi l'image de Thékintſé, & un tendre ſouvenir des bontés de ſa mère. J'ai parcouru la Chine. J'ai obſervé le peuple innombrable qu'elle porte en ſon ſein; peuple antique, célèbre par ſa ſcience, ſon application au travail, & ſa piété envers ſes ancêtres. En vivant avec ſes lettrés, j'ai pris des leçons de cette ſageſſe pratique qui donne du prix à l'homme & le rend plus heureux. Les connoiſſances qui augmentent ſa force,

ſa puiſſance, ſes plaiſirs, & qui, allumant ou fomentant ſes paſſions, augmentent auſſi ſes inquiétudes & ſes peines, j'ai voulu les acquérir. Je m'y ſuis rendu habile; & je ſaurai ne les faire ſervir qu'à mon bonheur, en ne les employant qu'à me rendre plus cher à Thékintſé, plus recommandable aux yeux de ſa vertueuſe mère, & plus utile à toutes deux. Je me ſuis dit, pour m'encourager dans les momens de l'ennui : Si, à mon retour, elles conſentent à me recevoir, je rendrai leur cabane plus ſolide & plus commode. Je l'embellirai; l'argile inutile deviendra, par mon induſtrie, des carreaux polis, ſur leſquels la beauté que j'aime poſera un pied étroit, arrondi avec grace. Sur des vaſes d'une éclatante blancheur, je ſaurai fixer par le vernis les couleurs les plus belles; des pavots, frais & vermeils comme ſes lèvres, ſembleront fleurir ſur ces coupes raviſſantes.

Toujours occupé d'elle, j'ai recueilli des graines réſervées pour les jardins de l'empereur. Je les ſémerai, me diſois je, ſur les bords des rizières : elle y trouvera une ombre ſalutaire, des fleurs pour ſe parer, des fruits délicieux.

Telles furent mes penſées tout le temps que dura mon exil. Je charmois, par ces

rêveries, les longs jours de l'abſence : mais ils paſſent comme les jours fortunés ; ils ſe perdent, helas ! & ſont comptés pour l'exiſtence qu'ils ont rendue pénible.

Je me vis au terme que, de concert avec Nactheu, je m'étois preſcrit. Inſtruit de ce qu'il m'importoit de ſavoir, ne déſirant d'apprendre rien au delà, je quittai la Chine après un an de ſéjour ; &, preſſé d'arriver, je repris mon premier chemin. A meſure que j'approchois d'une demeure chérie, je me ſentois plus ému & moins confiant. La joie qui m'avoit ſaiſi à mon départ, ſe diſſipoit à chaque pas. Si ce bonheur, que je me crois près d'atteindre, alloit m'échapper... puiſſante cauſe d'émulation & de courage, vous deviendrez peut-être une ſource d'abattement & de déſeſpoir ! Rien de ce qui exiſte reſte-t il le même à la même place un ſeul moment ? Semblables aux flots de l'Océan, le ciel & ſes ſphères roulantes, la terre & cette foule d'êtres qui reçoivent ſur ſon ſein & la vie & la mort, ne ſont jamais en repos. Que ne dois-je pas appréhender du temps deſtructeur & de l'inconſtance du ſort ! Ces penſées, le reſſouvenir de mes entretiens avec les Lettrés & les Bonzes, occupoient & troubloient mon ame. Parce que j'aimois & que j'avois des craintes, je

croyois aux preſſentimens. Il me ſembloit que cette Thékintſé ſi belle, & dans l'âge où l'on embellit encore, s'étoit déjà vu enlever tous ſes charmes. Les chagrins, me diſois-je, une maladie ont flétri tant d'appas,.. la mort peut-être les a détruits ſans retour... peut-être que ſon frère, devenu la proie du torrent... N'eſt-ce point la perte de leur mère que mon cœur m'annonce!...

J'avançois cependant. Après quinze journées d'une route pénible, je découvre une ſeconde fois Pekin. Je force ma marche; je traverſe des champs, des bois ; je monte la colline; je découvre la demeure de ce que j'aime; & à cette vue, je ſens s'évanouir mes noirs preſſentimens : tel l'aſtre des jours diſſipe à ſon lever les vapeurs de la nuit. J'approche du torrent redoutable... Quelle ſurpriſe ! Une arche unique, mais ſolide, s'étend de l'un à l'autre bord. J'admire & je remercie l'auteur de ce bienfait. Je ne ſonge point aux périls qu'il me ſauve; je ne penſe qu'à Thekintſé : ce pont officieux me rapproche d'elle ; je ſerai plutôt à ſes côtés. Reçois mes actions de graces, homme bienfaiteur des hommes, qui élevas ce monument ! que ta vie, toujours heureuſe, s'étende juſques dans les ſiècles à venir ! J'exhale ainſi ma reçonnoiſſance, &

déjà j'ai gagné l'autre bord... Déjà je crois entendre la douce voix de ma bien-aimée. Je la vois : elle ſe trouble, rougit, & n'en eſt que plus belle. Palpitant d'amour & de joie, je ne marche pas, je cours, je vole; j'arrive : je me précipite ſous la cabane... J'ai reconnu Nactheu aſſiſe ſur des nattes, un mouchoir à la main, la tête penchée ſur ſon bras, dans l'attitude de la douleur... „ Ma mère, vous êtes ſeule ! Thékintſé!... Elle n'eſſuie point vos larmes!... Dieux, Dieux, les feroit-elle couler?... " Je dis; &, glacé de crainte, j'embraſſe ſes genoux. Elle ſe tait, & ſes larmes redoublent; mais ſon ſilence terrible m'a tout dit; il m'a révélé mon malheur. Je m'écrie : " Elle n'eſt plus ! je ne la verrai pas!..." & je tombe le viſage contre terre, accablé de douleur...

Bonne Nactheu, mes périls t'ont fait oublier tes chagrins ! Ta voix altérée appelle ta fille. A ce nom chéri, je reſpire... „ Heureuſe mère, quoi ! Thékintſé... Elle eſt près de toi, & tu pleures!... " Homme paſſionné, que dis-tu? Ma fille eut-elle ſeule ma tendreſſe ! N'ai je donc été mère qu'une fois!.., — Quoi, Loutſeun!... — Oui, l'horrible torrent roule avec ſes ondes & cache dans ſon ſein le corps de mon fils. Doublement malheureuſe, je n'ai pu lui donner le repos

des tombeaux. — O ma mère ! que de vains regrets n'accroiſſent point encore tes douleurs. Un tombeau reſte toujours à l'homme ; il y marche de ſa chaumière ; il s'y rend de ſon palais au jour aſſigné par les Dieux. Qu'importe à l'ame immortelle que ſon enveloppe fragile, qu'une inſenſible pouſſière ſoit diſſipée dans les champs de l'air, expoſée ſur la cime des rochers, recueillie au fond des eaux, ou cachée dans les entrailles de la terre ! Pieux envers les Dieux & ſes parens, ſenſible & bon, quelque part que ſoit ton fils, la paix l'environne : il eſt plus heureux que la mère qui le pleure". Je dis, & mes larmes couloient, & j'eſſuyois les ſiennes... Thékintſé parut. Un trouble inexprimable s'empara de mes ſens ; mon cœur battoit dans mon ſein. Je fus longtemps ſans parler. Je pris la corbeille chargée des fruits que ſa main venoit de cueillir, & j'oſai preſſer doucement cette jolie main. Je demandai qu'il me fût permis de partager avec Thékintſé les ſoins du repas. Sa mère y conſentit. Je remarquai que ſes regards ſe repoſoient ſur nous avec complaiſance, & qu'elle s'efforçoit de cacher ſes douleurs : mais, après le dîner, lorſque ſa fille nous eut quittés, elle ne ſe contraignit plus.

« Jeune Stani, me dit-elle, les marchands de Pekin, rappelés à leurs engagemens, ſe ſont acquittés envers moi ; & de l'or qu'ils m'ont remis, j'ai bâti une tombe immenſe & ſuperbe, utile ſur-tout & ſecourable : la tombe de mon fils couvre l'horrible précipice qui l'engloutit à mes yeux. Tu l'as vu ce pont, ouvrage de ma tendreſſe, tombeau honorable élevé à ſes manes, & qui doit les conſoler. Quoi ma mère, c'eſt ta bienfaiſante main qui a jeté devant les pas du voyageur cette voie propice ! Je l'ai paſſée avec allégreſſe, & je t'ai bénie mille fois. Ce monument précieux aux hommes atteſtera, d'âge en âge, ta piété envers eux, ta généreuſe ſenſibilité. — Bon jeune homme, j'ai déjà reçu ma récompenſe. Rien ne me conſoloit. Je dis, dans ma douleur cuiſante : Ne ſouffrons pas que le trait qui déchire mon cœur, bleſſe jamais un autre cœur ; empêchons qu'un fils cher à ſa mère, ne périſſe comme a péri le mien ; fermons l'abîme où il eſt tombé. J'ai donné ce que je poſſédois, mes récoltes entières, & juſqu'aux anneaux d'or, parure de ma fille, qui n'a pas beſoin d'ornemens. Ma main a poſé la premiere pierre ; mes yeux ont vu placer la derniere : un peu de joie pénétra dans mon cœur.

„ Je vais ſouvent pleurer ſur cette tombe. Mes larmes d'abord ſe mêlent aux ondes du torrent: peu à peu elles deviennent plus rares; & la vue du bien que j'ai fait, plus puiſſante que les conſeils de la raiſon, que les careſſes même de ma fille, m'a quelquefois conſolé de celui que j'ai perdu".

A ces touchantes paroles, elle en ajouta pluſieurs encore que je ne rediral point ici: de tels entretiens paroîtroient longs aux gens heureux ou frivoles, avides d'amuſemens; tandis qu'ils affligeroient ceux qui, ſenſibles comme Nactheu, ont à pleurer, comme elle, un objet tendrement aimé... Eh! dans combien de cœurs j'éveillerois des regrets! Qui, ſur cette terre nourrie de débris, n'a pas vu tomber, frappé de la mort, un père, un amant, une épouſe! Celui qui n'a pas ſenti s'échapper de ſes mains la mourante main d'une amie, qui n'a point reſpiré le dernier ſouffle de la vie ſur ſes lèvres glacées, celui là peut ſe croire heureux: il n'a pas connu encore une véritable affliction.

J'oſai dire à Nactheu: " Le ciel ne veut pas que vous reſtiez inconſolable; il vous envoie un autre fils... Ne rejetez pas l'étranger qui vous cherche, le cœur qui vous chérit. Séchez vos larmes: la Nature & les

Dieux s'oppoſent à ce que nous pleurions éternellement..." J'attendis avec inquiétude ſa réponſe. Ses regards s'attachèrent ſur moi; elle voudroit lire juſqu'au fond de mon cœur. Vous avez vu les fleurs en proie au ſouffle des vents; leurs tiges s'abaiſſent, ſe relèvent, ſe penchent tour à tour de l'un & de l'autre côté; c'eſt l'image des penſées de cette tendre mère. Je cherche à la raſſurer. "Eloignez-moi, lui dis-je, de votre charmante fille, & je jure par Foé, par vous, qui m'êtes auſſi ſacrée que Foé lui-même, de ne paroître devant elle que lorſque vous me l'ordonnerez. Cependant guidez mes pas dans les champs cultivés par ſon frère, je veux qu'ils ſe couvrent de moiſſons, & que vous diſiez, en vous promenant au milieu de l'abondance: Il me reſte un fils."

Une lueur de joie éclaira ſon front abattu: j'entendis ces flateuſes paroles: "Stani, la douceur de tes traits m'a d'abord prévenue pour toi; ta conduite, & maintenant la ſageſſe de tes diſcours excitent mon eſtime. Je ſais croire à la vertu: reſte parmi nous. Ma fille, ſimple comme l'enfant qui n'a point encore quitté les bras de ſa nourrice, ne ſait pas quel ſentiment la porte vers toi: ne te preſſe point de l'en inſtruire; il n'eſt pas temps. Sache différer; ſache attendre ton bonheur,

bonheur ; il n'en ſera que plus doux. Si je te confiois, ſans te mieux connoître, celui de cet enfant, je manquerois de prudence. Tu n'as pas encore de richeſſes : ne t'offre point à une épouſe ſans lui préſenter une dot, gage de ton amour. Une dot flatte d'ordinaire notre orgueil : ma fille, ſans orgueil aujourd'hui, pourroit, corrompue par l'âge,... (l'en préſerve le ciel!) Mais garde-toi qu'elle puiſſe jamais dire, fût-ce dans le ſecret de ſon cœur : Je n'ai rien reçu d'un époux, Fais-toi, dans ce vallon, une propriété. Nos colines ſont couvertes d'arbres ; qu'abattus ſous tes coups ils roulent dans les vallées. Conſtruis ta cabane à côté de la nôtre ; tranſporte ſous ton toît la ſcie, la hache, & les inſtrumens du labourage. Loutſeun en fit un noble emploi : je les remets en tes mains. La terre, naturellement féconde, t'offre ſes tréſors ; & bientôt..." La vue de ſa fille l'empêcha de pourſuivre. Thékintſé tenoit ſur ſon bras l'agneau ravi à ſa jeune brebis. Un ſouris ingénu embelliſſoit ſa bouche, ſemblable au bouton de roſe qui s'entr'ouvre au matin. " Voyez, dit-elle, la jolie petite créature ! Elle ne fait que de naître, & je l'aime déjà. Comme elle eſt douce!... Ah ! ſi je la préférois à la brebis qui connoît ma voix, qui me ſuit par-

tout...! Non, non..., je ne veux pas... je cours la rendre à sa mère, dont les hêlemens me poursuivent". Elle fuit, & ses pieds légers font à peine fléchir la natte, tapis rustique de la rustique cabane... " Heureux âge, dit Nactheu, en laissant échapper un soupir, heureux age, que la naissance d'un agneau occupe & enchante! Que sa joie est facile! Stani, mon cœur est fermé à la joie".

Pour l'arracher à ces douloureuses pensées, je l'entraîne sur les pas de sa fille, & nous descendons ensemble le vallon. Là une pelouse d'un vert éclatant croît au pied des oliviers sauvages, & contraste agréablement avec la couleur sombre de leurs feuilles. L'ombre & la solitude de cet agreste lieu disposé à l'attendrissement.

Je dis, en regardant Thékintsé qui me regardoit: " Asseyons-nous ici; jouissons des derniers rayons du soleil". Jeus soin de placer Nactheu entre sa fille & moi, bien résolu de mériter sa confiance. Je pris sa main, celle de ma bien-aimée; &, les joignant dans les miennes, je lui parle en ces termes:

" Vous m'avez adopté pour fils; vous êtes à present ma mère, votre fille est devenue ma sœur... : oui, Thékintsé, je ne

vous appellerai plus que de ce nom ſacre... Commandez-lui de me nommer ſon frere... Ma mère, béniſſez vos enfans" ! Ses yeux me ſourirent, ils m'approuvoient ; tandis que ceux de ma jeune amie n'exprimoient que ſa ſurpriſe. Je m'écriai : "Thékintſé ne veut pas me répondre ! Thékintſé ne peut pas ſans doute aimer un ſecond frère" ! Elle ſe taiſoit ; elle regardoit ſa mère, & ſembloit, pour m'aimer, attendre reſpectueuſement ſes ordres. Bonne Nactheu, vous le lui donnâtes cet ordre, le garant, le ſceau de ma félicité. Vous preſſâtes nos mains, vous nous bénîtes ; vous appelâtes le bonheur ſur nos têtes ; vous fites pour nous mille vœux.

Que me reſte-t-il à raconter ! Vous ſavez que j'aime, que je ſuis aimé : vous ſavez tout. Ma belle compagne a juré d'obéir ; & ſon céleſte regard m'a dit qu'elle n'éprouvoit point de contrainte : ainſi mon ſort eſt rempli ; il eſt fixé : mes aventures ſont finies. Deſtiné à devenir ſon époux, je vais la mériter. J'embellirai ſa demeure ; je l'entourerai de fleurs ; je chargerai ſa table des plus beaux fruits. Mes ſoins ſauront adoucir les regrets de ſa mère. Je les défendrai ; je les nourrirai toutes deux ; elles ſeront heureuſes & je ſerai heureux.

Je jouis déjà de ce bonheur qui m'attend; l'eſpérance eſt le bonheur.

FRAGMENS D'UNE PROMENADE

AUTOUR DE LA GRANDE-BRETAGNE,

Par un officier François, émigré.

APRÈS avoir mis un léger paquet au coche de Briſtol, je partis. F***., qui avoit fait la campagne & le voyage de Hollande avec moi, conſentit à m'accompagner juſqu'à Windſor. Je dois remarquer que pendant mon ſejour à Londres, à force de ſoins, j'étois parvenu à lire tout ſeul, la partie des gazettes qui eſt traduite du François; mais ne pouvant dire un ſeul mot d'Anglois, je pris la précaution de mettre par écrit toutes les choſes néceſſaires dans les auberges, comme *bread*, *meat*, dîner, ſouper, *bed*, *fire* : puis me plaçant dans la tête le verbe *give me*, je me crus fort; parce qu'en l'ajoutant à tout autre mot, c'en eſt aſſez pour être entendu. Cette maniere d'apprendre paroîtra biſarre; mais je puis aſſurer que cela a été mon commencement dans

l'Italien, l'Allemand, auſſi bien que dans l'Anglois.

Nous dirigeâmes notre courſe ſur Richemont, par le parc de Kew : le pays depuis Londres eſt plat, & n'eſt réellement pas auſſi bon que je l'imaginois avant. Le pont de Kew eſt très-élégant, & n'a de vilain que l'argent que l'on fait payer au voyageur, même à pied. Nous eûmes tout lieu d'être ſatisfaits de la beauté & grande netteté de ce jardin, que le Roi paroît préférer à tout autre. On y voit entr'autre une tour Chinoiſe de dix à douze étages, différentes eſpèces d'animaux étrangers, des arbuſtes rares ; mais ce qui frappe le plus, c'eſt la charmante promenade le long de la Tamiſe, qui ſeulement éloignée à ſix mille de Londres, n'eſt plus une grande riviere, & ſemble un canal fait à deſſein au bas des jardins, pour en augmenter l'agrément : des deux côtés les bords ſont unis, & l'herbe deſcend juſques dans l'eau ; les jolis villages & les belles maiſons qu'on apperçoit ſur les rives, produiſent un effet des plus agréables. En vérité il y a certain point de vue de Kew à Richemond, qui pour la douceur & le charme qu'ils ſont eprouver, n'ont pas, je crois, d'égal. La vue étonnante de Richemond, la beauté du pays que le prin-

tems augmentoit encore & que l'on découvre d'une hauteur ſur le bord de la riviere, excite la plus vive admiration.

Richemond eſt une jolie petite ville; c'eſt là où les gens tranquilles & aiſés, qui preferent la paix au fracas de la ville, viennent ſe retirer; auſſi les logemens y ſont-ils plus chers qu'a Londres. Deux heures après, nous arrivâmes à Hamtoncourt; c'eſt la ſeule des maiſons royales que j'aye vu dans la Grande-Bretagne, avoir cet air de grandeur qui annonce la dignité du maître. Les jardins ſont bien tenus, ornés de quelques beaux vaſes en marbre blanc: un jardinier nous appercevant étrangers, nous conduiſit au labyrinthe, & après en avoir fait le tour, nous mena a la porte du grand jardin, où il nous demanda pour ſa peine, quoiqu'il n'y eut pas cinq minutes qu'il fut avec nous: il ne parut pas ſatisfait du ſchilling que nous lui donnâmes, ce qui provenoit ſans doute de la quantité d'étrangers riches qui viſitent ce palais, & à qui cependant nous ne reſſemblions gueres. La grande terraſſe le long de la riviere eſt une des plus belles de ce genre: il y a, dit-on, de fort belles choſes à voir dans les appartemens d'Hamtoncourt; mais nous avions deja vu tant d'apparte-

mens royaux, que nous ne crûmes pas que ce fut la peine de déranger le concierge.

Nous prîmes la route de Windsor, à travers une vaste lande d'ajonc, comme en Basse-Bretagne; ce qui sur-tout surprit mon camarade qui, enthousiaste de l'Angleterre, s'imaginoit qu'aucune terre n'étoit inculte, & que les plus mauvaises etoient rendues fertiles par le génie des Anglois; depuis j'ai appris qu'il y avoit un grand nombre de ces communs aux environs de Londres, comme dans la Bretagne, appartenants aux paysans, qui y envoyent leurs bestiaux, & qu'on ne peut cultiver par cette raison. Ce qui nous étonna le plus, fut de voir que du plus loin que les hommes s'apperçoivent, ils paroissoient craindre de s'approcher, & ne le faisoient qu'avec quelques précautions. Comme nous réflechissions sur cette crainte, peu naturelle à ce qu'il nous sembloit, étant si près de Londres, & en plein jour, vous vîmes un homme dans un cabriolet s'arrêter & délibérer s'il viendroit à nous? il nous joignit pourtant, en même tems que de l'autre côté une voiture à quatre roues: une personne dedans, dit à mon camarade, qui entendoit quelques mots d'Anglois, que quatre hommes a cheval & masqués, s'etoient approchés de la voiture, &

voyant qu'il n'y avoit que le domeſtique, s'étoient retirés : là-deſſus l'homme du cabriolet commença à trembler ; nous lui offrîmes notre ſecours, dont il ne parut pas ſe ſoucier, & tourna bride ſur le champ ; la perſonne dans la voiture nous exhortoit fort à retourner auſſi ſur nos pas ; mais le cocher dit avec emphaſe : " *G... d d... m ; they are Strangers, and where are. Englishmen on horſback to be found, attacking Strangers on foot, upon the high way ?* " Quoiqu'il en ſoit, je fus enchanté de l'occaſion ; & après avoir pris quelque précaution pour ma montre, & mon petit tréſor, je perſuadai à mon camarade, qui n'en avoit pas grande envie, de pourſuivre notre chemin.

A travers un pays aſſez bien cultivé & très-varié, nous atteignîmes Windſor. Malgré la fatigue de notre longue marche, notre curioſité nous entraîna ſur la terraſſe. Nous prîmes tant de plaiſir à conſidérer l'immenſe vue qui s'offroit à nous, que la nuit nous ſurprit ; il fallut nous retirer.

Le lendemain de grand matin, nous retournâmes à la terraſſe ; après avoir admiré quelque tems la beauté & l'étendue de la vue, le vieux château reparé, le donjeon & la mauvaiſe ſtatue qui eſt dans le milieu de la cour, auſſi bien que la chapelle gothique,

nous fîmes une longue promenade dans le parc, en careſſâmes les chevreuils, qui ſont privés comme des chiens, & viennent manger le pain dans la main. Nous retournâmes à la ville, & après nous être embraſſés le plus cordialement du monde, en bons François, au milieu de la rue, ce qui nous attira le regard de bien des gens, qui j'imagine, s'étonnoient fort de notre façon de faire, car dans ce pays ce n'eſt pas l'uſage d'embraſſer, on ſe contente de ſerrer vigoureuſement les doigts à ſon ami, quand on le revoit ou quand on le quitte, en raiſon de l'intérêt qu'on lui porte; car ſi on lui eſt peu attaché, on ne fait que lui toucher légèrement la main.

L'ayant donc embraſſé, le cœur plein de regrets, je le plaçai ſur le coche de Londres, & je pris à pied & tout ſeul, le chemin d'Oxford.

Après avoir marché à peu-près huit à neuf milles, je rencontrai le coche de Londres; me trouvant fatigué, je fis ſigne avec mon pouce, ſuivant l'uſage; le cocher arrêta, & je me mis ſur l'impériale, où, le temps étant très-beau, je fus viſité par ceux du dedans. Le pays entre Windſor & Oxford, à quelques morceaux près, ne répondit pas à l'idée brillante que j'avois de l'agriculture angloiſe.

La ville d'Oxford eſt aſſez bien bâtie & ne manque pas de promenades, que le grand nombre de corbeaux empêche d'être auſſi agréables qu'elles pourroient l'être ; il eſt inouï comme les corbeaux, qui ſont des oiſeaux de paſſage en France, & qu'on n'y voit qu'en hyver, pullulent dans la Grande Bretagne. Ils s'aſſemblent ſur quelques arbres à leur convenance, & quand ils y ſont une fois établis, rien dans le monde ne peut les en chaſſer. Un d'eux ſe trouve toujours en ſentinelle qui, à la vue d'un homme avec un fuſil, avertit les autres en croaſſant à différentes repriſes ; ſur quoi tous ſe diſperſent, & ne retournent à leurs nids qu'après avoir plané pluſieurs fois à une hauteur prodigieuſe au-deſſus de leurs habitations. Auſſi n'eſt-ce qu'avec la plus grande peine qu'on peut les tirer, car quant à prétendre les dénicher, cela eſt preſque abſolument impoſſible, leurs nids étant communément à la pointe de branches qui ſeroient incapables de porter l'enfant le plus léger. Il y a des perſonnes fantaſtiques pour qui leurs croaſſemens eſt une muſique délicieuſe & qui ſeroient au deſeſpoir qu'on les tourmentât : dans le fait leurs jeux, leur police, leurs batailles ſont dignes de remarque. On m'a pluſieurs fois aſſuré, que quand

l'un d'eux s'aviſoit de voler un morceau de bois du nid des autres, tous, apres de longs croaſſemens, fondent ſur le ſien, & chacun emportant un morceau de bois, il eſt detruit dans un moment. C'eſt en vain que le voleur entreprend de le defendre ; pendant qu'il fait tête d'un côté, la juſtice travaille de l'autre. J'ai ſouvent vu moi-même la deſtruction complette de pluſieurs de leurs nids, mais je ne ſuis pas capable de dire la vraie raiſon de la fureur qui les acharnoit contre le patient.

Il y a beaucoup de perſonnes qui attendent avec impatience, le moment où les petits s'eſſayent à vôler de branches en branches ; ils les tirent alors à leur aiſe & les mangent : on aſſure que quoique la chair en ſoit noire, elle n'eſt pas de mauvais goût; on en fait ſouvent de fort bons pâtés, à ce que l'on m'a dit.

Il n'eſt peut-être pas de ville en Europe, où les établiſſemens de différentes univerſités ſoient ſi conſiderables & ſi nombreux. C'eſt là que la jeuneſſe angloiſe vient étudier ſoit pour le barreau, la medecine ou l'égliſe. Les jeunes gens ſont vêtus d'une grande robe noire avec des manches pointues, & portent un bonnet avec une forme plate & quarrée. Quelque part qu'on aille

on eſt ſûr de les trouver, comme par-tout où les jeunes gens affluent : ce qui fait que je ne penſe pas que le ſéjour d'Oxford ſoit fort agréable.

La cathédrale eſt un immenſe bâtiment gothique, auprès duquel il y a un batiſtere, ou un bâtiment ſéparé pour donner le batême ; Oxford, Rome, Piſe, Florence & Elgin au nord de l'Ecoſſe, ſont les ſeules villes où j'en aye vu. En parcourant les différens édifices, j'ai été aſſez ſurpris de voir au-deſſus d'une porte la ſtatue du cardinal de Wolſey en habits pontificaux, avec une inſcription flatteuſe ſous le piédeſtal.

La Tamiſe eſt navigable pour les bateaux juſqu'à Oxford ; mais la navigation eſt prolongée beaucoup plus loin par le moyen des canaux. Le ſurlendemain, à travers ſept mille d'un pays peu cultivé, je me rendis à la ſuperbe & l'orgueilleuſe maiſon de Bleinheim ; chacun ſait par qui, & pourquoi elle fut bâtie. Le parc eſt immenſe ; on a pratiqué dans le fond de la vallée un lac d'une étendue conſidérable ; & de tous côtés on apperçoit quelques nouveaux accidens. Le corps de logis eſt vraiment royal & reſpire la grandeur ; on apperçoit en face, de l'autre côté du lac, une colonne magnifique, ſur laquelle eſt placée la ſtatue du duc de Malborough ;

cette colonne, que l'orgueil national autant que la reconnoiſſance éleva, eſt auſſi couverte des traces du motif qui la fit conſtruire. Le piédeſtal, haut de plus de vingt pieds, eſt couvert ſur les quatre faces, de marbre blanc de la même hauteur, où de longues inſcriptions en caractères aſſez fins, annoncent aux races futures les victoires des Anglois, & les défaites des François lors de la ligue univerſelle contre Louis XIV. Il m'a fallu une grande heure pour les lire toutes, & en les finiſſant, je ne pus m'empêcher de dire, que quand les Anglois parlent de leurs exploits, ils n'emploient pas le laconiſme lapidaire.

J'admirois à quelque diſtance la noble fierté du vainqueur de Blenheim, la prodigieuſe hauteur où on l'a placé, comme pour indiquer l'élévation de ſon courage. Son habillement Romain excitoit auſſi mon attention, quand regardant attentivement deſſous les plis de ſon manteau guerrier, formés par la poignée de ſon épée, j'apperçus ſortir un gros corbeau, qui bientôt retourna porter à manger à ſes petits, qu'il avoit laiſſés ſous la protection du héros. — Jupiter avoit ſon aigle.

Puis en quelque ſorte retournant ſur mes pas, quoique plus à l'oueſt, je fus coucher

avec une pluye continuelle, à quatorze milles d Oxford : après en avoir fait près du double, il faudroit bien peu connoître les aubergiſtes Anglois, pour imaginer qu'un piéton crotté, mouillé, fut reçu ſans difficultés; il n'y a dans ce bon pays que des riches ou des pauvres ; vous êtes traité comme un ſeigneur ou comme un faquin. Les plus pauvres gens ont une telle horreur pour les voyages à pied, que quand la miſere les y contraint abſolument, ils voyagent la nuit, crainte d'être vus. Si, près des villes à manufactures, on rencontre quelques ouvriers, c'eſt avec un petit paquet à la main, dans un mouchoir de ſoye, mais jamais rien ſur leurs épaules, ainſi qu'en France & en Allemagne, où quelquefois des gens riches ne dédaignent pas de ſe rappeller qu'ils ont des jambes. — Quoiqu'il en ſoit, après une aſſez froide réception, après avoir fait ſécher mes habits de mon mieux, après m'être un peu délaſſé, je fus prendre l'air ſur le bas de la porte. Un homme qui avoit paru fort s'appitoyer ſur mon ſort quand j'étois auprès du feu, après quelques queſtions moitié anglois, moitié françois, ſur l'endroit où je voulois aller, auxquelles je ne répondis que Briſtol, penſant que la miſere ſeule pouvoit engager à faire une telle route à pied,

m'offrit un ſchelling avec beaucoup de bonhomie ; quoique je ſentiſſe la bonté du procédé, comme malgré l'abîme où nous ſommes tombés, quelques petits brins d'orgueil ne nous ont point abandonné, je tirai quelques guinées de ma poche, & les lui préſentai en le remerciant. — Ce petit trait de vanité ne ſervit qu'a me faire payer double le lendemain. M'armant de courage, je me remis en route ; mais m'appercevant bientôt que le chemin faiſoit un détour conſidérable, beaucoup plus au nord que la place où je voulois aller ne ſe trouvoit marquée ſur la carte, & voyant un petit ſentier qui ſembloit ſe diriger du côté où je deſirois me rendre, je le pris ſans balancer. Après avoir fait trois milles, j'arrivai ſur le bord d'une riviere que je crois la Tamiſe, tres-profonde quoique peu large. Je ne ſavois trop comment faire, & ne pouvois me réſoudre à retourner ſur mes pas ; il auroit fallu cependant m'y réſoudre, lorſque j'apperçus ſur la rive un gros bateau de charbon, & perſonne deſſus pour le garder ; je m'aviſai de le pouſſer à l'autre bord, à quoi je réuſſis avec des peines infinies. Au moment où je débarquois, voilà les gens du bateau qui arrivent & qui, voyant où je l'avois conduit, entrerent dans une rage in-

croyable. Je laiſſe au lecteur inventif à imaginer quels furent les complimens que ces pauvres diables me firent : quoique je n'en entendis pas la moitié, j'avoue qu'ils me ſemblerent expreſſifs au dernier degré. Cependant, pour ne pas les laiſſer trop long-tems dans l'embarras, comme il y avoit un petit bateau ſur le côté où j'étois, je le mis à flot & le leur pouſſai ; pendant que le courant le leur envoyoit, je m'éloignai prudemment, & j'étois déjà bien loin lorſqu'ils purent en faire uſage.

M'ecartant encore de la grande route, en deux jours de marche, par le milieu des terres, j'arrivai à Bath, par Burton & Wolton-Baſſet. Cette derniere eſt une petite ville, preſqu'entierement ſéparée du reſte du pays, par les mauvais chemins qui y conduiſent. Son aſpect n'annonce pas qu'aucune manufacture y ſoit établie, & vraiſemblablement elle n'eſt habitée que par des cultivateurs. J'ai pourtant remarqué qu'on travailloit à faire des chemins, & que dans certains endroits ils étoient déjà faits. Je me rappelle avoir vu une inſcription dans un mauvais pas, où un certain homme donne avis au public, qu'il lui eſt redevable d'un ſentier large de deux pieds, qu'il a fait paver depuis ce village à l'égliſe. Plus près de Schippenham,

penham, le pays s'embellit & devient même pittoresque. Une petite montagne de deux cents pieds de haut environ, se trouve entourée de deux vallons fertiles : la largeur de son sommet n'est guere que de deux cents pas, & est assez bien cultivée. Chippenham est situé dans une riche vallée, où la culture des terres est égale à la bonté du terroir ; & quoique ce ne soit qu'une petite ville, l'aspect de sa situation lui donne une assez bonne apparence. Bientôt, du sommet de la montagne qui domine Bath, j'apperçus la belle vallée de l'Avon & la ville superbe qui l'embellit encore, & dont l'agréable situation, beaucoup plus que les eaux minérales, attirent cette foule de riches oisifs, qui y répandent l'abondance & les plaisirs. Quoi qu'à plus de quatre milles, j'arrivai dans un moment ; & oubliant la fatigue de ma longue marche, je commençai à parcourir la ville : à chaque pas, je voyois des gens qui m'examinoient des pieds à la tête, ricannoient & se parloient à l'oreille : & ce fut bien pis lorsque je voulus chercher à me loger : quoique j'employasse les termes les plus honnêtes, les auberges étoient toujours pleines : on ne pouvoit pas me recevoir, disoit-on, en regardant mes bottes & mes cheveux. — Apres bien des reflexions,

j'aviſai qu'il étoit dimanche, qu'il y avoit de la pouſſiere ſur mes bottes & pas de poudre ſur mes cheveux. Comme il n'y avoit pas de remede à cela, étant tard, j'entrai dans la premiere maiſon, & en priai le maître de me faire conduire à une auberge; ce qu'il fit de très-bonne grace. J'employai le lendemain & ſurlendemain à parcourir les environs, qui ſont charmans, & à viſiter la ville, dont j'admirai les beaux bâtimens; le croiſſant ſur-tout excita mon attention, auſſi bien que les quartiers où ſont les parades du nord & du ſud. La ville forme un amphithéâtre aſſez vaſte, garantie des vents du nord par la montagne dont elle occupe le pied & le centre. Les eaux minérales ſont chaudes, j'y ai pris un bain par curioſité. Il m'a paru aſſez extraordinaire de me trouver dans la même eau qu'une douzaine de femmes, car il n'y a point de places ſéparées pour elles; chacun eſt enveloppé dans la robe de chambre de flanelle, qui a cela de dégoutant qu'elle eſt publique & ſert à tout venant. On ne diſtingue les femmes que par leur coiffe, tandis que les hommes ont communément un bonnet de coton.

Je me rendis a Briſtol, qui beaucoup plus conſiderable, n'eſt pas à beaucoup près ſi agréable que Bath; elle ne manque cepen-

dant pas de beauté, mais d'un genre très-différent. Le commerce, qui pendant long-tems avoit fait de Briſtol la ſeconde place de l'Angleterre, ſemble s'être tranſporté depuis quelques années à Liwerpool. La ville n'a qu'un baſſin ; l'eau y eſt retenue à la marée baſſe par des écluſes, qui à la marée haute s'ouvrent, & y laiſſent entrer & ſortir les vaiſſeaux. Elle a peu de beaux bâtimens. L'ancienne cathédrale eſt une vieille égliſe gothique ſans beauté : il y a une aſſez belle place, au milieu de laquelle on voit une aſſez mauvaiſe ſtatue. Les bords de l'Avon ſont charmans & très-pittoreſques, à l'oueſt particuliérement. On arrive par une pente aiſée, ſur un terrein qui ſemble peu différent du niveau de la ville : après un mille de marche, à peu-près, tout-à-coup le terrein ceſſe ; un vaſte & profond précipice s'ouvre, au milieu duquel on voit couler l'Avon, & où les vaiſſeaux vont & viennent ſous les pieds du ſpectateur, à une profondeur de plus de trois cents pieds. Cette vallée de l'Avon eſt charmante ; j'ai retrouvé des eſpeces de montagnes, & cela m'a fait un plaiſir inexprimable, après les platitudes de Londres & de la Hollande.

La lettre que j'avois pour Briſtol ne m'y a fait avoir aucun agrément ; la perſonne à

qui elle étoit adreſſée etoit à Londres ; croyant qu'à l'argent près, dont je n'avois pas encore beſoin, ſa femme pourroit m'être de quelqu'utilité, je la demandai ; elle étoit morte, & le commis avoit congé ; de ſorte que, comme les Anglois ne ſont pas grands parleurs, je n'ai pas ouvert la bouche pendant les trois jours que j'ai paſſé à Briſtol, excepté quelques queſtions ſur le pays.

Un jour je fus viſiter les eaux minérales preſque tiédes de Briſtol ; elles ſont ſituées au pied d'un roc, qui forme le précipice dont j'ai déjà parlé, & où les médecins envoyent leurs malades, lorſqu'ils ne ſavent plus qu'en faire.

On m'a aſſuré que c'étoit un ſpectacle cruel que celui des moribonds pulmoniques que l'on rencontre à la pompe & aux autres places publiques. On va ſouvent aux autres eaux pour les amuſemens qui s'y trouvent ; ici on vient pour mourir. Cependant elles conſervent toujours la réputation d'être bonnes pour la poitrine, quoique dans le fait elles ayent bien peu de vertus, ſi on juge par l'apparence : car elles n'ont preſque aucun gout, & ſont plus froides que chaudes ; mais le malade ſe flatte & meurt en ſe noyant d'eau.

Suivant le cours de la riviere, j'arrivai avec beaucoup de peine, après un long circuit, & par un ſentier raboteux, juſques dans l'endroit où elle ſe jette dans la Séverne. Là je fus bien récompenſé de ma peine, par l'immenſité du coup d'œil qui s'offrit à moi. L'embouchure de la Séverne peut avoir neuf à dix milles de large dans cet endroit. On apperçoit, ſans beaucoup de peine, les montagnes du pays de Galles, qui ajoutent beaucoup à la ſcene par leur élévation. A l'oueſt, l'œil ſe perd dans la mer d'Irlande, tandis qu'à l'eſt on apperçoit la riviere ſe rétréciſſant inſenſiblement, les bords devenant plus unis, & offrant à la vue un pays fertile & bien cultivé. Retournant à la ville, je pris un autre chemin, & vis en paſſant une maiſon magnifique & quelques villages dont l'apparence annonçoit l'aiſance des habitans.

On trouvera bon que je me repoſe ici, & que j'en faſſe autant toutes les fois qu'après avoir traverſé l'Iſle, je ſerai arrivé à la mer oppoſée au côté d'où je ſerai parti.

COUP-D'ŒIL

Sur la vie & les écrits des femmes-Poëtes, depuis l'origine du Parnaſſe français.
Sixieme extrait.

PUBERTÉ DE LA POÉSIE.

NUL rapport juſqu'ici ne nous a ſemblé plus frappant, entre objets de nature oppoſée, que celui dont Clotilde s'eſt apperçue, entre la troiſieme période de l'art des Vers & l'âge qui lui correſpond dans le cours de la vie humaine. Comme il arrive à celui-ci, l'autre ne commença de ſe manifeſter que par des ſignes équivoques & gradatifs, qui purent la laiſſer confondre encore aſſez longtemps avec la ſeconde enfance, au moins juſqu'à la mort de Philippe le-Bel; ou, ſi l'on veut une époque relative, juſqu'à la tranſlation de la cour de Rome dans Avignon. Par fois auparavant, une aiſance folâtre, une gaîté légère, une harmonie expreſſive, interpréte enfantine de la naiveté du ſentiment, accompagnoient quelque régularité d'enſemble dans nos productions &

quelqu'ingénieuſe ſaillie à travers la monotone aridité d'un ouvrage. L'ombre d'un ſtyle propre s'adaptoit encore aſſez communément à chaque genre; on connoiſſoit une ſorte de plan; la médiocrité même affectoit un certain reſpect pour la conſtruction, pour les rimes & pour la meſure. Mais tout frein diſparut alors; & la France littéraire alloit ſe replongeant dans les abîmes du chaos.

Des êtres métaphyſiques, enfans des cerveaux italiens, & dont la création ne ſuppoſoit qu'un goût très meſquin dans le premier qui les mit en ſcène; les *fol-cuyder*, *Doulz-regart*, *Bel-accueil*, *Eſpoir*, *Honte*, *Dangier*, *Crainte*, *Playſant-parler*, *Gentil-maintien* & tant d'autres acteurs cent fois plus ridicules, qui s'étoient emparés de la plupart des rôles dans beaucoup d'écrits, ſe répandirent par-tout avec le dernier excès de l'impertinence & de la ſottiſe. Ni fabliaux, ni lays, ni tenſons n'exercèrent plus nos rimeurs. Quelques miſérables romans, dictés par l'adulation, par la ſatyre, ou ſimplement par la vaine fureur de compoſer, coururent ſans honneur dans nos Provinces ſeptentrionales. Ce n'étoit plus qu'ignorance préſomptueuſe ou qu'indigeſte érudition. Témoins ces paraphraſes exceſſivement traînantes, ſoit des rêveries enfantées par nos annaliſtes primitifs, ainſi que la

Chronique françaiſe d'un Philippe Mouskes; ſoit d'un trait quelconque de nos livres ſacrés, comme *l'hiſtoire des trois Maries*, œuvre d'un Carme de Paris, platitude où le ſens commun n'eſt pas moins outragé que le coſtume & la décence, toujours de la meilleure foi; ſoit enfin, d'allégories orientales, dont les fleurs s'évanouiſſent ſous un fatras de groſſières alluſſions, tel que le *roman du Renard* d'un Jacmart de Geslée.

Non que de temps en temps, il ne brillât quelques éclairs de talent & de verve, dans certains Trouverres contemporains. Mais on peut dire, même de ceux-ci, que leur démarche paroit engourdie; leurs mouvemens pénibles & déréglés; leur phyſionomie anxieuſe, ſans coloris & ſans fraîcheur; leur voix rauque, inégale & fauſſe; leurs tons & leurs traits ordinairement altérés par l'effervescence des artères & par les délires de l'imagination. Cependant, à travers la biſarrerie des ſujets, l'incohérence des détails, l'impropriété des termes, la confuſion des plans, le déſordre des penſées & la violation preſque totale des loix de convenance, de logique & de verſification, l'on ne peut s'empêcher de voir dans ces foibles auteurs, un caractere impatient de voler de leurs propres ailes, ce beſoin violent d'in-

venter, de créer, de produire, que n'éprouvèrent point leurs heureux dévanciers; enfin, l'impérieuſe propenſion d'un Permeſſe obſtrué de fange & de gravier, à s'épurer tôt ou tard, au confluent fécondateur de ceux de la Grèce & de Rome. Quels ſymptômes plus analogues à ceux de la Puberté (*) phyſique pouvoient en juſtifier la comparaiſon?

Deux lumières très-vives, ajoute Madame de Surville, mais non pas vives au même degré, jetterent un éclat précaire à peu-près au centre de ce dédale ténébreux; l'une & l'autre ont d'autant plus de droits à nos éloges, qu'elles réunirent la derniere étincelle du génie des Troubadours, au flambeau va-

(*) Qu'on ſe ſouvienne au moins, que nous diſtinguons, avec Clotilde & les Anciens, la *Puberté* de *l'Adoleſcence*; c'étoient à leurs yeux, deux âges très-differens. La ſeconde, aux graces naïves de l'Enfance, unit le feu brillant & les doux attraits de la Jeuneſſe qui la ſuit; la premiere n'eſt qu'un état d'ennui, d'impatience & de beſoins, où, loin de s'embellir, la plupart des formes s'altèrent; où de ſombres nuages obſcurciſſent momentanément nos facultés; où l'inquiétude enfin, de nos vagues deſirs, répand la gêne & le dégoût ſur nos opérations phyſiques & morales.

cillant de la Romane françaiſe, pour ne plus éclairer qu'enſemble à l'avenir."

JUSTINE DE LEVIS DE PUYTENDRE, TROUBADOURESSE.

Sous le ciel étranger de la Lombardie, le ſang français produiſoit, à cette époque dirai-je honteuſe, un poëte du premier rang. C'étoit Juſtine, fille de N. de Levis-Perrot de Saſſo-Ferrato, ſeigneur très-diſtingué de l'Ombrie, où les Pontifes de Rome en reçurent les ſervices les plus ſignalés. (*) Déjà cette branche éloignée avoit été reconnue en France, par l'illuſtre maiſon de Levis, dont fut pareillement la mère de Juſtine. Il eſt démontré que celle-ci nâquit à Crémone, où ſes parens avoient de grandes poſſeſſions; c'eſt là que ſon bonheur la mit à portée de profiter bien jeune des leçons de la docte & ſage Richarde Selvaggi. Bientôt elle s'unit encore plus étroitement à Montendre, qui ſe plut à cultiver ce rare génie, auſſi docile, auſſi flexible qu'il étoit prématuré. La réputation naiſſante de Mlle. de Levis, dont

(*) Voyez entr'autres, l'art. *Levis-Perrot*, dans le dict. de Morreri; d'après l'ouvr. de *Petr. Redu.* & quelques Mem. que nous n'avons pas ſous la main.

ne rétentirent pas seulement Crémone & Spolette, mais jusqu'aux rives du Var, du Rhône & du Gardon, commença d'allarmer sa vanité du fameux Pétrarque. L'Italie savante, dont la fleur embellissoit la cour d'Avignon, séjour habituel de cet homme célebre, n'osoit déjà lui comparer que les Anciens. Justine se crut donc obligée de sacrifier une fois sur l'autel de ce Dieu jaloux, pour être plus libre ensuite de s'abandonner au penchant que lui suggéroit la Nature. Il en reçut le sonnet qui commence par ce vers :

Jo vorrei pur drizzar questa avie piume, &c.

Chef-d'œuvre d'élégance & de délicatesse, où la modestie de cette Muse-enfant la consulte à l'égal d'Apollon, pour savoir s'il lui sied aussi bien de se livrer aux brillantes faveurs des filles de mémoire, qu'aux douces invitations de l'Amour. Pétrarque répondit à cet hommage si flatteur, (mais sur le ton d'un Orphée) par un autre sonnet dont les rimes correspondent à celles de Justine de Levis :

La gola, e sorno, e l'ozioſe piume, &c.

dans lequel il l'invite, avec beaucoup de dignité, d'être toujours une Muse au Par-

naſſe, ſans ceſſer d'être une Grace à Paphos (*). C'eſt aux vrais connoiſſeurs dont l'Italie abonde, à comparer cette réponſe emphatique & guindée du Florentin, avec la maniere vraie & la piquante naïveté de ſa jeune & modeſte rivale.

Enfin déterminée, par les conſeils & par l'exemple d'Amélie, à mériter un autre genre de ſuccès, elle ſe promit bien d'éviter, avec ce Poëte orgueilleux, toute eſpèce de concurence. Son premier ſoin fut d'apprendre parfaitement le françaiſ, qu'elle ne parloit qu'à peine, quoiqu'elle écrivit en provençal avec plus d'aiſance & de naturel encore que dans ſon idiôme natal. Mais ce qui l'affermit pour jamais dans cette courageuſe réſolution, ce fut l'événement ſingulier qui décida bientôt du bonheur de ſa vie (**).

Juſtine aimoit la guerre autant que les beaux Arts. Les troubles ſans ceſſe renaiſſans

(*) Ces deux ſonnets ſont imprimés dans les œuvres de Pétrarque, au 7 vol. de la ſuperbe collection des Poëtes Italiens, dont M. Prault enrichit notre typographie : celui de Juſtine, accompagné de notes, eſt à la ſuite des Poéſies du Roſeau.

(**) On ſe rappellera que nous écrivons de mémoire, & que nous ne garantiſſons point nos erreurs, dans un dénuement total de reſſources bibliographiques.

dont ſa Patrie étoit agitée, l'avoient miſe dans la néceſſité de ſuivre ſon père à travers les Apennins & de partager avec lui la gloire qu'il s'acquit dans quelques expéditions militaires. Ces détails n'entrent point dans le plan que nous avons adopté : mais les mémoires de ſon temps & des traditions irrécuſables en ont conſacré le ſouvenir (*). Au retour d'une courſe qu'elle fit très-avant dans l'Etat de Veniſe, où ſa prudence & ſa

---

(*) Dans un catalogue en proſe rimée, des femmes illuſtres de l'Univers, on lit ces trois ſtances ſur la comteſſe de Die, Nina de Spinetto & Juſtine de Levis :

Fu de Dia *la Conteſſa,*
Provenzale Poeteſſa,
Bella, ſpirito ed ingegno,
Chiara fer ſuo merto degno.

Una Nina ſi ſublima
Nel ſaver, e Toſca rima
Scriver ſeppe; e a Dante fue
Cara, per le dotte ſue.

Fra gl'ingegni chiari dotti
E Giuſtina de Perrotti,
D'arte bellica intendente
E in ſaper vario valente.

D. Valdeccio ; *le* Donne *illuſtre, che in Mondo fiorirono*, page 109.

bravoure déconcertèrent les projets des Viſcomti, l'excès de la chaleur contraignit ſa petite troupe à s'arrêter preſqu'au milieu des collines Euganées. Juſtine, accompagnée de ſix Amazones de ſon âge, & qui ne la quittoient jamais, ſaiſit cet inſtant de repos pour aller chaſſer dans une forêt ſombre, aſſez voiſine du grand chemin, & qu'on diſoit avoir été le ſéjour de la Fee Morgane, dont a parlé depuis la foule des Romanciers italiens.

Comme elles s'enfonçaient dans l'épaiſſeur du bois, elles apperçurent, non loin d'un palefroi qui paiſſoit attaché, le plus beau Paladin dont s'énorgueillit la chevalerie. Il ſe livroit aux douceurs d'un ſommeil profond, quoique agité par intervalles; il étoit à demi déſarmé, renverſé ſur le dos, au pied d'un large platane, & la tête appuyée ſur le bras droit. Contre l'ordinaire de ſes pareils, elle étoit couronnée par des touffes bouclées de longs cheveux châtains, rejettés en partie ſur le front; le reſte voltigeoit au gré d'un vent léger, autour des lys de ſa gorge découverte; ou careſſoit les roſes d'un viſage „ éclatant, (comme le dit ailleurs Clotilde,) „ de tous les charmes à „ la fois qui peuvent irriter le caprice, & „ de toute la beauté qui doit éterniſer l'a-

» mour." Juſtine auſſi crut-elle voir un jeune » Dieu, vainqueur de l'Amour même, ſous la peſante armure de Mars".

Mais au moment qu'elle s'en approchoit, un ſerpent de groſſeur monſtrueuſe s'élança d'un tertre voiſin ; il dardoit, en ſifflant, contre le col du Paladin, le triple aiguillon de ſa bouche écumante, lorſque Juſtine atteignit, le ſabre à la main, cet épouvantable reptile & le partagea d'un revers. Ni les ſifflemens du monſtre, ni le cri perçant de tant de jeunes Dames n'avoient point éveillé l'inconnu ; revenue de ſa frayeur, ſa libératrice ne ſe laſſoit ni d'en admirer la figure, ni de s'applaudir elle-même d'en avoir ſauvé les jours. Rien d'auſſi ſéduiſant n'avoit encore fixé ſa vue ; rien n'avoit à l'égal, fait palpiter ſon cœur. En proie aux violens deſirs d'une ame ſenſible & neuve, prête à ſe diſſoudre de volupté, mais contrainte à déguiſer ſon délire amoureux ſous l'air d'une plaiſanterie innocente, elle écrivit ces (*) vers ſur les tablettes du bel aventurier :

Occhi, ſtelle mortali,
Miniſtri di miei mali,
Si, chiuſi, m'uccidete,
Aperts, che farete ?

(*) Quelque jeune perſonne appliqua ce joli qua-

Sa main tremblante eut bien de la peine à ſoutenir le ſtylet juſques à la quatrieme ligne; le dernier vers reſta, dit-elle, incomplet. Mais loin d'en faire un myſtère à ſes compagnes, après avoir placé les tablettes, enveloppées d'une flotte de ſes propres cheveux, ſous une main entr'ouverte du jeune homme, elle s'efforça de rire beaucoup la premiere, au ſujet de l'étonnement & de l'inquiétude qu'il éprouveroit à ſon reveil. Et de fuir à l'inſtant toutes ſept, peut être également à regret, loin de cette forêt enchantée.

Puytendre s'éveilla peu de momens après. C'étoit un damoiſel Français, riverain du Rhône, & né dans un château qui ne ſubſiſte plus, à demi-lieue de Rochemaure (*). Peintre, ſculpteur & poëte charmant dès ſa plus tendre jeuneſſe, il ſe diſtingua ſur-tout par des faits-d'armes incroyables, n'étant encore

---

train au poëte Milton, en lui jouant le même tour, ſur la grand route de Florence. Non moins beau que Puytendre, il fut bien moins heureux; car il ne retrouva jamais ſa conquête.

(*) Terre qui paſſa depuis, ſucceſſivement, de la maiſon de Poitiers dans celle de Levis-Ventadour; & de celle-ci, dans la maiſon de Rohan-Soubiſe.

core qu'un enfant. On devine aſſez combien il s'agita dans tous les ſens, pour découvrir l'auteur d'une declaration qui lui ſembloit magique. Juſqu'alors, dit Clotilde, tout entier ſoit aux Muſes, ſoit a Bellonne, jamais il n'avoit aime. Comme le Zoon de la Fontaine, on ne comparoit à ſa beauté divine, à ſa brillante valeur, a ſon genie abondant & facile, que ſa deſeſpérante inſenſibilité.

Maintenant il ne reſſembloit plus à lui-même. Il parcourut inceſſamment juſqu'au dernier hameau des vertes Euganées, leurs alentours les plus ſecrets; enfin toute l'Italie durant un eſpace de quinze mois : peut-être n'eut il mis aucun terme à ſes courſes, ſans le Tournois ſuperbe que l'Empereur Charles de Luxembourg honora de ſa préſence & de ſes libéralités à Modène.

Puytendre eut ſûrement dédaigné d'y courir : mais il s'y vit entraîné par douze à quinze filles de diſtinction qu'il eut le bonheur d'arracher aux corſaires de Lipari, ſur les côtes de la Campanie. Ce combat, unique ſans doute, entre un jeune homme de vingt-quatre ans & quarante écumeurs preſque tous giganteſques, dont pres de la moitié périrent ſous ſes coups, eſt au-deſſus de la croyance humaine. Il juſtifieroit pleinement ces deſcriptions hyperboliques, dont

le Boyardo, l'Arioſte & tant de foibles imitateurs ont quelquefois embelli, mais plus ſouvent defigure leurs Poémes. Cependant il n'eſt guere de faits qu'on puiſſe moins révoquer en doute : & ſi l'authenticité n'en eut pas éte reconnue, Juſtine auroit-elle haſarde ce ſonnet en trois langues, où elle prend à témoin les peuples de l'Auſonie de l'héroïque dévouement de ſon illuſtre époux. (*)

Vainqueur à Modène, où Ludovic de Frégoſe lui chauſſa les éperons d'or, Puytendre refuſa l'honneur que lui firent pluſieurs dames du plus haut rang, en briguant ſa préférence; il jura de n'être le chevalier que de celle-là ſeule qui lui fit connoître le beſoin d'aimer. La ſanté de Juſtine, qui dépériſſoit inſenſiblement, détermina ſes parens à la mener voir cette fête; elle éprouvoit, depuis ſon aventure, qu'on ne badine point impunément avec l'amour. Elle etoit loin de s'attendre à retrouver celui que ſon cœur

(*) Nous regrettons fort de ne pouvoir tranſcrire celui qu'elle écrivit en français. Il n'eſt pas douteux que cette piece eſt le premier ſonnet qui jamais ait par en deçà des Alpes, dans un autre idiôme que l'Italien. Nous ne l'avons pas à cette heure.

appelloit à toute heure : auſſi n'apperçut-elle point à découvert le viſage de ſon amant ſans pouſſer un grand cri, ſe précipiter éperdue & s'évanouir dans ſes bras (*). Cet éclat, augmenté par le bruit répandu ſous mille notions differentes, de ce qui ſe paſſa dans la forêt, n'auroit pas décidé la famille de Juſtine à l'accorder au Paladin, ſi les ordres précis de l'Empereur n'euſſent d'abord ſecondé l'opinion publique. Peut être étoit-ce une faveur de trop; car Puytendre oſa défier au combat à mort, quiconque auroit l'audace de prétendre à la main de mademoiſelle de Levis, tant qu'il exiſteroit au monde. Leur hymen fut une ſolemnité générale; tous les rangs, les deux ſexes & tous les âges, y prirent une égale part. Charles les amena paſſer un an dans ſon palais de Bohéme.

Envain ce Prince voulut élever Puytendre aux plus hautes dignités de ſes Etats; celui-ci ne pouvant le déterminer à fixer le

(*) La ſeule branche exiſtante des Lymbourg Styrum (dernier écoulement de la maiſon de Luxembourg) poſſede, dans ſon château de *** en Souabe, un grand tableau fait par ordre de l'Empereur; & revêtu d'assez beaucoup de vérité, cette ſcene a jamais intereſſé le

ſiège de l'Empire dans la ville antique des Céſars, lui demanda la permiſſion de retourner avec ſa tendre épouſe, aux lieux témoins de leurs premiers tranſports. Modèles des époux ainſi que des amans, ils s'élevèrent à leur retour, un azyle gracieux & champêtre, à l'endroit même de cette forêt Euganée où l'amour les attendit. C'eſt là qu'ils enfantèrent, lui, ces élegies ſi purement cadencées, en hexamètres & pentamètres entrelaſſés; elle, ces églogues, diſons mieux, ces hymnes ſi pleins de verve, dont la richeſſe ſurabondante eſt le défaut le plus ſaillant. Quelques vers rapprochés ſuffiront à faire entrevoir la différence de leur ſtyle, quoique Juſtine ait eu part, dit très-formellement Madame de Surville, aux compoſitions *bigarrées* de ſon mari.

LOUIS DE PUYTENDRE.

Oui, ſoit que Primevère, ou flour à flour s'enlace,
Chaſſent d'eſté leiz bruslans ardeors;
Soit que, d'Altomne en plours, luyzans creſpes de glace
Viegnent blanchir leiz big rrez thréſors;
Que font à nos amours l'hyade ny l'Arćture,
Chien de Procris, ny quatre vents de'z cieulx?
Quant Juſtine ſoubrit, tout rit en la Nature;
N'eſt Monde engtier pour moy qu'en ſeiz biaux yeulx.

Grondez, fougueulx Typhons ! de Gadès au Boſphore,
Faites mugir leiz ſyrtes dévorans !
Redoublez, noirs frimas ! & toi, ſin ſtre amphore,
Eſpands à flots triſtes & froids torrents !
Tant qu'ez braz adorez de ma tendre Juſtine
Seyn contre ſeyn, bouſche à bouſche accolez,
Telz qu'au cédre odorant eſt lierre ſerpentine
Et qu'a l'Ormeil, pampres encercelez,
Nous nous dirons : „ C'eſt toy, toy qu'aymai ; toy
„ que j'ayme ;
„ Que veulx aymer juſqu'ez fin de mes jours !
„ Doulz charme de mon cueur ! chère part de
„ moy-meſme !
„ Vienz ! eſpuyzons la coupe deiz amours !
„ O Puytendre ! ô Juſtine !...." & que bayzers de flammes,
D'iceulx propoz entrecoupant leſz ſons
Sur nos lebvres errans, y confondront nos ames.....
Ah ! qu'a jamais, neiges, vent & glaçons
Battent ſe les entours de ma couſ l e amorouſe!
Que l'Aquilon esbranle ſeiz parois,
Et qu'Hyade en fureur, ſans reſpit leiz arrouſ !
Plus m'y duyrai que ſoubz lambrys deiz Rois.

Elégeye V. de Puyt. v. 13 *à* 41.

Il n'étoit pas poſſible de racourcir ce fragment d'elégie ; il paroîtra ſans doute inconcevable pour le temps ; les œuvres de l'Auteur en fourniſſent vingt d'à-peu-près auſſi riches de Poéſie. Depuis les ſtances de Sainte des Prez, dont nous citames un foible echan-

tillon dans l'article de cette (*) Dame, nous ne connoiſſons pas un ſeul exemple de ce rythme, modelé ſur le diſtique élégiaque des Anciens. Puytendre n'eut-il que le mérite reel de l'avoir adapté le premier au genre excluſif de l'élégie françaiſe, auroit donné des preuves d'un gout bien rare ou, pour mieux dire, bien étranger au reſte des compatriotes. Clotilde, en perfectionnant ce méchaniſme conſacré par Tibulle, Ovide & Properce, & que nul autre écrivain, à l'exception de ſes élèves, n'a reſſuſcité parmi nous, Clotilde a fait hommage de cette importation à l'amoureux Puytendre; elle s'exprime ainſi, dans le Poéme *des Cinq Plaids d'or*, original *des trois* Manières de Voltaire:

Tel pasle & plus touchant, l'agité Cœlindor,
Le front chargé d'ennuis, s'avança vers le Troſne;
Et, contant ſans détour, ces Metres employa
Par qui doulce Elegeye aultrefois larmoya;
Et qu'en France depuis, ſur les rives du Rhoſne,
A Puytendre, Apollon, pour Juſtine octroya.

Mais *le Rhône* eſt mis là pour l'honneur du Vivarez; ces élégies datent inconteſta-

(*) Journal de Lauſanne, nº. de Mars, art. de Sainte des Prez, pag. 155.

blement du ſejour de ce Poëte en Italie. Voyons à préſent, quelque choſe encore de l'amante qu'il inſpiroit.

JUSTINE DE LEVIS.

C'eſt ici qu'apparuſt à ma veue encharmée
Le héros, que ſeulet, tiens l'eſg l d'ugne armée;
Que, pour ſien bel Adon, eûſt prinz mere d'Amour;
Qu'euſt dict ſien Orphéos, Dieou qui lance le jour;
Qu'euſt l'Aurore à Procrys *et levé* pour Céphale;
Q i, d'Hercule aux abois, puſt conſoler Omj hale,
Muer brandon d'Eliſe en ung troſne de flours
Et de veutve d'Hector, tarir meſme leiz plours.
Pardonne, ô tendre Eros, s'entr'iceulx ne te nomme!
Maiz ne ſcay l'enfançon comparer au jeune homme:
T'euſſe veu ſans eſmoy: ne le vy ſans paslir,
Me troubler, perdre voix, palpiter, freſmollir,
Languir de volupté, ſentir en ma poictrine,
Toute, en rapides feulx, circuler ta Cyprine;
Et mon ſang en l'honneur du plus beau des Mortelz,
A flots précipitez, inondant teiz aultelz.....
Doulx moment! nœud premier deiz chaiſnes tant felices
Que n'en peult hict d'hymen eſpuyſer leiz délices;
Que plus cuyde, en ſeiz braz, me'z tranſports appaiſer,
Tant & plus dévorans ſens pour luy m'embraiſer!

Eglogue IX. de Juſtine, v. 38 *à* 58.

On doit s'appercevoir que la divine anti-

quité leur ſervoit excluſivement de modèle. On en conclura qu'il doit être fort mal-aiſé de choiſir des morceaux ſaillans dans la totalité de leurs Poéſies : tout en eſt clair, ſimple, vrai, naturel, gracieux, pur, ſoigné, doux, & preſque ſans exception, marqué du ſceau riant que l'amour heureux imprima toujours ſur les productions du génie. La ſupériorité de Juſtine ne peut, au reſte, échapper à l'attention d'un amateur exercé : ce qui ne la décideroit pas moins, c'eſt l'univerſalité de ſes talens & de ſes connoiſſances. Nous en avons recueilli des ſtances très-lyriques, des fragments d'Epopée extrêmement ſoignés, mais qui laiſſent une certaine prévention contre le merite de l'enſemble ; elle paroit en général, avoir négligé ſes plans. Clotilde fait grand cas de la plupart de ſes épigrammes ; ce ne ſont, à vrai dire, que d'ingénieux Madrigaux ; ou, (pour nous ſervir de l'expreſſion de mademoiſelle de Gournay) des épigrammes à la Grecque.

Madame de Surville appelle quelquefois Juſtine le cygne, ou la nymphe de Floïès. C'étoit le nom de l'azyle enchanteur ou nos epoux ſe fixèrent à leur retour de Boheme ; ils y paſſerent à peu-près quinze ans conſécutifs. Il ne leur reſta qu'une fille de cinq, fruits de leur hymen, mariée au ſeigneur de

Fay-Collan ; c'eſt d'elle que nâquit la mere de Clotilde. On conçoit le vif intérêt que celle-ci doit témoigner en faveur d'ayeux ſi dignes d'elle ; & qu'elle ſeule, peut-être, a tenté de dérober à la nuit qui les enveloppoit. Le reſte de leur carriere s'écoula preſqu'entier dans l'intérieur de la France ; & ſur les bords même du Rhône, que Puytendre a célebré dans ſes vers (*).

Il combattit avec diſtinction, dans les armées de Charles V : & Du-Gueſclin fit grace en ſa faveur, à pluſieurs villes de ſa Province. Nous ne pouvons ſuivre ce couple heureux dans les détails peu connus de leur vie privee ; mais on peut aſſurer, d'après Clotilde & leurs ouvrages, que cette vie fut l'image d'un beau jour. A peine eurent-ils le temps de former le gout de leur petite-fille, madame de Vallon ; mais elle n'en dût pas moins à leur ſociété les inappréciables ſouvenirs qui fécondèrent depuis la verve & les pinceaux de leur ſublime imitatrice.

(*) Puytendre a laiſſé des payſages charmans au jugement des peintres de ſon ſiecle ; nous les avons cherchés en vain.

La ſuite au No. prochain.

LITTERATURE FRANÇOISE.

Théorie des ſentimens moraux, ou eſſais analytiques ſur les principes des jugemens que portent naturellement les hommes, d'abord ſur les actions des autres, enſuite ſur les leurs propres, ſuivie d'une diſſertation ſur l'origine des langues; par A. Smith, traduit de l'anglois ſur la ſeptieme & derniere édition, par Sophie Grouchi, veuve Condorcet : elle y a joint huit lettres ſur la ſympathie, 2 vol. in-8., 9 liv. Buiſſon.

CET ouvrage étoit traduit il y a longtems; mais depuis la premiere traduction, l'Auteur a fait dans ſon ouvrage des changemens conſidérables, qui lui donnent un grand prix; & la veuve Condorcet, en faiſant paſſer dans notre langue un des ouvrages les plus profonds qui ayent été écrits ſur la morale, ſe montre la digne émule de la femme célèbre qui fit la premiere connoître en France la philoſophie de Newton, (Mad. du Chatelet.)

Smith a fondé ſon ſyſtême de morale ſur la ſympathie; c'eſt, malgre l'abus qu'on en a fait, le mot le plus propre à exprimer une faculté que la nature a miſe en nous, & dont

une infinité de faits atteſtent l'exiſtence. La circonſtance où cette diſpoſition ſe montre le plus, c'eſt lorſque nous voyons ſouffrir nos ſemblables; & un des effets les plus admirables de cette diſpoſition ſympathique de notre ame, c'eſt qu'elle accroit nos plaiſirs & qu'elle diminue nos peines. C'eſt de cette diſpoſition naturelle que Smith part, pour expliquer la nature des paſſions, du ſentiment que nous avons du merite & du démérite de nos actions, de la juſtice, de la vertu; & il n'y a que la lecture de l'ouvrage même qui puiſſe en donner une idée ſatisfaiſante.

Smith fatigue à la vérité un peu, ſoit par trop de détails, qui offuſquent les idées principales, ſoit par le grand nombre de diviſions, toujours nuiſibles à la clarté qu'on cherche à produire par leur moyen.

Ces défauts ſont rachetés par des qualités bien précieuſes; la citoyenne Condorcet qui, fidèle à l'auteur qu'elle a traduit, n'a pu faire diſparoître les uns, a rendu les autres avec tous leurs avantages. Ceux qui ſont familiariſés avec les formes du ſtyle propre à Smith, avec la marche de ſes idees, & la maniere dont il les developpe, le reconnoîtront parfaitement dans la traduction de la cit. Condorcet qui, outre l'exactitude, frapp

par la clarté, l'elegance & une propriété d'expreſſion ſinguliere. Les huit lettres ſur la ſympathie, ajoutées a cette traduct on par la citoyenne Condorcet, peuvent ê re regardées comme le complément de l'ouvrage de Smith, puiſqu'on y préſente de nouvelles vues, qu'on y developpe des cauſes auxquelles l'auteur Anglois n'étoit pas remonté. On pourroit même dire qu'elles ſont un ouvrage nouveau ſur la ſympathie; car on y combat quelquefois les opinions de Mr. Smith.

L'auteur de ces lettres examine d'abord les cauſes de la ſympathie que nous éprouvons à la vue des maux phyſiques. Elle cherche à expliquer pourquoi, malgré l'impreſſion pénible que nous cauſe la vue ou l'idée de la douleur, nous courons après les objets les plus capables de déchirer le cœur. Elle n'eſt point du ſentiment de Smith, qui prétend que nous ne ſympathiſons point avec les jouiſſances de l'amour. Elle explique la cauſe du rire d'une maniere très ingénieuſe & très-vraiſemblable; mais les lettres les plus intéreſſantes ſont les trois dernieres, ou elle expoſe comment nous acquerons l'idée du bien & du mal moral, comment la conſcience ſe forme en nous, ce qui conſtitue le remords.

En liſant cet intéreſſant ouvrage, l'éton-

nement ſe mêle à l'admiration, lorſqu'on penſe que c'eſt le fruit des méditations d'une femme, conçu non dans l'age de la maturité, mais dans l'âge brillant qui ſemble appartenir tout entier à l'illuſion, & où la beauté, que tout concourt à entretenir dans une ſorte d'enivrement, ne peut guere avoir qu'un ſentiment, qu'une penſée.

Article extrait du Journal général de la littérature françoiſe, compoſé de quatre demi feuilles in-8, qui depuis le mois de janvier 1798, paroit à la fin de chaque mois.

Dans ce répertoire méthodique des livres nouveaux, cartes géographiques, eſtampes & œuvres de muſique qui paroiſſent ſucceſſivement en France, les articles ſont rangés par ordre des matieres, & accompagnés de notes littéraires ſur le contenu des ouvrages ou le mérite des éditions.

L'année entiere ſe compoſe de douze cahiers ou de 48 feuilles d'impreſſion; elles forment un vol. in-8, auquel on joindra un titre & une table alphabétique générale, indiquant la page qu'occupent les articles dans le corps du volume. Chaque année de ce journal preſentera donc un tableau général de la littérature françoiſe moderne, utile à l'homme de lettres, à l'artiſte, aux libraires & aux amateurs de toutes les claſſes

Les ſix premiers numéros de ce Journal, que nous avons ſous les yeux, nous paroiſſent remplir le but des Auteurs & répondre aux engagemens qu'ils ont pris avec leurs lecteurs.

Le prix de la ſouſcription eſt de 12 liv. par an, pris à Paris ou Strasbourg, chez les cit. Treutel & Wartz, & de 14 liv. franc de port dans toute la république Françoiſe. L'abonnement de ſix mois eſt de 7 liv. 10 ſ. franc de port en France.

JOURNAL DES MUSES, *par une ſociété de gens de lettres.*

CE journal ne ſera plus, diſent ſes éditeurs, une ſimple collection de pieces fugitives; les meilleures productions en ce genre, & meme les eſſais des jeunes Poëtes, qui méritent d'être encouragés, continueront, il eſt vrai, d'en occuper la plus grande partie; mais les amateurs du théatre y trouveront auſſi, non-ſeulement la notice, mais encore l'analyſe raiſonnée des Tragédies & Comédies nouvelles qui auront obtenu quelques ſuccès; & les Editeurs y joindront ſouvent des réflexions ſur les progres de l'art dramatique & des autres genres de poéſie. Enfin, ils analyſeront les ouvrages nouveaux que

les poëtes Fran,ois donneront au public, & puiſeront auſſ dans les tréſors que leur préſente la litterature étrangère. Il paroîtra douze numéros par année de ce Journal, dont le prix d'abonnement eſt de 12 liv. à Paris, Courmandar, n°. 4.

Entre les pieces agréables que contiennent les quatre numéros que nous avons ſous les yeux, celle intitulée *la naiſſance de mon fils Guſtave*, nous paroît avoir tous les charmes de cette vraye ſenſibilité qui caractériſe les productions du cit. L. F. Jauffret, & nous croyons faire plaiſir à nos lecteurs en la tranſcrivant ici.

ROMANCE.

Ne vous oppoſez pas aux volontés d'un père,
Laiſſez moi doucement découvrir le berceau :
J'y viens avec tranſport, de mon hymen proſpère
Contempler le gage nouveau.

Cher enfant ! ton deſtin doit exciter l'envie :
Tu viens dès ce moment, plus d'un cœur ſous ta loi,
Si cet empire fait le bonheur de la vie,
Quel fils eſt plus heureux que toi !

Dès ton réveil, ta mere à ſon devoir fidèle,
Te reçoit dans ſes bras, te nourrit de ſon lait.
Oh ! comme en rempliſſant ſa tâche maternelle,
Son tendre cœur eſt ſatisfait !

Que de ſoins ſa bonte prodigue a ta foibleſſe !

Que de baiſers donnés & la nuit & le jour!
Tu ne peux nous entendre ; & tous les deux ſans ceſſe,
Nous te parlons de notre amour.

Adolphe en jouiſſoit juſqu'ici ſans partage;
Plus jaloux, ta naiſſance auroit pu l'allarmer :
Mais loin d'en concevoir le plus léger ombrage,
Il apprend de nous à t'aimer.

Répands-tu quelques pleurs ? ſoudain pour te diſtraire,
De lui-même on le voit courir à ton berceau ;
Il t'appelle & te dit : veux-tu jouer, mon frere ?
Voilà ma bêche & mon rateau.

Ah ! que votre amitié, mes fils, croiſſe avec l'âge !
Faites revivre en vous & Pollux & Caſtor ;
Et concourez tous deux à rendre mon ménage
Digne des jours de l'âge d'or.

L. F. JAUFFRET.

CHARADE.

MON premier tous les jours, ſe monte & ſe deſcend;
Mon ſecond eſt un vêtement,
Et mon tout eſt commode en un appartement.

Le mot de l'énigme du N°. précédent eſt *oignon*, celui du logogriphe eſt *bœuf*, & celui de la charade eſt *murmure*.

PRÉCIS HISTORIQUE

Des principaux faits de la révolution, du 22 Août au 22 Septembre.

La majorité de l'Helvétie avoit prêté le ſerment civique, & le traité d'alliance défenſive & offenſive conclu avec la république Françoiſe, en garantiſſant l'indépendance de la nation & l'unité du gouvernement Helvétique, avoit poſé des baſes inebranlables d'harmonie entre les deux Républiques. Mais malgré ces deux pas importans au conſolidement du nouvel ordre de choſes, la Suiſſe étoit bien éloignée encore de la tranquillité néceſſaire à l'etabliſſement de loix nouvelles. Les ligues Griſes, partagées dans leurs opinions & dans leur deſir avoient, les unes voté leur incorporation à la r publique Helvétique, & les autres perſiſtoient à conſerver leur indépendance. Florent Guyot, réſident de France, engageoit les premieres à hâter cette réunion, le chargé d'affaires de l'Empereur cherchoit à les en detourner; & pendant que cette indeciſion préſentoit une perſpective inquiétante aux amis de la paix, l'ordre de prêter le ſerment civique avoit occaſio né des mouvemens ſérieux d ns les a ı ıens Cantons de Schwitz & dans le bas Underwald.

Non-ſeulement le peuple s'y étoit refuſé

à cet acte exigé de lui par ſes autorités conſtituées, mais il s'étoit encore aſſemblé tumultuairement & avoit proclamé la chûte du gouvernement conſtitutionnel & le retour de l'ancien ordre de choſes, en maltraitant les patriotes conſtitutionnels & pluſieurs des magiſtrats nouvellement établis. A la réception de cette nouvelle, le Directoire Helvetique prit deux arrêtes; l'un ordonnoit au Prefet National des Cantons limitrophes des diſtricts de Schwitz & de Stantz, d'empêcher abſolument toute communication avec eux; l'autre déclaroit traître a la patrie & hors de la loi, pluſieurs individus qu'il connoiſſoit pour être les principaux auteurs des troubles. Le premier de ces arrêtés fut expedié ſur le champ; l'exécution dépendoit des autorités Helvétiques. Pour le ſecond, le Directoire ayant beſoin des ſecours du général en chef François, celui-ci s'engagea à ſoutenir toutes les meſures propres à rétablir l'ordre, & ce ſecond arrêté fut envoyé au peuple de Waldſtetten. Celui de Schwitz, ne pouvant plus vendre ſes denrées, & éprouvant mille beſoins par les entraves que le gouvernement avoit mis à ſes communications, avoit envoyé des députés à Arau au Directoire & au général en chef, chargés de ſolliciter la levée de la defenſe de communication & un pardon pour le peuple. Ils n'obtinrent ni l'un ni l'autre, & furent ſommés de delivrer entre les mains du Prefet National de Lucerne, dans le terme de trois jours, les principaux chefs de leur deſobeiſſance. Ceux qui n'avoient pas pris la fuite furent livrés, &

le calme avoit paru ſe rétablir dans le diſtrict de Schwitz.

Celui de Stantz, perſévérant dans ſa réſiſtance, avoit auſſi envoye des députés à Arau, non pour demander l'oubli du paſſé, mais pour capituler avec les principes conſtitutionnels & entrer en compromis avec le gouvernement. Ils ne furent point reçus, & le Directoire ayant fait paſſer à Stantz un arrêté ſemblable à celui qui avoit été rendu pour Schwitz, il y fut foulé aux pieds. Alors le Directoire Helvétique, convaincu qu'il falloit des meſures ſévères pour ramener la tranquillité, & revêtu par un décret du Corps Législatif, de tous les pouvoirs contre les perturbateurs du repos public de l'Helvétie, les remit au général en chef François, en le priant „ de nommer une commiſſion „ militaire qui juge comme traîtres à la pa„ trie & ſur le champ, tous ceux qui ſeroient „ pris les armes à la main". La loi & l'arrêté qui l'accompagnoit, avoient été donnés à l'impreſſion & devoit être repandu avec profuſion dans le Canton de Waldſtetten. Le Directoire eſpéroit un bon effet de cette publicité; mais au cas qu'elle n'en produiſit aucun, il demandoit au général de vouloir, par une derniere proclamation, publiée avant de prendre les armes, faire connoître qu'une fois les armes priſes, „ il n'y auroit plus de „ priſonnier, mais que tout rebelle pris les „ armes à la main, ſubiroit ſur le champ la „ peine de ſon crime".

La généralité du canton de Linth avoit prêté le ſerment civique; quelques Commu-

nes réſiſtantes n'avoient pas tardé à être ſoumiſes; mais il n'en étoit pas de même dans le canton de Senthis, l'ancien Appenzel, ni dans le haut Rhinthal, tout y menaçoit d'une guerre civile; & un grand nombre de Communes y ayant refuſé la preſtation du ſerment, le Préfet National de Senthis avoit fait marcher 12 à 1400 patriotes des Communes fidèles à la Conſtitution, pour réduire les autres, dont une grande partie s'étoit ſoumiſe: mais dans celle d'Oberried, où l'arbre de la liberté avoit été coupé en Juin, & dans l'Appenzel catholique, ou Rhodes interieurs, le peuple effarouché par la loi qui permet le mariage entre les différentes religions, & ne comprenant point les proclamations du gouvernement, perſiſtoit non ſeulement dans ſon refus de prêter le ſerment, mais il avoit encore abattu les arbres de liberté & pris des réſolutions de défenſe ſi déterminées, que le Prefet National fut obligé d'armer les Rhodes extérieurs & de couper toutes les communications exiſtantes avec les communes de Linth, du Rhinthal & ſur-tout d'Oberried. Tandis que par ces meſures la tranquillité ſe retabliſſoit dans le canton de Senthis, & que ſon Prefet National, avec les ſeuls moyens que la Conſtitution lui mettoit entre les mains, parvenoit, ſecondé des Communes attachees à la Conſtitution, à y ameiner celles qui la rejettoient, le peuple du bas Unterwald, plus animé que jamais, & decidé s'enſevelir ſous les ruines de ſon ancienne conſtitution, avoit dé erne peine de mort contre quiconque propoſeroit une ca

pitulation : & dans le diſtrict de Schwitz, les mouvemens les plus inquiétans ayant ſuccédé au calme momentané qui y avoit reparu, le peuple ſoulevé avoit maltraité & pourſuivi ſes magiſtrats conſtitutionnels obligés de fuir; & deux cents hommes de Schwitz, apres avoir forcé le poſte de Brun, s'étoient réunis à Stantz, à ceux qui reſiſtoient à la Conſtitution.

Les voies conciliatrices n'avoient eu aucun ſuccès, non plus que les menaces. Le délai accordé juſqu'au 6 ſeptembre étoit prêt à s'écouler, & les habitans des petits Cantons, aveuglés ſans doute ſur les avantages qu'on vouloit leur procurer, mais eſtimables & dignes de la réputation de leurs ancêtres, ſe préparoient à combattre avec le même courage qu'eux.

Trois colonnes de l'armée Françoiſe s'étoient avancées par ordre du général en chef; mais avant de commencer les hoſtilités, il avoit eſſayé une nouvelle proclamation pour engager les Suiſſes à poſer les armes & à ſe ſoumettre : cette tentative avoit été inutile. Il donna l'ordre du combat. Retranchés à Stantzſtad, au bord du lac de Lucerne, à demi lieue de Stantz & à deux de Lucerne, les Suiſſes attendoient avec intrépidité l'attaque des François; une colonne de leur infanterie tournant le lac & les montagnes, s'emparoit des derrieres, tandis que deux autres colonnes s'étant embarquées, mettoient pied à terre, malgré le feu très-ſoutenu de l'ennemi. Le combat commença alors avec acharnement; les François attaquoient avec leur valeur ordinaire, & partout les Suiſſes leur oppoſoient celle du cou-

rage & du deſeſpoir. Mille quatre cents hommes des leurs, environnés de toutes parts par dix mille Français, attaqués ſur ſept points différens, après trize heures du combat le plus opiniâtre, furent forcés de céder. Enveloppés, cernés par tout, les Suiſſes, pourſuivis par les Français, ſe faiſoient tuer plutôt que de ſe rendre; femmes, enfans, vieillards furent maſſacrés. Stantzſtad & les villages voiſins furent livrés aux flammes, & l'incendie ſe manifeſta de tous côtés, dans cette vallée jadis ſi riante, à préſent inondée de ſang, couverte de morts & théâtre du carnage & de la déſolation. Les reſtes infortunés des deſcendans des anciens libérateurs de la Suiſſe, qui juſqu'à ce moment, tranquilles, paiſibles, heureux, ne connoiſſant que leurs montagnes & leurs vallées, ſe diſtinguoient par le ſurnom des *braves & pieux Vaudois*, actuellement errans dans ces mêmes montagnes, ſur les cadavres de leurs freres, de leurs amis, ſans nourriture, ſans vêtement, ſans habitation, préſentoient même à leur vainqueur le tableau le plus déchirant & d'autant plus touchant que cette peuplade, moins éclairée que les autres cantons de la Suiſſe, qui n'avoit ni compris, ni déſiré les avantages de la révolution, croyoit, en ſe défendant de l'accepter, combattre pour ſa religion & pour ſa liberté.

Après les avoir domptés, le général en chef, rentré à Lucerne, montra cette humanité qui relève la victoire, honore le vainqueur & put ſeule rétablir la confiance. De ſon côté, le Préfet National du canton de

Waldſtetten avoit multiplié ſes efforts pour éviter de plus grands maux & ramener a la Conſtitution ſes concitoyens de Schwitz. Ses meſures avant été ſuivies de ſuccès : le general & l'armée Françoiſe avoit fait ſon entrée à Schwitz le 12 ſeptembre, ſans eprouver aucune reſiſtance ; & par le deſarmement complet de ce Canton & la ſoumiſſion d'Altorf pour le canton d'Uri, on pouvoit eſperer que les operations qui demandoient encore la preſence du general en chef, ſe termineroient ſans effuſion de ſang.

Tandis que ces triſtes evénemens ſe paſſoient dans des contrées ou la Conſtitution n'avoit pas encore unanimement été acceptée, la ſociété établie à Lauſanne ſous le nom des Amis de la Liberté, avoit preſenté au Senat, le 1 ſeptembre, une adreſſe ſur la reſolution des droits féodaux, dont s'occupoit le Senat depuis le 2 juillet, & ſur celle que le grand Conſeil venoit de prendre ſur les Municipalités. Cette pétition, rédigée par le citoyen Reymond, & chargée d'un nombre de ſignatures, ſe trouvant differente de la meme petition, qu'il avoit inſerée dans ſon Regénerateur N°. 23, & qui contenoit les deux phraſes ſuivantes : *Qu'ils ſe refuſeroient à donner force de loi dans leurs Communes reſpectives au decret qui pourroit en être le reſultat*, (de la reſolution du Grand conſeil ſur les Municipalités) : 2°. *Qu'ils proteſtoient ſolemnellement contre tout arrêté qui ſoumettroit leurs frères des campagnes ou à la continuation, ou au rachat des droits féodaux.* Le Directoire, auquel le Senat avoit renvoyé le fait, arrêta, en date du 3 ſeptembre, que le Prefet National du Leman ſeroit incarcerer & pourſuivre criminellement l'auteur du Regenerateur, par devant le tribunal du Canton, pour avoir falſifié une adreſſe, & comme provocateur a la rebellion & perturbateur du repos public.

En conſequence de cet ordre, le citoyen Reymond fut arrêté le 6 ſeptembre : mais les mouvemens ſedi-eux ſe manifeſterent lorſqu'on fut ſur l'arreſtation ; ſes partiſans s'étant rendus armés à la maiſon Nationale la garde volontaire avoit été obligée de faire reſiſtance. Mais la declaration du detenu, qui ne voulut point être relaché avant d'être jugé, & les meſures ſages &

fermes qui furent employées, en calmant les esprits, ramenerent la tranquillite troublée par cette insurrection. Le Directoire Helvetique, instruit de ces mouvemens insurrectionnels arrêta, en date du 14 septembre que, vu la revolte du 5, à la suite de rassemblemens nocturnes, le temple de St. Laurent ne s'ouvriroit plus que pour le culte religieux, que les scellés seroient apposes sur les papiers de l'assemblée séditieuse appellee Société Populaire, sur ceux de leur président & secrétaire, & que toutes les sociétés de même nature, dans d'autres communes du Léman, seroient fermees.

Cependant les juges du tribunal du Canton, en vacance lors de l'arrestation du cit. Reymond, avoient été rappellés; & après avoir mûrement instruit son affaire, les conclusions de l'accusateur public, le cit. Pidou, avoient porte une année de detention & quinze annees d'exil hors de l'Helvétie.

Mais le Tribunal, apres avoir entendu le défenseur officieux, prononça: 1°. trois mois d'arrêt dans sa maison, 2°. suspension pendant ce tems de ses fonctions de Juge de district, 3°. & enfin, les frais à sa charge.— L'appel fut interjetté par l'Accusateur public au tribunal Suprême.

Les Souscripteurs qui doivent encore leur abonnement au Journal de Lausanne, sont instamment pries de l'envoyer tout de suite à son Rédacteur. Les Abonnés dont l'intention seroit de renoncer pour l'année 1799 *à ce Journal, sont invites à l'annoncer au Rédacteur du dit Journal dans le mois de Novembre, parce que leur silence sur leurs intentions a cet égard ne pouvant être interprêté que comme la volonte de continuer leur abonnement, leur nom resteroit sur la liste des souscripteurs; & les envois faits, on ne peut plus y renoncer qu'à la fin de l'annee ou du semestre.*

Lausanne ce 1 Octobre 1798.

Le Rédacteur du Journal litteraire de Lausanne

CLÉOPHILE ET MÉNAS,

OU

DES SACRIFICES EN AMITIÉ,

Anecdote Grecque.

ON a beaucoup parlé de l'amitié, de ſa nature, des moyens de la conſerver, des conditions qu'elle exige, des règles qu'elle preſcrit, des biens touchans qu'elle procure: pluſieurs Sages ont recherché la cauſe qui donne aux hommes ce doux tréſor; pluſieurs ames ſenſibles ont fait plus: elles en ont développé les effets, & au lieu d'en découvrir péniblement la ſource, elles en ont montré toutes les richeſſes, en peignant tout ce qu'elles ſentoient avec ces charmes décevans, ces élans d'un cœur pénétré, cette perſuaſion impérieuſe & communicative, ces preſtiges victorieux qui entraînent les deſirs & les volontés, & que l'eſprit ne ſauroit atteindre.

On a moins approfondi les ſacrifices que l'amitié commande: ceux qui ont effleuré cette queſtion, conviennent à la vérité qu'on doit faire le ſacrifice abſolu de ſa fortune & de ſa vie même à ſon ami. Cette aſſertion eſt grande & ſublime, & celui qui ſe ſent

capable d'un pareil ſacrifice doit être fier de ſon exiſtence. Il eſt peu ſans doute de ces ames privilegiées, mais je crois qu'il en eſt. Cependant ces grands ſacrifices ſont rares: la Grèce n'en trouvant point dans l'hiſtoire fut obligée d'inventer l'aventure d'Oreſte & de Pylade; fiction ſublime & attendriſſante, qui fut, dit on, vérifiée à Syracuſe par le généreux débat de Damon & de Pithyas, ſous ſes yeux de Denis. Ce dévouement abſolu en amitié n'eſt pas au-deſſus de la nature humaine: j'oſe dire qu'il en eſt de plus difficiles encore. Les biens de la fortune dont le vulgaire eſt idolâtre, ne ſont rien en eux-mêmes: leur prix dépend de l'opinion, & cette eſpèce d'opinion eſt peu de choſe aux yeux de la vertu. Le ſacrifice de la vie eſt plus héroïque; mais l'enthouſiaſme en a rendu l'exécution poſſible: les Décius ſe dévouent à la patrie, Socrate aux lois, Caton à la liberté. Pourquoi ne ſe dévouerait-on pas à l'amitié? Il eſt bien plus difficile encore d'offrir le ſacrifice de ſa paſſion dominante. Si un ambitieux eſt capable d'amitié, Céſar aurait-il auſſi aiſement ſacrifié à ſon ami le deſir de dominer, que celui de ſa vie? Cinq-Marc aimoit tendrement le vertueux de Thou, ne haïſſait-il pas plus fortement encore le Cardinal de Richelieu? Je ne par-

lerai point de la ſoif de l'or, c'eſt la paſſion des ames baſſes : mais l'amour, l'amour qu'on ſacrifieroit à l'amitié, n'eſt-ce pas une choſe infiniment plus inconcevable que l'abandon total de la vie ? Cette renonciation, direz-vous, n'eſt pas dans la nature : il eſt vrai que toutes mes recherches n'en ont découvert qu'un ſeul exemple, encore eſt-il bien ancien : c'eſt Plutarque qui le rapporte.

Deux jeunes Spartiates, Cléophile & Ménas, unis dès l'enfance par ces nœuds indéfiniſſables de la ſympathie, reſſentoient tous deux ce beſoin ſi touchant de ſe voir, de ſe parler, d'être enſemble. Le tems qui détruit tout, loin de nuire à leur union, la reſſerra. Athènes était alors l'ecole de la ſageſſe ; les parens de Cléophile reſolurent de l'envoyer dans cette ville fameuſe. Ménas obtint des ſiens la même permiſſion. Ils portèrent tous deux à Athènes les mêmes deſirs, les même goûts, ceux de l'étude & de la vertu. Aſſi lus aux mêmes exercices, l'amitié leur en diſſimuloit les peines. Le tems dont le cours eſt ſi lent à cet âge inconſidéré, voloit pour eux d'un cours inſenſible. Enfin le moment de retourner à Sparte approchoit; mais avant ce retour les parens de Cleophile avaient des vues ſur lui. En l'envoyant à Athènes, ils n'avaient pas ſeulement prétendu

achèver ſon éducation ; ils vouloient lui faire mériter la fille d'Eumène, Citoyen de cette ville. Cléophile l'aimoit déjà, il en étoit aimé. Ménas qui ignoroit leur inclination naiſſante & imperceptible peut-être à eux-mêmes, ne vit pas impunément la fille d'Eumène. Juſqu'ici les deux jeunes Spartiates avaient eu une confiance mutuelle & abſolue : l'amour en priva l'amitié. Ils ſoupiraient tous deux ſans ſe faire part de l'objet de leurs ſoupirs, & cependant ils étaient bien éloignés de ſe croire rivaux. Ce moment fatal arriva. Cléophile obtint d'autant plus aiſément la demande qu'il fit à ſes parens de la fille d'Eumène, que ce mariage avait décidé principalement ſon voyage d'Athènes. Muni du conſentement de celle qu'il aimoit & de l'aveu d'Eumène, autoriſé de ſes parens, ſûr de ſon bonheur, voyant l'inſtant qui devait bientôt combler tous ſes vœux, ivre de ſa félicité, il alla la redoubler encore en l'épanchant dans le cœur de ſon ami. Un coup de foudre auroit moins étonné l'infortuné Ménas que cette affreuſe nouvelle, & ſon trouble auroit deſſillé les yeux de ſon ami, moins préocupé & plus inſtruit des effets de cette paſſion violente, qu'il ſentoit ſeul encore, & dont il n'avoit pu appercevoir l'impreſſion dans les autres. Seulement il crut

voir moins de joie à Ménas qu'il ne l'avoit attendu : cette perſuaſion l'affligea, mais il ne découvrit point ſa peine.

Cependant Ménas troublé, confondu, déſeſpéré perd l'uſage de ſes ſens ; un feu dévorant ſe gliſſe dans ſes veines ; la maladie de ſon ame ſe communique à ſon corps ; déjà il eſt mourant ; on ne connoît point la nature de ſon mal ; il ne le découvre point ; & quand il l'aurait découvert, que pouvoient les reſſources de l'art contre une maladie incurable ? Il alloit ſuccomber à ſes infortunes, lorſque Cléophile inſtruit de ſon danger l'aborde. Plutarque déſeſpérant de pouvoir peindre cette ſcène attendriſſante, imite ce peintre qui jetta un voile ſur le viſage d'Agamemnon, lorſqu'on immoloit Iphigénie, afin que les ſpectateurs imaginaſſent toute l'étendue de la douleur paternelle, qu'il ne pouvoit point rendre. Enfin Cléophile arrache le ſecret fatal de ſon ami, & il tombe dans le même déſeſpoir que Ménas. Il aimoit, il étoit aimé : il touchoit au bonheur ſuprême, ſon ame en jouiſſoit d'avance ; & ſon ami, qui devoit en relever encore les charmes en le partageant, ſon fidèle Ménas détruit le frêle édifice de ſa félicité. Ames vulgaires & perſonnelles, Cléophile eſt inimitable pour vous ; admirez du moins le ſacri-

ſice étonnant, ſurnaturel peut-être, qu'il fit de ſon amour à l'amitié. L'aſpect de ſon ami mourant, dont il peut prolonger les jours, le decide : il ne voit & n'enviſage que lui, il ſe jette dans ſes bras, le baigne de ſes larmes, il ſoupire ; ſa bouche n'oſe encore prononcer ce que ſon cœur deſavoue ; ſes yeux, tantôt affligés, tantôt égarés, expriment les efforts de ſon ame, il prélude par un ſilence douloureux à rendre la vie à ſon ami aux dépens de tout ſon bonheur ; il le ſerre avec tranſport & lui dit enfin : Vivez, la fille d'Eumène eſt à vous ; il ſe retire, il rend ſa parole à Eumène, ſe jette à ſes pieds ; il obtient ſon amante pour Ménas ; il n'oſe la voir elle-même, un ſeul de ſes regards auroit fait triompher l'amour ; il craint de reparoître aux yeux de Ménas, ſa paſſion auroit pu le tromper, & empêcher ſans doute le fatal ſacrifice qu'il avoit réſolu. Plus amoureux, plus paſſionné encore après cette réſolution cruelle, il mande à ſon ami le conſentement du père & l'aveu de la fille, trop foible pour s'y oppoſer. Ainſi victime de l'amitié, il retourne à Sparte, le déſeſpoir dans l'ame : il n'y reſte pas long-tems, la ſolitude ſeule avoit des charmes pour lui ; il fuit une ſociété trop nombreuſe. Une campagne iſolée eſt le refuge qu'il ſe choiſit ; c'eſt là qu'il veut ſe dérober à

tous les regards & vivre ignoré de la nature entiere. Il avoit déja rompu toute communication avec Sparte. Bientôt dans ſon azyle aux inquietudes du deſeſpoir ſuccéderent les langueurs de la melancolie : degoûté de tout, de la vie même, il ne cherchoit que les occaſions d'en rompre les liens. Les Ilotes du canton qu'il habitoit, mécontens du Gouvernement qui les tyrannisoit, formèrent une conſpiration : la triſteſſe dont ils ignoraient la cauſe, leur parut prendre ſa ſource dans quelqu'oppreſſion ſemblable a celle qu'ils ſouffroient eux-mêmes ; & ſans approfondir la choſe, ils le regardèrent comme un vengeur que le ciel leur envoyoit. Ils lui firent part de leurs projets ; les cœurs affligés ſont naturellement portés à ſecourir les malheureux, & à croire aiſément les abus d'autorité. Il entre dans la conjuration : on en découvre les auteurs ; ils ſont arrêtés ; Cléophile eſt du nombre. Il comparoît devant les Senateurs, chargés d'inſtruire le procès ; il reconnoit parmi eux Ménas, l'heureux Ménas, poſſeſſeur de tout ce qu'il adoroit, autrefois ſon ami, & maintenant ſon juge. Quel fut l'etonnement des deux jeune Spartiates à une rencontre ſi peu attendue, & dans quelle circonſtance encore ! Menas s'lance de ſon ſiége, l'ame remplie de pluſieurs paſſions violentes,

et qui cédèrent cependant toutes aux tranſports de l'amitié & au mouvement ſacré de la reconnoiſſanee; il appela mille fois Cléophile ſon ami, ſon bienfaiteur, ſa divinité tutélaire; il le ſerroit dans ſes bras, comme un frere chéri, avec la joie delicieuſe d'une mère qui retrouve un fils dont elle auroit amèrement pleuré la mort. Il étoit exalté par ce délire attendriſſant & ſublime du ſentiment qui a beſoin de s'épancher, & Cléophile, morne encore, mais pénetré, ſembloit oublier ſes maux; & la circonſtance cruelle où le déſeſpoir l'avoit réduit, ouvroit ſon cœur navré au plaiſir d'embraſſer un rival qu'il ne croyoit plus l'être, & un ami qui avoit empoiſonné ſes jours, qui alloit être la cauſe de ſa mort. Il n'eſt point coupable, dit Ménas, il ne ſauroit l'être, il ne mourra point: c'eſt à moi de porter ſes fers; peut-on, s'écrie-t-il, en les détachant, peut-on charger ainſi les mains de l'innocence des liens réſervés au crime! O mon ami, tu vivras, ou s'il faut périr, du moins nous périrons enſemble..... —— Tu t'égares, mon cher Ménas, mais ton égarement me plaît, il juſtifie mon cœur, mon cœur qui t'aima, & qui t'aime encore ſi tendrement. Je croyois depuis long-tems qu'il n'étoit plus de bonheur pour moi; je me trompois, tu viens de me rendre encore

heureux : je mourrai content ; mais je mourrai, & ſi tu m'aimes tu vivras, puiſque je t'en conjure. —— O Spartiates, ô mes juges, j'ai violé les lois de Lycurgue, je me ſuis armé contre ma patrie ; un déſepoir cruel, involontaire, m'a rendu rebelle : l'amour régnoit impérieuſement dans mon ame ; j'ai cru pouvoir le ſacrifier à l'amitié ; j'avois trop préſumé de mes forces : mon ami eſt heureux par moi ; c'eſt la ſeule action louable que j'ai faite, & la ſeule conſolation qui me reſte. —— Qu'entends-je ! —— Un ſacrifice dont je m'applaudirai enfin en mourant, & que Ménas auroit toujours ignoré, ſi je l'aimois moins, & ſi je n'étois pas ſi jaloux de conſerver ſon eſtime : je ne veux point qu'il rougiſſe de m'avoir aimé, ni qu'il me confonde avec des citoyens pervers, qui ne conſpirent que pour eux : c'eſt le déſeſpoir ſeul qui m'a rendu coupable ; je ſuis à plaindre, mais je ne ſuis point criminel.

Il ſe tut, & les autres juges attendris de cette ſcène touchante, auroient abſout l'illuſtre infortuné, s'ils n'avoient ſuivi que leurs cœurs ; mais les lois étoient préciſes : elles ne permettoient plus même à Ménas trop juſtement ſuſpect de partialité de reſter au nombre des juges ; on l'entraîna malgré lui par l'ordre des Ephores ; on interrogea l'ac-

cuſé, il fut aiſément convaincu de rebellion : les juges prononcèrent en pleurant ſa unition de mort. Cléophile étoit conduit au ſupplice ; Ménas s'échappe des mains de ceux qui le gardoient, il fend la preſſe ; il raconte au peuple tous les malheurs de ſon ami & les ſiens ; il excite la commiſeration & l'intérêt : mais l'arrêt cependant alloit s'exécuter. Quand il voit que la mort de ſon généreux ami eſt inévitable, il n'écoute plus que ſon déſeſpoir, il vole à lui, ſe frappe & tombe dans ſes bras, en ſollicitant toujours ſa grace d'une voix mourante. Elle lui eſt accordée ; il conjure Cléophile de vivre, pour être le protecteur de ſa femme & de ſes enfans ; il obtient cette faveur ; il expire content.

Cléophile frappé de cette mort bien plus que de celle qu'il attendoit, éprouve l'anéantiſſement de toutes ſes facultés ; il reſſemble à l'homme éperdu que la foudre a renverſé. Les Spartiates ſe connoiſſoient en vertu & en grandeur d'ame. Le crime de rebellion leur parut abondamment effacé par une amitié ſi rare, & la compaſſion fut plus forte que les lois de Lycurgue. Les liens tombèrent des mains généreuſes de Cléophile, il ſe jette ſur le corps inanimé de ſon ami ; mais ſes dernières paroles rétentiſſent dans ſon ame

il prend douloureuſement la réſolution de vivre pour être le protecteur de la femme & des enfans de ſon ami. Une ame commune auroit repris alors des ſentimens d'amour. Celui de Cléophile expire, & l'épouſe de Ménas n'eſt plus qu'une divinité inviolable pour lui Il conſacre les reſtes de ſes jours à cette famille chérie, & lui laiſſe en mourant toute ſa fortune.

Vous chercheriez vainement un pareil exemple de ſacrifice en amitié dans toutes les annales du monde.

SUITE DES FRAGMENS

D'une promenade autour de la Grande-Bretagne, par un officier Français émigré.

BANFF eſt une jolie petite ville de l'Ecoſſe, fort bien ſituée, dont le port eſt petit, très-expoſé au vent, & l'entrée aſſez difficile : avec une dépenſe médiocre on pourroit aiſément remédier à ces trois grands inconvéniens, il ne s'agiroit que de creuſer un peu le lit de la rivière, & d'y conſtruire une écluſe pour retenir l'eau à la marée baſſe, à deux cents toiſes à peu-près de ſon embouchure près du château de Lord Fife, au lieu

de s'obſtiner à faire des frais inutiles, au milieu des rochers.

Je m'informai des manières des habitans, dans la partie que je me diſpoſois à parcourir, & je reçus des informations qui m'ont été très-utiles ; ce fut là que j'appris, qu'avec une priſe de tabac & du *whiſky*, on étoit preſque ſûr de gagner le cœur des montagnards. Je profitai de l'avis ſur le champ, & me fournis d'une tabatière, qui dans la ſuite a joué un aſſez joli rôle, & m'a ſervi plus d'une fois d'introduction avec les bons payſans de cette partie ; quant au *whiſky*, il a toujours été mon compagnon de voyage, & il m'a quelquefois attiré des remerciemens & des complimens *Gaelic* des plus élégans.

A quelque diſtance de Banff on ſe trouve ſur les poſſeſſions du Duc de Gordon, dont l'extrême attention à améliorer ſon immenſe domaine, ne ſauroit être trop louée : de toutes parts on ne voit que bois plantés, terres nouvellement défrichées, lacs deſſéchés, & mis en valeur ; quoique, à dire le vrai, les ponts manquent ſur pluſieurs petites rivières, où le voyageur à pied ſe trouve très-embarraſſé & obligé d'attendre que quelqu'un à cheval ſe préſente, & veuille bien le tranſporter à l'autre bord ſur la croupe de ſa

monture ; du moins c'eſt ainſi qu'il m'a fallu faire pour éviter un grand tour.

Les voyageurs ſont obligés de traverſer dans un bâteau, le Spey, torrent très-rapide, près Fochabers, au riſque d'être emporté par le courant, tandis qu'il ſerait ſi aiſé d'y placer un pont volant, comme ſur le Rhin, ou plutôt comme la rivière eſt peu large, & le courant très-rapide, un bac comme ſur le Rhône, qui eſt la choſe la plus ſimple que l'on puiſſe imaginer. Une longue corde traverſe la rivière ſolidement attachée à deux piliers ou deux chaînes ſur les bords, une roulette de métal gliſſe deſſus & le bac qui y tient par une autre câble, va d'un bord à l'autre, par le ſeul mouvement du gouvernail, ſans aucun danger, & ſans avoir beſoin de plus d'un homme pour le diriger, tandis qu'il y en a ſept ou huit à Fochabers.

Le duc de Gordon a auprès de cette petite ville, un immenſe & ſuperbe château, dont la façade a deux cents vingt pas ordinaires de long à ma marche, ce que je ſuppoſe faire à peu près cinq cent cinquante pieds : on a ſacrifié la beauté de cette longue file de bâtimens au deſir de conſerver une vieille tour, qui était dans le milieu, & qui en défigure le front. Je me ſuis amuſé à en compter les fenêtres, & j'en ai trouvé plus

de quatre cents dans les deux façades, non compris celles des cours de l'intérieur. Si la proportion de l'impoſition ſur les fenetres étoit ſuivie juſqu'a ce nombre, de telles maiſons ſeroient bien profitables au gouvernement de la Grande-Brétagne; mais je crois qu'on ne peut pas payer plus de cinquante guinées pour cet article, qu'on tâche d'eviter autant que poſſible; car j'ai remarqué plus d'une fois que la plupart des maiſons neuves n'ont que trois fenêtres de face, à chaque étage, l'impoſition n'ayant pas lieu pour les ſix premières, & les ſix ſuivantes étant très-peu de choſe.

Le Duc de Gordon avoit dans l'intérieur des terres, un bois conſidérable de ſapins; mais l'impoſſibilité de le faire venir pres des côtes le rendoit inutile. Une compagnie Anglaiſe le lui a acheté pour la ſomme de dix mille livres ſterling, & en a depenſe pres du double pour rendre les chemins praticables juſqu'à la mer; on peut juger par là de quelle importance il doit être.

Près d'un lac nouvellement deſſéché, un payſan à cheval m'ayant long-tems conſidéré en marchant auprès de moi, apres la queſtion ordinaire : De quel pays êtes-vous? & que je lui eus répondu, Turc, me demanda, ſi je n'étois pas un docteur? Je lui répondis

d'abord que non ; ſur quoi il inſiſta & voulut abſolument que je fuſſe médecin. Il fallut bien que j'y conſentiſſe, ſur quoi mon homme deſcend de cheval, et m'offre de le monter à ſa place. Je le refuſai, mais il inſiſta. Quand je fus ſur ſon bucéphale, il me fit différentes conſultations, entr'autres pour ſa femme, qui avait la jauniſſe, auxquelles je répondis gravement, en l'interrogeant ſur les differents ſimptômes, et lui conſeillai d'avoir plus de ſoin d'elle dorénavant, d'être un bon mari à toutes heures, de ne la pas trop faire travailler, et de lui donner une bonne nourriture, et du vin s'il le pouvait : Hippocrate n'aurait pas mieux parlé. Bientôt après je le quittai, il remonta ſur ſon cheval, et diſparut. Etant un peu las, je m'arrêtai dans un petit village, où vraiſemblablement mon homme avait quelques connoiſſances, à qui il rapporta l'ordonnance ſalutaire qu'un *médecin Turc lui avait donné* pour ſa femme ; il y a apparence que cette médecine plut aux bonnes femmes du pays, car un grand nombre vinrent aux fenêtres de l'auberge, afin de jouir de la vue de celui qui l'avait preſcrit, & vraiſemblablement m'auraient volontiers engagé à ordonner la même choſe à leurs maris. Mais moi que la médecine fatiguait deja, etai-

gnant d'avoir affaire avec la faculté, je payai promptement, et m'en fus par les derrières.

Je n'eus pas fait trois milles que paſſant près d'une ferme iſolée; je trouvai mon homme avec ſa femme en ſentinelle ſur le bas de la porte; du plus loin qu'ils me virent, ils coururent à moi, et la femme ſurtout me faiſant mille careſſes, m'engagea à entrer dans la maiſon, où je fus regalé de petit lait, de *cakes*, de pommes de terre, enfin de tout ce qu'ils avoient. Une jeune fille de ſeize ou dix-ſept ans, aſſez gentille, me ſervit tout cela, avec la meilleure grace poſſible. Pour la recompenſer de ſon attention, j'engageai le papa à la marier promptement, par ordonnance du médecin. On me fit encore différentes conſultations pour les enfans; je l'engageai à les tenir proprement autant que poſſible, à ne point les ſouffrir boire de *Whiſky*, en qui ils ont une telle confiance qu'on le regarde comme le remede à tous les maux, et dont ils font avaler une grande cuillerée à l'enfant nouveau né, pour lui donner des forces, et l'empêcher de crier pendant qu'on le baptiſe. Il eſt ſurprenant comme tous les enfants ſont enclins à boire ces liqueurs fortes, qui étranglent l'homme qui n'y eſt pas accoutumé.

Ce

Ce bon homme me fit voir ſa ferme, ſa grange, ſon bétail, & ſur-tout me demandait quel etoit l'uſage de mon pays. Les payſans d'Ecoſſe ſont très-inquiſitifs, & n'en valent que mieux ; il y a toujours quelque choſe à profiter dans la converſation d'un étranger. Pour achever de lui gagner le cœur, je préſentai ma tabatière, & offris la priſe ; le cher homme étoit enchanté, & me reconduiſit ſur le chemin, en laiſſant exhaler ſa joie d'avoir eu le bonheur de rencontrer un ſi ſavant homme.

Ils font ſécher leur avoine d'une manière qui me parut bien extraordinaire ; on bâtit une eſpèce de four en terre ; de longues perches le traverſent à une hauteur de quatre ou cinq pieds. Ils les couvrent de paille, & j'imagine de quelques vieilles toiles, ſur leſqu'elles ils plaçent leur avoine qui ſéche à la fumée des mottes, dont ils ont fait un feu deſſous.

Depuis que je voyage en Ecoſſe, j'ai pris la petite précaution de me faire adreſſer par un des maîtres d'auberges chez qui j'ai demeuré, à ceux des villes où j'ai deſſein d'aller ; & je n'ai pas éprouvé la moindre difficulté à ce ſujet ; c'eſt ainſi qu'on acquiert toujours de l'expérience à ſes dépens ; ſi j'euſſe ſu cela,

en partant de Londres, je me ſerois évité bien des déſagremens; ſi ma réflexion peut les ſauver à un autre ils n'auront pas été perdus.

Le pays près d'Elgin eſt très-fertile & vraiment très-agréable. Avant d'y arriver on paſſe près d'un canton, qui le fut autrefois, mais qui en eſt bien loin à preſent. Toute la ſurface du pays eſt couverte de ſable, le vent qui ſouffle des montagnes en apporte de nouveau tous les jours; il y a des hommes âgés qui ſe rappellent avoir vu les toits & les cheminées des maiſons paroître ſur la ſurface: elles ſont à préſent entiérement couvertes. On prétend, que la coupe d'un bois dans l'intérieur, en remuant la ſurface de la terre, a été la cauſe de ce déſaſtre. C'eſt la ſeule partie de l'Ecoſſe où j'aye vu du ſable, pour quelque eſpace.

Elgin etoit autrefois le ſiége de l'evêque & paroît avoir été fort conſiderable, mais on n'y apperçoit que des ruines, ce qui reſte de la cathédrale la fait vraiment regretter. Le bâtiment quoique dans le genre Gothique, n'étoit pas très-vieux, il ſemble qu'il avoit été bati il n'y a gueres que trois cents ans. On rapporte, qu'alors le roi d'Ecoſſe n'épargna rien pour ſa conſtruction, fit venir des ouvriers d'Italie, & qu'il y eut même

une quête dans les différens Etats Chrétiens pour en preſſer la bâtiſſe. On voit auprès un baptiſtère ſemblable à celui d'Oxford. Les anciens bâtimens ayant rapport au clergé, dont il y avoit là un ſéminaire, le château, tout eſt détruit de fond en comble. De quelles fureurs ont dû être animés les peuples de ce pays dans leurs guerres civiles & religieuſes! Je ne ſuis plus ſurpris qu'il reſte encore un peu d'enthouſiaſme, dont la durée peut à la vérité être auſſi a tribuée à l'incroyable mélange de ſectes, & aux troubles qui ont agité ce pays lors de l'expédition du prince Charles en 1745.

De la colline où était ſitué le château, on a un point de vue très agréable & très-diverſifié. C'étoit le moment de la récolte, la campagne étoit animée; j'apperçus une danſe, cela me donna envie de connoître quelles étoient les réels Ecoſſais, dont j'avois entendu parler; j'en avois bien vu mais c'étoit parmi des gens riches dans un bal; ici c'étoit la ſimple nature; je fus ſurpris de la vivacité de leurs pas; ils n'étoient pas élégans, mais ces bonnes gens ſembloient avoir bien du plaiſir; ils ſe tournoient, faiſoient des ſauts, pouſſoient des cris de joie; il y avoit particulièrement quelques montagnards dont la joie exceſſive dérangeoit ſouvent le

court jupon, mais perſonne n'y prenoit garde; — l'uſage eſt tout.

Après cette petite récréation je continuai ma route plus leſtement, & vis, à quatre milles de Fores, le camp retranché des Danois de *Brughshead*, ſur un roc eſcarpé qui s'avance dans la mer; & où il y a encore des reſtes de fortifications très-viſibles: ils s'étoient entièrement iſolés, & même, m'a-t-on aſſuré, avoient fait paſſer l'eau de la mer autour d'eux. A un mille de là, eſt le champ de bataille où le roi d'Ecoſſe remporta une victoire déciſive ſur eux en 1008; une pierre haute de vingt cinq pieds, couverte de quelques figures groſſières d'hommes nuds, armés de maſſues, pourſuivant des lions qui fuyent, eſt le trophée qui fut élevé par les vainqueurs, & qui fixe encore l'attention. La campagne aux environs de ce monument eſt dans le meilleur état; elle paroiſſoit même être couverte d'une abondante récolte. Les moiſſonneurs ſe livroient à la joie! En tout pays, le pauvre ſe réjouit plus à la vue de l'abondance, dont il n'a que la peine, que le propriétaire qui en jouit.

Fores eſt une très-petite ville, à quelque mille de laquelle eſt ſitué le vieux chateau du comte de Moray, dont je fus viſiter l'énorme gothique ſalle. Ce fut un cuiſinier

Français qui me la montra, & qui après, ayant fait quelque chemin avec moi, me prenant peut-être pour un député de la propagande s'ouvrit, & me débita avec une vélocité vraiment Jacobine, que le roi etoit un deſpote, les nobles des tyrans, & toutes les autres fadaiſes que le peuple répéte ſans trop ſavoir ce qu'il dit. Je le priai fort honnétement de ſe meler de ſes ſauces, et point du tout des affaires de France, particuliérement devant un homme qui en était une des milliemes victimes.

En me rendant à Nairn par une route de traverſe, fatigué, je me repoſais près d'une maiſon; une jeune perſonne qui attendait ſon frère, comme elle me la dit enſuite, ſe préſenta; je lui demandai ſi je pourrais avoir un verre d'eau dans la maiſon. Elle me fit entrer, et bientôt la famille vint à moi, et m'offrit toutes ſortes de rafraichiſſements; je ſuis faché de ne pas ſavoir le nom de ces braves gens, qui enſuite m'ont conduit à quelque diſtance dans mon chemin. Leur maiſon, qui parait une aſſez bonne ferme, eſt à quatre ou cinq milles au ſud de Nairn, dans l'intérieur des terres. L'humanité et la politeſſe ne ſauraient jamais être trop loués.

Le fort George eſt la ſeule fortification reguliere que j'aye vu dans la Grande-Bré-

tagne. Il fut bâti après les troubles de 1745, et eſt parfaitement entretenu ; il commande l'entree du bras de mer d'Inverneſs, qui n'a gueres là qu'un mille de large, tandis qu'un peu plus loin il en a ſept ou huit. Cet immenſe baſſin reſſemble aſſez à celui de Toulon, dont l'entrée très étroite, forme enſuite un golphe : on apperçoit de l'autre côté les cotes du Cromarty et la petite ville de Fontroſe, où l'ont voit des ruines qui ſemblent avoir été une cathédrale.

Suivant les côtes par un pays aſſez bien cultivé, je paſſai près du château de Stuart, où je m'arrêtai un moment ; afin d'en conſidérer les ruines, juſte image de la famille dont il porte le nom, et à qui il appartient.

Bientôt j'arrivai au château magnifique de Culloden chez Mr. Arthur Forbes, pour qui j'avais une lettre, et le lendemain je fus viſiter le fameux champ de bataille du même nom, où la fortune des Stuarts fut totalement décidée en 1745 ; il eſt à deux milles du château, ſur une hauteur marécageuſe, et couverte de bruyere, où l'on parvient par un bois aſſez conſidérable le long du côteau. Les places ou on a enterré les morts ſont parfaitement diſtinctes, parce qu'il y pouſſe de l'herbe, et que partout ailleurs il n'y en a point. En remuant la terre avec mon baton

dans les endroits où il y avoit de la verdure, j'ai touché les corps, et ai amené plusieurs grands ossemens que j'ai confié respectueusement à la terre, après les avoir considéré quelque temps avec une attention mélancolique.

Le champ de bataille est à trois ou quatre milles du château de Stuart, qui fut le berceau des princes de cette maison, ainsi l'on peut dire avec raison, que la même terre les a vu naitre et mourir. Les habitans en parlent sans amertume, et si je l'osais dire (quoi qu'à présent très attaché à la maison régnante) avec une espéce de regret. On reproche au Prétendant d'avoir livré bataille pouvant l'éviter, et attendant du Caithness des secours considérables, qui devaient arriver trois jours après. Parlant à un vieux payſan, qui avait une apparence martiale, et quelques balafres, „ N'avez vous pas été soldat? „ lui dis-je; *Soldat?* repondit-il, *je ne l'ai jamais été que pour le Prince Charles.*

Beaucoup de batailles ont été plus sanglantes, il n'y a pas eu en tout cinq mille hommes de tués! Aucune n'a été si décisive; depuis ce moment il ne s'est fait aucun mouvement en faveur des Stuarts, et la maison de Brunswick a été paisiblement assise sur le trone; on a remarqué du Duc de Cumberland,

qui gagna cette bataille le jour de ſon anniverſaire, que ce fut la ſeule qu'il n'ait pas perdu.

Les vainqueurs ont ſouillé leur victoire par des cruautés inutiles, tant ſur les vaincus que ſur ceux qui étaient ſoupçonnés d'être de leur parti, dont ils ont détruit les poſſeſſions et brulé les maiſons; un grand nombre des partiſans de la maiſon de Stuart eurent leurs biens confiſqués; mais dernierement, le gouvernement, par une politique humaine & très-ſage, s'eſt fait des amis fideles en faiſant rentrer dans leurs propriétés les deſcendans de ceux qui s'étoient trouvés mêlés dans cette affaire.

La capitale du nord de l'Ecoſſe, Invernefs, quoique une petite ville, étant la plus grande du pays, eſt le lieu de raſſemblement pour la nobleſſe et les gens riches du Caithneſs, Sutherland, et Roſs-ſhire, où je ſuis fâche de n'avoir pas éte, il n'y avait plus gueres que cent milles pour arriver à *Jonhy Grott's Hoſe*, le point le plus au nord de la Grande-Brétagne; mais la ſaiſon était ſi avancée que je n'ai pas osé le risquer. Cromwell a détruit le château de cette ville; il était ſitué ſur la rivière qui ſort du lac Nefs, abondante en ſaumons, que l'on pêche d'une maniere ingénieuſe; la rivière eſt barrée avec des eſpéces

de trappes, par où le poiſſon peut remonter, mais non deſcendre le courant, et quand le moment de leur retour a la mer arrive, on les prend par milliers. Ce ſont des gens de Londres qui ont affermés cette pêche, et l'on ne peut qu'avec beaucoup de peine avoir du ſaumon à Inverneſs.

Les habitans du ſud de l'Ecoſſe ont un patois Anglais, qu'ils appellent Ecoſſais; mais ceux des montagnes ont une langue abſolument différente, qu'ils appellent *Gaelic* du côté de Ben-Lomond, et quelque fois *Erſe* où *Celtique* dans cette partie. Ils prétendent qu'ils entendent le Gallois, l'Irlandois, et même le Bas-Bréton.

Les habitans de la campagne aux environs d'Inverneſs parlent Celtique ou Gaëlic, portent un jupon très court, un bonnet bleu avec un bouton rouge, ceux de la ville ont preſque tous des culottes et un chapeau; ils parlent très pur Anglais, et peut être beaucoup mieux que dans beaucoup de comtés en Angleterre; on attribue cela au long ſéjour que les troupes Anglaiſes y ont faites à différentes époques. Ce qu'il y a de ſûr c'eſt que je n'avais point de peine à m'y faire entendre, avantage dont j'ai ſouvent été privé da s cer-

tains comtés, et que je crois pouvoir expliquer en leur faveur.

Je presentai ma lettre à Mr. Inglis, le lord prévôt de la ville, et sachant que l'évêque de Rhodez était dans le pays, chez son frère, et sur le même terrein où il est né, je demandai à lui offrir mes respects; c'est être dans une position bien extraordinaire que d'être émigré dans son pays natal. Le lendemain Mr. Inglis me présenta au dessert une douzaine de diamants Ecossais montés sur des épingles d'or, et après avoir dit que c'était la production du pays, il me demanda lequel je trouvois le plus joli; je lui en indiquai un. Effectivement, ajouta-t-il, il est bien plus brillant que les autres; et une minute après, il me l'offrit en me disant, qu'il servirait à me rappeller les montagnes d'Ecosse. Il serait difficile de trouver une manière plus délicate de faire un présent, et d'obliger un étranger. Rien n'est plus semblable à la topaze, et il coupe le verre comme le diamant; il y en a de différentes couleurs: j'en ai vu de noirs, jaunes, verds et d'autres aussi purs que le cristal.

Craig-Phaedrick est une espéce de fortification, sur le sommet d'une montagne, dont les murailles semblent avoir été vitrifiées par le feu. On voit dans ce pays plu-

ſieurs de ces places ; ſoit fortification, ſoit temple des Druides, ſoit même volcans, comme quelques uns le croient; ils ſont de la plus haute antiquité, et les habitans n'ont pas la moindre tradition à leur ſujet. Les murailles ainſi vitrifiées ſont auſſi dures que le roc vif; mais je ne puis gueres concevoir quels moyens on a employé pour les mettre en cet état de fuſion ; l'enceinte eſt un long ovale, dans laquelle il pouſſe de bonne herbe, tandis que le reſte de la montagne eſt couverte de bruyere; il eſt entouré d'un foſſé revêtu de la même matière ; il y a deux entrées, l'une à l'eſt, l'autre à l'oueſt; cette dernière particuliérement eſt plus remarquable, en ce qu'on y arrive par un chemin coupé dans le roc, à la hauteur de dix à douze pieds. On apperçoit dans l'intérieur quelques enfoncemens que l'on pourrait penſer avoir été des puits ou des caves. J'ai vu différents traités ſur cette matière, mais comme ils ne peuvent être appuyés ſur aucun fait, par même ſur une tradition quelconque, j'ai trouvé que quoique les explications qu'on tachait d'en donner fuſſent ſouvent très ingénieuſes, elles étaient cependant loin d'être ſatisfaiſantes ; ainſi je me ſuis contenté de dire ce que la choſe parait, ſans faire de reflexion ; ajoutant ſeu-

lement, qu'il eſt très-extraordinaire que les riches habitans ne ſe ſoient pas encore avifés de faire des fouilles dans ces places: peut-être donneraient-elles des lumières ſur leur formation.

Du ſommet de cette montagne on a un coup d'œil immenſe ſur le pays fertile de l'eſt, et ſur les bruyeres de l'oueſt; le bras de mer eſt entouré de hautes montagnes au fond duquel l'on remarque l'emplacement d'une ancienne abbaye, à qui pour l'agrément de ſa ſituation on a donné le nom Français de *Beaulieu*. Le pays depuis Banff juſqu'ici, à quelques morceaux près, eſt généralement fort bon; celui que je vais parcourir n'y reſſemble gueres; mais ſes lacs et ſes montagnes lui donnent un autre genre de beauté, peut être plus remarquable.

Suivant pendant neuf milles les bords variés de la rivière Neſs, j'arrivai ſur ceux du lac de même nom. Rien ne peut donner une juſte idée du coup d'œil impoſant, qu'offre tout à coup cette immenſe nappe d'eau, dont l'œil ne peut découvrir la fin; les hautes montagnes qui l'entourent ſont pour la plupart très-eſcarpées, et paraiſſent ſouvent avoir été coupées à pic, à une hauteur prodigieuſe pour faire place au lac. La végetation ſemble aſſez animée ſur les bords, dans

les endroits où les montagnes ne préſentent pas une face ſi rude. On y rencontre pluſieurs petits bois, mais plus communément une pelouſe unie et verte. Cependant le pays eſt peu habité; on n'y apperçoit que quelques huttes de payſans à des diſtances prodigieuſes les unes des autres, et il n'y a qu'une petite auberge, nommée *King's houſe*, ainſi que toutes celles du nord de l'Ecoſſe, que le gouvernement a fait bâtir. Les habitans d'Inverneſs m'ayant beaucoup effrayé ſur l'état du pays, j'avais porté des proviſions avec moi, ce qui dans le fait eſt le plus ſûr. Paſſant par un bois de noiſetiers où les arbres étaient couverts de fruits avec une abondance ſurprenante, je m'arrêtai, et avec le pain que j'avais dans ma poche, du *whiſky*, et l'eau limpide des ſources qui ſont très communes dans cette partie, je fis un frugal repas qui me ſembla exquis.

Quelques milles plus loin je fus voir la chûte du Fyers dans un gouffre ſans fond. Ce ſpectacle ſera toujours préſent à ma mémoire: Placé ſur un roc qui s'avance près du précipice, j'étais comme abymé dans un enfer d'eau; la maſſe tombant perpendiculairement de plus de 150 pieds, faiſoit un tel bruit, qu'à peine pouvais-je entendre ma voix; l'air etoit obſcurci, et toutes les plan

tes à une aſſez grande diſtance couvertes d eau; je me ſuis trouvé perdu dans la vapeur, et aſſourdi par les mugiſſements et l'agitation des vagues contre les rochers. —

It boils, and wheels, and foams, and thunders through.

La roideur des montagnes qui tombent à piè quelquefois de cent, ou deux cent pieds dans le lac, n'ayant pas permis de continuer le chemin plus loin ſur ſes bords, je le quittai à la chûte du Fyers, et ſuivant le cours de cette rivière je me trouvai dans un pays nouveau pour moi, habité par de vrais montagnards Ecoſſais, ſans aucun mélange d'autres habitans. Quoique le pays ſemblat pauvre, et les maiſons miſérables, j'etais cependant étonné de l'apparence de ſatisfaction et d'aiſance que je rencontrais partout; ce qui ſurtout me frappa, c'était de ne point leur voir à mon aſpect cet air étonné, que ſouvent dans les pays les plus fréquentés, les gens du commun témoignent à la vue d'un étranger, particulierement quand ſon habillement et ſon langage differe du leur; ici, quoique j'euſſe des culottes et un chapeau, que je ne dis pas un mot de Galic, ils me virent paſſer ſans rire, et ſans paroître ſurpris de me voir, tandis

qu'à Londres un étranger dont les bottes ne ſeraient pas faites à leur mode, ou qui aurait un chapeau à trois cornes avec une bourſe, riſquerait d'être couvert de boue s'il paſſait dans certains quartiers.

Ma tabatiere m'ayant ſervi d'introduction auprès d'un bon payſan, qui quoiqu'il n'entendit pas un mot d'Anglais, paraiſſait comprendre mes geſtes, et y répondait de même, je cheminai un ou deux milles avec lui, et appris un grand nombre de mots de ſa langue par les choſes que je lui déſignais; ainſi lui ayant montré le ſoleil, il me dit, *grian*, la terre, *tathman*; ayant tiré quelques miettes de pain de ma poche, il l'appella *arran*; et lui ayant fait ſentir ma bouteille, qui était vide malheureuſement, l'odeur le frappa, parut lui faire plaiſir, et il prononça *arran* et *uiſge-bea*: on me fit cuire ſur le champ une *cake* ſous la cendre, et on remplit ma bouteille, dont je donnai un grand verre à mon interlocuteur, qui parut enchanté de ma maniere de faire, et me baragouina des remerciemens, auxquels je n'entendis pas un mot.

Traverſant par un chemin ſuperbe un pays aſſez pauvre, mais étonnant par la hauteur des montagnes, la multitude des lacs qui le coupent et le diverſifient, auſſi bien que

par l'habillement, le langage et les manières des habitans. A la lumière de la *yallack*, c'eſt à dire la lune, j'arrivai fort tard, et fatigué comme un miſérable, à Fort Auguſtus, où mon premier ſoin fut de me repoſer, remettant au lendemain mes informations ſur le pays: trente-quatre milles de marche dans un jour, et un diner de noiſettes, n'inſpirent gueres d'autres deſirs de voir, ou de connaître autre choſe que ſon lit.

Fort Auguſtus eſt une eſpèce de château ou cazerne retranchée. Le gouvernement y entretient quelques troupes, et un état-major. Il eſt peu fort, & incapable de reſiſter à une armée régulière, qui, il eſt vrai, ne s'avanturera jamais au milieu de ces montagnes, à moins qu'elle ne ſoit amie des habitans. Il eſt ſitué au fond & à l'oueſt du lac Neſs, qui a vingt-quatre mille de long, ſur trois ou quatre de large, & a cela de particulier qu'il ne géle jamais, même dans les hyvers les plus rigoureux, non plus que la rivière qui en ſort. Quelques perſonnes attribuent cela à ſon fond qui eſt ſulphureux, dit-on; je crois difficile d'en donner la juſte raiſon, celle-ci ne me paroit pas ſatisfaiſante. Il y a dans la câle un petit vaiſſeau qui ſert quelquefois à transporter des troupes & des proviſions d'un bout du lac à l'autre, on m'aſſure qu'il

a communément 50 où 60 toiſes de profondeur. Il y a près du fort Auguſtus, & près de l'auberge à moitié chemin d'Inverneſs, des châteaux vitrifiés comme Craig-Phœdrich, mais je ne les ai pas vu.

Je préſentai ma lettre au gouverneur Freppeaux; il m'a dit être d'origine françoiſe, ſon père étant un réfugié gentilhomme Poitevin. J'ai paſſé dans ſa famille la plus grande partie des deux jours que j'ai demeuré dans Fort Auguſtus, & y ai appris aſſez de gælic pour demander les choſes de première néceſſité; commençant, comme à mon ordinaire, par *thair dhamh pog* (*), avec quoi je me faiſois entendre partout, — particuliérement des jeunes filles.

Dirigeant ma courſe vers Fort William, j'ai eu deux ou trois fois occaſion de faire uſage de ma bouteille, de ma tabatière, & de quelques mots de gælic avec les habitans. Il eſt inimaginable comme les efforts que je faiſois pour dire quelque choſe dans leur langage leur plaiſoient; mon tabac auſſi y étoit bien pour quelque choſe. Si jamais je refais le voyage, j'adopte leur *philibeg* & le bonnet bleu, & je ſuis ſûr d'y être reçu comme un frere. On m'a cité au ſujet de leur gout mar-

(*) Donnez moi un baiſer.

qué pour le tabac & le whisky, qu'un homme riche demandoit un jour à un d'eux. " Ce qu'il penſoit qui dût le rendre heureux à jamais?" A quoi le montagnard, après avoir rêvé quelque temps, & s'être bien frotté la tête, répondit dans le patois écoſſais, *A kirkfu' o' ſneeshin, an' a well o' whisky* (1). — Mais ſi vous aviez cela, que déſireriez-vous encore? — *Mair ſneeshin, an' mair whisky* (2)".

Puiſque rien au monde ne ſauroit corriger les habitans de ces pays de boire des liqueurs fortes, je vais du moins tâcher de leur en procurer une plus agréable au goût, & plus ſaine que leur *whisky*. Il y a certains cantons de la Grande-Brétagne, où les prunelliers, (*the sloe tree*,) ſont dans la plus grande abondance. J'ai vu les payſans dans les environs de Thionville en France, faire du fruit une eau-de-vie, que dans le pays on préféroit à celle du vin. Le procédé eſt fort ſimple. Il s'agit ſeulement d'écraſer le fruit avec le noyau, d'en extraire le jus, le faire fermenter, & enſuite le diſtiller, comme on feroit du vin.

Les chemins, quoique dans un pays ſi peu fréquenté, & d'ailleurs pauvre & ſauvage,

(1) Une égliſe pleine de tabac, & un puits de whisky.

(2) Plus de tabac, & plus de whisky.

ſont tenus dans le meilleur ordre par le gouvernement, qui les fait reparer auſſi bien que les ponts, par des ſoldats; il y en a même un très-beau d'une ſeule arche à ſix ou ſept milles de Fort William.

La même vallée traverſe l'Ecoſſe, depuis Fort George juſqu'à Fort William; il eſt ſingulier qu'on n'ait pas penſé à y faire un canal. Ce ſeroit certainement le ſeul moyen de donner de la vie à ce pays, & cela ne ſemble pas offrir de grandes difficultés. Il ſuffiroit de creuſer le paſſage des eaux entre les différens lacs qui ſe jettent tous les uns dans les autres. Loch Neſs a 24 milles de long, Loch-Lochy 12, un dans le milieu, quatre, & un autre deux. Loch-Loché ſe décharge par la rivière Lochy, à Fort William; mais les autres s'écoulent par Loch Neſs; & je ne crois pas que le terrein le plus élevé ait 80 pieds au deſſus du niveau de la mer, & cela en grande partie dans la tourbe ou le gravier.

De l'autre côté d'un des petits lacs j'ai vu une maiſon de campagne, qui par ſon apparence feroit honneur au pays le plus riche; & du ſommet d'une colline que l'on eſt obligé de gravir, les rochers n'ayant pas permis de faire un chemin ſur le bord de Loch Lochy, on a une vue immenſe ſur les montagnes, & l'on découvre encore d'autres lacs qui ſe

jettent dans ceux de cette vallée; mais ce qui ſurtout fait plaiſir, c'eſt de voir l'induſtrie avec laquelle les habitans cultivent le peu de terres propres à la culture. Les bords de Loch Lochy ſont auſſi intereſſans que ceux du Loch Neſs; la nappe d'eau n'eſt pas ſi étendue, mais comme elle tourne, on n'en voit pas la fin.

Les chariots dont les habitans de ces pays font uſage, ne m'ont pas paru bien adapté à ſa nature montagneuſe. Ils ſont de beaucoup trop lourds. J'en ai vu dans le Jura, qu'on appelle *Chars-à-bancs*, qu'un ſeul cheval peut trainer, chargé de cinq ou ſix perſonnes. C'eſt tout ſimplement une longue planche ſupportée ſur l'eſſieu des roues; il y a deſſus un timon qui joint toute la machine, & auquel eſt attaché avec des crampons de fer, un couvert rond en toile, & une eſpèce de caſe où les jambes ſont logées. Ils en ont auſſi dans le même genre, mais ſans couvert, pour tranſporter leurs marchandiſes. Quand le cheval eſt fatigué, il peut s'arrêter ſans danger au milieu de la montée la plus rapide, par le moyen d'un baton ferré qui eſt ſuſpendu derrière, & pique en terre auſſitôt que la voiture recule. Le tout ne coute guères que quatre ou cinq livres ſterlings pour les chariots de tranſports; ceux pour les voyageurs ſont un peu plus cher.

Je paſſai au pied de Ben-nevis, la plus

haute montagne de toute la Grande-Brétagne. Elle a 4500 pieds de hauteur, m'a-t-on dit; la neige s'y conſerve d'une manière très-viſible dans des trous expoſés au nord. On voit auprès Inverlochy, un vieux quadrangulaire caſtel, autrefois la réſidence des rois d'Ecoſſe, & d'où eſt daté ce traité d'alliance que fit un d'eux avec Charlemagne en 1008. Le traité exiſte. Le roi d'Ecoſſe prie le grand empereur de faire ceſſer les pillages & les vexations des Francs, ſes ſujets, à quoi l'autre accède.

Comme je parcourois les ruines de ce vieux château, un jeune homme ſortant d'une maiſon voiſine, en court jupon, avec une courte veſte d'une étoffe qui eſt particulière à ce pays, & qui reſſemble à un grand nombre de rubans de différentes couleurs joints enſemble, qui à ſon ton & à ſes manières n'étoit certainement point un homme du commun, eſt venu m'aborder avec un pot de lait à la main, & après m'avoir ſalué, il a commencé par boire ſuivant leur uſage; puis il me l'a offert, jamais je ne trouvai le lait meilleur; après quoi il eut la complaiſance de ſe promener avec moi dans les ruines, & à quelque diſtance m'a fait voir le pavé d'une ancienne ville de même nom, qui étoit, dit on, conſidérable; on en peut ſuivre le pavé pour pres d'un mille, mais il n'en exiſte point d'au-

tres veſtige, excepté un cimetière, qu'on dit lui avoir appartenu autrefois.

Rien ne fait connoître la foibleſſe du prétendant, comme d'avoir été arrêté par le Fort William, qui n'eſt qu'une bicoque, quoiqu'il ſoit plus régulier & plus fort que Fort Auguſtus; il y a toujours une garniſon d'invalides. Auprès eſt une petite ville, nommée Maryburgh, d'environ quinze cents habitans. La pêche du hareng eſt très-conſidérable dans le bras de mer vis-à-vis. Par toute la Grande-Bretagne, on dejeune communément avec du thé; au ſud de l'Ecoſſe on y joint des œufs & du miel; au nord depuis Dundée, du poiſſon ſec & fumé; & dans cette partie on y ajoute des harengs accommodés de quatre ou cinq manières.

Je reçus l'hoſpitalité chez le capitaine Cochrane, commandant du Fort, pour qui j'avois une lettre. Je fus auſſi en preſenter une à un grand propriétaire, Mr. Cameron *of Glen-nevis*, dont le domaine a près de vingt milles de long, ſur quinze de large, ſans autre poſſeſſeur que lui. Il peut avoir dix milles moutons qui paiſſent à l'avanture, ſans aucun ſoin ni l'été ni l'hyver. Le produit de ſon terrein l'un portant l'autre, ne va pas à quatre *penſe*, ou huit ſous de France par acre. Sa maiſon eſt dans la vallée de Ben-nevis qui eſt

à pic au deſſus, je ſuis très-faché de n'y avoir pas monté, on m'a dit que le coup-d'œil étoit immenſe ; on découvre les isles de l'oueſt; & comme elle eſt la plus élevée des montagnes, la vue domine ſur toutes les autres. J'étois ſi fatigué des courſes que j'avois fait, & ſi effrayé par le terrible voyage qui me reſtoit encore à faire, que j'ai cru devoir me ménager, d'autant que c'eſt une promenade de dix à onze heures, pour aller & venir; j'ai pourtant grimpé avec une pluie à verſe au ſommet d'une moins élevée, de l'autre côté de la vallée, pour voir un autre fort vitrifié, entièrement ſemblable à Craig-Phædrick, même pour la diſpoſition des entrées ; il s'appelle *Dun-jardill.*

J'aurois pu aller de Fort William à Staffa & Icolmkill, mais on m'a demandé quatre guinées; & il n'y a point de curioſité qui vaille cela pour un émigré. A quarante mille au nord de Fort William on voit deux chemins parallèles, à égale hauteur, ſur deux montagnes dans la même vallée; ils ont cinq ou ſix milles de long, & ſont larges de cinquante pieds; les habitans n'ont encore conſervé aucune tradition ſur la formation de ces chemins, ni ſur leur uſage.

LITTERATURE FRANÇOISE.

Voyages à tour in Switzer land. *Nouveau voyage en Suiſſe, contenant une peinture de ce pays, de ſes mœurs, de ſon gouvernement; avec quelques traits de camparaiſon entre les uſages de la Suiſſe & ceux de Paris moderne*, par Helène Maria Williams, traduit de l'Anglais par J. B. Say, 2 vol. in 12. le premier de 300 pag. le ſecond de 269 p. à Paris, chez Charles Pougens 1798.

LA cataracte du Rhin était le premier grand objet dont miſs Williams était impatiente de raſſaſier ſes regards; les circonſtances de la guerre l'obligerent à un long détour pour y aller, et elle decrit en poëte cet important phénomene. Revenue à Zurich, voici le portrait qu'elle nous donne de Lawater. „ Sa mine „ eſt longue et affilée, ſes traits prononcés, „ ſon front ſilonné : il eſt grand, mince, ſa „ figure intéreſſe : lorſqu'il eſt ſérieux, elle „ eſt empreinte de mélancolie et preſque d'in- „ quiétude; mais quand il ſourit, elle prend „ une expreſſion de douceur et d'intelligen- „ ce. Il y a dans ſa converſation une éloquen- „ ce ſimple, une franchiſe bienveillante qui la „ rend extrêmement attachante. Il parle fran-

» çois avec peine, et quand il ne trouve pas » le mot dont il a beſoin il a recours a l'alle- » mand. « Ce mot allemand eſt ſouvent intra- duiſible, parce qu'il eſt de ſa création. —— Lawater rendit un témoignage bien flateur aux mœurs Zuricoiſes : il déclara qu'il ſe feroit rendu ridicule, s'il avoit depuis tout le tems qu'il exerce ſes fonctions paſtorales dans cette ville, préché une ſeule fois contre la vénalité et la corruption. « Je m'apperçus, dit » miſs Williams, que j'avois fait bien du che- » min depuis que j'avois quitté Londres et » Paris.

Revenue à Bâle, Miſs Willams s'y arrête et nous fait part de ſes obſervations ſur le gouvernement de ce canton et ſur le caractère de ſes habitans, ſes manufactures, et ſes curioſités. Enfin elle quitte Bâle, traverſe le Havenſtein et dirige ſa courſe du côté d'Arbourg. Arrivée au lac de Sempach et au bourg du même nom, elle décrit la fameuſe bataille où périt en s'immortaliſant Arnold de Winkelried. Lucerne, Gerſau, Schweits, Brumen, Altorf deviennent les objets de ſes peintures, qui nous préſentent partout des points de vues impoſans, majeſtueux et pittoresque, avec d'honorables monumens de la liberté.

Il n'y a que 200 ans, ſelon mis Williams, que l'arbre au pied duquel fut lié le fils de Guillaume Tell exiſtoit encore à Altorf : on

a bâti dans cet endroit ſacré une eſpèce de tour peinte, et à peu de diſtance de là, à la place même où l'on dit que le père lança la flèche qui abattit la pomme, on a conſtruit une fontaine, nommée la fontaine de Tell, & décorée de la ſtatue de ce libérateur de ſon pays. Miſs Williams fait à cette occaſion une violente ſortie contre Mr. Gottlob Emanuel Haller, Bernois, qui, il y a environ trente ans, a ſoutenu que toutes les actions romaneſques attribuées à Guillaume Tell, appartenoient à un Danois, nommé Tock, qui vers le dernier ſiècle leva l'étendard de la liberté contre le roi Havold. Sans vouloir dérober à la Suiſſe cette anecdote ſi eſtimée du voyageur prétendu philoſophe, nous ajouterons cependant, au riſque de déplaire à Miſs Williams & à tous les admirateurs de Guillaume Tell, que les chroniques les plus dignes de foi racontent, qu'il faillit à faire échouer les ſages meſures qu'avoient conçu Furſt, Stauffacher, Melchthal, les trois vrais libérateurs de la Suiſſe; en les forçant par cette action imprudente d'avancer le moment de leur entrepriſe, qu'il fut même queſtion dans l'aſſemblée des conjurés, au nombre deſquels il étoit, de lui infliger une punition capitale, vu les dangers auxquel il les avoit expoſés, & qu'en ſe bornant à l'admoneſter, il le fut dans des

termes qui prouvent qu'on étoit alors bien éloigné de conſidérer l'acte iſolé, imprudent, & la vengeance particulière de Tell contre Gesler, comme un trait d'héroïſme ou comme un ſervice rendu à la patrie.

Miſs Williams arrive au pied du mont St. Gothard; le pont appellé dans le langage du pays, le ſaut du Prêtre, la fait trembler. On craint que l'appui qui vous retient ne s'écroule avec vous, & ne vous plonge dans l'abyme; bientôt cette ſenſation pénible eſt remplacée par l'admiration qu'occaſionne tant de merveilles accumulées.

La route juſqu'à Waſen eſt, on ne peut plus romantique, celle qui parcourt la vallée de Schellenen étonne l'imagination, qui ne pourra jamais concevoir rien de plus hardi, de plus audacieux; on arrive au pont du Diable, des montagnes droites élevées, ſemblent avoir fixé là le terme de la courſe des voyageurs; la ſeule iſſue qui paroît s'offrir eſt le lit du torrent, mais par cette embraſure, les eaux irritées tomboient par caſcade ſur des rocs briſés, & rempliſſoient l'air de leur fracas & de leur écume.

Au ſortir d'une caverne ténébreuſe, le paſſage qui ſe déploie aux yeux ſemble un preſtige; la nature ſe montre tout-à-coup revêtue des plus aimables couleurs & de toutes

les graces de ſon enfance. Une vallée délicieuſe s'étend environ trois milles de long & de large : vers ſon milieu eſt le village d'Ande-Mat ; à ſon extrémité celui d'Hoſpital ; elle en enferme deux autres, ce ſont les communes les plus élevées de l'Europe.

Les monts qu'on a franchis juſques là ne ſont à proprement parler, que la baſe du St. Gothard : on commence à la gravir ici. Partout s'offrent des traces de végétation ; le myrthe des montagnes, l'hellébore blanc, d'autres plantes buiſſonneuſes particulières à ces régions aëriennes. La Reuſs devient toujours plus modeſte à meſure qu'on approche de ſa ſource, n'étant plus alimentée par les eaux de la vallée d'Urſeren & des hauteurs qui la dominent, elle n'eſt bientôt plus qu'un humble ruiſſeau. Une montagne ſuccède à une autre, & la vue eſt ainſi pendant longtems aſſez bornée. Le ſejour des frimats ſe préſente. Quelques arbuſtes rabougris eſſayent par fois de ſe montrer, mais leurs efforts impuiſſans atteſtent la proſcription étendue à de pareilles hauteurs, ſur tout le règne végétal. On arrive enfin au ſommet du St. Gothard ; des Capucins hoſpitaliers y accueillent le voyageur battu par la tempête ; exténué, tranſi, il trouve chez eux de la nourriture & du repos.

La platte-forme du St. Gothard, ſi élevée au deſſus du niveau commun de la terre, n'eſt elle-même qu'une profonde vallée, comparée aux pieds, aux rochers qui la bordent. Tout ce qu'on voit dans ce déſert, c'eſt l'habitation des Capucins, & les lacs qui en ſont proches. Si l'on parvenoit à atteindre la cime d'un de ces rocs environnans qu'appercevroit-on ſous ſes pieds? Un cahos de rochers, de montagnes entaſſées parmi des nuages & des vapeurs, la région des glaces éternelles.

Miſs Williams redeſcend la montagne du côté de l'Italie; un excellent pavé facilite cette deſcente rapide: après avoir deſcendu long-tems, on eſt frappé de la vue du Teſſin, qui ſemble venir du ciel, & s'élancer avec impétuoſite ſur des rochers eſcarpés. On le perd, on le retrouve à chaque inſtant; l'aſpect des montagnes s'adoucit progreſſivement, & le danger des précipices s'evanouit. A moitié chemin, entre l'hoſpice & le premier village italien, on paſſe ſur un pont où le Teſſin, enflé par un torrent qui ſort d'une gorge voiſine, & comme excité par ſon nouveau compagnon, roule de nouveau avec rage & déſordre parmi des rochers. De là juſqu'au bas de la montagne, les ſites ſont tout-à-fait pittoreſques.

On entre dans la vallée Levantine à Airola,

qui eſt un bourg bâti en pierres, au pied du St. Gothard, & le principal entrepôt du commerce de l'Italie avec la Suiſſe. Un chapitre entier eſt conſacré au gouvernement de la vallée Levantine, & dans le chapitre ſuivant, Miſs Williams traite de l'origine de la liberté Helvétique, du gouvernement des petits Cantons & de leur haine pour la révolution françaiſe. Nous ne ſuivrons pas l'auteur ſur ces objets; ces contrées heureuſes, lorſqu'il les a parcourues, fourniſſent plus au ſentiment qu'à l'eſprit, depuis qu'elles ſont devenues le théâtre de la déſolation & de la deſtruction.

En deſcendant la montagne St. Bernard du côté du nord, un ſuperbe tableau ſe déploie; les hautes collines couvertes de pins, qui enferment la vallée du Rhin, frappent les regards du voyageur, & il les plonge en même tems dans les vaſtes profondeurs ouvertes ſous ſes pieds. Après avoir deſcendu long-tems par un chemin eſcarpé, mais ſûr, il apperçoit le Rhin, ce fleuve qu'il avoit vu naguères roulant vers la mer la maſſe impoſante & tumultueuſe de ſes eaux, & qui maintenant modeſte, à peine échappé de ſa ſource, coule preſque inconnu au fond d une vallée ſolitaire: " doux „ comme le ſommeil d un enfant qui vient „ d'éclorre à la vie ".

Le premier volume de ce voyage eſt terminé par une viſite aux glaciers de la vallée du Rhin. Miſs Williams, aſſiſe ſur les couſſins du glacier (pendant que ſes compagnons errent ſur ce lac de glace) entonne une hymne à l'Auteur de la nature, & regrette qu'il ne ſoit pas au pouvoir du langage humain d'exprimer toutes les ſenſations que l'amant de la nature éprouve dans ces régions inſpirantes, dans ces lieux où elle étale toute sa magnificence.

Le premier chapitre du ſecond volume roule principalement ſur la vallée du Rhin, en ſuivant le cours de ce fleuve; nous éprouvâmes, dit Miſs Williams, le délicieux contraſte du calme après le chaos des Alpes. C'étoit l'automne de Thompſon, ou l'élégie de Gray après une bataille des anges de Milton. Au ſortir d'une forêt de pins qui s'étend dans l'eſpace de quelques milles, les antiques tours de Coire frappent la vue. Le gouvernement des Griſons & les révolutions de la Valteline ſont eſquiſſées dans le ſecond chapitre; le ſuivant traite avec détail de l'inſurrection des Valtelins. Les bains de Pfeffer, le bailliage de Sargans, la ville & le lac de Wallenſtad, s'offrent à leur tour dans cet itinéraire & conduiſent à Glaris Miſs Williams, traverſe enſuite une partie du Canton de Schwitz pour

arriver à Lachen, port ſur le lac de Zurich, où s'entrepoſent les marchandiſes qui vont chez les Griſons ou en Italie. L'auteur revient à Zurich, & ajoute de nouveaux détails à ceux qu'il a deja donné: les réglemens domeſtiques & municipaux de Zurich ſont dignes des plus grands éloges. L'Etat fait ſinguliérement ſon affaire de tout ce qui a trait à l'éducation publique, & cette ſurveillance du développement des facultés de l'enfance explique là l'honorable prééminence des Zuricois en fait de morale & de littérature. On a appellé Zurich l'Athène de la Suiſſe.

Une excurſion dans le Canton d'Underwald fait le ſujet du ſeptième chapitre. La ville de Stantz n'offre rien de remarquable que la ſtatue de l'immortel Winkelried, placé au-devant de la principale fontaine. Mais l'auteur s'arrête avec complaiſance ſur l'abbaye d'Engelberg, dont l'abbé, prince d Empire, honoré par le peuple du nom de père du pays, la comble d'attentions & de bonté.

Le Canton, la ville, le lac de Zug ſont décrits dans le huitième chapitre, ainſi que Lucerne où l'auteur n'avoit d'abord fait que paſſer. Il avoit conſacré l'été à parcourir les montagnes & réſervé l'automne pour les régions moins élevées; ſa courſe ſe dirige donc vers ces contrées; de Soleure, de Bienne,

Miſs

Miſs Williams vient à Neuchâtel après pluſieurs excurſions dans les environs de cette ville juſqu'à Yverdon; elle va par le lac de Neuchâtel à Morat, où elle viſite l'oſſuaire des Bourguignons, actuellement détruit; d'Avenches & de Moudon elle ſe rend au haut des montagnes qui environnent le lac de Genève. Lauſanne la charme par ſes aſpects, mais elle ne peut concevoir par quelle biſarrerie des hommes ont raſſemblé leurs habitations ſur le point le moins favorable de la contrée.

Vevey, St. Maurice, Sion, Fribourg, conduiſent Miſs Williams à Berne. Les chapitres XIII, XIV, XV, XVI, XVII, ſont conſacrés à la ville & au Canton de ce nom, ainſi qu'aux réclamations de quelques individus du Pays-de-Vaud, contre le gouvernement Bernois, dont on ſait quelles ont été depuis les mémorables ſuites.

A la fin du ſecond volume on trouve pour appendice, des obſervations du citoyen Ramon ſur les glacières & les glaciers, tirées de ſes aditions au voyage de Coxe, & enrichies de quelques notes de Miſs Williams. La réputation littéraire de celle-ci ne peut qu'augmenter par ce nouvel ouvrage, qu'on lit avec intérêt après tant d'autres voyages de Suiſſe, qui, vraiſemblablement par la révolution arri-

vée en Suiſſe depuis qu'il a paru, ſera un des derniers dans ce genre.

LES TROIS MUSÉES DE L'ENFANCE;

PAR L'INVENTEUR DE LA PASIGRAPHIE.

PROSPECTUS.

Ces trois ouvrages compoſés de deux feuilles d'impreſſion & de trois planches n'en feront réellement qu'un, dont il paroîtra trois numéros ſéparés, tous les mois, à compter du 30 vendémiaire de l'an 7. La première partie aura pour titre : Spectacle de la nature. *La ſeconde :* Spectacle de la ſociété humaine. *La troiſième :* Spectacle des arts & des ſciences.

CHAQUE numéro conſiſtera régulièrement en une planche gravée ou eſtampe, & huit à douze pages d'impreſſion in-8. beau papier, beau caractère.

L'eſtampe, exécutée avec goût, légéreté, netteté, offrira pluſieurs objets vus, au beſoin, de divers côtés, pour qu'un enfant les reconnoiſſe ſans erreur. Une échelle ou le texte en déterminera toujours les proportions.

Des lettres & des chiffres placés de façon à ne rien défigurer, marqueront les différens ſujets & leurs parties, dont les noms ſeront

écrits au bas de l'eſtampe, en PASIGRAPHIE (1), c'eſt-à-dire, en toutes les langues à la fois.

Quant aux choix & à l'ordre des objets ſucceſſivement gravés, en voici l'apperçu.

SPECTACLE DE LA NATURE. — Monde, élémens, météores, végétaux, minéraux, animaux; l'homme phyſique; principaux aſpects de la terre habitée.

SPECTACLE DE LA SOCIÉTÉ HUMAINE. — Toutes les combinaiſons ſociales & morales de la famille, de la cité, des peuples; coſtumes, uſages, cultes, cérémonies, jeux, monumens.

SPECTACLE DES ARTS ET DES SCIENCES. — Inſtrumens, procédés, réſultats des métiers & des arts libéraux; chef-d'œuvres repréſentés, expliqués; machines & expériences de phyſique; moyens & produits viſibles des ſciences.

Les huit à douze pages d'impreſſion jointes

(1) La PASIGRAPHIE eſt l'*art d'écrire & d'imprimer en une langue, d'une manière à être lu & entendu dans toute autre langue ſans traduction.* Ce nouvel art ſe borne à douze caractères & à douze règles, qu'on apprend en douze heures. La méthode, originale en français comme en allemand, ſe vend au *Bureau de la Paſigraphie, rue & fauxbourg Montmartre*, N°. 25; & chez AGASSE. Un volume in-4°. Prix, 14 francs.

à la gravure de chaque numéro, se rempliront ainsi :

1°. Nomenclature des ſujets de l'eſtampe & de leurs parties, en latin, français, italien, allemand & anglais; la lettre ou le chiffre correſpondant au mot.

2°. Cette nomenclature employée en Français, dans une expoſition raiſonnée des mêmes objets, de leurs nature, formes, qualités, rapports, effets.

3°. Réſumé ſuccinct des phénomènes, découvertes, opinions, ſyſtêmes, points d'hiſtoire ou anecdotes, dont le tout ou partie rappellera le ſouvenir, mis à la portée de l'enfance par la ſimplicité de ſtyle qui n'exclut ni la ſcience (ſans pédanterie), ni la juſteſſe des penſées à laquelle il eſt ſi important de s'habituer dès l'âge le plus tendre.

4°. De courtes obſervations rélatives aux acceptions du même mot, aux métaphores, aux proverbes, aux idiômes, à la grammaire générale.

5°. Une notice des livres, cartes, eſtampes, ou deſſins qui ſe borneront *ſtrictement* à l'expoſition ou à la deſcription des objets de cet ouvrage.

L'enfance ne concevant & ne retenant jamais rien auſſi bien que ce qu'elle apprend par les yeux, ces trois Muſées ne ſauraient

qu'être infiniment utiles aux pères & mères, aux inſtituteurs & à leurs élèves.

On s'abonne à Paris, chez H. AGASSE, *Imprimeur-Libraire, rue des Poitevins, N°.* 18.

Prix des trois Muſées reunis, y compris le port, 18 *francs pour l'année, &* 10 *francs pour ſix mois.*

LITTERATURE ALLEMANDE.

Ludwig Adolph Baumann Kurtzer entwurf der univerſal hiſtorie. Zum gebrauch der jugend auf ſchule dritte ganz umgearbeitete auflage. Brandebourg 1796.

Ou Abrégé d'hiſtoire univerſelle à l'uſage des écoles, par Louis Adolphe Baumann, troiſieme édition, abſolument retravaillée par l'auteur.

IL y a trente ans que cette production claſſique parut pour la première fois; deux éditions en étant épuiſées, l'éditeur ſe propoſant d'en faire une troiſième, l'auteur a trouve convenable de changer ſon ouvrage diviſé ſelon la méthode uſitée dans le tems qu'il le publia, d'après les quatre monarchies, mais que l'ordre introduit depuis, par Mrs. Gatterer, Schlozer, Schtoch & Beck, dans la diviſion de l'hiſtoire univerſelle a fait paſſer de mode. En refondant ſon ouvrage, Mr. Louis Adolph Baumann a ſuivi le plan de Mr.

Schroken, avec quelques changemens dans les périodes, & il a conſervé l'ère de la naiſſance de notre Sauveur, comme ſéparation entre l'hiſtoire ancienne & moderne. Il établit cinq époques, d'Adam à Noé, de Noé à Moïſe, de Moïſe à Romulus, de Romulus à Alexandre le Grand, & de celui-ci à notre Seigneur. Il partage auſſi l'hiſtoire moderne en cinq périodes, de J. Chriſt à Théodore, de Théodore à Charlemagne, de Charlemagne à Charlequint, de Charlequint à Fréderic ou à l'année 1740, & de là à 1795. Il a raſſemblé dans cette diviſion ce que l'hiſtoire politique des principaux Etats des autres parties du monde, l'hiſtoire eccléſiaſtique & celle des ſciences ont de plus remarquable, en évitant également dans l'exécution de ſon plan, la ſéchereſſe d'un ſquelette hiſtorique & la prolixité fatigante de quelques hiſtoriens. Cet abrégé eſt regardé en Allemagne comme un livre claſſique, préférable à beaucoup d'autres abrégés d'hiſtoire univerſelle qui ont paru depuis quelques années, & ce qui en augmente le prix, c'eſt une table chronologique ancienne & moderne, du commencement du monde à la révolution de Pologne.

Beelzébut reiſen und thaten ſeit der eroberung von Mexico bis auf den Targowitſcher bund te und 2 ten theil der das ſiebenzenter jahrhundert *enthalt Leipſick.*

Ou Voyages & hauts faits de Beelzebut, depuis la conquête du Mexique juſqu'à la paix de Targowitz, 2 parties qui contiennent le 17e. ſiècle.

Ce livre ſe continuera ſans doute, car dans le dix-huitième ſiècle, Mr. Beelzebut s'eſt encore plus diſtingué que dans les précédens. Quelque affreux tableau que préſente les voyages du chef des mauvais génies, cette lecture eſt intéreſſante, les faits hiſtoriques qui appartiennent à ce période ſont bien choiſis, bien racontés, produiſent des réſultats inſtructifs, moraux, intéreſſans, & qui juſtifient le ſuccès qu'à eu cet ouvrage en Allemagne.

Erzählungen in Carls Stills manier und abſicht erſte ſamlung. *Ou contes dans le goût & le but de Charles Stills, premier recueil.*

Depuis qu'il faut des livres pour le peuple, on s'occupe en Allemagne de cette nouvelle branche de la littérature. Mr. Muller, avantageuſement connu par diverſes production

eſtimables, avoit déja en 1786, publié ſous le nom ſuppoſé de Charles Stills, l'hiſtoire de Gottfried Walther, menuiſier, & celle de Mr. Damme. Son but dans l'ouvrage que nous annonçons eſt comme dans les deux premiers, de prouver que le bonheur domeſtique a pour baſe la modération dans les deſirs, l'activité, l'économie, l'harmonie, ou le ſupport entre les époux; la paix dans le ménage, enfin la bonne éducation donnée aux enfans, & que les défauts contraires à ces vertus entraînent le malheur & ſouvent la ruine des familles. Cette morale très-néceſſaire, & qui eſt bien plus à la portée du peuple que des opinions ſpéculatives qui le détournent des devoirs de ſon état, eſt renfermée dans trois contes, dont les héros ſont pris dans la ſphère commune de la vie.

Les deux premiers, intitulés: *Les Frères*, préſentent le contraſte de deux fils de menuiſier, dont l'aîné plein d'ambition, d'orgueil, veut, ainſi que ſa femme & ſa fille, s'élever au-deſſus de ſes égaux, & s'égaliſer à ceux qui ſont au-deſſus de lui, diſpoſition qui anéantit les fruits qu'il pourroit tirer de ſon travail, & le plonge lui & ſa famille dans la misère, malgré pluſieurs circonſtances favorables; tandis que ſon frère, modeſte, laborieux, ſimple dans ſes goûts, économe dans ſa maiſon, ſecondé par

ſa femme qui a toute ſes vertus néceſſaires à ſon état, ſurmonte tous les obſtacles de circonſtances contrariantes, & parvient à ſe procurer une vieilleſſe aiſée & heureuſe, entouré de ſes enfans, auquel la bonne éducation qu'ils ont reçue de lui, aſſure déjà d'avance le même bonheur.

Le héros du troiſième conte intitulé, *le Suicide*, eſt petit fils d'un honnête artiſan, qui par ſon travail a laiſſé une fortune conſidérable: ſon héritier, au moyen de ſes richeſſes, eſt ſorti de ſa ſphère. C'eſt un parvenu orgueilleux, décoré d'un titre & qui s'entoure de tout ce qu'il croit propre à faire oublier l'attelier de ſon père. Deſtinant ſon fils à jouer un rôle dans la ſociété, il croit l'élever très-bien en lui payant un inſtituteur, qui, pour ſe conformer aux idées de ſon patron, inculque au jeune homme toutes les manies, tous les ridicules d'un parvenu. L'élève profite des leçons & des exemples qu'il reçoit; il donne dans tous les excès, dans tous les travers; & après avoir perdu au jeu cette fortune qui faiſoit tout ſon mérite, dans un accès de déſeſpoir, il ſe jette dans une rivière; on l'en retire. Ses paſſions calmées par cette aventure, il revient à lui-même, & le récit de ſon hiſtoire qu'il a compagne de réflexions morales, peut ſervir de leçon & de préſer-

vatifs à d'autres jeunes gens. Tel eſt en ſubſtance le but de ces contes dont le ſtyle & la manière eſt en effet dans le goût annoncé par l'auteur, & qui doit obtenir le même ſuccès que ſes premiers ouvrages.

VARIETÉ.

Après dix-huit ans écoulés, depuis la perte du célèbre Garrick, on vient enfin de lui élever un monument dans l'Abbaie de Weſtminſter. C'eſt trois figures de grandeur naturelle, dont la première repréſente Garrick dans une attitude complettement théâtrale. La Tragédie & la Comédie à ſes côtés, & immédiatement ſur ſa tête ſe voit un petit médaillon repréſentant un profil qu'on croit être celui de Schakſpear.

Quoique l'idée de repréſenter Garrick dans une attitude théâtrale, ſoit bonne & que ſa figure ſoit remplie d'ame, les Etrangers ne prendront pas par ce monument une grande idée de l'habileté & du goût des Anglois en ſculpture; le col de la tragédie eſt trop long, le bras droit eſt plus mince que la jointure & tient mal à l'épaule. La comédie eſt la meilleure des trois figures, ſans que l'expreſſion en ſoit gracieuſe; & ce monument n'a d'autre mérite que de rappeller la

mémoire d'un homme qui pendant longtems fut le premier dans un art, dans lequel il n'a jamais eu d'égal. L'épitaphe suivante eſt gravée ſous le grouppe :

A la mémoire de David Garrick, mort l'année 1779, âgé de ſoixante-trois ans.

To paint fair nature, by Divine command
Her magic pencil in his glowing hand,
A Shakespear roſe —— theu to expende his fame,
Wide O'er this breathing World, a Garrick came,
Though ſunk in death the forme the poct drew,
The actor's genius bade them breath a —— new,
Though like the bard himſets, in night they lay,
Immortal Garrick called them back to day,
Aud till eternily with power ſublime,
Shall mark the mortal hour of hoary time,
Shakespear and Garrik like tevin ſtars ſchall shine,
And earth irradiate with a beam divine,
This monument, the tribut of a friend, was creoted.

Extrait des feuilles angloiſes.

MÉALA, ÉPOUSE DE CAIN,

APRÈS LA MORT D'ABEL. (*Idylle*).

PLUSIEURS printems avoient déja verdi les rameaux, depuis qu'Abel repoſait dans le bocage où la main cruelle de ſon frère l'avait étendu. Caïn n'avait plus de repos; ſes yeux ſombres et farouches lançaient l'épouvante; ſon front ſillonné, par les ſoucis dévorans, apprenait les tourmens de ſon cœur; ſa voix ſourde ſemblait murmurer la douleur des remords. Souvent dans l'horreur des ténèbres,

ou au moment que des nuages noirs paſſaient rapidement devant le diſque argenté de la lune, il venait errer, comme un phantôme en peine, autour de la pierre qui preſſait la cendre d'Abel. Il frémiſſait en approchant comme le vent qui précède l'orage. Quelquefois il oſait s'agenouiller ſur la pierre; elle brûlait ſes genoux. Tout ce qui l'entourait portait l'horreur dans ſon ſein : le ſouffle qui gémiſſait dans le feuillage, c'était la voix murmurante d'Abel : l'ombre blanchâtre de la lune, c'était ſon phantôme : le ſilençe était plus terrible encore. Agité par le ſouvenir de ſon crime, le malheureux ne pouvait plus former une penſée qu'elle ne lui préſentât un ſupplice; il reſpirait les ſouffrances avec l'air, et ſon ſouffle s'échappait avec l'angoiſſe de la crainte; ſes yeux ne s'arrêtaient nulle part avec ſatisfaction, la terre ne lui offrait aucun lieu où il pût repoſer; ſa vie n'était plus que le déſir et l'effroi de la mort. Pourquoi ai je vécu! s'écriait-il. Quand ſa bouche proférait ces mots impies, ſes yeux, ombragés de noirs et épais ſourcils, regardaient le ciel: le ciel le laiſſait vivre.

Tándis qu'il cherchait dans les ſolitudes les plus ſauvages, un lieu plus horrible encore que ſon cœur, Méhala, ſa tendre épouſe, Méhala pleurait dans ſa cabane ſolitaire. Son ame était douce comme le ſouffle du printems

qui careſſe une roſe, ſon ame avait beſoin d'aimer, et c'était Caïn qui était ſon époux! oh! qu'elle eſt malheureuſe la femme ſenſible dont l'époux a commis le crime!.... Méhala cependant s'approche avec timidité du ſombre Caïn, elle a beſoin de lui faire entendre ſa voix, la douce voix de la conſolation: elle la ſent expirer ſur ſes lévres. Elle veut prendre ſa main; il la retire: *c'eſt la main qui a tué Abel, l'innocent Abel!* Il fuit avec l'idée impitoyable du crime qui le pourſuit, le tourmente. Méhala va ſur le tombeau de l'innocent, elle y pleure, et ne maudit point le meurtrier d'un frère qu'elle aimait. Elle s'écrie dans le ſilence, quand ſes fils ne peuvent point entendre les plaintes qui accuſent leur père, elle s'écrie:

" Il n'eſt plus d'eſpérance pour Méhala; Méhala eſt condamnée à gémir juſqu'au jour où elle reposera comme repoſe Abel. Perſonne n'eſſuiera ſes larmes, et ſon époux ne doit point les voir.... L'infortuné! il n'en répandra point comme ſa Méhala: ce n'eſt point la douleur qui gonfle ſon cœur.... Sa penſée ne peut s'arrêter avec conſolation ſur les jours qui ne ſont plus, ſa penſée n'oſe percer l'avenir; comment pourrait-il verſer des pleurs! ô mon époux! quel malheur tu as placé ſur ta tête!.. Je voudrois le conſoler; je ne le puis Son

cœur n'entend plus ma voix, ſes yeux ne veulent plus me voir. Mon abattement l'outrage. Hélas! je ne puis feindre la joie que je ne connais plus; ma joie l'outragerait auſſi. Je n'ai plus de hardieſſe en ſa préſence; quand, preſſée par le mouvement de mon cœur, je l'enlace dans mes bras, mes bras qui voudraient lui faire trouver le bonheur ſur mon ſein, il me repouſſe, il ôte mes bras avec la même précipitation que ſi c'était un ſerpent qui eût entouré ſon corps. Il ne m'aime plus, il ne peut plus aimer ſon épouſe..... ah! s'il pouvait aimer encore..... il ne le pourra. Il ne cherche qu'un lieu où il puiſſe oublier un inſtant de ſon ſupplice; hélas! ſon cœur le ſuivra, il ne trouvera point ce lieu que je lui ſouhaite. Maintenant rien n'existe pour lui que la ſouffrance; la beauté du ciel n'attire plus ſes regards; le chant des oiſeaux ne le touche pas plus que la voix de ſon épouſe; la chaleur du jour l'accable, et la pluye légère qui rafraichit les fleurs ne le réréjouit plus. L'infortuné! il n'a pas même de plaiſir à voir ſes enfans!.... un jour, ils n'oſeront l'appeler leur père. Et moi, je crains de le plaindre, et je me tais quand je ne ſuis point dans la ſolitude. Ah! ce n'était point là l'exiſtence que le cœur de la ſenſible Méhala devoit eſpérer!„

Telles étoient les plaintes touchantes de

Méhala; elles fortaient de ſa bouche avec la douceur de l'innocence qui plaint le coupable & voudroit l'aimer encore. Quand les enfans d'Abel venaient au tombeau de leur père, & qu'elle y étoit, ils la fuyoient. Hélas! c'étoit l'épouſe de Caïn!

C'EST LE DIABLE.

Air : *Daignez m'épargner le reſte.*

Ah que le Diable a de portraits!
Diſperſés par toute la terre,
Chacun d'eux conſerve ſes traits
Sous un différent caractère;
Ici je vois autour de nous,
L'ambitieux inſatiable;
Là, des avares, des filoux,
De vieilles prudes en couroux,
Enfin par tout c'eſt le Diable.
Au ſein des tranſports les plus doux,
Auprès d'une timide amante,
Quand vous demandez à genoux,
Le prix du feu qui vous tourmente,
S'il paroît ſoudain devant vous,
L'objet le plus épouvantable,
En voyant ſauter les verroux,
En appercevant le jaloux,
Vous criez, ah! c'eſt le Diable.
Souvent il prend, d'un créancier,
L'air dur & le ton redoutable;
Quand on ne peut point le payer,
C'eſt un Démon inexorable;
Mais celui dont j'ai le plus peur,
Tant ſon aſpect eſt effroyable,
C'eſt un parterre plein d'humeur

Qui ſiffle & ſiffle avec fureur,
Pour un auteur, c'eſt le Diable.
Il ſait prendre auſſi, quelquefois,
Une forme très-ſéduiſante;
Un ton naif, un fin minois,
Dont le doux attrait vous enchante;
Quel bonheur il ſemble annoncer!...
Mais ſous ce dehors trop aimable
Voyez les cœurs qu'il va bleſſer,
Voyez les pleurs qu'il fait verſer,
Et vous direz: c'eſt le Diable.
Mais le vrai Diable de l'enfer,
Qu'au ſabat la ſorciere encenſe,
Celui qu'on nomme Lucifer;
Devient preſqu'à la mode en France:
Il ne fait plus peur qu'aux enfans;
Et même par un goût damnable
L'objet de nos amuſemens,
Le héros des nouveaux Romans,
Qui le croiroit? C'eſt le Diable.

Par le Cit. Ségur, l'aîné.

ENIGME.

Des creaux de Jupin & du fer de Saturne
Je ſu's la ſombre fille. On me trouve partout.
Je devance dans l'air & Boree & Vulturne.
Me chaſſe-t-on d'un lieu, j'y reviens tout-à-coup;
Plus ſubtile qu'on ne peut croire,
Impunement j'oſe vous aſſaillir...
On ne me voit avec plaiſir
Que ſur le front de la victoire.

LOGOGRIPHE.

Ma marche eſt vive & très-bruyante,
Et l'on me craint comme le feu.
Lecteur, ſi de ton t'epouvante,
Coupe ma queue & je deviens un jeu

Le mot de la *Charade* du N°. precedent eſt *garderobe.*

FRAGMENS

Du Teſtament du Cousin Jaques (*) 1796.

QUAND je fis paroître ma conſtitution de la lune, le cruel 31 mai qui a enfanté le terroriſme le plus caractériſé dont on ait oui parler de mémoire d'homme venait d'arriver. Ce qu'on oſoit le moins faire alors c'étoit d'écrire, & ce qu'on auroit écrit le moins c'étoit la vérité.... Cependant ma haine invétérée pour toute eſpèce de deſpotiſme, & ſur-tout mon horreur pour l'effuſſion du ſang humain, ſont exprimés dans cet ouvrage avec une hardieſſe & une énergie dont je n'ai vû aucun modèle en France à cette redoutable époque.

J'avois pourtant déja eſſuié mille chagrins à cauſe de ma franchiſe & de mon amour pour la liberté, mais aucune conſidération ne m'arrete, au moins j'ai eu la conſolation de voir une grande partie de mes idees républicaines adoptée par la commiſſion des onze, qu'elle les ait priſes de moi, qu'elle

* Louis Abel Beffroy de Reigne, dit le Jeune, continuateur des Annales & pluſieurs autres ouvrages originaux eſtimés.

les ait tirées de ſon fonds, toujours eſt-il vrai que ces idees etoient connues deux ans auparavant, puiſque je les avais publiees en mai 1793. Il eſt vrai que cette fatale conſtitution de la lune me valut mille dangers, mille perſécutions dans la ſuite. Je dois donc compter auſſi ſur les perſécutions & les dangers que m'attirera ce teſtament; il n'importe, j'aurai le même courage avec plus de réſerve, cependant, pour ma ſureté perſonnelle, juſqu'à ce que je voye un gouvernement quelconque remplacer l'arbitraire & les paſſions. Car il n'eſt rien de plus déſeſpérant que d'être maſſacré ſur un échaffaud comme un conſpirateur & un ami de la tyrannie au milieu des huées féroces d'une multitude aveugle, qui ne connoit point la vérité, préciſément pour avoir eu le courage de ſignaler les conſpirateurs & les tyrans; préciſément pour avoir cherché à aſſurer le bonheur & la liberté de cette multitude inſenſée.

O véritable eſprit du républicaniſme! que ceux qui te conçoivent ſont rares dans la ſociété! c'eſt pourtant à ta perfection qu'il faut tâcher d'arriver en France, ſi nous voulons enfin que le ſyſtême républicain qui ne s'eſt encore montré qu'en parole, ſe realiſe parmi nous! ſi nous n'atteignons pas préci-

ſément ce but, efforçons-nous du moins d'en approcher, car la république mal entendue eſt de tous les gouvernemens le plus déſaſtreux.... Puiſſions-nous donc à force d'être inſtruits par le malheur, acquérir les vertus & les lumières dont la maſſe impoſante peut ſeule former l'eſprit des républicains ! Qu'ils ſont ignorans ou pervers, ces hommes d'un jour, qui, ſe prétendant républicains excluſifs, condamnent impitoyablement comme royaliſtes tous ceux qui n'ont pas leur opinion !.... Inſenſés ! vous parlez de république !..... & vous ne ſavez pas encore ce que c'eſt que la république ! & vous vous arrogez excluſivement un titre & ces ſentimens qui vous appartiennent moins qu'à d'autres ! & vous accuſez préciſément les hommes dont la modeſte érudition, les vertus privées & les penchans républicains vous commandent le reſpect ! & les citoyens, qui ſavent mieux que vous ce que c'eſt qu'une république, qui avaient l'ame & la conduite republicaine longtems avant la deſtruction de la monarchie, qui pratiquoient la république, quand vous n'en connoiſſiez pas même encore le nom ; ces citoyens, que vous oſez juger avec une legereté ſi condamnable, ſont ceux-là même que vous traitez de royaliſtes !.... Pitoyables ſophiſmes de l'amour-propre exaſperé !

langage abſurde de l'ambition inquiette & mécontente !..... Quand vous gouterez, comme moi, toute la ſublimité, toute la douceur & tout le charme du véritable republicaniſme, c'eſt alors que, rougiſſant de votre erreur, & vous réveillant du ſommeil léthargique de l'ignorance ou des paſſions, commencerez à dire, dans l'amertume du répentir : « En effet ! voila la république ! nous l'avons connue de nom ſeulement ; nous l'avions ſans ceſſe à la bouche, mais notre cœur pouvait-il l'honorer, puiſque notre eſprit ne pouvait la comprendre ? »

La république ! mais jamais on n'en parla tant, & jamais on ne la connut moins. La république ! mais c'eſt le gouvernement le plus moral qui puiſſe exiſter ſur la terre ! la république ! mais tout ce qui s'eſt paſſé parmi nous, depuis qu'on profane ce mot ſacré, eſt juſtement l'oppoſé de ce qu'il ſignifie ! La république ! mais, ſi ceux qui la veulent & qui la connoiſſent, ou plutôt qui ne la veulent que parce qu'ils la connoiſſent, ſont préciſément les objets de nos perſecutions & de nos calomnies, c'eſt que nous ne la voulons pas ! .... Et voici les vertueux citoyens, que notre rage aveugle avait voués à la proſcription & à l'infamie ; voici nos maîtres en républicaniſme ! nous

regardions leurs principes comme attentatoires a la république ! & ce ſont les nôtres qui y ont atte té ! Nous traitons leurs maximes de maximes conſpiratrices, & ce ſont les nôtres qui conſpirent !....

II.

Le haſard voulut en 1789 que le public vint chez moi, lors de la priſe de la Baſtille, m'entrainât, malgré moi, à l'Hôtel-de-Ville, & me forçât d'ecrire l'hiſtoire de ce ſiège, mémorable par ſes reſultats. J'ai rendu compte de cette anecdote dans pluſieurs de mes ouvrages, & notamment dans mon *courier des planetes*, en 1789, & dans ma *conſtitution de la lune*, en 1793. Le ſeul véritable *précis de la priſe de la Baſtille*, qui fut crié & vendu dans Paris, & tiré à 56, 000 exemplaires, au profit de pluſieurs *nouveaux parvenus* de ce temps là, étoit de moi; je le fis au milieu de la cour de l'Hôtel de-Ville, où l'on m'avoit tramé par le collet, en me menaçant *de la lanterne*, ſi je me refuſais a le faire. Les bourgeois de Paris & les gardes-Françoiſes, en très-grand nombre, rempliſſoient la cour, & j'écrivois ſous leur dictée, en ayant ſoin de marquer après chaque phraſe, pour donner *le tact bien ou mal* ou attacher ſ; & ce fut

que d'après l'avis de la majorité que chaque phraſe étoit conſervée. *M M. Bailly*, *la Fayette* & de *la Salle* approuvèrent mon travail & le ſanctionnèrent avant qu'on l'imprimât.

Cette premiere aventure me valut le *brevet de ſecrétaire de la compagnie des volontaires de la baſtille*, avec le petit ruban tricolor portant une baſtille renverſée, &c. Le même haſard amena enſuite chez moi plus *de dix-ſept cent vainqueurs de la Baſtille*, qui prétendoient tous l'avoir priſe. La choſe en vint au point, qu'il fallut, pendant un temps, un certificat ſigné de moi, pour avoir droit aux priviléges ou émolumens que la ville accordoit alors aux *vainqueurs de la Baſtille*. On apportoit chez moi juſqu'à des hommes perclus, qui avoient été frappés au ſiége de la Baſtille. Depuis huit heures du matin, juſqu'à dix heures du ſoir, mon cabinet ne déſempliſſoit pas d'hommes qui vouloient être honorablement conſignés dans *l'hiſtoire de France pendant trois mois*, que je faiſois alors, & que je donnai au public quelque temps après. On m'apporta en triomphe deux *boulets de* 48 *livres de balle* trouvés dans les *murs de la Baſtille*, & une vieille cuiraſſe, *peſant* 32 *livres*, comme un monument du ſiège de la Baſtille. En 1793, j'ai donné tout cela à ma ſection pour en faire ce qu'elle jugeroit à pro-

pos... Bref, parmi les nombreux *perſonnages de révolution*, dont cette *Baſtille* me procura la connoiſſance, il y avoit des hommes de toute eſpèce, & ſur-tout j'y remarquai beaucoup de menteurs & d'intrigans, qui ne vouloient profiter de cette *Baſtille* que pour ſortir de leur nullité & pour jouer un rôle dans Paris. Parmi ces hommes, j'en pourrais citer, qui ſont devenus généraux d'armée, d'autres, qui ont fait un perſonnage très-marquant parmi les Jacobins, à toutes les grandes époques révolutionnaires, & qui s'appellent maintenant, à ma connoiſſance, *les patriotes de* 1789.

Je pourrais en nommer auſſi, qui ſe ſont montrés comme de grands ſcélérats & qui ont eu l'art de captiver la confiance du gouvernement, contre lequel ils n'ont ceſſe de conſpirer. Comme toute déſignation particulière ne ſerviroit qu'à aigrir les eſprits, je ne nommerai point ceux qui n'ont pas mon eſtime; mais je nommerai avec grand plaiſir, par exemple, le célèbre *Pierre Hulin*, dont je fus long-temps à portée d'obſerver le caractère égal, le courage réfléchi & le cœur franc, loyal & ſenſible. Ce fut lui qui eut le plus de part à la priſe de la Baſtille, quoiqu'en puiſſent dire les hommes qui ne ſavent que *rire & jurer*, & qui ne veulent pas abſo-

lument qu'il y ait au monde des gens de mérite, excepté eux.

Cette hiſtoire de la *Baſtille* m'a fait connoître de grands monſtres; je n'ai point eu perſonnellement à m'en plaindre. Mes manières honnêtes & la patience avec laquelle j'écoutois tout le monde, m'ont ſans doute attiré la bienveillance des uns & des autres. Mais je les laiſſois parler à tort & à travers; & je comparois, ſans rien dire, les uns avec les autres; je rapprochois en ſilence tous ces rapports incohérens, &, la vérité jailliſſoit de ce choc d'idées & de faits abſolument diſparates.

La fameuſe époque *des 5 & 6 octobre* me valut encore quelques centaines de viſites; ſemblable à cette *Déviniereſſe* dont parle La-Fontaine, il me fallut abſolument recevoir une foule de dépoſitions; & je me vis bientôt poſſeſſeur de vingt-trois *mémoires* circonſtanciés ſur les cauſes & les détails de ces événemens. J'ai profité de ces cadeaux vraiment précieux pour l'hiſtoire, dans les premiers volumes de mes *mémoires*; je dois obſerver, à ce te occaſion, que ces *mémoires* ne ſauroient paroître à préſent, malgré l'annonce q i en a eté faite dans quelques journaux. Il n'eſt pas beſoin de longues reflexions pour faire ſentir à ceux qui les attendent, qu'il

eſt abſolument impoſſible, de toute manière, de le publier, & même de les livrer à l'impreſſion, avant une époque plus calme & plus raſſurante. D'ailleurs, on ne peut nier que, ſi certains hommes, qui y jouent un grand rôle, n'exiſtent plus, il y en a d'autres qui exiſtent & qui ſont encore inveſtis d'un crédit aſſez grand, qu'on ſeroit ſurpris de ne pas voir figurer dans ces *mémoires*. Il en eſt de même de certains événemens, dont on ne peut en aucune façon parler à préſent, ſans riſquer de mentir à ſes concitoyens & à la poſtérité, ou ſans s'expoſer à des haines dangereuſes

Ce n'eſt pas que j'aie mis plus de fiel ou plus de perſonnalités dans ces *mémoires*, que dans tous mes autres ouvrages. On connaît le caractère de modération & de paix qui me diſtingue toujours; & je n'y ai pas renoncé dans mes *memoires*. Mais il n'eſt pas temps de dire toute la vérité : j'abhorre le menſonge & les menteurs; & je dis avec chagrin que, dans tout ce qui paroit ſur la révolution, je ne vois preſque que des menſonges, ſoit que la crainte s'empare des écrivains, ſoit qu'un intérêt particulier les domine, ſoit que l'eſprit de parti leur faſſe la loi. Or, j'aime mieux me taire que de mentir car ne rien dire n'eſt pas mentir.

Croiroit-on, par exemple, que cette même *prise de la Bastille*, sur laquelle personne en France ne peut être mieux instruit que moi, il seroit impolitique & dangereux de publier au juste comment elle s'est faite & par qui, quels en ont été les mobiles & les principaux instrumens? Aussi n'ai-je publié dans le temps que ce qu'il falloit publier. Je ne pouvais en dire plus, & je ne devais pas en dire moins. C'est le méchanisme le plus apparent que j'ai montré, mais non pas les ressorts les plus cachés. Oui, il est impossible qu'on sache encore aujourd'hui pourquoi & comment on a pris la Bastille; &, loin de me savoir mauvais gré de ma circonspection, il faut m'en féliciter; parceque tout écrivain, qui adoucit, au lieu d'irriter, qui concilie, au lieu de diviser, a des droits à la reconnoissance de ses contemporains.

Croiroit-on que personne en France n'a connu Robespierre comme je crois l'avoir connu, pas même sa sœur, qui vivoit avec lui? Et moi cependant, je ne le voyois pas. Je lui écrivois quelque fois, toujours pour la chose publique ou pour obliger mes concitoyens, jamais pour moi.

Eh bien, je prétends que le temps n'est pas encore venu de dire ce qu'étoit Robespierre, &, quand son portrait fidèle paroitra,

on ſe ſouviendra peut être, de ce que j'ai dit aujourd'hui, & l'on conviendra que j'avois raiſon de le dire.

Il n'eſt pas douteux que, parmi ces milliers de perſonnes qui vinrent me trouver en 1789, pour être mentionnés avec honneur dans l'hiſtoire des événemens qui eûrent lieu *cette même année*, on ne remarquât beaucoup de *Patriotes de* 89; car, ſi ceux-là ne l'étoient pas, ſont-ce les citoyens qui étoient reſtés bien tranquilles chez eux, ſans prendre part aux événemens de la révolution, qui euſſent paſſé pour les *Patriotes de* 89? Alors, les dix neuf vingtièmes des François ſeroient des *Patriotes de* 89; ſuppoſition qui entraîneroit des conſéquences tout-à-fait contraires au ſyſtême qu'on préconiſe aujourd'hui.

Or, je vous aſſure, moi qui ai bien obſervé tout ce monde-là, qu'une grande partie d'entre eux ne ſongeoit nullement aux intérêts de la patrie, mais beaucoup aux leurs propres. Sont-ce ceux-là, dont vous vous réclamez aujourd'hui, comme des *Patriotes de* 89?

J'en ai vu pluſieurs, qui me montroient avec délices & oſtentation leurs pantalons teints du ſang des infortunés *Foulon* & *Berthier*; un de ces *Patriotes*, entr'autres, garçon boulanger, qu'on dit être devenu officier ſupérieur

ſous le triumvirat fameux, me racontait avec une atroce ingénuité, tout ce qu'il avoir fait d'exécrable ; il me montroit ſon bonnet taché du crâne d'une de ſes victimes, & me diſoit : *Voilà de la cervelle d'ariſtocrate ; je ne donnerois pas ce bonnet pour de l'or.*

On a remarqué, parmi ces mêmes hommes, beaucoup de *maſſacreurs du 2 Septembre ;* & tous vouloient être excluſivement les *Patriotes de* 1789.

La plupart d'entre eux ont compoſé, en grande partie, la commune rebelle de Paris l'armée révolutionnaire, la gendarmerie du premier prairial, le club des Cordeliers, les Jacobins du 9 termidor.

Eh bien ! qu'eſt-ce que cela prouve, me direz-vous ? il peut y avoir eu d'honnêtes gens dans toutes les aſſociations dont vous parlez. — D'accord ; je n'examine pas de quelle ſorte d'hommes elles étaient compoſées. Je dis qu'abſtraction faite de ce qu'on doit en penſer, cela prouve beaucoup. Car ce ſont préciſément toutes ces aſſociations, que vous avez proſcrites comme conſpiratrices, & ce ſont là les hommes dont vous vous reclamez aujourd hui !

Non, dit z vous encore, ce ne ſont pas ceux là que nous appellons *Pa ri tes de* 89. Nous ne regardons pas comme patriotes les

aſſaſſins, les brigands, les voleurs & les égoïſtes.

Prenez-y garde, voilà une réduction conſidérable ſur la maſſe de vos *Patriotes de* 89, Mais qu'appellez-vous donc Patriotes de 89? y a-t-il vraiment des *Patriotes* de telle année plutôt que de telle autre? quelle platte imbécillité! un *Patriote* véritable n'eſt-il pas *Patriote* par principes? l'homme qui agit par principes, n'a-t-il pas un caractère fait? & celui qui a un caractère fait, change-t il d'une année à l'autre? un vrai *Patriote* ne l'eſt il pas demain comme aujourd'hui? ne le ſera-t-il pas l'année prochaine, comme l'année précédente? ah! dites plutôt que vous faites vos *Patriotes* comme vous les voulez, & que, ſuivant vos intérêts perſonnels, qui ſubordonnent tout à vos caprices, vous faites tantôt l'appel des *Patriotes de* 89, tantôt celui des *Patriotes du premier prairial*, tantôt celui des *Patriotes du* 31 *Mai*, tantôt celui des *Patriotes du* 9 *thermidor*, tantôt celui des *Patriotes du* 10. *août*. C'eſt une vraie comédie que ce honteux charlataniſme! & chaque époque de patriotiſme eſt une bêtiſe & une lourde bêtiſe aux yeux de l'obſervateur ſage & judicieux. Vos *Patriotes* paſſent ſur la ſcène politique, à peu-près comme ces *ombres chinoiſes* qu'on voit ſucceſſivement traverſer le theatre, & que le

baladin, qui les fait mouvoir, tire de ſon magaſin l'une après l'autre, ſuivant qu'il croit, pour ſes intérêts, amuſer ou ſéduire plus ou moins les ſpectateurs.

On voit par les principes que j'expoſe et que j'ai toujours profeſſés, que je n'accorde pas plus à un parti qu'à un autre. Tous les partis me ſont en horreur, ils donnent toujours dans quelques extrêmes, et je déteſte les extrêmes; les bons citoyens ſont le ſeul parti que j'eſtime ſous toutes les formes de gouvernement & dans quelque opinion que ce ſoit, ou plutôt ce n'eſt pas là ce que j'appelle un parti, c'eſt là véritablement la nation, tout le reſte ne ſont que des factieux.

La modération eſt le tréſor du ſage, dit Voltaire; quant à moi, j'ai toujours regardé les *modérés* comme *les ſeuls patriotes véritables.* Il m'eſt trop aiſé de le prouver, pour que j'oſe offenſer la raiſon de mes lecteurs, en eſſayant de démontrer une choſe auſſi claire; comme je n'écris ni pour les *ſophiſtes*, ni pour les *révolutionnaires*, ni pour les *foux*, je ne les comprends point parmi mes lecteurs; & il n'y a que ces trois claſſes d'hommes, qui puſſent douter du principe que j'ai avancé; car, ſi l'on m'objecte que *les hommes à autres*, les *indifférens*, les *égoiſtes* ſont les hommes les plus dangereux en révolution, parce qu'il faut

ſe prononcer pour une opinion, & y tenir, je répondrai qu'il ne s'agit nullement ici des *hommes neutres*, des *égoiſtes* & des *indifférens*, mais des *modérés*. Si une loi condamnait à une amende les négocians d'un pays, & qu'un homme vint m'exprimer ſes inquiétudes à cet égard, je lui dirais : *êtes-vous négociant ?* s'il me répondait : *je ſuis avocat*; je dirais : *Voilà un grand ſot* ou *un extravagant !* on lui parle *commerce*, il vient parler *barreau*. Certes, ce n'eſt pas ma faute, ſi les Français ont eu la bonhomie de ſe laiſſer enjoler par les ignares, qui leur ont fait accroire que la *vertu* étoit le *vice*, le *jour* la *nuit*, & *l'égoïſme* la *modération*; je n'ai pas l'honneur d'avoir participé à la rédaction du nouveau dictionnaire François, où l'on a dénaturé tous les mots; ſi j'y étois entré pour quelque-choſe, il ſe pourroit faire que j'appelaſſe *blanc*, ce qui eſt *rouge*, & *noir* ce qui eſt *jaune*. Mais quand je parle d'un *modéré*, je parle de ce dont parloient les Grecs il y a deux mille ans, les Romains il y a dix-ſept ſiècles, & tous les peuples de l'univers, qui ont analyſé les vertus & les vices. Il n'y a pas au monde une vertu plus ſublime, plus admirable & plus civique que la *modération*. Tout homme qui n'eſt pas *modéré*, n'eſt pas complétement *patriote*, quelques bonnes que ſoient ſes intentions; car le *patriotiſme* en politique eſt com-

me la *foi, en religion. La foi ſans les œuvres*, dit l'Apôtre, *eſt une foi morte*; il faut qu'elle ſoit active & qu'elle devienne par là profitable. De même, un patriotiſme de pure opinion n'eſt utile à rien, il faut que ſon activité tourne au profit de la choſe publique; car un homme inutile à ſon pays, n'eſt un patriote qu'en idée ou en ſpéculation. Or, tout homme dont le patriotiſme paſſe les bornes, n'eſt pas utile à ſon pays; il s'en faut bien, puiſqu'il eſt toujours nuiſible de paſſer les bornes, & que nuire n'eſt pas être utile. Donc le *patriote*, qui n'eſt pas *modéré*, n'eſt pas un vrai patriote. Donc les *modérés* ſont les *patriotes* véritables, & je n'en reconnoîtrai jamais d'autres. Que dire maintenant de ceux, qui ont transformé la modération en crime de lèſe-nation? qu'il n'y a point dans les annales de la folie, d'extravagance pareille à celle-là, & je dirai vrai.

Il eſt plus que temps d'abjurer ce vocabulaire impertinent, qui a bouleverſé toutes les têtes; il faut revenir aux notions exactes, ſi l'on veut enfin un gouvernement quelconque; & le premier travail du corps législatif qui va s'inſtaller, doit-être de rendre aux mots leur ſignification, de permettre enfin qu'une *maiſon* ſoit une *ma ſon*, qu'on nomme le *bon Dieu* par ſon nom, & qu'on ſe lave du deshonneur

deshonneur d'avoir tout sacrifié à des mots vuides de sens.

La tolérance, mes amis ! il n'y a que cela en religion comme en politique ; &, si le *fanatique* est blâmable, justement parce qu'il est *intolérant* ; celui qui traite l'homme religieux de *fanatique*, est lui-même un *fanatique* dans un autre genre, parce qu'il a l'intolérance politique, mille fois plus dangereuse & plus sanguinaire, selon moi, que l'intolérance religieuse, quelque sanguinaire & quelque dangereuse que soit cette dernière.

IV.

... Séparé de ma famille dès ma tendre enfance, j'ai été rarement à portée de voir mes parens, & pour n'être pas tout à fait privé de famille, je me suis fait le plus de cousins que j'ai pu. Le frère, dont je parlerai, étoit militaire comme tous mes autres parens. Nous sommes nés sans fortune ; mais quelques talens, beaucoup d'amour du travail & une bonne éducation, y suppléerent. En 1789, mon frère, long temps vexé par d'insolens hobereaux, qui nous regardoient du haut de leur grandeur parce que nous étions pauvres, embrassa chaudement le parti de la révolution. Je vis que toute ma famille, riches & pauvres, en fit autant. Je demeurai seul avec une ma

nière de voir différente ; on peut en juger par mes ouvrages, où je consignois alors mes opinions ; l'enthousiasme & la corruption des François me faisoient peur ; j'adorois la liberté, mais je ne la voyois pas dans tout ce qui se préparoit. J'étois l'ennemi né de toute effusion de sang ; & j'entendois dire par-tout qu'elle étoit nécessaire !... bref, je ne fus pas de l'avis de ma famille. On a beau s'aimer, dans la chaleur naissante des chocs politiques, la diversité de langage & de sentiment amène toujours un peu de froideur. Mes parens crurent long-temps que *j'allois* à la cour, que j'étois payé par la liste civile, que j'étois l'homme du parti monarchique. Je n'étais pourtant que l'homme de ma conscience, je n'allois nulle part que dans mes petites sociétés accoutumées, & je n'étois payé par personne. Ce que disoient de moi les journaux Jacobites, les pièces que je faisois jouer alors, & la façon dont je m'exprimois dans mes autres ouvrages, leur donnoit lieu de soupçonner tout cela ; parce qu'il est peu d'hommes de lettres, il faut en convenir, qui consente à sacrifier son repos & sa fortune, au seul plaisir de dire ce qu'il croit devoir dire.

Quand mon frère fut nommé à la conven-

ons étions un peu en froid ; au fait l

me un *aristocrate fi*

e un *rev*

enragé. Cependant, telle eſt l'idée que j'ai toujours conçue de lui, que ſi j'euſſe eu beſoin de ſes ſervices & de ſa bourſe, j'aurois été ſûr de les obtenir, quelque diviſion qu'il exiſtât entre nous.

J'étois alors proſcrit & errant; le *vertueux* Camille Deſmoulins, avoit mis *ma tête à prix* au beau milieu d'un grouppe dans le jardin des Tuileries, & jamais exiſtence ne fut empoiſonnée par plus de chagrins & d'allarmes, que celle que je traînai juſqu'au mois de Mai 1792, époque où je revins à Paris.

Mon frère, long temps avant cette époque, au moment même où mon imagination frappée me le repréſentoit *comme perdu dans l'opinion des honnêtes gens*, avoit appris ma ſituation; il ſavoit alors que j'étois étranger à toute faction; il n'eut pas de ſoin plus preſſant que celui de me faire paſſer des ſecours. Ma femme & mes enfans, en mon abſence, trouvèrent en lui, tout l'hiver, un conſolateur & un appui. Il travailla efficacement à aſſurer mon retour, & ne ceſſa de me combler des marques de ſa tendreſſe.

Mais quand vint le gouvernement révolutionnaire après le 31 *mai*, mon frere me voyant dans les liens d'un mandat d'arrêt, ne ſe donna aucun relâche, que je n'euſſe obtenu ma liberté. Il n'ignoroit pas combien de victimes

périſſoient alors chaque jour ; il connoiſſoit aſſez le caractère des tyrans d'alors, pour n'augurer rien de bon de ma deſtinee ; il ſavoit que les démarches même qu'on faiſoit pour les proſcrits, compromettoient la ſûreté de leurs défenſeurs. Il étoit lui-même voué à l'anathême; on avoit réſolu de l'arrêter auſſi. Eh bien, pendant plus de trois mois, il ſacrifia ſon ſommeil aux démarches qu'il fit en ma faveur. Le point du jour, en hiver, le trouvat encore au comité de ſureté générale, où il avoit paſſé la nuit. Lettres, courſes, paroles, dépenſes, il n'épargna rien ; il ne penſoit qu'à moi ; il ne rêvoit que moi. Toute autre affaire lui ſembloit étrangère, même ſes plus chers intérêts... Voilà l'hommage, trop légitime, que je lui rends ; & perſonne ne peut m'en blâmer ; il n'y a là ni flatterie, ni prétention. Nous ne penſions pas de même, mais nous nous aimions, & je le chéris encore plus tendrement que jamais.

Certes, ſi des circonſtances qu'on ne peut prévoir, expoſoient un ſi brave homme à des dangers, je ſerois le plus barbare & le plus lâche de tous les ingrats, ſi je ne m'expoſois pas moi-même pour le ſauver. Les hommes, qui gouvernoient alors, auroient-ils le droit de trouver mauvais que je bravaſſe pour lui les coups meurtriers, & que je m'écriaſſe,

comme Nanine, avec l'expreſſion d'un cœur déchiré :

" Ah ! la nature a mon premier hommage. "

Je pourrois y ajouter la *reconnoiſſance.*

O vous, François exaſperés, qui n'avez point porté vos regards ſur-tous les détails de notre ſanglante révolution ! vous ne lirez pas ceux-ci ſans vous dire ; " Tous les ſentimens honnêtes ne ſont pas encore éteints ; le flambeau de la nature & de l'amitié luit encore ſur la France ! il eſt doux de pouvoir compter encore ſur le cœur, au milieu des agitations & des égaremens de l'eſprit ! ... "

Je pourrois citer beaucoup d'autres hommes qui me ſont chers, quoique leurs opinions différent des miennes. Eh quoi ! faut-il s'entretuer, parce qu'on ne voit pas les choſes du meme oeil ?

V.

.... Voici encore un autre genre de proſcription : la haine contre la religion a été juſqu'à un tel excès de folie, que l'hiſtoire des frénéſies du monde entier n'offre pas d'exemple d'un pareil acharnement...

Eh bien, j'avois prévu tout cela, lors même qu'il y avoit le moins d'apparence que tout cela eût lieu ; & en voici la preuve.

Certes, au commencement de l'année 1792, où les égliſes ſubſiſtoient encore, où les cloches lugubres avertiſſoient encore les vivans du trépas de leurs ſemblables, où les cérémonies de culte avoient encore leur plein & entier exercice, où les fonctionnaires religieux étaient encore fonctionnaires civils, où la foi publique & la garantie des lois aſſuroient encore aux prêtres catholiques un traitement, qui devoit-être conſidéré comme une dette ſacrée, ... aſſurément, on ne ſongeoit guères, du moins en général, à la deſtruction prochaine & entière de toute eſpèce de culte; ce fut alors que j'imprimai ce qui ſuit:

Religion auguſte & ſainte!
Seul eſpoir de l'infortuné!
Je vois, ſans exhaler ma plainte!
Ton ſanctuaire abandonné...
Du juſte tu faiſois les charmes;
Du pauvre tu ſéchais les larmes;
Tu m'ouvrais les portes du ciel!...
Mais je te perds! je me conſole,
Puiſqu'il me reſte pour bouſſole
Briſſot, Gorſas & Manuel!...

Que votre tombe reverée,
O ſaints du céleſte ſejour!
Avec mepris ſoit transferée
Aux lieux ou s abat le vautour!...
Ravaillac! que ton ombre impie

S'exhale, au nom de la patrie,
Du ſol impur de Montfaucon !
De Henri, briſons la ſtatue ;
Et qu'à ta cendre on proſtitue
Tous les honneurs du Panthéon !

Ailleurs je diſois :

Et, ſi la fortune ne change,
Dans ce renverſement étrange,
Sur l'autel nous allons bientôt
Voir propoſer à notre hommage,
L'atroce & dégoûtante image
Des monſtres nés pour l'échafaud.

Ailleurs :

Et, ſi la foudre ſuſpendue
Ne perce pas encore la nue ;
C'eſt que, émouſſant tous les traits,
La foudre étonnée, incertaine,
N'eût jamais dans l'eſpèce humaine
A punir de pareils forfaits !...

Et ailleurs, enfin :

Invoquez le ſecours céleſte !
Priez, infortunés mortels,
Quand une doctrine funeſte
A renverſé tous vos autels !
Confondez vos voix gemiſſantes ;
Etendez vos mains ſuppliantes !..
Mais où ? comment ? de quel côté ?...
Un ſeul Dieu vous reſte encore ;

Il n'eſt plus là pour qu'on l'implore.
Dieu, ciel, on vous a tout ôté ! . . .

Ainſi, je faiſais la peinture de tout ce qui devoit arriver ; & cette eſpèce de prophétie s'eſt accomplie de point en point, & au-delà.

Oh vous ! qui vous êtes étudiés à bannir de ces heureux climats toute idée de religion & de moralité, quel fruit pouviez vous eſpérer de ces catéchiſmes de brigandage, qui ſembloient n'être inventés que pour faire de nos enfans une génération de blaſphémateurs ? ... Avez-vous cru que les élémens de l'athéiſme fuſſent long-tems les maximes favorites des François ? avez-vous cru que cet édifice d'impiété pût ſubſiſter long-tems ſur une baſe auſſi fragile que honteuſe ? Tous ces malheureux Lévites, que vous avez frappés de mort ; n'étoient-ils pas des hommes ? n'étoient-ils pas des citoyens ? n'exerçoient-ils pas des fonctions révérées chez tous les peuples, & dans tous les peuples & dans tous les ſiècles ? n'exiſtoient-ils pas ſous la garantie ſolemnelle du droit des gens ? Vous pouviez ſans doute abolir cette corporation avec ſes privilèges ; vous le deviez peut-être... mais leur ôter leur pain ! mais les plonger dans les cachots ! mais les hacher par morceaux ! mais les noyer, les maſſacrer ! ... eſt-il un *fanatiſme* au monde auſſi monſtreux

que celui-là? & vous parliez de *fanatiſme* ! Quoi! reconnoître un Dieu & l'adorer, c'eſt être fanatique! ... quel délire! ...

L'hommage le plus pur & le plus ſublime qu'ils aient pu rendre à la religion, ces prêtres infortunés, c'eſt le courage avec lequel ils ont ſupporté leur malheur & vos cruautés. Où l'auroient-ils puiſé, ce courage, ſi les chagrins & les douleurs, dont on les a navrés, excédent infiniment la ſomme des chagrins & des douleurs qu'il eſt donné à la nature humaine de pouvoir enduver ?

Quel ſtupide acharnement contre le culte! quels ſophiſmes groſſiers & mal-adroits, que ceux par leſquels on prétend encore ne punir que les ennemis du peuple, en ſéviſſant toujours contre le ſacerdoce!

Les *prêtres* conſpirent, dites-vous! & bien, s'ils conſpirent, puniſſez les comme tous les conſpirateurs; il n'y a plus de prêtres en politique. Il n'y a, comme on vous l'a dit cent fois en pure perte, que de bons & de mauvais citoyens, que des innocens & des coupables, que des obſervateurs & des violateurs de la loi. En s'entêtant ſans ceſſe à imputer à une claſſe d'hommes toute entière, les crimes qu'on reproche aux individus, il eſt impoſſible qu'on n'expoſe pas l'innocent à ſubir la peine du coupable. Or, ſi un ſeul innocent eſt la victime

d'une meſure provoquée par dix mille coupables, dont il a le malheur de partager la profeſſion; c'eſt une horreur, & le gouvernement révolutionnaire eſt encore en activité.

Et moi, je vous dis que tous ces décrets de mort ſont la peſte de la république; je vous dis que le *fanatiſme* eſt un mot; je vous dis que, quand ce *fanatiſme* exiſteroit & agiroit contre l'intérêt de toute la France, le moyen de l'arrêter dans ſes progrès, ne ſeroit certainement pas des meſures ſubverſives de toute juſtice, & propre à révolter tous les eſprits, comme à aigrir tous les cœur. Je vous dis que, plus vous uſerez de rigueur, plus vous vous éloignerez du but auquel vous voulez parvenir; je vous dis que toute perſécution eſt un aliment pour le *fanatiſme*, au lieu d'en éteindre le flambeau. Je vous dis qu'à force d'outrer la ſévérité, on finit par ſe rendre odieux, même à ceux ſur leſquels on ne frappe pas; que quiconque eſt odieux, n'a plus la confiance; que qui perd la confiance, perd auſſi le reſpect; & que tout gouvernement qui n'eſt pas reſpecté, eſt perdu. Je vous dis que les pourſuites contre *telle caſte* d'hommes, ſont *une rouſſe* de l'ancien régime que vous dites avoir aboli; car cela ſuppoſe qu'il exiſte encore des *caſtes* ſéparées; & elles exiſtent en effet par votre faute, puiſque vous les perſécutez. Je vous dis que vexer ou punir des hommes

en maſſe, eſt un attentat au bon ſens & à la juſtice, qui crie vengeance au ciel & à la terre; qu'il eſt plus que temps, ou même qu'il n'eſt peut-être plus temps, de chercher à réparer les maux qu'a produit l'intolérance du gouvernement; qu'on ne contraint pas les conſciences; que les échafauds & les priſons ne font que des martyrs; que la dénomination de *fanatique* donnée à tort & à travers, rend *fanatique* celui qui ne penſait pas à l'être; que toute la puiſſance humaine s'évanouit devant l'opinion; que cette opinion eſt un vocal, dont l'exploſion ſeroit d'autant plus terrible, qu'on voudroit la comprimer; que ſi l'on n'accorde pas enfin à tous les cultes, & par conſéquent au catholique comme aux autres, non-ſeulement la liberté la plus illimitée, la plus entière & la plus franche, mais même la protection la plus ouverte & la plus décidée, ce ſeul point de contact dans l'adminiſtration politique, ſera la cauſe des plus grandes cataſtrophes, & renverſera de fond en comble l'édifice de la conſtitution nouvelle. Je vous dis enfin, que le temps des actes révolutionnaires eſt paſſé; qu'il eſt chimérique de penſer à le faire revenir, ſous quelque dehors que ce ſoit, qui ne vous eſt plus poſſible de vous maintenir que par la juſtice; la raiſon, & ſur

tout *l'humanité*; que ceux qui ſe flattent encore ſecretement de faire revivre l'arbitraire en république, tel qu'on l'a vu juſqu'ici, ſe flattent inutilement; ils ſeront ſatisfaits pour un moment, mais ce moment les perdroit ſans retour. Il faut ſacrifier vos idées de révolution; il faut quitter vos vieilles habitudes; il faut rajeunir en vous le vieil homme & renouveller ſes anciennes routines; il faut renoncer abſolument à ces penchans, malheureux pour les dénonciations, les arreſtations, les commiſſions, &c. qui eſt l'opprobre de la nature & la honte éternelle des François. Enfin, il faut revenir tout bonnement & tout ſimplement au ſens commun, & avouer que deux & deux font quatre, qu'il y a un Dieu, qu'un prêtre eſt un homme, &c. ſans qu'il ſoit permis à un ſot ou à un malotru, de dire à celui qui manifeſtera ces opinions ſi ſimples : *tu eſt un conſpirateur* !

Si un prêtre prêche l'infraction aux lois, puniſſez l'infracteur, mais laiſſez là le prêtre. S'il provoque au meurtre, puniſſez l'aſſaſſin, mais laiſſez là le prêtre. Il ne vous eſt pas plus permis, à vous gouvernans, de le tuer au nom du ſalut public, qui vous le défend, qu'à lui prêtre de tuer qui que ce ſoit au nom de l'évangile, qui le lui dé-

ſend auſſi.... Songez tous les décrets, tous les canons, toutes les bayonnettes, tous les arſenaux de l'Europe, toutes les conſtitutions, & tous les directoires exécutifs du monde, n'empêcheront jamais les hommes d'adorer leur Dieu, & de l'adorer a leur manière !

O Lanjuinais ! que les reproches dont on t'accable te rendent eſtimable à mes yeux! Avec quel délicieux plaiſir l'ami de la patrie & l'homme de bien te paient maintenant le tribut de vénération qui t'eſt dû! Tu paſſes pour *dévot*, parce que tu n'es que *pieux* ! Tes principes invariables ſont ſupérieurs à toutes les petiteſſes de la fauſſe philoſophie, qui n'eſt pas capable d'approuver ni de ſentir tout ce qui eſt au deſſus de ſa portée!... Ta récompenſe, ſans-doute, eſt dans le calme de ta conſcience ; la paix du cœur te dedommage de toutes les attaques de l'erreur & de la prévention. Pourſuis ta carrière épineuſe, mais glorieuſe ! & prouves du moins a la poſtérité, ſi tes contemporains ne peuvent encore atteindre à ces conceptions ſublimes, qu'il n'eſt point de républicaniſme comparable à celui de l'évangile, & que la ſoumiſſion aux lois & la pratique de toutes les vertus ſociales, ſont le réſultat naturel des maximes du chriſtianiſme!... La vertu par excellence du patriote & du Chrétien,

c'eſt de ſavoir braver pour ſa patrie & ſa religion, tous les ſoupçons injurieux & toutes les denominations ridicules. Quant à moi, ſi j'avais tes vertus, comme j'ai tes opinions, ſi j'étois aſſez courageux pour joindre la pratique que je n'ai pas, à la theorie que je crois avoir, peu m'importeroient les idées groteſques & les inventions biſarres dont je ſerois l'objet. Je m'attends bien, par exemple, à toutes les diatribes que va m'attirer ce *teſtament*; je m'attends bien qu'on atribuera mes motifs à l'orgueil de faire encore parler de moi; en un mot, je m'attends à tout, excepté à la juſtice & à la vérité. Je ſais que tous ceux qui me connoiſſent le moins, vont être ceux là préciſement qui voudront lire au fond de mon âme, & qui prétendront ſavoir mieux que moi ce que j'ai voulu dire & faire. Mais il y a plus de vanité à craindre de paſſer pour vain, qu'à s'embarraſſer peu de ce qu'on dira. S'inquietter d'être critiqué pour ſon amour-propre, eſt un nouveau rafinement de l'amour propre lui-même; & la philoſophie la plus vraie eſt celle de l'homme, qui ſe ſoucie peu de paſſer pour philoſophe.

COLLECTION PORTATIVE

De voyages, traduits de différentes langues Orientales & Européennes, par Mr. Langles, conſervateur des manuscrits Orientaux de la bibliothèque nationale, & membre de l'inſtitut national, 3 vol. in 8, ornés de figures.

Les trois voyages renfermés dans les trois volumes que nous avons ſous les yeux, promènent les amateurs de voyage de l'Inde à la Mecque, de la Perſe dans l'Inde, du Bengale dans la Perſe. Les deux premiers ont été publiés par des Orientaux, Abdoulkerym, favori de Thamas Koulikan, & Abd-oulrizaq, ambaſſadeur de Schah-Rokh (fils de Tamerlan) aupres du roi de Biſnagor. Le troiſième voyage a été fait & publié par un M. Franklin, & tous les trois ont été traduits par Mr. Langles qui les a accompagnés de notes littéraires & géographiques. On ne peut analyſer un tel ouvrage. Pour en donner une idée à nos lecteurs nous extrairons quelques morceaux de la relation traduite ſur le manuſcrit perſan de l'ambaſſadeur de Schah-Rokh.

Voyage de la Perſe dans l'Inde Tome 2, pag 38.

Abd-oulrizaq à ſon débarquement à Kalikut, vit un peuple tel que l'imagination la plus fantaſtique ne pourrait en concevoir un ſemblable. Il n'aurait jamais penſé qu'il dût y avoir dans le monde des hommes qui reſſemblaſſent plutot à des diables qu'à des hommes. Ils étaient tout nois & nuds, n'ayant qu'un linge lié au milieu du corps, lequel deſcendait juſqu'au genou; ils tenaient d'une main un javelot indien brillant comme une goute d'eau, & de l'autre un bouclier de peau de bœuf; ils ont tous le même coſtume, depuis le Roi juſqu'au dernier des ſujets. Les muſulmans néanmoins y ſont habillés différemment, & vêtus à la longue à la maniere des Arabes. Ils ont des manières honnêtes & civiles. Comme Abd-oulrizaq arrivait en qualité d'Ambaſſadeur auprès du Roi de Kalikut, il fut reçu au débarquement par les Muſulmans & par les infidèles, & conduit à un logement qui lui avait eté deſtiné par ce monarque. Trois jours après il eut audience,

Shah-Rokh envoyait au Roi de Kalikut un cheval avec ſon harnois, des parfums delicieux & un bonnet de ceremonie, parce que ſes ambaſſadeurs en revenant du Bengale avec des ambaſſadeurs de ce royaume, s'etaient arrêté à Kalikut; ce qui avait fait connaître

au ſouverain de cette contrée la force & la puiſſance de Scha-Rokh.

Abd-oulrizaq fut donc conduit à l'audience du Roi de Kalikut, & il y vit un homme qui avait le corps nu, à la manière indienne. On le nomme Ra Samory, c'eſt à-dire Padichâh (roi).

Quand le roi meurt, c'eſt le fils de ſa ſœur qui lui ſuccède au trône. Il ne le partage ni avec ſes fils, ni avec ſes frères ou ſes autres parens.

Ces infidèles ſe diviſent en pluſieurs caſtes ou ſectes : il y a des brahmanes, des religieux qu'on appelle joquis, & d'autres : ils varient entr'eux pour les uſages : il y a une ſecte dans laquelle pluſieurs maris ont une ſeule femme, qu'ils entretiennent en commun & qu'ils vont voir ſoit la nuit ſoit le jour, chacun à une heure fixe, de ſorte que pendant que l'un eſt chez elle, un autre ne peut pas s'y preſenter; le Samory eſt de cette ſecte. Il avait deux ou trois mille Indiens aupres de lui & la ſalle était ornée de peintures ; quand Abd-oulrizaq alla à ſon audience, des muſulmans de diſtinction qui s'a ſirent auprès de l'ambaſſadeur, lurent & traduiſirent la lettre de creance que Shah-Rokh adreſſoit au Roi, & pr ſentèrent le cheval harnache, la peliſſe, l etoffe brodee en

or & le bonnet de cérémonie. Le Timory ne reçut pas ces objets avec les égards convenables. L'ambaſſadeur ſe retira très mecontent de ſa réception. Cependant les gens de ſa ſuite que le Souverain d'Hormuz avoit fait embarquer ſur un autre vaiſſeau, avec les chevaux & différens objet, arrivèrent après avoir tout perdu. Les coiſaires entre les mains deſquels ils étaient tombes ne leur avaient laiſſé que la vie.

Abd-oulrizaq demeura à Kalikut depuis le commencement du mois d'octobre 1442 juſqu'au commencement du mois d'avril 1443, (1) & ce long ſéjour lui était horriblement pénible, car il éprouvait beaucoup de déſagrémens. Une nuit il vit en ſonge Shah-Rokh qui marchoit avec toute la pompe impériale. Ce prince, en s'approchant de ſon eſclave, lui paſſa la main ſur le viſage & lui dit : Ne te chagrine pas. Le matin après avoir fait ſa prière, ce ſonge lui revint dans la mémoire, & il fut très-joyeux. Quoi qu'il n'eût pas confiance dans les ſonges, il ſe flatta que celui qu'il avait eu, pouvoit lui être de

(1) Nous ſupprimons les noms perſans. En général ces voyages auraient plus d'intérêt pour l'amateur s'ils n'etaient heriſſes de noms Indiens & Perſans qui l'arrêtent à chaque inſtant dans ſa lecture.

bor, augure. En effet, tandis qu'il le racontoit à ſes amis, on vint lui dire que le Roi de Biſnagor, qui eſt un des plus puiſſants des Indes, avoit expedié un courier au Roi de Kalikut, avec une lettre par laquelle il l'invitait à lui envoyer promptement l'ambaſſadeur de Shah Rokh. Quoique le Roi de Kalikut ne dépende pas de celui de Biſnagor, il le redoute, & a des égards pour lui parce que celui ci eſt incomparablement plus puiſſant. On aſſure que ce Roi a ſix cents ports, tous auſſi beaux que celui de Kalikut, & que ſes Etats, dans l'intérieur des terres, s'étendent à deux ou trois mois de chemin, & ſont remplis de belles villes; au lieu que le ſouverain de Kalikut n'a que quelques places le long de la côte juſqu'au cap qui regarde l'iſle de Serandib, que l'on appelle Ceylan. Cet Etat en entier ſe nomme le Malabar.

Les habitans de Kalikut ſont hardis & vaillans ſur mer. C'eſt pourquoi les Corſaires n'attaquent pas leurs vaiſſeaux. On trouve toutes ſortes de marchandiſes dans leur port. Il n'y a point à leurs yeux de plus grand crime que de tuer une vache, & d'en manger la chair. Celui qui ſe rend coupable d'un pareil forfait, eſt puni de mort. Leur veneration pour cet animal eſt telle qu'ils ſe

frottent le front avec ſa fiente. Que les malédictions de Dieu ſoient ſur eux!

Abd-oulrizaq obtint enfin la permiſſion de partir de Kalikut & de s'embarquer. Il paſſa devant Bendaneh, port ſitué à l'entrée du Malabar, arriva à Menelgur, premiere place maritime du roi de Bisnagor. Il y reſta deux ou trois jours. Comme il prit ſa route par terre, il vit à 3 farsangs au-delà un temple d'idole, qui n'a pas ſon pareil au monde. C'eſt un carré équilatéral, qui a environ dix coudées de chaque côté, & cinq de hauteur, garni de porcelaine & de fonte. Il y a quatre eſtrades ou ſofas; ſur ces ſofas eſt une idole de figure & de grandeur humaine, en or maſſif, avec deux rubis qui lui ſervent d'yeux.

De-là, en continuant ſon voyage, il paſſa de deux jours en deux jours par un gros bourg bien habité, jusqu'a ce qu'il arriva au bas d'une montagne dont le pied projetteroit de l'ombre ſur le diſque du ſoleil. La baſe de cette montagne étoit garnie d'une quantité de grands arbres & de buiſſons d'épines ſi conſidérables, que dans aucuns tems leur noire obſcurité ne pouvoit être éclairée par les rayons de l'aſtre qui embraſe l'univers. Après avoir traverſé cette forêt, Abd-ourizaq arriva à un bourg nommé Béglour,

dont les maiſons reſſembloient à des palais, & les beautés aux houris céleſtes. Entre les édifices publics, il y a un temple d'idoles ſi élevé, qu'on l'apperçoit à la diſtance de pluſieurs farſangs. Il n'eſt pas poſſible d'en faire une deſcription exacte.

La voici cependant en peu de mots. Il y a au milieu du village une place unie, d'environ dix djerybs, ſemblable aux jardins délicieux d'Irem, parſemée de roſes & de mille autres fleurs charmantes, & environnée de bornés de pierre. Au centre de cette eſpace s'élève une terraſſe à hauteur d'homme, toute revêtue de pierres ſi bien jointes enſemble, qu'elle ſemble n'en faire qu'une ſeule. Au milieu de cette terraſſe eſt un temple, avec un beau dôme, en pierres bleues extrêmement polies qui s'éleve juſqu'aux étoiles. Le dôme eſt orné de trois rangs de peintures, & tout l'édifice, du haut en bas, rempli de bas-reliefs & d'idoles. Le temple ſeul a trente coudées de longueur, vingt de largeur & environ cinquante de hauteur. Outre ce temple, qui eſt le principal, il y en a pluſieurs autres plus petits de différentes grandeurs, peints & remplis d'idoles. On y fait ſoir & matin des cérémonies ſuperſtitieuſes, ſuivies de jeux, de concerts d'inſtrumens, de danſe, de chants & de feſtins;

& les habitans de ce bourg ſubſiſtent des préſens qu'y apportent les habitans des villes les plus éloignées, en accompliſſement des vœux qu'ils ont faït.

Après s'y être arrêté deux ou trois jours, Abd oûlrizaq pourſuivit ſon chemin, & arriva le dernier du mois de zoulhhadjah (le 30 avril 1443) à la ville de Bisnagor. Le roi envoya au devant de lui, & le fit conduire dans un logement fort agréable.

Deſcription de Biſnagor.

Quand A'bd-oûlrizag fut arrivé à Bisnagor, il vit une ville fort grande, bien bâtie & très-peuplée; c'eſt la capitale d'un grand royaume qui s'étend depuis l'isle de Ceylan jusqu'à Kelberkeh, & depuis le Bengale jusqu'à la côte de Malabar, dans l'eſpace de plus de mille farſangs. Tout le pays eſt extrêmement peuplé, & l'on y compte six cents ports conſidérables. Le roi a plus de mille éléphans, gros comme des montagnes & ſemblables à des géans, & onze cents mille ſoldats. C'est le plus puiſſant raï des Indes. Le titre de *raï* parmi les Indiens, ſignifie la même choſe que *pâ ichah* (roi). Cependant les brahmanes ſont au-deſſus de lui en tout, & l'on peut juger du roi & des brahmanes

par les hiſtoires du livre de *Kolelah* & *Dimnah*, traduit en perſan. On y trouvera un entretien entre un raï & une brahmane. Les brahmanes d'aujourd'hui ont le même caractère & les mêmes principes que ceux d'autrefois.

Les habitans de Biſnagor ſont noirs. Il n'y a rien de comparable à ce qu'on raconte d'eux & de leur ville : elle eſt environnée de ſept châteaux avec autant de fortes murailles. Au-devant de la premiere enceinte, il y a une eſplanade de cinquante coudées de largeur, toute en groſſes pierres à hauteur d'homme, enfoncées dans la terre juſqu'à la moitié pour empêcher la cavalerie d'approcher de la muraille. On compte deux farſangs depuis la porte ſeptentrionale du premier château & de la premiere enceinte juſqu'à l'autre porte en face du côté du ſud, & autant depuis la porte orientale juſqu'à la porte occidentale. Dans la premiere, ſeconde & troiſième enceinte, il y a des champs labourés & des jardins entremêlés de maiſons. Mais depuis le troiſième juſqu'au ſeptième, tout eſt rempli de maiſons, de boutiques & de marchés. Le palais du rai (roi) eſt environné de quatre grands bîſards (marchés couverts) contigus. Du côté du nord eſt le palais de Sa-

tume, c'eſt à dire, le palais du roi. Auprès de chaque marché, il y a un donjon couvert, fort élevé, avec une galerie a l'entour; mais le donjon du roi eſt encore plus haut. Ces marchés ſont d'une grande largeur, extrêmement longs, avec des boutiques des deux côtés. On y voit particuliérement beaucoup de marchands de fleurs, parce qu'on aime tant les fleurs à Biſnagor, qu'elles y ſont auſſi néceſſaires que la nourriture, & les habitans ne pourroient s'en paſſer. Les marchands ont leurs boutiques l'une auprès de l'autre, chacun ſuivant ſon art & profeſſion. Les jouailliers y expoſent publiquement les perles, les rubis, les diamans & les émeraudes. Des courans d'eau traverſent le palais du roi en différens sens, & circulent dans des canaux revêtus de pierres. A main droite de l'appartement du roi, il y a une grande ſalle ſoutenue par quarante colonnes, où ſe tient le conſeil; ſur le devant règne une eſtrade, plus haute qu'un homme, longue de trente coudées & large de ſix, où ſont aſſis les ſecretaires. On l'appelle, en effet, le *ſecrétariat*. Ils ont deux manières d'ecrire. 1°. Ils écrivent ſur des feuilles de muſcadier, longues de deux coudées & larges de deux doigts. Ils peignent avec un calame d'acier, ſans y mettre de couleur

Cette écriture ne ſubſiſte pas longtems. L'autre manière conſiſte à noircir la feuille. Ils ont une pierre qu'ils taillent comme un calame ; ils s'en ſervent pour écrire. Elle laiſſe en écrivant une couleur blanche ſur le fond noir ; & c'eſt le genre d'écrire le plus diſtingué & le plus eſtimé. Au milieu de la ſalle à quarante colonnes, il y a une eſtrade, où le grand-maître du palais, nommé *Dâna-Nyk*, prend ſéance pour rendre la juſtice en dernier reſſort & ſans appel. Au bas de l'eſtrade, devant lui, eſt placée une double haie de *tchopdârs* (d'officiers porteurs de bâton). Ceux qui ont des différends s'avancent entre ces deux haies, baiſent la terre ; & après s'être relevés, ils expoſent leur affaire. L'inſpecteur du palais prononce un jugement conforme aux loix & aux coutumes de l'Etat, & perſonne n'oſe réclamer. Après avoir levé la ſéance, on lui apporte quelques parafols de différentes couleurs, on ſonne de la trompette, & les aſſiſtans le complimentent & l'applaudiſſent tandis qu'il ſe rend chez le roi. Pour pénétrer dans l'appartement du roi, il faut paſſer par ſept portes, gardées chacune par un portier. Le miniſtre s'arrête à chaque porte : arrivé à la ſeptième : il entre ſeul. Après avoir conféré avec le prince ſur les affaires de l'Etat, il ſe retire dans ſon propre apparte-

ment, derrière celui du roi. A gauche du palais, eſt l'hôtel des monnoies.

Il y a dans le royaume de Biſnagor, trois ſortes d'or plus ou moins affiné. Le premier ſe nomme *rehneh*. Ils mettent un *miſçqâl* d'alliage ſur environ deux dynâr de fin. Le ſecond ſe nomme *bertâb* ; il a la moitié du titre du précédent; & le troiſième *fenem*, qui n'a que le dixième du titre du premier. Le plus lucratif (pour le tréſor) eſt le *fenem*. Ils font un métal d'or & d'argent qui n'a que le ſixième du titre du *fenem* ; & ils le nomment *nâk* ; il eſt auſſi très-avantageux. Enfin ils en ont encore un autre qu'ils nomment *djetta*. Chaque province apporte à la monnoye la quantité d'or à laquelle elle eſt impoſée chaque année. La paye des ſoldats & des officiers ſe ſolde tous les quatre mois, & perſonne n'a d'aſſignation ſur les revenus des provinces. Le tréſor du roi conſiſte en pluſieurs chambres qui reſſemblent à des réſervoirs, & qui ſont remplies d'or en lingots. Les richeſſes de ce royaume ne ſont pas concevables. Les petits auſſi bien que les grands, même les moindres artiſans, portent des pierreries & de l'or aux oreilles, au cou, aux bras, aux poignets & aux doigts.

Les étables deſtinées pour les éléphans, ſont contiguës à la ſalle du conſeil, & le roi en a

beaucoup d'autres dans toute l'étendue de ſes Etats; mais il garde les plus grands dans ſon palais.

En outre, on garde ceux qui multiplient dans la premiere & dans la ſeconde enceinte de la ville, entre le ſeptentrion & le couchant. C'eſt là qu'ils font leurs petits. Le roi a un éléphant blanc d'une groſſeur extraordinaire, que l'on promène devant lui tous les matins, parce qu'il regarde ſa préſence comme un bon augure. On donne à manger aux éléphans deux fois le jour. Quand il en meurt un, les autres attaquent leur gardien, & le roi lui-même eſt très irrité. Ils ont chacun une étable ſéparée, dont les murailles ſont extrêmement fortes. On les lie par le milieu du corps & par le côté avec des chaînes attachées au haut du plancher, lequel eſt garni de groſſes poutres, afin qu'ils ne puiſſent pas les rompre: on les attache auſſi par les pieds.

Voici de quelle manière on prend les éléphans qui ſont dans les forêts. On creuſe une foſſe profonde dans la terre, ſur le chemin par où ils vont à la riviere pour boire, & on la couvre de manière qu'ils n'l'apperçoivent pas. Quand un éléphant y tombe, perſonne n'en approche pendant deux ou trois jours. Au bout de ce tems là un ſeul

homme ſe préſente, & lui donne pluſieurs coups de bâton. Un autre ſurvient, met en fuite le premier, lui arrache ſon bâton, & le briſe devant l'éléphant, en feignant de prendre ſa défenſe, & enſuite lui donne à manger. Ces deux hommes repètent ce manége juſqu'à ce que l'éléphant prenne en amitié le ſecond, qui alors s'approche de lui peu à peu, le careſſe, & lui donne à manger des fruits qu'ils aiment. A la fin il lui met une chaîne, & le mène à la riviere pour le faire boire.

On raconte qu'un éléphant pris de cette manière s'étoit échappé, & étoit retourné dans les forêts. Mais en allant boire, il portoit un tronc d'arbre avec ſa trompe, & fondoit le chemin par où il paſſoit, pour éviter de tomber dans quelque foſſe; de ſorte qu'il fut impoſſible de le reprendre dans le même piége. Comme le roi vouloit qu'on le reprit, de quelque manière que ce fût, un des plus courageux chaſſeurs d'éléphans ſe poſta ſur un arbre auprès duquel l'éléphant avoit coutume de paſſer en allant à la rivière. Dans l'inſtant que cet animal paſſoit, il ſe lança ſur ſon dos, & ſaiſit la chaîne dont il avoit été lié par le milieu du corps, & qu'il avoit emportée en s'écl appant. L'elephant eut beau ſe tourner, ſe defendre avec ſa trompe, &

ſe jeter par terre, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il ne pût jamais ſe délivrer du chaſſeur, qui évitoit adroitement ſa trompe; & quand l'éléphant étoit à terre d'un côté, il paſſoit auſſi tot de l'autre, en lui donnant en même tems de grands coups ſur la tête: enfin il le mit hors d'état de nuire & de ſe défendre. Après l'avoir enchaîné par le corps & par le cou, il le mena devant le roi, qui le récompenſa comme il le méritoit.

Les rois des Indes prennent beaucoup de plaiſir à la chaſſe aux éléphans, & ils y conſacrent des mois entiers, pendant leſquels ils courent les campagnes & les bois. Ils ſont très contens, & même glorieux, quand ils en ont pris quelques-uns.

Ils font jeter les criminels ſous les pieds des éléphans, qui les lancent en l'air avec leurs trompes, & les achèvent enſuite en les écraſant ſous leurs pieds ou en les mettant en pièces avec leurs dents. Les marchands tranſportent des eléphans de l'île de Ceylan, pour les vendre dans différens pays.

A coté de la monnoie, on voit la demeure du gouverneur de la ville. Il a ſous ſes ordres douze mille hommes qui font la garde & la ronde dans la ville. Ils touchent 12,000 fenem par jour du produit des tavernes. Il eſt impoſſible de donner une deſcription de

ces tavernes & de la beauté des raviſſantes créatures qui s'y trouvent; nous dirons ſeulement que c'eſt un edifice ſitué derrière la monno e, & qui reſſemble à un *bázár* (ou marché), lequel a plus de trois cents coudées de longueur & plus de vingt de largeur. A droite & à gauche règnent deux files de chambres ou appartemens, avec des eſtrades en belles pierres ſur le devant. On a peint ſur la muraille, des lions, des tigres, des léopards & d'autres animaux, avec tant d'art que vous les croiriez vivans. Après la prière du matin, des courtisannes dans la fleur de la jeuneſſe & de la beauté, viennent s'aſſeoir ſur des ſiéges & ſur les eſtrades; elles ſe tiennent à la porte de ces appartemens, qui ſont très-propres. Toutes ſont richement parées avec des pierreries & des perles d'une groſſeur extraordinaire; elles reçoivent agréablement ceux qui viennent les voir, & invitent même les paſſans de la manière la plus engageante; ceux qui veulent entrer s'amuſent beaucoup avec elles. Le maître de ces appartemens repond de tout ce que peuvent avoir ceux qui ſe rendent aux invitations des courtiſannes.

Il y a un grand nombre de pareilles tabagies & mauvais lieux dans chacune des ſept enceintes, & les revenus que l'on en tire,

comme nous l'avons déja obſervé, eſt employé à l'entretien des douze mille hommes qui veillent à la ſureté de la ville. Quand il ſe perd quelque choſe, ces gardes ſont obligés de repreſenter, ſoit le voleur, ſoit l'objet perdu, ou d'en payer la valeur. Des gens de la ſuite d'Abd-oûlrizâq avoient acheté des eſclaves qui ſe ſauvèrent. Le deroughah, (l'officier chargé de la police) ſur la plainte qui lui en fut faite, ordonna aux gardes du quartier qu'habitoit Abd-oûlrizâq, de retrouver ces eſclaves & de les reſtituer à leur maître, ou d'en payer le prix. Telles étoient la ville de Bisnagor, la grandeur & la puiſſance de ſon roi à l'arrivée de l'ambaſſadeur perſan.

Il fut logé dans un très-bel hôtel, où il ſe remit des fatigues de la route. Le premier jour qu'il paſſa dans cette grande ville, étoit auſſi le premier de mohharem (le 1er. Mai 1443), jour d'heureux augure. Le lendemain vers le ſoir, des officiers vinrent le prendre pour le conduire à l'audience du roi, à qui il offrit cinq beaux chevaux, deux pièces de damas & de ſatin. Le roi étoit aſſis en grande cérémonie dans la ſalle des quarantes colonnes, au milieu d'une cour nombreuſe, revêtu d'une robe de ſatin couleur d'olive, brodée en perles, avec un collier

également de perles & de diamans ſi brillans & ſi beaux, que le mei leur bijoutier n'auroit pu les eſtimer. Ce prince etoit maigre, de couleur olivâtre, jeune & d'une taille avantageuſe. Le poil commençoit ſeulement à paroître ſur ſes deux joues, & ſa figure n'étoit pas encore formée. A'bd oûlrizâq ayant été introduit & preſenté, le ſalua par une profonde révérence, & le roi l'ayant fait aſſeoir auprès de lui, alors il lui preſenta la lettre de Châh-Rokh. Après l'avoir reçue de ſes mains: "Nous ſommes ravis, dit le prince, „ de ce qu'un ſi puiſſant monarque ait bien „ voulu nous envoyer un ambaſſadeur".

Comme A'bd-oûlrizaq avoit un habit fort incommode, & qu'il étoit en nage, à cauſe de l'exceſſive chaleur, le roi en fut touché, & lui préſenta un éventail de la Chine, qu'il tenoit a la main. Enſuite on lui apporta dans un plat, deux poignées de bétel, un paquet de cinq cents fenem, & la valeur de vingt miſçqal de camphre en grain. Après quoi, il eut la permiſſion de ſe retirer à ſon hôtel.

On donnoit à l'ambaſſadeur, de la part du roi, pour la conſommation journaliere de ſa maiſon, deux moutons, quatre paires de poules, cinq man de riz, un man d'huile, un autre de ſucre, & deux dirhem d'or. Le

roi le demandoit deux fois par ſemaine, vers la fin du jour, & s'informoit des actions de l'empereur Châh-Rokh ; & chaquefois il lui faiſoit donner un paquet de fenem, une poignée de bétel & quelques miſçqâl de camphre. Une fois, il lui dit : " Vos rois font „ des feſtins aux ambaſſadeurs ; mais comme „ il ne nous eſt pas permis de manger avec „ eux, nous leur faiſons ce préſent pour te„ nir lieu de régal."

Le bétel eſt une feuille qui reſſemble à celle de l'oranger, mais un peu plus longue. On en fait uſage dans tout l'Hindoûſtan, dans une bonne partie de l'Arabie, & dans le royaume d'Hormouz. Voici de quelle manière on le mange. On broie un peu de poivre, que l'on met premièrement dans la bouche ; enſuite on prend un morceau de chaux, gros comme un grain de millet d'inde. On l'humecte avec une feuille de bétel ; & après avoir fait une eſpèce de pillule, on la met ainſi dans la bouche, & l'on en prend juſqu'à quatre feuilles, que l'on mâche tout-à-la fois, en y ajoutant du camphre ; & de tems en tems on crache de la ſalive rouge.

Le bétel enflamme le viſage, & enivre comme le vin. Il raſſaſie ceux qui ont faim, & donne de l'appétit à ceux qui ſont raſſaſiés ; il rend la bouche vermeille, fortifie

les dents, & augmente les forces pour les plaiſirs de l'amour. C'eſt pourquoi le roi entretient dans ſon palais un grand nombre de femmes (certains diſent ſept cents). Les enfans qu'il en a ne reſtent pas dans le palais après l'âge de dix ans. Chaque femme a ſon appartement ſéparé, avec tout ce qui lui eſt néceſſaire. C'eſt une coutume établie dans tout l'empire, que les pères & mères préſentent au ſouverain leurs filles, quand elles ſont belles & qu'elles y conſentent. Dès qu'elles y ſont entrées, qui que ce ſoit n'a le droit d'y toucher: cette admiſſion eſt un grand honneur.

L'AVÉNEMENT DU CHRIST:

Tableau en huile : longueur 6 *pieds* 5 *pouces : hauteur*, 4 *pieds* 10 *p.*, *figures du premier plan*, 18 *pouces*. *Par le cit. d'Autun.*

Le ſujet de ce tableau n'eſt point le jugement proprement dit, mais le moment où Jéſus-Chriſt viendra pour juger les hommes. On n'a donc ni cherché, ni dû chercher à rendre le mode des peines & des récompenſes : on n'a voulu qu'exprimer d'un côté par le calme, l'eſpérance & la joye; de l'au-

tre, par le remords & le déſeſpoir, les différentes rétributions que les juſtes & les méchants doivent attendre dans ce jour. Les différents états ne ſe diſtinguent point par leurs vêtemens particuliers, ni les peuples par leurs coſtumes nationaux : tout eſt confondu ſous la ſimple draperie : ſeulement on a caractériſé les habitants des différentes parties du monde, pour indiquer l'univerſalité des récompenſes & des châtiments.

Le ciel eſt couvert de nuages : le Chriſt eſt au centre; quelques anges ſoutiennent la nuée qui le porte : derriere lui les Apôtres dans l'ordre ſuivant, en commençant par la droite : *S. Simon*, *S. Jude*, *S. Jacques le mineur*, *S. André*, *S. Jacques le majeur*, *S. Thomas*, *S. Jean*, *S. Philippe*, *S. Pierre*, *S. Paul*, *S. Barthelemy*, *S. Matthias* (qui remplaça Judas,) *S. Matthieu*. Ces Apôtres ſont au nombre de treize, parce qu'on y a ajouté *S. Paul*, regardé avec raiſon comme le premier des Apôtres, quoiqu'il n'ait rempli cette charge qu'après la mort de J. Chriſt. Chacun d'eux eſt caractériſé par ſon âge, par la phyſionomie & le vêtement que la tradition lui prête. Des deux côtés ſont des grouppes d'anges ſonnant de la trompette, pour annoncer l'avénement du Chriſt. Au-deſſous de lui le nuage s'entr'ouvre : à droite, on apperçoit une

gloire, & ſur la gauche, le tonnerre éclate en ſigne de juſtice.

Sur la terre, le fond du tab'eau eſt éclairé par le reflet des lumières du ciel, & le premier plan ſe détache en teintes plus foncées.

Au milieu du tableau, c'eſt-à-dire à la droite du Chriſt, le grouppe des juſtes : l'Européen, l'Aſiatique, l'Américain, un negre dont les chaînes ſont briſées, une mere, un vieillard & des enfants, emblême naturel de l'innocence, s'y trouvent indiſtinctément confondus & proſternés en terre. A côté & ſur la gauche, les méchants ſurpris par la venue de J. Chriſt. Dans une douzaine de figures qui compoſent ce grouppe, on a voulu en faire remarquer deux, dont l'une repréſente la répentance tardive & l'autre l'impénitence finale. Sous leurs pieds la terre s'entr'ouvre & laiſſe appercevoir des flammes ſouterreines : l'ébranlement du ſol fait écrouler un bâtiment d'ordre Corinthien, qui ferme le tableau. Du côté oppoſé, la réſurrection : un terrein renfermé, relevé par un ſoubaſſement & parſemé de tombeaux, indique que ce lieu eſt deſtiné à la ſepulture des morts : pluſieurs figures enveloppées de linceuls, ſortent des tombeaux : ſur le premier plan, la réſurrection de la famille du juſte, & derriere celle du mechant.

Ce tableau, par le ſujet, par l'exécution, eſt du plus grand intérêt. Nous n'avons pu le voir depuis que ſon Auteur y a mis la derniere main ; mais les connoiſſeurs nous aſſurent que, prenant chaque jour un vol plus éleyé, notre eſtimable Concitoyen s'aſſure, par la compoſition & l'execution de ſes tableaux, une place à côté des plus eſtimés.

Maximes morales en un vers, deſtinées par l'Auteur à ſervir de jeux aux enfans, en les diſtribuant à choix ſur dix cartons. Les joueurs choiſiſſent des ſentences & devinent celles qu'ont choiſies les autres joueurs, par l'arrangement de ces ſentences entr'elles. L'avantage de ce jeu qu'on peut intéreſſer comme tout autre, eſt que ces maximes morales ſe mettent dans la tête des enfans, tout en jouant, & vu leur laconiſme y reſtent mieux gravées.

1 TOUT doit tendre à ſon centre, & le nôtre c'eſt D'eu.
2 Le véritable ſage eſt toujours l'honnête homme.
3 La gloire ne peut être ou n'eſt pas la vertu.
4 Chaque jour de ta vie eſt un pas vers la mort.
5 L'homme nait pour mourir, mais il meurt pour renaître.
6 La preuve d'un bon prince eſt le bonheur du peuple.

7 Doux accord en ménage eſt meilleur que richeſſe.
8 L'art s'efface & perit; mais la nature reſte.
9 Fonder & non détruire eſt la premiere gloire.
10 C'eſt peu que d'être aimable, il faut ſe rendre utile.
11 Les plaiſirs les plus doux ſont les plaiſirs du cœur.
12 Les titres ſont pour l'homme & les vertus pour Dieu.
13 D'un avenir voilé reſpectons le rideau.
14 Le plus doux ſouvenir c'eſt le bien qu'on a fait.
15 Bien plus que les douleurs les remords ſont à craindre.
16 La mort n'eſt qu'un long calme après un court orage.
17 Un cœur honnête & pur eſt le plus ſaint des temples.
18 Des vertus du paſſé l'avenir s'embellit.
19 Voir le bien ſans le faire, eſt folie, ou malice.
20 La plus belle victoire eſt de ſavoir ſe vaincre.
21 Demain eſt pour les fous; aujourd'hui pour les ſages.
22 Ne rien aimer que ſoi, c'eſt aimer peu de choſe.
23 Une médiſante langue eſt le poignard d'un lâche.
24 Préférons en tout tems la mort à l'infamie.
25 Applaudir aux méchans c'eſt être leur complice.
26 Loin de nous tout plaiſir que le remords termine.
27 Le monde tour-à-tour nous charme & nous déſole.
28 Tu doubles tes plaiſirs, lorſque tu les partages.
29 Le préſent doit ſuffire à qui ſait s'en ſervir.
30 Tout change..... il n'eſt que Dieu qui ſoit toujours le même.
31 L'ami de la vertu doit en être le prêtre.
32 Je plains moins l'opprimé, que celui qui l'opprime
33 Pardonnez à l'erreur, mais puniſſez le crime.

34 C'eſt aimer ſon pays que d'obéir aux loix.
35 Le ſot à tout propos dit trop ou dit trop peu.
36 Paix, concorde & travail, ſont la ſanté de l'ame.
37 Quand le devoir appelle il faut voler à lui.
38 Pain bis & liberté, voilà le vœu du ſage.
39 Rire du mal d'autrui c'eſt imiter l'enfer.
40 Rappelle ſon devoir à qui cherche à l'enfreindre.
41 Malheur à qui mépriſe ou repouſſe le foible.
42 La vertu des enfans c'eſt la docilité.
43 Qui vécut ſans remords, peut mourir ſans regrets.
44 C'eſt trop tard de ſemer au mois où l'on moiſſonne.
45 Bien employer ſon tems c'eſt l'économiſer.
46 Si ton ami te flatte, il eſt ton ennemi.
47 O mortels! le tems paſſe & l'éternité reſte.
48 Indulgent pour autrui, ſois ſévère à toi-même.
49 Qui de peu ſe contente eſt toujours aſſez riche.
50 Le pire des tyrans c'eſt un cœur dépravé.
51 La beauté plaît aux ſens; la vertu plaît à l'ame.
52 Egoiſte & barbare eſt une même choſe.
53 Le flambeau de l'amour brûle plus qu'il n'éclaire.
54 Le monde eſt fait pour l'homme, & l'homme pour les cieux.
55 La liberté n'eſt plus où règne la licence.
56 Prends la vertu pour guide & tu marcheras droit.
57 Le corps ne doit ſervir qu'à rendre l'ame heureuſe.
58 Je crains bien moins les grands que leurs lâches flatteurs.
59 Plus le maſque eſt riant & plus je m'en défie.
60 Malheur à qui l'argent eſt plus cher que l'honneur.
61 Le plus ſot charlatan, c'eſt l'homme qui ſe vante.
62 Qui trahit l'amitié ne la connoîtra plus.
63 Des méchans j'aime mieux le blame que l'éloge.
64 L'oracle le plus ſûr c'eſt notre conſcience.
65 Ecoute les conſeils de l'homme en cheveux blancs.

66 La voix de nos remords c'eſt la voix de Dieu même.
67 Le ſouvenir ſouvent vaut mieux que l'eſperance.
68 L'epitaphe du juſte eſt dans le cœur du pauvre.
69 D'un être plus parfait la tombe eſt le berceau.
70 L'ami de notre enfance eſt toujours le meilleur.
71 Ce bas monde offre helas ! plus à pleurer qu'à rire.
72 La nobleſſe s'achète & non pas la vertu.
73 Le rang doit s'aſſigner au tarif du mérite.
74 O beauté ! tes autels me cachent ton cercueil.
75 Les pleurs du repentir efficent le forfait.
76 Entre l'orge & le juſte il eſt peu de diſtance.
77 L'univers eſt d'un Dieu la preuve & le miroir.
78 Plus on a de beſoins & plus on eſt eſclave.
79 Les mots ſont pour les foux, les choſes pour les ſages.
80 La ſatyre des grands c'eſt l'ennui qui les ronge.
81 Le pain le plus exquis eſt celui que l'on gagne.
82 Le plus grand embarras eſt celui des richeſſes.
83 Notre vie eſt un ſonge & la mort un réveil.
84 Ce que l'œil eſt au corps, la raiſon l'eſt à l'ame.
85 Paix & peu valent mieux que beaucoup & diſcorde.
86 Les leçons ne ſont rien, ſi l'on n'y joint l'exemple.
87 Le compagnon des foux ne peut paſſer pour ſage.
88 L'ami des malheureux eſt un ange ſur terre.
89 Le mechant s'étourdit, mais ne s'amuſe pas.
90 Qu'auprès de la vertu la vérité nous guide.
91 De l'injure effaçons juſqu'au ſouvenir même.
92 La chaumière du juſte eſt le plus beau palais.
93 Tout le prix de la vie eſt dans ſon bon uſage.
94 Le vrai fut toujours fait pour qui l'aime & l'eſtime.
95 Voir mourir & mourir, c'eſt le ſort des humains.
96 Ouvre en tout tems ton cœur à l'homme malheureux.

97 La peine des mechans c'eſt le mepris des juſtes.
98 Voulez-vous être heureux, faites beaucoup de bien.
99 Le luxe des palais inſulte les chaumières.
100 Qui prend Dieu pour témoin, ne le craint pas pour juge.

(P. B.)

NB. On peut changer à volonté l'ordre de ces maximes & leur en donner un autre qu'on jugera plus diverſifié, ou plus regulier, en mettant de ſuite toutes celles qui ont rapport à Dieu, à la vie humaine, à la bienfaiſance, à la vertu, à la conſcience, à l'amitié, &c.

ANNONCE LITTÉRAIRE.

Elémens ſur les langues & l'art Rhétorique & leurs différences, avec des remarques ſur divers auteurs, en deux parties, premier volume manuſcrit, avec cette épigraphe.

Quel plus beau ſervice pouvons-nous rendre à la République, que de fournir des matieres à l'inſtruction publique & privée de la jeuneſſe. CICERON de Div.

Auguſtin tolle, & lege.. !! c'eſt á dire, c'eſt à la lecture des bons livres que Saint Auguſtin dût ſa converſion.

LE titre de cet ouvrage annonce ſon but, & l'on ne peut que ſavoir gré à tout auteur qui conſacre ſa plume au bien public: c'eſt de plus un tour de force pour un Allemand de s'eſſayer dans la langue françoiſe, par un

ouvrage de cette nature. Nous y avons trouvé beaucoup d'érudition, des choſes vraies, utiles; & nous ne doutons pas qu'avant de le livrer à l'impreſſion, l'auteur ne s'empreſſe à corriger quelques fautes de ſtyle & de françois, qui ne peuvent ſe tolérer dans un ouvrage ſur les langues & l'art rhétorique.

Etrennes Helvétiennes & patriotiques, pour l'an de Grace 1799. *N°. XVII. à Lauſannne, chez* Henri Vincent.

C'EST toujours avec un nouveau plaiſir que nous annonçons ces Etrennes, qui ſont de nature à ſurvivre à tous les changemens arrivés en Suiſſe, qui même leur font acquerir un nouveau prix, parce qu'elles préſentérent un tableau hiſtorique de ce qu'étoit l'Helvétie avant la révulution. Le premier morceau de ce Numero, eſt la ſuite d'un voyage qui a paru dans les Etrennes de 1798. Les lettres qui compoſent ce morceau ſont remplies de deſcriptions charmantes; elles ſont écrites avant la révolution; mais l'idée que donne l'Auteur, du caractere des habitans des Alpes, nous paroit indiquer une des cauſes les plus réelles des triſtes ſcènes que la révolution a produites dans ces contrées. Nos montagnards, dit l'Auteur, ont un

trait foncier dans leur caractère ; c'eſt la haine de toute nouveauté bonne ou mauvaiſe, peu leur importe : invariablement attachés à leurs loix, mœurs, coutumes, opinions, ils déteſtent tout changemens ; ils ſe défient de tout novateur ; ils marchent toujours au flambeau de l'expérience des ſiécles paſſés, & croient avec ou ſans raiſon, (ce n'eſt pas à moi à le décider) que ce qui a ſuffi au bonheur des pères, doit également ſuffire à celui des enfans. Tout change autour d'eux, eux ſeuls ne changent point : il en eſt de leur manière d'être & de penſer comme de leur coſtume, qui n'a pas varié depuis pluſieurs ſiécles & ſur lequel la mode n'a aucun empire....

Si l'on ſuit l'Auteur avec plaiſir dans cette mithologie ſi peu connue, on éprouve pas moins d'intérêt & de jouiſſance dans l'article intitulé : *Eſſai ſur le lac Léman*, dont, par la nouvelle Conſtitution Helvétique, l'un de nos Cantons porte le nom. Une lettre adreſſée à l'Editeur des Etrennes, ſur l'Almanach boiteux, & qui a pour but de combattre des ſuperſtitions nuiſibles, & des vers ſur l'anniverſaire de la liberté Suiſſe, termine cette agréable production, dont la lecture, ainſi que celle des numéros qui l'ont précédé, eſt auſſi attrayante qu utile par le vrai patriotiſme & les bons principes de ſon eſtimable auteur.

L'HABIT RICHE ET L'OREILLER.

Fable.

Ce qui reſpire en ce monde habitable,
Ce qui ſe meut & parle au ſens,
Tout eſt du reſſort de la fable,
Son domaine eſt immenſe & ſes droits ſont puiſſants;
Rien ne réſiſte à ſa magie,
Et d'elle tout reçoit la parole & la vie.
De leurs éternels ſouterrains
Elle fait évoquer les ombres.
Mais rarement par des images ſombres,
Elle intimide les humains.
Douce & naïve, elle préfère
De les inſtruire & de leur plaire,
Tel eſt ſon but quand elle met aux mains
Un oreiller avec un habit riche:
Ce ſujet eſt dur, mais enfin
Quelqu'ingrat que ſoit un terrain
La fable aiſément le défriche.
Un bel habit diſoit à l'oreiller,
Nous ſervons tous les deux un agréable maître;
Comme il jouit de ſon bien être!
Que j'aime à le voir s'égayer,
Au jeu, dans les cercles, à table;
Sa charmante vivacité
Me donne auſſi de la gaîté
J'en voudrois être inſéparable. —....
Pour inſulter à mon malheur
Tu fais ſans doute le capable,
Répond l'autre interlocuteur;
Mais je veux te faire connoître
Ce prétendu fortuné maître;

Apprens que ſi durant le jour
Il ſe livre ou paroit ſe livrer à la joie,
C'eſt au logis qu'à ſon retour
Des ſoucis il devient la proie,
Et que ſa fureur ſe deploie
Contre le vin, le jeu, les cercles & l'amour,
Contre lui, contre tout, il faut bien à mon tour,
Que j'éprouve l'effet de ſa rage effrenée.
Il ſe jette ſur moi, me maudit & me mord,
Et je reſpire à peine quand il dort.
Oui, mon ami, telle eſt ma deſtinée,
Heureux & trop heureux encor
Si l'image de la journée
Ne lui cauſe en rêvant quelque nouveau tranſport.
Par un trait ſérieux, que ceci ſe termine,
C'eſt à le fruit du Tablier.
Un bel habit ſouvent couvre une ame chagrine,
Et tel que dans le monde on voit fleurir, briller,
Rendu dans ſon triſte foyer
S'y deſeſpère à la ſourdine,
Maudit l'erreur qui le ruine
Et s'en prend à ſon oreiller.

Par M. D. V.

ENIGME.

Sans parole & ſans voix, je ſais charmer l'oreille,
Sans fineſſe, je ſuis tout rempli de detours;
Je ſuis ſans ceſſe au lit & jamais ne ſommeille;
Enfin, comme le temps, je paſſe & fuis toujours.

CHARADE A UNE JOLIE FEMME.

Mon premier jouit quelquefois
Du rare & flatteur avantage
De careſſer vos jolis doigts,
Quand vous vous mettez à l'ouvrage.
Mon ſecond eſt un inſtrument
Qu'on accorde pour vous ſur les bords du Permeſſe;
Et mon tout eſt la douce ivreſſe,
Que l'on éprouve en vous voyant.

Le mot de l Enigme du N°. précédent eſt *pouſſiere.*

TABLE
DES MATIERES,

Contenues dans les N°s. 7, 8, 9, 10, 11, 12, du Tome X.

N°. 7.

Le château d'Orbe. Suite. page 3
Littérature Suiſſe. 51
Annonce botanique. 56
C'eſt le Diable. 57
Le Moulin. Fable. 58
Enigme. 60
Charade. ibid.
Explication du Logogriphe, & de la Charade du Numéro précédent. ibid.
Le Commiſſaire du Gouvernement, près l'armée de la République Françaiſe en Helvétie, &c. 61

N°. 8.

Fragment qui n'eſt tiré d'aucun poëme. Page. 73
Coup-d'œil ſur la vie & les écrits des femmes poëtes, depuis l'origine du Parnaſſe françois. 87
Nécrologe étrangere. 110
Littérature Allemande. 114
Nouvelles littéraires. 119
Littérature Françoiſe. 122
Anecdote ſur feu Morzart, célebre compoſiteur allemand. 124

Reflexions ſur la ſecte des hommes ſans Dieu. 126
Le Jardin de la vie humaine. ibid.
Enigme. 127
Charade. 128
Logogriphe. ibid.
Explication de l'Enigme & de la Charade du Numéro précédent. ibid.
Précis hiſtorique des faits principaux de la révolution Suiſſe. 129

N°. 9.

Stanislas, ou le jeune Solitaire. Page 137
Converſation tirée d'un ancien Journal. 154
Eſſai ſur l'art de la traduction. 163
Nécrologie étrangère. 173
Notice biographique de Roberts Burns, payſan poëte. 175
Sur le mot Vandaliſme. 184
Littérature allemande. 188
Littérature angloiſe. 191
Soliloque d'Abraham, après qu'il a reçu l'ordre de tuer ſon fils. 194
La Jalouſie. 198
Enigme. 199
Logogriphe. ibid.
Charade. 200
Explication de l'Enigme, du Logogriphe & de la Charade du Numéro précédent. ibid.
Précis hiſtorique des principaux faits de la révolution Suiſſe. 201

N°. 10.

La piété maternelle. Conte chinois. Pag. 206
Fragmens d'une promenade autour de la Grande.

Bretagne, par un officier Français, ém gré. 228
Coup d'œil ſur la vie & les écrits des femmes-poetes, depuis l'origine du Parnaſſe Français. 246
Littérature Françaiſe. 266
Journal des muſes, par une ſociété de gens de lettres. 270
Charade. 272
Explication de l'Enigme, du Logogriphe & de la Charade du N. precédent. ibid.
Precis hiſtoriques des principaux faits de la révolution Suiſſe. 273

N°. 11.

Cléophile & Ménas, ou des ſacrifices en amitié. Anecdote Grecque. Page. 281
Suite des fragmens d'une promenade autour de la Grande Bretagne. 291
Littérature françaiſe. 320
Les trois Muſées de l'enfance, par l'Inventeur de la Paſigraphie. 330
Littérature allemande. 333
Variété. 338
Méhala, épouſe de Caïn, après la mort d'Abel. (Idylle.) 339
C'eſt le diable. Air: *Daignez m'épargner le reſte.* 343
Enigme. 344
Logogriphe. ibid.
Explication de la Charade du N°. précédent. ibid.

N°. 12.

Fragmens du Teſtament du couſin Jaques. Page 349
Collection portative de voyages, traduits de différentes langues Orientales & Europeennes. 371
L'avénement du Chriſt. 394
Maximes morales en un vers, deſtinées par l'Auteur, à ſervir de Jeux aux enfans, &c. 397
Annonce Littéraire. 401
Etrennes Helvetiennes & patriotiques. 402
L'habit riche & l'oreiller. Fable. 404
Enigme. 405
Charade à une jolie femme. ibid.
Explication de l'Enigme du N. précedent. ibid.